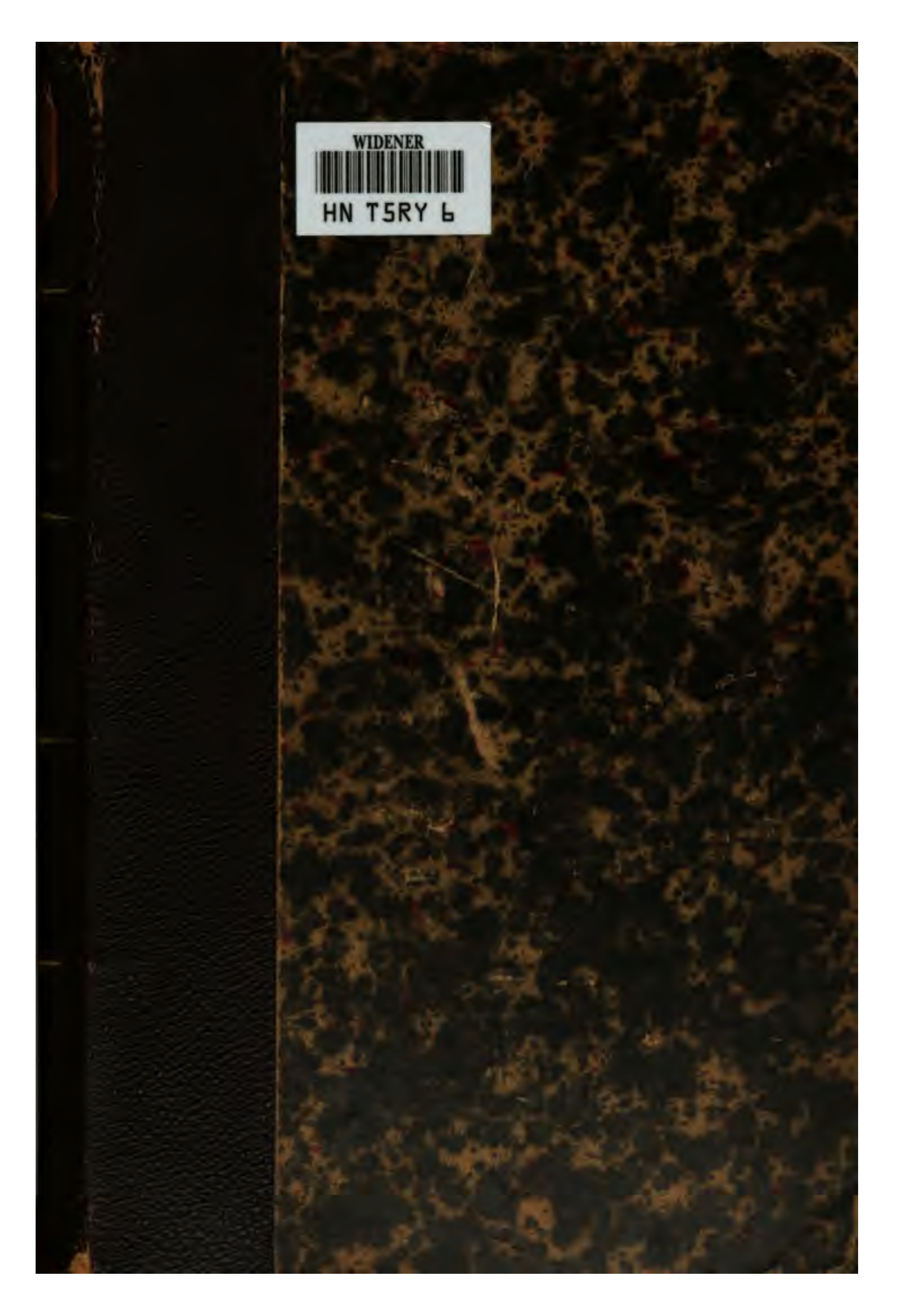
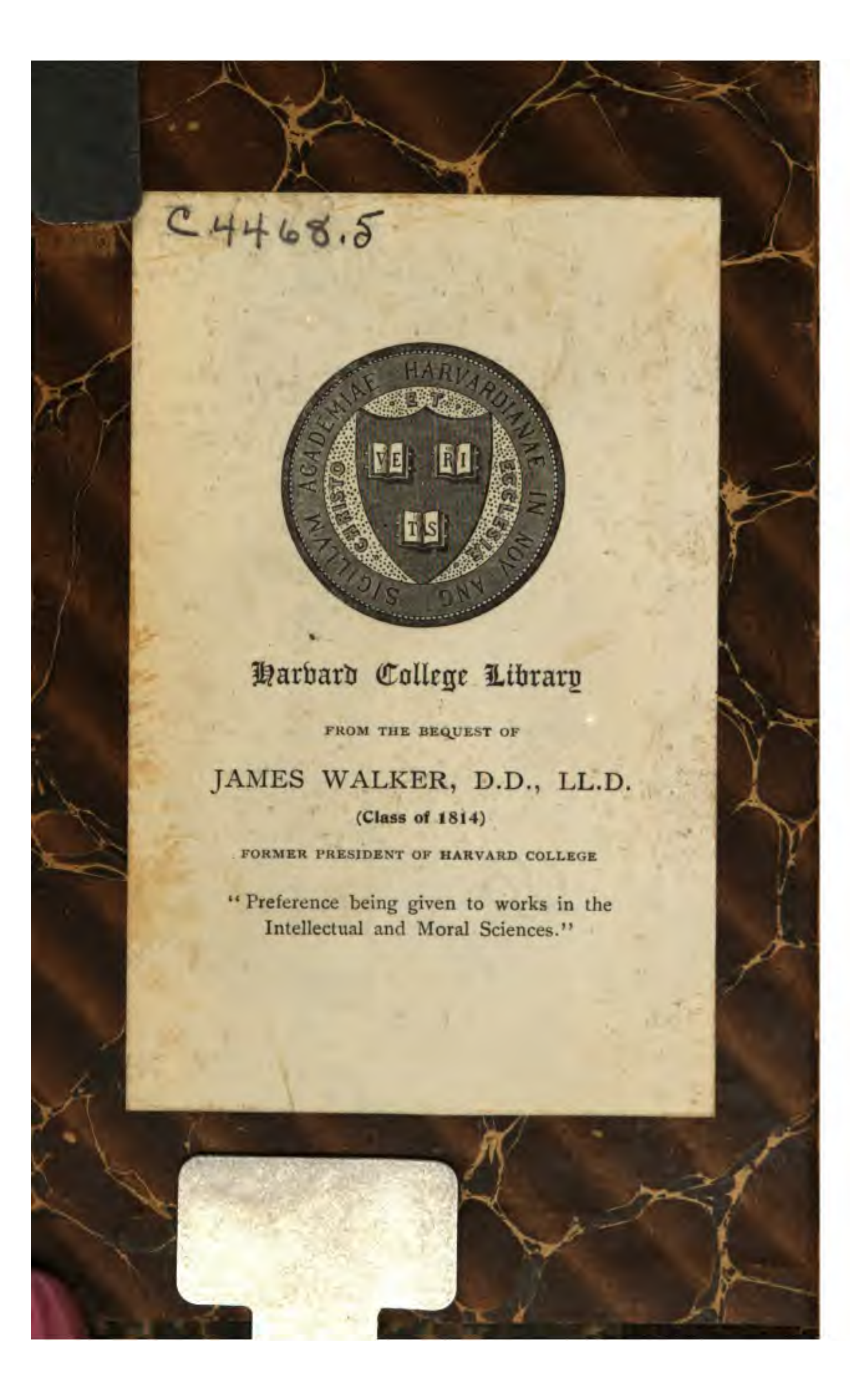

WIDENER
HN T5RY 6





Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ÉGLISE

ET LES ORIGINES

DE LA

RENAISSANCE

PAR

JEAN GUIRAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1902

Bibliothèque
de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ÉGLISE

ET LES ORIGINES

DE LA

RENAISSANCE

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

L'ÉGLISE

ET LES ORIGINES

DE LA

RENAISSANCE

PAR

JEAN GUIRAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90
—
1902

L'ÉGLISE

ET LES ORIGINES

DE LA

RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER

BONIFACE VIII

Le mouvement de la Renaissance a été produit par des causes si variées et s'est développé dans de si vastes domaines qu'il est difficile d'en distinguer avec certitude les premières origines. D'ailleurs, il y a eu plusieurs renaissances qui n'ont pas été sans influer les unes sur les autres et ont eu des sources distinctes, comme ces affluents qui, convergeant des points les plus différents vers une même direction, forment par leur réunion un grand fleuve.

Si l'on donne au mot de Renaissance son sens le plus étroit et le plus commun, et si, laissant pour quelque temps de côté les conséquences philosophiques, religieuses et sociales qu'elle a eues dans la suite, on

ne veut voir en elle qu'un renouveau littéraire et artistique, déterminé par l'étude de la nature et de l'antiquité, on peut en constater l'existence en Italie dès les dernières années du XIIIe siècle. N'était-ce pas alors que deux hommes de génie, Dante et Giotto, composaient les œuvres grandioses qui excitèrent l'admiration de leurs contemporains et servirent de modèles aux générations suivantes? Assurément, le poète de la Divine Comédie, et le peintre des fresques d'Assise étaient avant tout des hommes du Moyen Age : ils en partageaient les enthousiasmes et les préjugés, les passions politiques et les aspirations religieuses; la théologie et la scolastique restaient leurs principales sources d'inspiration, l'Évangile leur unique idéal. Cependant il y avait une grande différence entre la Divine Comédie et les poésies latines et provençales que Dante avait étudiées, entre les compositions de Giotto et les mosaïques byzantines qui avaient été ses premiers modèles; car l'un et l'autre avaient renouvelé les sources de l'inspiration poétique et artistique en faisant appel à la nature et à l'antiquité. En cela, ils étaient vraiment les grands précurseurs de la Renaissance.

La papauté ne fut pas indifférente à ce mouvevement. Les lettres et les arts ne s'étaient-ils pas développés jusqu'alors à l'ombre du sanctuaire? L'antiquité qui allait les vivifier n'inspirait à l'Église aucune méfiance; c'était dans ses bibliothèques que les œuvres littéraires de la Grèce et de Rome avaient trouvé un asile contre la barbarie et l'art chrétien avait respecté les traditions de l'esthétique antique. Cette union de l'Église et de la Renaissance fut intime au XIVe siècle : artistes et lettrés trouvèrent assez vaste pour leur activité le domaine de l'esprit et de la beauté et ils

s'y enfermèrent. Mais lorsque le culte de l'antiquité eut rencontré dans les humanistes ses fanatiques, la Renaissance se compliqua d'un réveil du paganisme. A l'idéal chrétien on essaya d'opposer celui de Zénon, de Plutarque ou d'Épicure et, au nom de la souveraineté de la raison et de la liberté de l'esprit, on prêcha la révolte contre le dogme et contre l'Église. Les papes du XVe siècle ne voulurent pas admettre ce divorce et cet antagonisme : épris autant que personne de la beauté antique, ils crurent qu'ils pourraient concilier avec les enseignements traditionnels de l'Église les aspirations nouvelles des intelligences et ils poussèrent leur condescendance jusqu'aux dernières limites. Mal leur en prit : loin de réussir à réfréner le naturalisme païen qui se donnait de plus en plus libre carrière, ils faillirent compromettre dans ces fréquentations l'Église romaine elle-même. Malgré les avertissements répétés des prédicateurs mendiants tels que saint Bernardin de Sienne et Savonarole, il fallut le cataclysme de la Réforme pour enlever l'Église aux séductions malsaines de la Renaissance.

A la fin du XIIIe siècle et même au XIVe, on n'avait pas le pressentiment de cet angonisme : papes, littérateurs et artistes regardaient l'avenir avec confiance et sans arrière-pensée. Comme la France après l'an mil, l'Italie se revêtait d'une éclatante parure d'églises ; chacune de ses puissantes cités voulait affirmer en de magnifiques cathédrales la solidité de sa foi et de ses richesses. En 1290, pour célébrer le miracle de Bolsène, on commençait le dôme d'Orvieto qui pendant plusieurs siècles, d'Orcagna à Signorelli, devait occuper une élite d'architectes, de sculpteurs et de peintres ; en 1292, Bologne ordonnait la construction grandiose de San Petronio et en 1295, Florence édifiait Santa

Croce. A Rome, des religieux franciscains ornaient de mosaïques l'abside du Latran, et Cavallini commençait, à Sainte-Marie du Transtévère, cette splendide décoration où l'art byzantin allait se renouveler au souffle de Giotto. Pendant ce temps, Dante se préparait à faire entrer dans sa gigantesque épopée de la Divine Comédie l'idéal religieux du Moyen Age.

La papauté, de son côté, pouvait se croire à l'apogée de sa puissance. Victorieuse de l'Empire, souveraine incontestée des consciences, suzeraine des princes, elle semblait avoir enfin réalisé son rêve théocratique; au grand jubilé de 1300, devant les foules immenses venues de tous les pays de la chrétienté, Boniface VIII apparaissait dans tout l'éclat de la majesté spirituelle et de la puissance temporelle, pape et roi universel. C'est dans ce cadre magnifique, pendant ces fêtes inoubliables, qu'allait éclater aux yeux de tous l'union de la papauté triomphante et de la Renaissance.

Épris de gloire, Boniface VIII confia l'apothéose de son pontificat à tous les arts; il s'en servait, disaient ses détracteurs, pour s'imposer à l'adoration des foules[1]. C'était par des constructions monumentales qu'il marquait pour les siècles le pays qui l'avait vu naître et ceux qui le virent triompher. A Anagni, il restaura le palais de sa famille pour en faire sa résidence d'été; la cathédrale fut réparée et l'on érigea à l'entrée la statue de Boniface VIII qui s'y voit encore. Sur ses ordres, les villes voisines de Guarcino et de Frosinone furent for-

1. « Item, probabitur manifeste quod non solum in ecclesiis, sed etiam extra ecclesias, quod magis ad inducendum idolatriam eum habere animum suspicionem inducit, in portis civitatum et super eas, ubi antiquitus consueverunt idola esse, suas imagines marmoreas erigi fecit, » dit de Boniface VIII un factum rédigé sous l'inspiration de Philippe le Bel. Cité par MÜNTZ, *Boniface VIII et Giotto.* (*Mélanges*, I, 127.)

tifiées et embellies par son architecte Cassetta. Élu podestat par la ville d'Orvieto, il y activa si bien les travaux de la cathédrale que, commencée en 1290 par ordre de Nicolas IV, elle put être livrée au culte dès 1309; cette année-là, le cardinal Guy Farnèse y célébra la première messe. Une statue, élevée à Boniface VIII par la ville d'Orvieto, devait perpétuer le souvenir de sa puissance et de sa libéralité. Lorsqu'il eut soumis définitivement l'Ombrie à l'influence pontificale, il donna les mêmes encouragements à la construction de la cathédrale de Pérouse. Ce fut encore par des monuments qu'il affirma son autorité souveraine sur Rome en faisant agrandir le palais du Sénateur, au Capitole, et fortifier le château Saint-Ange; enfin il acheva, en 1300, la construction de Saint-Laurent in Panisperna.

Dans les grandes fêtes religieuses, en particulier dans celles de son couronnement et du jubilé, il déploya beaucoup de magnificence. M. Émile Molinier[1] a publié la liste des objets précieux et des œuvres d'art de toutes sortes qui composaient, sous Boniface VIII, le trésor pontifical. C'étaient des pièces d'orfèvrerie, reliquaires, statues de saints, tabernacles portatifs, candélabres, vases sacrés, vaisselle d'argent ciselé, bagues ornées des pierres les plus riches; c'étaient des ornements pontificaux, mitres étincelantes, chapes et chasubles richement brodées et historiées, parements d'autels, tapis luxueux. Pour ces objets les métaux tels que l'or et l'argent, l'ivoire, les pierres précieuses, les perles et les diamants avaient été mis à contribution par des artistes de tous pays, anglais, français, vénitiens, génois, pisans, romains et même orientaux.

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1882, 1884.

Boniface VIII sans doute n'avait pas réuni à lui seul ces immenses richesses artistiques ; elles formaient le legs séculaire que lui avaient transmis ses prédécesseurs ; mais l'inventaire mentionne plusieurs pièces qui furent expressément exécutées sous son pontificat. Les églises près desquelles il résida, reçurent de lui des dons magnifiques. On en montre encore dans le trésor de la cathédrale d'Anagni[1]. La basilique du Vatican vit ses richesses artistiques s'accroître [2] de belles œuvres qui furent commandées pour elle par Boniface VIII, sans doute lorsque le jubilé de 1300, avec ses deux millions de pèlerins, eut fait affluer au tombeau de l'Apôtre les offrandes avec les prières. C'étaient un calice d'or, une croix au pied d'argent, ornée d'émaux, une chape et une dalmatique historiées avec des orfroies et des perles, des candélabres, des objets en ivoire, des émaux, de riches étoffes, des livres de chœur [3].

Si Boniface VIII n'avait fait que commander ces constructions et ces objets précieux, il ne se distinguerait pas de ses prédécesseurs du XIIIe siècle. Ce qui lui assigne une place à part dans l'histoire de la civilisation, c'est que sachant reconnaître la supériorité du mouvement artistique qui se manifestait à Florence, il le prit sous sa protection, en appelant à Rome le plus illustre de ses initiateurs, Giotto. Sous ce pontificat, aux approches du grand jubilé, la Renaissance entrait au service de l'Église et obtenait son appui.

Ce grand événement, dont le pape ne mesura pas assurément toute l'importance, fut aussi dû en partie à l'un des auxiliaires les plus intelligents de Boni-

1. BARBIER DE MONTAULT, *Annales archéologiques*, XVI, XVII, XVIII.
2. *Id. Les souterrains et les trésors de Saint-Pierre de Rome*, p. 19.
3. MÜNTZ ET FROTHINGHAM, *Il tesoro della basilica di San Pietro* (*Archivio della Società Romana di storia patria*, 1883), p. 11.

face VIII, son neveu, le cardinal Stefaneschi. C'est son nom que nous trouvons dans toutes les entreprises esthétiques de ce règne à tel point qu'il est difficile de discerner dans ces initiatives la part qui revient au pape et celle qui appartient au cardinal.

« Le 9 des kalendes de juillet, mourut Jacques Caetani Stefaneschi, cardinal-diacre de Saint-Georges, chanoine de Saint-Pierre, qui fit de nombreux dons à notre basilique. Il fit peindre la tribune et dépensa à cette décoration 500 florins d'or. Il donna le retable de l'autel sacro-saint de cette basilique qui avait été peint par la main de Giotto et coûta 800 florins d'or. Il fit exécuter dans le parvis, par ce maître éminent, la mosaïque qui représentait le Christ soutenant les pas de saint Pierre sur les flots, et il paya pour ce chef-d'œuvre 2.200 florins. Enfin il commanda d'autres dons qu'il serait trop long de rapporter ici. » Telle est la note nécrologique que l'obituaire de Saint-Pierre consacre à Jacques Stefaneschi [1].

Les fresques dont Giotto décora la tribune ou abside de Saint-Pierre furent détruites au XVe siècle, lorsque cette partie de l'église fut démolie pour être réédifiée dans le style nouveau. Vasari nous dit qu'elles représentaient cinq histoires de la vie du Christ [2]. Elles devaient recouvrir les espaces pleins entre les fenêtres.

La mosaïque qui représentait la barque, la *Navicella* symbolique battue par les vents, et saint Pierre marchant sur les flots, soutenu par Jésus, décorait la façade de la basilique donnant sur l'atrium. C'est, semble-t-il, la seule mosaïque qui ait été exécutée par Giotto, et il est possible que pour la technique de cette vaste

1. Cancellieri, *De secretariis basilicæ Vaticanæ*, p. 863.
2. Vasari, I, 384.

composition, il ait fait appel, comme le dit Vasari, à la collaboration du grand mosaïste de ce temps-là, Cavallini.

Le Vatican possède encore le rétable que Stefaneschi commanda pour le maître-autel de Saint-Pierre; il est conservé dans la sacristie de la basilique, depuis la reconstruction du monument au XVIe siècle. « Ce retable qui a la finesse d'une miniature, est peint à la détrempe sur fond d'or. Il se compose de trois panneaux gothiques terminés par des pinacles et d'un gradin également en trois parties. Les grands panneaux sont peints sur les deux faces. Au centre de la face principale, le Christ bénissant trône au milieu de huit anges : sur les panneaux latéraux sont représentés le Crucifiement de saint Pierre et la Décollation de saint Paul. Au revers du panneau central, on voit saint Pierre en costume pontifical trônant entre deux anges; aux pieds du trône, le cardinal Stefaneschi en vêtements de diacre, assisté de ses deux patrons, saint Jacques et saint Gaetan, est conduit par saint Georges devant le prince des Apôtres, auquel il offre à genoux un triptyque, figure abrégée du retable. Sur le revers des panneaux latéraux sont figurés en pied les apôtres saint André et saint Jean l'Évangéliste, saint Jacques et saint Paul. Enfin sur le gradin la Madone, trônant entre deux anges, a pour cortège les douze apôtres debout en des attitudes variées... Cette œuvre considérable marque une date dans l'histoire de la peinture italienne et dans le développement du génie de Giotto..... Jamais plus il ne retrouvera cette délicatesse et cette minutie du détail, unies à l'acuité du sentiment, qui seront l'apanage de l'école siennoise. Ici seulement, et dans la Sainte Cécile du musée des Offices, il a su joindre à la finesse du miniaturiste,

l'austère et forte simplicité dont ses fresques offriront l'inimitable exemple[1]. »

D'après Vasari, Boniface VIII aurait goûté les œuvres que son neveu Stefaneschi avait commandées à Giotto, et, de son côté, il aurait chargé l'artiste de décorer de fresques la nef et la façade antérieure de Saint-Pierre. Ces peintures ont disparu avec l'ancienne basilique et l'on n'en connaît que vaguement les sujets. Elles reproduisaient, selon Vasari, des « scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament » ; mais ce renseignement est peu précis[2]. Dès la fin du IXe siècle, le pape Formose avait fait peindre dans la nef de l'église des scènes tirées de l'Ancien Testament. Vasari n'aurait-il pas attribué à Giotto une œuvre de beaucoup antérieure? Ne pourrait-on pas supposer aussi que le peintre du XIIIe siècle ne fit que restaurer et rafraîchir les œuvres de son devancier du IXe? Il est possible cependant que, vieille de quatre siècles, la décoration de la nef ait mérité d'être entièrement refaite et que Giotto ait vraiment exécuté à neuf une série de compositions sur l'Ancien et le Nouveau Testament; le texte de Vasari permet ces trois hypothèses.

On conservait encore, au XVIe siècle, quelques vestiges de ces fresques détachées des murs de la basilique, quand elle avait été démolie. C'était un ange de sept brasses et une Madone d'une très grande beauté qui fut sauvée de la destruction par un fin connaisseur en œuvres d'art, le Florentin Nicolas Acciaiuoli[3]; aujourd'hui tout cela a disparu.

1. PÉRATÉ, art. *Giotto* dans la *Grande Encyclopédie*. Cf. aussi la description que fait M. MILANESI de ce retable dans son édition de Vasari, I, 384, note.
2. MÜNTZ, *Giotto et Boniface VIII*. (*Mélanges*, I, 124.)
3. VASARI, I, 386.

Le Latran a conservé jusqu'à nos jours une dernière trace des peintures que Giotto y exécuta à la demande du pape. Aux approches du jubilé de 1300, Boniface VIII fit faire de grands travaux dans cette basilique, « la tête et la mère de toutes les églises du monde », l'un des sanctuaires qui allaient être visités avec le plus de dévotion par les pèlerins[1]. Son architecte Cassetta y éleva le balcon du haut duquel devait tomber la bénédiction pontificale sur les foules massées en la vaste place du Latran. Il était d'un travail riche et élégant; les marbres précieux qui le décoraient, étaient incrustés de mosaïques, comme les colonnettes qui en supportaient les arcades. Dix magnifiques colonnes corinthiennes le soutenaient, dont huit étaient de marbre et deux de porphyre. Une inscription rapportait à Boniface VIII la gloire d'avoir fait élever cette élégante œuvre d'art. « *Dominus Bonifatius papa octavus fecit totum opus presentis thalami, anno Domini millesimo trecentesimo* ».

Satisfait des fresques de Saint-Pierre, il en commanda de nouvelles à Giotto pour la *loggia* du Latran. La principale représentait le pape promulguant solennellement le jubilé de l'an 1300, les autres le Baptême de Constantin et la construction de la basilique. Il ne nous reste rien de ces deux dernières. Un fragment de la première se voit encore dans l'intérieur de l'église sur un pilier du collatéral de droite[2]. Sur le devant d'un balcon, recouvert d'une tenture verte aux armes des Orsini, Boniface est debout entre deux clercs; à droite, se voit un quatrième personnage qui

1. Sur ces travaux voir Rasponi, *De basilica et patriarchio Lateranensi*, p. 29 et Rohault de Fleury, *Le Latran au Moyen Age*, p. 191 et suiv.
2. Il y a été transporté en 1776 par les soins de la famille Caetani.

semble être un laïque. Un des clercs déroule un parchemin sur lequel se lisent les mots *Bonifacius episcopus;* c'est la bulle d'inauguration du jubilé qui va être lue solennellement du haut de la loggia, en présence du pape, à la foule assemblée sur la place. Nous donnant ainsi le portrait de Boniface VIII, ce fragment serait précieux, s'il n'avait pas été « affreusement restauré[1] ». Un dessin grossier, conservé dans un manuscrit de l'Ambrosienne, a permis à M. Müntz de reconstituer l'ensemble de cette fresque. C'était une grande composition à deux étages qui représentait sur le balcon Boniface VIII au milieu de sa cour et sur le sol de la place un grand nombre de personnages de toute condition, aux costumes variés, écoutant la lecture de la bulle [2].

Vasari mentionne une autre œuvre de Giotto à Rome. L'église de Sainte-Marie de la Minerve était en construction depuis 1280 et les architectes dominicains qui en étaient chargés, fra Sisto et fra Ristoro, avaient si bien activé les travaux qu'en 1295, elle excitait déjà l'admiration des contemporains : en louant « ce travail somptueux », Boniface VIII assignait aux Frères Prêcheurs, par sa bulle du 26 janvier 1295, la somme nécessaire pour le mener à bonne fin [3]. Il voulut aussi contribuer à l'ornementation intérieure de l'église et, pour cela, demanda à Giotto de peindre sur un grand tableau de bois un magnifique crucifix, aujourd'hui disparu [4].

Le passage de Giotto à Rome et les œuvres qu'il y laissa, exercèrent la plus heureuse influence sur les artistes de la Ville Éternelle. Avant lui, l'école romaine

1. Pératé, *op. cit.*
2. Müntz, *Boniface VIII et Giotto, op. cit.*
3. Amico Ricci, *Storia dell' architettura in Italia*, II, 230.
4. Vasari, I, 387.

avait eu des maîtres qui n'étaient pas sans valeur, les *marmorari* de la famille des Cosmati et les mosaïstes. Le médaillon en mosaïque placé, vers 1250, sur le porche des Trinitaires du Celius, la décoration du *Sancta Sanctorum* sous Nicolas III (1277-1280), le tombeau du cardinal Ancher, dans l'église de Sainte-Praxède (1286) sont d'heureux spécimens de l'art des Cosmati; et dans les mosaïques absidales de Sainte-Marie Majeure et de Saint-Jean de Latran, exécutées sous Nicolas IV, en 1290, Jacques Torriti avait montré un réel sentiment artistique. Mais lorsque Giotto eut paru, sa manière si vivante et si naturelle s'imposa à chacun, dégagea mosaïstes et peintres de la décadence byzantine pour les lancer dans les voies nouvelles : l'œuvre de Cavallini nous en est la preuve.

Comme Giotto, Pierre Cavallini fut le protégé des Stefaneschi et de Boniface VIII. Vers l'an 1291 [1], Bertoldo Stefaneschi, parent du cardinal, lui commanda la décoration de l'abside de Sainte-Marie du Transtévère. C'était une vaste entreprise et elle était à peine commencée lorsque l'illustre peintre florentin vint à Rome. Vasari nous dit que Cavallini se mit aussitôt à son école et fut même son collaborateur pour la *Navicella* de saint Pierre. Ce fut aussi sans doute sous ses yeux qu'il exécuta sur la façade intérieure de Saint-Pierre les quatre Évangélistes, saint Pierre et saint Paul. Ce qui est certain c'est que les mosaïques de Sainte-Marie du Transtévère se ressentent beaucoup de l'influence de Giotto. Elles représentent des scènes de la vie de la Vierge, en particulier sa Nativité, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages et la Présentation au temple; en un mé-

1. G. NAVONE, *Di un musaico di Pietro Cavallini* (*Archiv. della Soc. rom. di storia patria*, 1878), p. 223.

daillon, l'artiste a peint la Vierge portant l'enfant Jésus, entre saint Pierre et saint Paul. Par la science de la composition, la vie des figures, la beauté du dessin et des couleurs, ces mosaïques témoignent d'une vraie révolution dans l'art; les Cosmati étaient dépassés. « Le style byzantin faisait place définitivement à l'art plus noble des giottesques », disent Crowe et Cavalcaselle [1]; et de son côté, Burkhardt déclare que ces œuvres marquaient « la transition à l'art de Giotto » [2].

Pierre Cavallini fit plusieurs fresques pour ses protecteurs. Bertoldo Stefaneschi lui demanda une madone avec l'enfant Jésus bénissant, pour Sainte-Marie du Transtévère. Le cardinal lui fit décorer l'abside de son église diaconale, Saint-Georges au Vélabre : l'artiste y peignit, toujours dans la manière de Giotto, le Sauveur assis sur le globe du monde et ayant à ses côtés la Vierge et saint Pierre, saint Georges et saint Sébastien [3]. Vasari cite de lui plusieurs autres œuvres : à l'Ara Cœli, où il représenta la madone au milieu d'anges et l'empereur Auguste en adoration devant l'Enfant Jésus que lui montrait la Sibylle de Tibur, à Sainte-Cécile, « où il orna de sa main l'église presque tout entière »; à Saint-François *a Ripa*, « où il exécuta de nombreuses peintures [4] ».

Aux approches du jubilé, en même temps qu'il faisait réparer les basiliques du Latran et du Vatican, Boniface VIII ne négligea pas la troisième basilique patriarcale, celle de Sainte-Marie Majeure. Il chargea

1. CROWE et CAVALCASELLE, *Geschichte der italienischen Malerei*, I, 91.
2. BURKHARDT, *Le Cicerone* (trad. GÉRARD), *Moyen Age et temps modernes*, p. 508.
3. CROWE et CAVALCASELLE, I, 94.
4. VASARI, I, 538.

Russutti de décorer de mosaïques la façade; elles existent encore aujourd'hui dans la loggia de la nouvelle façade. « Elles ne sont pas d'une invention très originale[1], mais la libre ordonnance et la décoration architectonique y rappellent un peu la manière pompéienne. » C'est sous l'influence de l'école florentine que s'était produit ce retour au style antique; car Russutti était un disciple de Giotto.

Comme les mosaïstes et les peintres, les miniaturistes reçurent un accueil favorable à la cour de Boniface VIII; ils y obtinrent d'importantes commandes. Entre tous les enlumineurs de son temps, Dante [2] en mentionne deux dans sa Divine Comédie : Oderisio, « l'honneur de Gubbio », et Franco de Bologne. L'un et l'autre étaient des artistes de premier ordre et Vasari se faisait gloire de posséder dans ses collections quelques-unes de leurs œuvres. Amis de Giotto, ils durent subir son influence; en tout cas, ils contribuèrent, eux aussi, à importer sur les bords du Tibre l'art renouvelé de la Toscane. Oderisio vint à Rome en 1295, accompagné de son élève Franco; tous deux « furent attachés au service de la bibliothèque apostolique pour laquelle ils enluminèrent de nombreux manuscrits » [3]. Oderisio y travailla jusqu'à sa mort, en 1299, Franco y demeura plus longtemps. Nous n'avons aucune œuvre parfaitement authentique de ces deux artistes. On attribue toutefois au premier des miniatures qui sont aujourd'hui conservées dans la sacristie de Saint-Pierre de Rome.

Le cardinal Caetani Stefaneschi ayant fait construire

1. *Op. cit.*, *loc. cit.* Le cardinal Jacques Colonna avait pris l'initiative de ces embellissements, en même temps que le pape.

2. *Purgat.*, XI, 79.

3. VASARI, I, 385.

à ses frais, dans la basilique vaticane, la chapelle des SS. Laurent et Georges, la dota de plusieurs livres liturgiques et en particulier de deux magnifiques missels artistement enluminés. L'un d'eux, dit de l'Annonciation, contient plusieurs miniatures représentant des scènes de la vie de la Vierge, le pape Célestin V transmettant le livre des Évangiles à son successeur Boniface VIII, enfin, le portrait d'un cardinal diacre qui doit être Stefaneschi lui-même. Le second est appelé missel de saint Georges parce qu'il est orné de plusieurs épisodes tirés de la légende de ce saint. Il donne en outre un autre portrait du cardinal agenouillé devant saint Georges, patron de sa diaconie [1]. Ces enluminures sont exécutées de main de maître. MM. Crowe et Cavalcaselle les attribuent sans hésiter à Oderisio qui était précisément à Rome, au service du pape, quand elles furent exécutées. L'influence giottesque est si visible dans ce travail que dans l'inventaire qu'il dressa des archives capitulaires de Saint-Pierre, Lucas Holstenius en rapportait l'honneur à Giotto lui-même, lorsqu'il cataloguait le missel de saint Georges : « *Jacobi de Stefanescis, diaconi cardinalis, de miraculis et martyrio sancti Georgii martyris, miniatus manu Jotti, pictoris eximii* [2]. » M. Pératé, en reconnaissant plutôt dans cette œuvre « une main siennoise ou ombrienne » [3], l'attribuerait de préférence à Oderisio, qui était de Gubbio en Ombrie, ou à quelque peintre anonyme de Sienne. Quoi qu'il en soit, les missels de Stefaneschi sont des chefs-d'œuvre de l'enluminure, et rappelant à la fois la manière des maîtres ombriens et celle de Giotto, ils sont

1. Crowe et Cavalcaselle, II, 351.
2. Cancellieri, p. 920.
3. *Op. cit.*

une preuve de plus de l'heureuse influence qu'exercèrent sur la peinture Boniface VIII et son entourage, en appelant à Rome, de la Toscane et de l'Ombrie, les premiers maîtres de la Renaissance italienne.

Ils rendirent le même service à l'école romaine de sculpture. Certes, les Cosmati n'avaient pas attendu l'influence des pays voisins pour accomplir ces œuvres d'art où la sculpture s'unit si bien à la mosaïque. Mais, conservée dans une même famille et passant de père en fils comme une tradition sacrée, leur manière courait le risque de s'immobiliser dans le procédé; entre leurs mains, l'art aurait pu devenir un métier, s'il n'avait pas été vivifié et stimulé par le Florentin Arnolfo del Cambio.

Élève de Cimabue et de Nicolas Pisano, ami de Giotto, Arnolfo fut, dans la sculpture, un représentant autorisé des tendances artistiques nouvelles. Il les avait déjà manifestées dans deux magnifiques œuvres, le tombeau du cardinal de Braye à Saint-Dominique d'Orvieto (1280) et le ciborium de Saint-Paul hors les Murs de Rome (1285) [1]. « Il s'y révèle clairement comme le disciple de Nicolas de Pise, avec les mêmes qualités : force et plénitude des figures qui, un peu trop serrées, ont de la proportion et de la dignité, un calme parfois un peu raide, mais auquel se joint, chez Arnolfo, surtout dans les figures d'anges, un charme que Nicolas n'avait pas [2]. » Boniface VIII appela Arnolfo à Rome et lui confia l'exécution d'œuvres importantes, telles que la chapelle de la Crèche, à Sainte-Marie Majeure et son propre tombeau qui se voit, de nos jours, dans les cryptes de Saint-Pierre de Rome. On a contesté, il est vrai, cette affirmation de Vasari, mais elle ne soulève aucune

1. Crowe et Cavalcaselle, I, 116.
2. Burkhardt, p. 320.

difficulté [1]. Pendant son séjour à Rome, Arnolfo fut, comme Giotto, le favori de Jacques Caetani Stefaneschi. Ce cardinal lui commanda une armoire pour les saintes huiles qui est aujourd'hui à Saint-Clément et le ciborium si gracieux qui est la merveille de Sainte-Marie in Cosmedin. Celui qui décore avec non moins d'élégance la basilique de Sainte-Cécile au Transtévère est attribué au même maître florentin [2].

Les Cosmati subirent l'influence d'Arnolfo, à tel point que le ciborium de Sainte-Marie in Cosmedin a pu être attribué par les uns à Arnolfo et par les autres au Cosmate Adeodatus. Elle est visible dans les tombeaux que Jean Cosmas exécuta, à Rome, sous le pontificat de Boniface VIII : à la Minerve, le tombeau du célèbre cardinal dominicain Durand de Mende († en 1296), remarquable par sa belle madone et par le portrait à l'expression si vivante du défunt; dans le bas côté gauche de Sainte-Marie de l'Ara Cœli, le tombeau du cardinal Matteo d'Aquasparta avec une fresque représentant la Vierge entre saint Jean l'Évangéliste et saint François, ayant devant eux la statue agenouillée du cardinal. Les critiques ont fait remarquer combien par le naturel, la science des proportions, la vivacité de l'expression et la science du dessin ces œuvres de Jean Cosmas sont supérieures à celles de ses parents et même à celles qu'il avait composées lui-même dix ans auparavant. Elles témoignent d'un retour à la nature et à l'antiquité, à la suite d'Arnolfo et de Giotto.

Si Giotto était alors le rénovateur de l'art, son ami, Dante, était le grand génie des lettres; mais il n'eut pas la bonne fortune de compter Boniface VIII parmi ses protecteurs. Dans la grande œuvre de la Divine Co-

1. MÜNTZ, *Boniface VIII et Giotto.* (*Mélanges* I, 111.)
2. CROWE et CAVALCASELLE, I, 117, note.

médie, le pape Caetani n'apparaît que comme l'inspirateur des guelfes, de ces Noirs qui chassèrent Dante de sa patrie; comme l'antagoniste de l'Empereur vers lequel allaient les sympathies gibelines du poète; comme le damné qui est prédestiné à souffrir, dans le huitième cercle de l'enfer, des supplices atroces, à côté de Nicolas III[1]. Boniface VIII a eu sur la poésie de Dante l'influence involontaire de celui qui fait jaillir le cri de haine et l'éloquence de l'invective. Heureusement pour sa mémoire, il a rendu aux lettres des services d'un tout autre genre. Il fut toujours secondé par son neveu, le cardinal Stefaneschi, qui était lettré autant qu'artiste. Nous avons de ce prélat plusieurs poèmes latins[2], l'un sur la vie et la canonisation de Célestin V, l'autre sur le couronnement de Boniface VIII. Ils dénotent chez lui une science avancée de la langue et de la poésie classiques et nous prouvent que Virgile et Horace lui étaient familiers.

Boniface VIII témoigna une faveur toute particulière aux universités[3]. Quelques jours avant l'attentat d'Anagni, le 6 juin 1303, il en érigea une à Rome. On devait y faire toutes sortes d'études, « *generale studium in qualibet facultate* ». Comme le droit était enseigné à Rome depuis les temps d'Innocent IV et que depuis quelques années déjà les études sacrées s'y étaient développées, c'était surtout la création d'une faculté des arts, c'est-à-dire des lettres et des sciences, que visait le pape. La même année, un autre *studium generale* fut fondé à Fermo. Remarquons qu'il ne s'agit pas ici d'une simple érection canonique, d'une bulle platonique

1. *Infern.*, XIX, 77 et suiv.
2. Ces poèmes ont été publiés par les Bollandistes, *Acta SS. Maii*, t. VI, 437-461 et 461-473.
3. TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, V, p. 74, 75.

d'institution, comme celles que les papes accordaient aux universités qui étaient dues au zèle éclairé des princes et des cités. Les universités de Rome et de Fermo étaient créées au sein des États pontificaux et par ses bulles, Boniface VIII ne se contentait pas de leur accorder le droit d'exister, il s'engageait aussi à leur en fournir les moyens.

Il donna une nouvelle preuve de son goût pour les lettres, lorsqu'il réorganisa la bibliothèque apostolique. Les dépôts d'archives et de manuscrits que, dès les temps les plus anciens, l'Église romaine s'était constitués, avaient disparu à l'avènement de Grégoire IX (1227), lorsque les Frangipani, gardiens de la *turris chartularia,* s'étaient déclarés contre l'Église pour Frédéric II; depuis, les papes ne les avaient pas reconstitués. Dès la première année de son pontificat, Boniface VIII commença par faire faire l'inventaire des manuscrits qui étaient encore conservés dans le trésor de l'Église : c'étaient des livres de théologie, de liturgie et de droit canon[1]. Il s'appliqua ensuite à augmenter la bibliothèque, prenant pour cela d'excellents enlumineurs qui furent occupés à copier et à décorer des manuscrits. Plusieurs de ces volumes, dit l'inventaire, avaient des miniatures artistiques, « *bene illuminati et rubricati* ». L'un d'eux, le livre de Galvanus de Levanto, représentait le pape et les cardinaux procédant au couronnement de l'Empereur; dans un psautier avaient été peints une Annonciation, une Nativité et plusieurs scènes de la vie de saint Eustache. Les relieurs achevaient le travail des enlumineurs et des copistes. Ils enveloppaient les manuscrits de couvertures de cuir et de bois recouvert de soie. Certaines reliures

1. EHRLE, *Historia bibliothecæ pontificum romanorum*, I, 7.

étaient rehaussées de broderies, d'ornements en métaux précieux, de fermoirs de cuivre, d'argent ou d'argent doré[1].

Grâce aux soins du pape, cette bibliothèque ne tarda pas à devenir l'une des plus riches de la chrétienté[2]. Au début du pontificat, elle ne comptait que quelques volumes : l'inventaire qui fut dressé sous Clément V, en 1311, en mentionnait plus de 1.300, datant pour la plupart des temps de Boniface VIII. C'étaient surtout des bibles, des ouvrages de théologie, de philosophie scolastique, de liturgie, d'histoire ecclésiastique et de droit. Les Pères de l'Église latine y figuraient avec saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, saint Pierre Chrysologue, Cassien; ceux de l'Église grecque avec Denys l'Aréopagite, Origène, saint Athanase et saint Chrysostome. Cependant, une part déjà assez importante y était faite à la littérature classique. Les inventaires mentionnent les œuvres de Cicéron, Virgile, Sénèque, Ovide, Lucain, Pline, Suétone, Macrobe et Claudien, ainsi que les traités grammaticaux de Solin et de Donat.

Qu'en un temps où régnait la scolastique, Boniface VIII ait placé dans sa bibliothèque les traités d'Aristote à côté des Sommes de saint Thomas, cela se comprend; mais ce qui est plus étonnant, c'est que nous y trouvions aussi Platon lui-même, avec ses deux dialogues du Parménide et du Timée et l'exposé par Proclus de la philosophie académicienne. Lorsque, au Moyen Age, on se risquait dans les œuvres d'auteurs grecs, c'était le plus souvent à travers des traductions latines; et cependant les inventaires signalent dans la biblio-

1. EHRLE, I, 124.
2. *Ibid.*, 117.

thèque de Boniface VIII des manuscrits grecs. C'étaient les Mathématiques d'Euclide, les traités géographiques et astronomiques de Ptolémée, l'*Etymologicum magnum* de Suidas, les œuvres d'Archimède. Ces trente-trois volumes représentent, dit le P. Ehrle, le premier fonds grec que l'on puisse signaler au Moyen Age; avant le réveil de l'hellénisme au XVe siècle, aucune autre bibliothèque n'avait possédé une aussi importante collection[1].

Les tragiques événements qui aboutirent à l'attentat d'Anagni, à la mort de Boniface VIII et finalement à la translation du Saint-Siège à Avignon, semblèrent arrêter ce mouvement de Renaissance. Devenu pape sous le nom de Benoît XI, le dominicain Nicolas de Trévise ne régna que huit mois pendant lesquels il fut absorbé par la liquidation du conflit du Saint-Siège avec la France. Il eut à peine le temps de transporter à Pérouse le trésor et la bibliothèque apostoliques qu'il confia à la garde fidèle de cette cité guelfe. Reconnaissants de la prédilection qu'il leur avait ainsi témoignée, les Pérugins lui érigèrent dans l'église des Prêcheurs de leur ville un magnifique tombeau, œuvre de Jean Pisano.

Errant de ville en ville des bords de la Garonne aux rives du Rhône, s'arrêtant tour à tour aux environs de Bordeaux, à Lyon, à Vienne et aux alentours d'Avignon, Clément V ne pouvait pas imprimer aux lettres et aux arts une impulsion méthodique et suivie. Une réparation assez importante à l'église et au palais du Latran qu'un incendie avait en partie détruits, représente les seules constructions qu'il ait fait exécuter. « Point d'édifices nouveaux, pas d'architectes ni de pein-

1. Ehrle, 121.

tres pour les décorer[1]. » Les objets d'art qu'à l'occasion de son couronnement il avait fait venir du trésor pontifical, conservé à Pérouse, ceux qui lui étaient fournis par les palais épiscopaux et les résidences seigneuriales où il s'arrêtait, formaient pour lui et pour sa cour un luxe disparate et d'occasion. Les comptes de son pontificat ne mentionnent presque aucune dépense pour l'art; tout au plus quelques pièces d'orfèvrerie commandées à un Siennois, un petit nombre de bijoux, de tentures et d'étoffes apportés par des marchands toscans. Les artistes que Boniface VIII avait attachés à sa personne émigrèrent en d'autres cours. Cavallini mit son art au service des Angevins de Naples, Giotto retourna à Florence, les sculpteurs et les mosaïstes se rencontrèrent dans la grande entreprise de la cathédrale d'Orvieto; et ainsi se dispersa cette école romaine qui s'était lentement formée au cours du XIIIe siècle et qui avait reçu de Giotto et d'Arnolfo les premiers rayons de la Renaissance. La bibliothèque apostolique fut arrêtée dans son développement; elle fut mise pour ainsi dire en consigne à Pérouse avec le trésor; l'inventaire qu'en fit faire Clément V en 1311, ne mentionnait guère que des livres antérieurs à son pontificat. Le pape ne fit que disperser en divers cadeaux les volumes qu'il avait fait venir de Pérouse. Aussi a-t-on pu dire que c'est seulement au pontificat de Jean XXII qu'il faut faire commencer les premières origines de la bibliothèque apostolique d'Avignon[2].

1. FAUCON, *Les arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII.* (*Mélanges*, 1884, p. 122.)
2. EHRLE, *op. cit.*, I, 133.

CHAPITRE II

LES ARTS A LA COUR D'AVIGNON

1316-1376.

A la suite des écrivains italiens du XIVe siècle, les historiens se sont montrés sévères pour les papes d'Avignon; Pastor lui-même les a accusés de servilisme à l'égard de la France et, sans admettre que l'Église eût alors été en captivité, il n'en parle pas moins de son abaissement pendant cette période. Nous n'avons pas à discuter ici le gouvernement spirituel et la politique temporelle de ces papes, ni à chercher dans quelle mesure ces reproches sont mérités; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les papes du XIVe siècle furent des protecteurs éclairés des lettres et des arts. Ils marquèrent par des œuvres majestueuses leur passage sur les rives du Rhône; et mirent en présence les artistes français et les artistes italiens, les maîtres de l'art gothique et les représentants de la Renaissance. Leur cour brillante attira lettrés et humanistes qui reçurent à Avignon toutes sortes d'encouragements.

D'après certains auteurs, en général malveillants pour l'Église, Jean XXII n'aurait été qu' « un légiste

subtil[1] », qu'un bureaucrate méticuleux « développant avec une habileté, une audace et un succès merveilleux, la fiscalité apostolique[2] » ; et par ce portrait tout à fait incomplet, ils essaient de faire passer pour un caractère et un esprit mesquin cet énergique vieillard qui tenait tête à la fois à la révolte de l'Italie et au schisme des Spirituels, adressait les plus hardies remontrances aux fils de Philippe le Bel, faisait porter l'Évangile aux extrémités de la terre, et, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, osait lancer des sentences de déposition contre le puissant empereur germanique. S'il est vrai qu'il ait fait peser sur l'Église une fiscalité excessive, il est encore plus certain qu'il consacra à de grandes œuvres et en particulier au développement des lettres et des arts les ressources dont il disposait.

L'établissement même provisoire du Saint-Siège à Avignon demandait de grands travaux d'architecture. Il fallut tout d'abord aménager la résidence du pape. Élu à Lyon, le 7 août 1316, Jean XXII, dès le 16 août, choisissait pour sa demeure le palais que les évêques d'Avignon venaient de se faire construire, et il en prenait possession le 2 octobre suivant. Mais suffisants pour l'évêque, ces bâtiments étaient trop étroits pour la curie romaine et Jean XXII s'appliqua aussitôt à les agrandir. De 1316 à 1322, il acheta plusieurs maisons avoisinantes, englobant dans le palais épiscopal l'aumônerie et la prévôté du chapitre, l'église Saint-Étienne. Dès lors, les travaux de réparation et de construction se poursuivirent pendant tout le pontificat. Les livres de comptes mentionnent, en 1317, la construction d'une

1. Le Clerc, *Discours sur l'état des lettres au XIVe siècle*, I, 19.

2. Vollet, art. *Jean XXII*, dans la *Grande Encyclopédie*. Les articles d'histoire ecclésiastique dont le pasteur Vollet a le monopole dans la *Grande Encyclopédie*, manquent presque toujours d'impartialité.

tour, de la salle du consistoire, du cabinet de travail du pape, d'une grande cuisine, de la *turris camerarum privatarum*[1]. En 1319, on mettait la dernière main aux salles de « l'audience[2] ». Chaque année, des dépendances nouvelles s'ajoutaient au palais ; on aménageait à l'intérieur des cloîtres et des terrasses ; enfin, dans les dernières années de sa vie, Jean XXII ordonnait l'exécution de créneaux et d'autres appareils de défense[3].

Pour ses résidences d'été, il fit construire plusieurs châteaux : le plus important fut celui de Sorgues que jusqu'à nos jours on attribuait à Urbain V, mais que des études récentes ont restitué à Jean XXII. De 1319 à 1324, plus de 30.000 livres y furent dépensées. Ce château reproduisait la plupart des pièces du palais d'Avignon. Il avait, aussi, à côté de la chambre du pape, le *studium* ou cabinet de travail, les salles de l'audience et du consistoire, des cloîtres et des terrasses et ses murs étaient fortifiés et flanqués de plusieurs tours. « Ce n'était, ni un château fort, comme les résidences royales ou féodales de la haute France, Vincennes, Coucy, Pierrefonds, ni une spacieuse villa d'agrément, comme le XVe siècle en Italie et le XVIe en France en virent tant éclore ; c'était plutôt un *manoir*, une maison des champs où les exigences de la défense étaient satisfaites, mais subordonnées à l'aisance de la vie privée, aux besoins spéciaux, aux services nombreux et pacifiques de la cour pontificale[4]. » En même temps, s'é-

1. EHRLE, *op. cit.*, p. 601.
2. L'« audience » est ce que nous appelons aujourd'hui le tribunal de la Rote.
3. FAUCON, *op. cit.*, p. 73.
4. *Ibid.*, p. 85.

levait sur un autre point la résidence de Châteauneuf-du-Pape et se réparaient les châteaux de Barbentane et de Noves.

Les églises d'Avignon furent embellies. La cathédrale de Notre-Dame des Doms reçut, en 1322, deux nouvelles chapelles et, en 1323, on refit ses portails. Les églises de Saint-Agricol, des Carmes, des Augustins et des Mineurs s'accrurent de la même manière; la façade de Saint-Jean fut réparée; enfin, hors de la ville, la chapelle de Notre-Dame du Miracle fut entièrement reconstruite par les soins de Jean XXII.

Son successeur Benoît XII (1332-1342) fut encore plus ambitieux. Le retour de la curie à Rome devenant de plus en plus difficile, à cause des guerres et de l'anarchie qui désolaient l'Italie, il voulut se créer à Avignon une résidence magnifique et il commença les constructions gigantesques du palais des papes. On a publié les comptes de cette grande entreprise, de telle sorte qu'on peut en suivre, d'année en année, les progrès. Elle débuta par la construction de la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul commencée à la fin de 1332; elle était consacrée, le 23 juin 1336, par Gasbert, archevêque d'Arles. La tour des Saints-Anges s'élevait en même temps et, en 1338, recevait sa toiture de plomb. En 1336-1337, le côté méridional du palais se construisait et on y aménageait la grande salle des banquets. En 1337, le palais se continuait vers l'orient entre les tours des Saints-Anges et du Trouillas; c'est là que se trouvaient cette tour de la Glacière dont le nom évoque l'une des scènes horribles de la Révolution, la grande cuisine avec ses dépendances, la bouteillerie, la paneterie, les dépenses et les offices, la salle du consistoire, la grande salle à manger avec la chapelle Saint-Martial qui lui était

contiguë. A la fin de 1338, on commençait le côté ouest du palais avec la tour Saint-Jean, aujourd'hui tour de la Cloche, et on y aménageait les logements de l'aumônier et du camérier. On n'est pas bien fixé sur la disposition du côté nord; il est probable, dit le P. Ehrle, que là se trouvaient les appartements privés du pape, la trésorerie, les archives et la bibliothèque[1]. Enfin, dans l'intérieur du palais, on avait ouvert de larges couloirs, des cours entourées de cloîtres et de promenoirs, des terrasses; les principaux personnages de la curie y avaient reçu des logements. Avec ses façades austères, dont la monotonie n'était coupée que par leurs immenses arcs de décharge, leurs créneaux et leurs tourelles en saillie; avec ses tours du Trouillas, de la Cloche, de la Glacière, des Saints-Anges, qui lui faisaient une ceinture de défenses; avec ses grandes salles de réception, ses chapelles, ses cloîtres, ses escaliers solennels et ses chemins de ronde, le palais de Benoît XII pouvait soutenir la comparaison avec ceux de Rome : citadelle et monastère, palais et forteresse, austère dans son extérieur, tout orné à l'intérieur de peintures et de sculptures, il formait un ensemble plein de majesté.

Et cependant, il ne put pas suffire aux goûts luxueux de Clément VI. Ami de la magnificence, désireux d'éclipser par la splendeur de sa cour les souverains de son temps, répandant à profusion les sommes considérables qui affluaient au trésor pontifical, il continua les grandes constructions de son prédécesseur. Pendant les deux premières années de son règne, (1342-1344), il se contenta d'ajouter de nouveaux bâtiments au palais de Benoit XII; c'est ainsi que fut

1. *Op. cit.*, p. 681.

construite la tour Saint-Michel qui comprenait la salle du nouveau trésor (*guardarauba nova*) et la chapelle Saint-Michel. Mais, en 1344, Clément VI voulut construire, lui aussi, son palais et il y fit travailler jusqu'à sa mort, de 1344 à 1352. Successivement, on édifia tout un corps de bâtiments qui renfermait, au rez-de-chaussée, les salles de cours du maître du sacré palais, le quartier des ingénieurs et de l'artillerie; au premier étage, une nouvelle salle pour le tribunal des auditeurs; au-dessus, le nouveau consistoire; enfin dans la partie la plus élevée, la grande chapelle neuve qui remplaça de plus en plus celle que Benoît XII avait consacrée aux saints Apôtres. Une nouvelle tour, *la turris gachiæ sive audientiæ*, dominait cette partie du palais. Le pape relia ces étages les uns aux autres par un escalier majestueux (*scalæ magnæ*) qui partant de la principale cour du palais, conduisait jusqu'à la grande chapelle. Comme Benoît XII, Clément VI donna à ses constructions le caractère d'une forteresse. A sa mort, le 6 décembre 1352, l'édifice était à peu près terminé; il ne restait à finir que la tour de l'Audience et les terrasses qui devaient couronner la chapelle [1].

Innocent VI se chargea de ces travaux; de 1352 à 1358, il répara plusieurs parties du palais qui avaient été détruites ou endommagées par des incendies et il les compléta par plusieurs constructions secondaires et une tour qui, vers le midi, fit le pendant de la tour de l'Audience : la tour Saint-Laurent. Urbain V ajouta à ces bâtiments plusieurs logements nouveaux : l'un, l'*hospicium viridarii*, se détachait de la tour des Saints-Anges et longeait le jardin pontifical;

1. EHRLE, *op. cit.*, p. 69.

l'autre, construit pour le cardinal Anglic Grimoard, évêque d'Avignon et frère du pape, s'élevait non loin de la tour Saint-Laurent. Grégoire XI et Clément VII marquèrent aussi leur règne par des réparations et des constructions nouvelles ; et ainsi, il fallut le travail constant d'un demi-siècle pour produire ce palais d'Avignon, l'une des merveilles du XIVe siècle. Cette masse gigantesque (*moles miranda,* comme l'appelle un auteur du temps) occupe une superficie totale de 15.165 mètres carrés ; ses murs ont parfois 4 mètres d'épaisseur et sa tour principale s'élève à plus de 60 mètres. Ses principales salles présentent des dimensions non moins majestueuses : la chapelle de Benoît XII a 20 mètres de hauteur sous voûte et 48 mètres de long ; la salle du consistoire du palais de Clément VI, 15m,60 de hauteur et 52 de longueur [1]. Réunis l'un à l'autre les palais de Benoit XII et de Clément VI forment, avec la cathédrale qui les domine, un ensemble des plus grandioses.

Les papes en complétèrent la défense par les remparts qui entourent encore de nos jours la ville d'Avignon et qui furent construits, de 1348 à 1368, sous Clément VI et Urbain V. « Ils ont en moyenne 2m,10 d'épaisseur et de 10 à 12 mètres de hauteur, dont la moitié est malheureusement enfoncée sous des remblais. Ils sont couronnés par un système de machicoulis et de meurtrières qui se continue sur tout leur parcours. Ils sont flanqués de 39 tours carrées ou rondes, distantes les unes des autres de 100 à 120 mètres. Ils étaient percés primitivement de sept portes défendues par des ouvrages avancés, aujour-

1. Ces mesures sont empruntées à l'article consacré par M. DUHAMEL à Avignon dans la *Grande Encyclopédie.*

d'hui disparus. » Les remparts d'Avignon qui forment à cette ville une enceinte continue d'environ 5 kilomètres (4.800 mètres) [1] sont un des plus beaux exemples que nous possédions de la fortification du Moyen Age.

Comme les papes, les cardinaux s'aménagèrent des résidences aussi belles qu'agréables. A Avignon, c'étaient des palais crénelés « plus semblables à des forteresses qu'à des hôtels », formant avec les maisons voisines un quartier fortifié, un *bourguet* [2], qu'entourait une enceinte de murs et de meurtrières. « Souvent ces demeures s'embellirent, au moins dans leur partie centrale », et Avignon se remplit peu à peu d'habitations somptueuses auxquelles se rattache presque toujours quelque nom historique. « Les palais des cardinaux Colonna, Ceccano, Gaillard de la Motte, neveu de Clément V, de Jacques de Via, neveu de Jean XXII, d'Anglic Grimoard, frère d'Urbain V, de Brancas, de Guy de Malsec, dit le cardinal de Poitiers, ont laissé des restes et des souvenirs presque jusqu'à nos jours [3]. » Dans les belles campagnes du Comtat et surtout à Villeneuve, jolie petite ville qui s'étageait en face d'Avignon, sur la rive française du Rhône, c'étaient des maisons de plaisance, des hôtels non fortifiés, entourés de jardins et de prés; du haut de leurs terrasses, on dominait le cours sinueux du fleuve et les plaines verdoyantes que terminaient les sommets souvent neigeux des Alpes. Transformées de nos jours en masures ou en habitations de paysans, ces demeures ne peuvent plus nous donner une idée de l'art qui avait couvert leurs murs extérieurs de délicates sculptures et leurs salles de fresques.

1. V. article de M. DUHAMEL sur Avignon, dans la *Grande Encyclopédie*.
2. FAUCON, *op. cit.*
3. RENAN, *État des beaux-arts au XIVe siècle*, p. 152.

Une seule rappelle encore son antique splendeur; c'est, à Villeneuve, le palais du cardinal Pierre de Tourroie, appelé par corruption le cardinal de Turin [1].

Comme les papes, les cardinaux tinrent à honneur de construire ou d'embellir des églises à Avignon et aux alentours. En 1358, le cardinal Pierre de Prato faisait rebâtir l'église Saint-Pierre, l'un des plus beaux monuments de la ville, et y fondait une collégiale; en 1356, Bertrand de Dreux, cardinal-archevêque d'Embrun, édifiait Saint-Didier; Bernard de Montfort, cardinal-diacre de Sainte-Marie in Aquiro et neveu de Jean XXII, fondait, vers 1330, l'église de Montfavet; enfin un autre neveu du même pape, Arnaud de Via, évêque d'Avignon, ordonnait la construction de la collégiale de Villeneuve.

Malgré leur nombre et leur importance, ce ne fut pas par ces constructions que la cour d'Avignon initia la France à l'art de la Renaissance. La plupart des architectes qu'elle employa étaient en effet des Français, héritiers des traditions esthétiques du Moyen Age, beaucoup moins novateurs que disciples fidèles des maîtres de l'Ile-de-France et de la Bourgogne. Le premier architecte de Jean XXII fut Guillaume de Cucuron : dès le 2 octobre 1316, il était chargé de l'agrandissement du palais épiscopal d'Avignon et il y construisit dans la suite la chapelle de Saint-Étienne [2]. Il fut remplacé par Arnaud Escudier qui figure, en 1328 et 1331, sur les comptes de la Chambre apostolique avec le titre de « surintendant des bâtiments ». D'autres architectes dirigeaient, en même temps, les autres

1. Renan, p. 153.
2. Ehrle, *op. cit.*, p. 598.

travaux que le pape commanda à Avignon et dans le Comtat; Raymond Mézier construisait, en 1323, le château de Sorgues; Guillaume Coste, en 1322, celui de Châteauneuf; Bermond de Noves, en 1325, l'église Saint-Agricol[1]. Les noms de ces artistes et de leur lieu de naissance (Noves, Cucuron) dénotent bien leur origine française et même provençale.

Le successeur de Jean XXII, Benoît XII, était sorti d'une humble famille de Saverdun dans le comté de Foix. Ce fut de ce même pays qu'il fit venir son architecte préféré, Pierre Poisson, de Mirepoix, qui figure, en 1335, dans les registres financiers avec le titre de surintendant du palais pontifical, « *deputatus ad faciendum opera ædificiorum domus palatii papalis Avenionensis* ». Nous l'y retrouvons en 1336 et 1341[2]. C'est donc lui qui a conçu le plan grandiose du palais d'Avignon, et qui en a construit une grande partie. Il y fut aidé en 1337 par un certain Bernard Canelle, « clerc du diocèse de Narbonne[3] ».

Sous Clément VI, ce fut un architecte du nord de la France, originaire sans doute des environs de Provins, Jean de Lupera ou Luperiis qui dirigea la construction du palais. Il figure dans les comptes de 1346; nous l'y trouvons encore en 1353[4]; ce qui prouve qu'Innocent VI (1352-1362) le maintint dans sa charge. Enfin, sous Urbain V et Grégoire XI, ce fut toujours un Français, peut-être même un Avignonnais qui eut la surintendance des bâtiments : Bernard de Manso, sacriste de Saint-Didier d'Avignon[5].

1. EHRLE, *op. cit.*, *passim*.
2. *Ibid.*, p. 602, 603, 624.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, 636, 645.
5. *Ibid.*, 657, 664.

Le personnel subalterne qui travaillait sous la direction de ces architectes, sculpteurs, tailleurs de pierres, menuisiers, avait la même origine. Nous ne relevons parmi eux aucun nom italien; en revanche, nous trouvons Henri de Montpellier, Pierre de Lunel, Guillaume de Valréas, de Florensac, et un grand nombre d'autres personnes du Comtat, de la Provence et du Languedoc[1]. Aussi n'est-il pas étonnant que tous les grands monuments d'Avignon et de ses environs aient été inspirés par l'art gothique. Ils ne rappellent pas les cathédrales italiennes avec leurs assises de pierres aux diverses couleurs, leurs proportions plus gracieuses que majestueuses, leur parure de marbres et de mosaïques; ce sont plutôt ces cathédrales de Limoges ou de Narbonne par lesquelles l'art gothique du Nord se révéla aux gens du Midi, ou bien encore ces églises à une seule nef, logeant leurs chapelles entre leurs contreforts sans arcs-boutants et leurs sanctuaires au milieu d'absides aux splendides verrières. Quant au palais pontifical, il procède des résidences féodales et des châteaux forts du midi de la France, de la Bastille, de Pierrefonds ou de Vincennes beaucoup plus que des palais de Florence, de Sienne ou d'Orvieto. En tout cas, on ne trouve encore aucune trace des règles de Vitruve et de l'art classique, dans ces monuments dont toute la structure rappelle le Moyen Age.

On peut en dire autant des sculptures qui furent commandées dans le Comtat ou ailleurs par les papes d'Avignon. Parmi ces œuvres, on n'en saurait signaler une d'une réelle originalité, engageant l'art dans des voies nouvelles. C'est que la sculpture n'a pas encore une vie autonome : elle doit se soumettre aux plans

1. Ehrle, p. 605, 608, 614, 616, etc.

et aux convenances de l'architecture dont elle n'est que l'humble auxiliaire; elle marche sur ses pas et il n'est pas étonnant qu'à sa suite elle ait demandé ses modèles au Moyen Age français.

L'art gothique qui, au XIII[e] siècle, avait doté les cathédrales de chapiteaux, de façades, de fenêtres, de clochers richement sculptés et qui, au XV[e] siècle, allait tomber dans la recherche luxueuse du style flamboyant, a parfois montré, au XIV[e] siècle, une excessive sobriété dans l'ornementation. A l'extérieur, la plupart des églises nous apparaissent couronnées de créneaux, percées de meurtrières, comme des forteresses défiant les sièges et les assauts [1]. Il était inutile, dans ces conditions, de multiplier les pinacles, d'ajourer les façades de dentelles sculptées et de les peupler d'une infinité d'anges et de saints. A l'intérieur, l'arc en tiers-point se développe dans sa rigueur géométrique; de simples moulures sont ses seuls ornements; sur les piliers les chapitaux disparaissent avec leurs beaux feuillages; un anneau à peine saillant et tout uni souligne discrètement la naissance de la courbe. Par suite de l'évolution de l'architecture, la sculpture voyait se restreindre de plus en plus son champ d'action. Elle n'avait sa raison d'être que comme art décoratif, et on ne lui laissait presque plus rien à décorer. C'est ce qui explique pourquoi nous n'avons à mentionner aucune œuvre importante de sculpture ni dans les églises, ni dans les châteaux d'Avignon et du Comtat, ni même dans le palais des papes.

Les principales pièces de sculpture qui furent commandées par la cour d'Avignon sont des tombeaux.

1. C'est surtout vrai pour certaines églises du midi de la France, telles que Saint-Just, de Narbonne et Saint-Nazaire, de Béziers.

Malgré quelques différences accessoires, ils présentent tous des traits communs. L'architecture y prédomine encore ; ce sont avant tout des constructions : la décoration sculpturale, quelque belle qu'elle soit, n'y vient qu'en seconde ligne. D'autre part, élevés et décorés par des artistes français, ils s'inspirent de l'art ogival ; l'influence italienne de la Renaissance ne s'y fait guère sentir. C'est tout d'abord le tombeau de Jean XXII qui se voit encore, mutilé il est vrai, dans une chapelle de Notre-Dame des Doms. « Il affecte une forme extraordinaire [1]; c'est quelque chose comme une châsse gigantesque ou mieux un clocher en miniature, un clocher à base rectangulaire avec d'innombrables niches, statues, dais, pinacles dentelés, montant sans rime ni raison. » Dans l'intérieur de cette châsse ajourée était couchée, sur son sarcophage rectangulaire, la statue du défunt ; et plus de soixante statuettes peuplaient les niches des clochetons et de la base. Il nous est difficile de nous faire une idée des sculptures qui décoraient ce monument : on a discuté l'authenticité de la statue qui y représente aujourd'hui Jean XXII ; quant aux statuettes, elles ont disparu, à l'exception peut-être des six qui se voient dans l'église Saint-Pierre d'Avignon et des deux qui sont conservées au musée Calvet. Les motifs de décoration, feuillages, baies, moulures qui s'y voient encore, n'ont pas une grande valeur artistique. M. Courajod [2] en trouve l'exécution « fort lourde et brutale » ; moins entier dans ses jugements, M. Müntz [3] la taxe cependant de dureté. On n'est pas d'accord sur l'au-

1. MÜNTZ, *Les tombeaux des papes en France* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1887, p. 2082).

2. COURAJOD, *Leçons professées à l'École du Louvre*, t. II. *Origines de la Renaissance*, p. 62 et 63.

3. MÜNTZ, *loc. cit.*

teur de ce monument. M. Faucon[1] en fait honneur à l'imagier parisien Jehan de Paris; mais M. Müntz, pour des raisons historiques, et M. Courajod pour des raisons esthétiques, ont refusé d'admettre cette attribution. Ce qui est certain cependant, c'est que quelques années plus tard, Jehan Lavernier, de Paris, a édifié dans la même église des Doms le tombeau de Benoît XII, qui était presque semblable à celui de Jean XXII. Était-il l'œuvre du même artiste ou procédait-il d'une inspiration identique? Quelques débris de clochetons et quelques moulures, conservés au musée d'Avignon, voilà tout ce qui reste aujourd'hui du monument de Benoît XII.

De son vivant, Clément VI se fit faire un riche tombeau auquel il consacra la somme énorme de 3.500 florins d'or. Un artiste français, Pierre de Roye, et ses deux auxiliaires, Jean de Sanholis et Jean David, y travaillèrent de 1346 à 1351. Les différentes pièces qui le composaient furent sculptées à Villeneuve, sous les yeux du pape, et transportées ensuite dans l'église de la Chaise-Dieu où Clément VI avait été moine bénédictin et où il avait élu sa sépulture. Un an avant sa mort, sa dernière demeure était prête. C'était un vrai palais : ce qui en reste ne peut nous en donner qu'une idée incomplète. Par son architecture, le tombeau ressemblait à ceux des papes précédents; c'était un pompeux catafalque de pierre couronné de clochetons et de pinacles; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une statue mutilée couchée sur une dalle de marbre noir. A l'origine, il était décoré de 44 statuettes de personnages « qui formaient comme une garde d'honneur auprès du défunt » (Müntz). C'était un prêtre portant de l'eau

1. FAUCON, *loc. cit.*

bénite, un diacre avec le livre des Évangiles, et un servant; puis plusieurs des prélats qui avaient vécu dans l'entourage de Clément VI, quatre cardinaux, cinq archevêques, neuf évêques revêtus des insignes de leur dignité; enfin le comte de Beaufort et ses deux femmes, le vicomte de Turenne et plusieurs autres parents de ce pape qui avait poussé jusqu'aux excès du népotisme l'amour de sa famille [1].

L'hôpital de Villeneuve-lès-Avignon conserve dans sa chapelle le tombeau que le pape Innocent VI s'était fait construire à la Chartreuse de cette ville. Ce monument ressemble à celui de Jean XXII. « Comme ce dernier, c'est un enchevêtrement de dais et de clochetons, avec plus de netteté et d'élégance; huit contreforts supportant un nombre égal de clochetons, avec des niches et des tabernacles, forment comme l'ossature du mausolée. Ils sont séparés par des arcades à jour contenant, sur un soubassement orné d'arcatures, la statue couchée du pape. Plus haut, au-dessus de la voûte formée par ces arcades, une véritable forêt d'arcs-boutants et de flèches... Innocent est représenté étendu, la tête posée sur un double coussin, les mains croisées, la tiare en tête, le pallium passé sur ses vêtements pontificaux [2]. » L'exécution de ce tombeau dénote des artistes français; outre que son architecture rappelle celle des églises de France, on n'y voit aucune de ces incrustations polychromes qui étaient alors en faveur en Italie et en particulier à Rome. Un grand nombre de statuettes ornaient les niches et les arca-

1. Voir la description détaillée de ce monument dans l'article de M. Faucon, intitulé *Documents inédits sur l'église de la Chaise-Dieu*, paru dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1884, p. 383.

2. Müntz, *Les tombeaux des papes*, p. 381.

tures de ce monument : elles ont presque toutes disparu.

Le tombeau d'Urbain V (1370) dans l'église Saint-Victor de Marseille rompt avec cette tradition de catafalques de pierre. Si nous nous fions au dessin qui nous en a été conservé par les Bollandistes, la statue du pape, revêtu de ses ornements, était couchée sur un sarcophage à arcatures, adossé au mur du chœur de l'église ; le sarcophage était engagé dans une niche qui avait la forme d'un portail gothique sur le tympan duquel était sculptée la figure du défunt porté par des anges devant un trône où siégeaient le Sauveur et sa Mère. Plusieurs statues ornaient les niches des deux pilastres et de la galerie supérieure, qui, elle-même, était surmontée d'un fronton triangulaire ajouré. Outre ce monument qui renferma le corps d'Urbain V, on lui érigea, à Avignon, dans l'église Saint-Martial, un cénotaphe dont il reste, au musée Calvet, la fort belle statue en albâtre du pape.

A l'exemple des souverains pontifes, les cardinaux commandèrent aux sculpteurs avignonnais de magnifiques tombeaux pour eux ou pour leurs parents. A Avignon, les églises de Saint-Martial, des Célestins, des Cordeliers, des Carmes ; à Villeneuve, la Chartreuse et la Collégiale reçurent des monuments funéraires qui rappelaient par leur richesse et leurs sculptures ceux de Notre-Dame des Doms. Elles en conservent de nos jours des débris échappés au vandalisme protestant et révolutionnaire, comme, par exemple, le tombeau que le neveu de Jean XXII, le cardinal Arnaud de Via, s'était fait édifier dans sa collégiale de Villeneuve.

Ce fut aussi à Avignon que furent commandés par les grands personnages de la curie plusieurs des monuments qui ornent encore certaines églises du centre

et du midi de la France : à l'abbaye de la Chaise-Dieu, ceux qui furent construits par ordre de Clément VI pour Nicolas Rogier, son oncle, et pour l'abbé Renaud de Montclar; dans la cathédrale de Limoges, ceux de Renaud de la Porte, doyen du Sacré-Collège, mort en 1326, et de son neveu Bernard Brun, celui du cardinal Guillaume d'Aigrefeuil, mort à Viterbe en 1369; à Saint-Just de Narbonne, celui du cardinal Pierre de la Jugie, mort à Pise en 1376. Malgré les mutilations qui l'ont défiguré, et quoique privé de la belle statue du défunt qui est conservée au musée de Toulouse, ce dernier monument a une vraie valeur artistique. « C'est encore un véritable bijou, conservant des peintures d'un goût charmant et des statuettes d'un excellent style [1]. »

Si l'on excepte Jehan de Paris, Pierre de Roye et ses collaborateurs, auteurs des monuments de Benoît XII et de Clément VI, nous ne connaissons pas les noms des sculpteurs avignonnais du XIVe siècle. Il semble cependant que, comme les architectes, ils aient été tous français; les noms de ceux que nous avons cités en sont un indice.

Si nous voulons trouver à la cour d'Avignon la continuation du mouvement artistique inauguré par Giotto auprès de Boniface VIII, c'est chez les peintres qu'il faut l'observer. Dès son avènement [2], Jean XXII fit exécuter plusieurs peintures à Avignon et dans le Comtat. Ses livres de comptes en mentionnent dans le palais épiscopal, à la chapelle de Notre-Dame, au cloître de la terrasse, à la chambre du pape et surtout dans les deux chapelles de Saint-Étienne, à la salle du consistoire, enfin

1. COURAJOD, *op. cit.*, p. 60.

2. FAUCON, *Les arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII*, *passim*.

à la chapelle Saint-Jean, entre le palais et la cathédrale des Doms. Hors d'Avignon, il fit décorer les châteaux qu'il fit aménager ou construire pour sa résidence. En 1321, une équipe de peintres fut occupée au château de Sorgues où ils peignirent successivement la chapelle du pape, ses appartements et ceux du cardinal neveu Arnaud de Via, la salle du consistoire, le cloître et jusqu'aux tours. « Ils n'est pas une muraille qui échappe à leur infatigable pinceau [1]. » Les églises d'Avignon furent aussi décorées de fresques par ordre de Jean XXII. En novembre et décembre 1322, les peintres travaillèrent à Notre-Dame des Doms, dans la chapelle des Saint-Anges; en 1329, à Notre-Dame du Miracle.

Presque toutes ces peintures ont disparu; on peut cependant se représenter ce qu'elles étaient. Il est à remarquer qu'une seule personne avait la direction générale de ces travaux; c'était le frère mineur Pierre du Puy que nous trouvons tour à tour à Sorgues et à Avignon, au palais et à la cathédrale. Il résidait à la curie à titre officiel et avec un traitement fixe. Sous sa surveillance travaillaient des équipes de peintres; au seul château de Sorgues, en 1321, nous en voyons ensemble plus de quatorze. Les livres de la Chambre apostolique relatent les achats de couleurs, faits par eux le plus souvent à Montpellier; mais aucun texte ne nous dit les sujets de ces peintures et encore maintenant nous ne les connaissons pas. Cela nous fait soupçonner qu'elles n'en représentaient pas. Cette hypothèse nous explique comment, en quelques mois, tous les murs du château de Sorgues ont été décorés par une troupe d'ouvriers travaillant sous la conduite de Pierre du Puy. Ce frère mineur lui-même nous apparaît comme un entre-

1. Faucon, *op. cit.*, p. 95.

preneur de peinture plutôt que comme un artiste. L'origine de ces artisans les rattachait tous aux vieilles traditions gothiques; ceux dont nous avons la liste portent des noms français[1] : Célerier, du Pin, Vidal, Bucalhe, Bosquet; ils sont de Montpellier, de Valence, de l'Agenais. On y remarque un Anglais, Thomas Daristot; peut-être Jean Anglès ou Langlois l'était-il aussi. Mais nous ne trouvons parmi eux aucun Italien, aucun de ces Florentins, de ces Siennois et de ces Romains qui, groupés autour de Giotto, travaillaient au delà des monts à renouveler l'art.

Ce fut sous Benoît XII (1334-1342) que les peintres italiens vinrent à Avignon. Dès son avènement, le nouveau pape demanda à Giotto[2] d'exécuter des scènes de la vie des martyrs dans le palais qu'il se construisait. Le célèbre maître florentin allait répondre à cette invitation lorsque, encore dans la force de son talent, il fut surpris par la mort. Quelques années plus tard, ce fut le plus illustre de ses continuateurs qui vint s'établir à la cour pontificale : appelé soit par le pape lui-même, soit par un cardinal qui, de passage à Sienne, avait su apprécier son talent, Simone Memmi arriva à Avignon dans les premiers mois de 1339. Il y trouva un Mécène généreux dans la personne du cardinal de Ceccano. Ce prince de l'Église lui commanda la décoration à fresque du porche de Notre-Dame des Doms. Exposées aux injures du temps et des hommes, ces peintures ont beaucoup souffert. Le magnifique saint Georges chevauchant sur son coursier et terrassant le dragon, a disparu de ces murs dont il était le principal ornement. Cependant, dans la lu-

1. FAUCON, *op. cit.*, et EHRLE, *op. cit.*, *passim*.
2. VASARI, I, 387, note.

nette, on voit encore la Vierge sur son trône, portant l'Enfant Jésus dont les blonds cheveux sont bouclés, les bras et les épaules nus; elle est entourée d'un cortège d'anges; l'un d'eux lui présente un prélat à genoux qui doit être le cardinal de Ceccano lui-même[1]. Sur l'intrados de l'archivolte on distingue encore six têtes d'anges parsemées au milieu de délicats ornements. Enfin dans le fronton du porche, se voit un Sauveur bénissant, entouré de six anges qui se balancent dans les airs. Inspirées par un art vraiment nouveau, ces peintures furent grandement goûtées. Pétrarque s'éprit d'admiration pour leur auteur et, dès lors, s'établit entre lui et Simone Memmi une amitié qui rappelle celle de Dante et de Giotto. Pour le saint Georges de la cathédrale il composa une inscription en vers latins fort élégants; et plusieurs années après la mort de son ami, il regardait comme une gloire de l'avoir connu. Memmi de son côté témoigna au poète son affection de la manière la plus délicate, en faisant figurer dans une de ses fresques le portrait de Laure de Noves. L'admiration de Pétrarque fut partagée par tous les connaisseurs de la curie. « Memmi, dit Vasari [2], fut fort estimé à la cour du pape. » Cette estime se traduisit sans doute par plusieurs commandes de tableaux de la part de hauts personnages. Ce fut en effet pendant son séjour à Avignon qu'il composa, en 1342, le beau tableau conservé au musée de Liverpool qui représente l'Enfant Jésus de retour du Temple [3].

Le successeur de Benoît XII, Clément VI (1342-1352) eut une prédilection pour la peinture italienne.

1. Remarquons toutefois que ce personnage ne porte pas les insignes cardinalices.

2. VASARI, I, 546.

3. CROWE et CAVALCASELLE, II, 270.

Il s'entoura de peintres auxquels il fit décorer son palais. Presque tous étaient italiens et de l'école de Giotto. Tout d'abord, il continua à Simone Memmi la faveur de son prédécesseur. Il lui fit achever, dans le palais apostolique, les fresques de la salle du consistoire, que cet artiste avait commencées sous Benoît XII. Dans les compartiments de la voûte, Memmi peignit trois sibylles et dix-huit prophètes de l'ancienne loi, tenant en leur main un parchemin à moitié déroulé qui portait une de leurs prophéties. Malgré les mutilations irréparables dont elles ont été victimes lorsque la salle du consistoire servit de dortoir aux enfants de troupe d'Avignon, ces peintures sont assez conservées pour que l'on puisse en reconnaître l'allure majestueuse et naturelle. On a aussi attribué de tout temps à Simone Memmi les fresques de la chapelle Saint-Jean, dans le palais des papes. Il faut reconnaître en effet qu'elles sont d'un maître et qu'elles se distinguent tout à fait de celles qui sont dues à ses disciples. Rien d'ailleurs ne s'oppose à cette attribution. La chapelle Saint-Jean, comme la tour où elle se trouve, a été construite par Clément VI, ainsi que le prouve l'écusson de ce pape qui figure dans la clef de voûte; or Simone ne mourut qu'en 1344 et il est possible qu'il ait exécuté ces fresques pendant les deux années qui suivirent l'avènement de Clément VI (1342-1344).

Les quatre segments que détermine dans la voûte la croisée d'ogive, sont ornés de huit saints et saintes qui sont désignés par les noms écrits à côté de leurs têtes. On y remarque, entre autres bienheureux, saint Jean-Baptiste, sainte Élisabeth, saint Zacharie, Marie Salomé et saint Jean l'Évangéliste. Sur les parois latérales, l'artiste a décrit des scènes tirées

la plupart de l'histoire du Précurseur, quelques-unes de la vie de N.-S. Ce sont, par exemple [1], la Naissance et la Prédication de saint Jean, le Sacrifice de Zacharie, le Baptême du Jourdain, les Pharisiens interrogeant saint Jean sur sa mission (*Tu quis es?*), le Festin d'Hérode et la Décollation, la Pêche miraculeuse, la Vocation des fils de Zébédée, la Crucifixion [2]. Cette série de compositions sont les spécimens les plus complets que nous ayons de la peinture siennoise; « elles nous en révèlent les qualités comme aussi les lacunes : une grande douceur d'expression, une grande suavité de coloris. Les têtes à caractères sont moins le fait de ces maîtres au tempérament essentiellement lyrique. Il en est de même de la mise en scène et des effets dramatiques [3] ».

S'il est vrai que la décoration de la chapelle de Saint-Jean n'ait pu se faire qu'en quelques mois, en 1343 et 1344, il est vraisemblable que Simone Memmi s'est fait aider pour l'exécution par quelques-uns de ses disciples. Il n'était pas, en effet, venu seul à Avignon; il y avait été suivi par son frère Donato qui, peintre comme lui, fut associé à ses différents travaux, et par un certain nombre d'artistes italiens qui formèrent à la cour de Clément VI comme une académie de peinture. Ils exécutèrent un grand nombre d'œuvres qu'avant la publication des livres de la Chambre apostolique, les meilleurs historiens attribuaient à Simone Memmi.

De ces continuateurs du maître siennois le plus illustre et le plus fécond fut assurément Mathieu de Vi-

1. Voir la description détaillée de ces peintures dans CROWE, II, p. 265-267.

2. C'est dans un cortège qui orne l'embrasure de la fenêtre que figure, dit-on, le portrait de Laure.

3. MÜNTZ, *Fresques inédites du palais des papes à Avignon* (*Gazette archéologique*, 1886, p. 208).

terbe (*Matteus Johanneti*). Il décora de fresques la chapelle de l'Inquisition ou de Saint-Martial qui se trouvait exactement au-dessus de celle de Saint-Jean, dans la tour de ce nom. Sur la clef de voûte il peignit dans un médaillon le Christ; dans les huit segments de la croisée d'ogive et sur les quatre murs latéraux de la chapelle, plusieurs scènes des légendes de saint Martial, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Valérien et de saint Étienne[1]. Les comptes publiés par le P. Ehrle[2], nous montrent Matteo travaillant dans la chapelle de l'Inquisition en 1344 et 1345. Presque en même temps, il décorait la chapelle Saint-Michel que Clément VI venait de faire construire au sommet de la tour de la garde-robe[3]. Ces dernières peintures ont disparu ; mais nous savons qu'elles avaient excité l'admiration de la cour pontificale. En avril 1346, Matteo peignait, au-dessus de la porte de la chapelle Saint-Martial, une madone tenant l'Enfant Jésus ; la peinture était rehaussée d'ornements d'or et d'argent[4]. L'année suivante (1347), il entreprenait la décoration de la salle du consistoire où il représentait « un couronnement et quatre pontifes[5] » que l'on a vainement essayé d'identifier. Enfin, dès 1344, il avait décoré le plafond de la garde-robe et, en 1345, la grande salle à manger de la tour du Trouillas. Outre ces fresques, le pape lui commanda des peintures sur bois : en 1346, un retable pour la chapelle pontificale ; en 1349, deux chaires[6].

1. Voir le détail dans CROWE, II, 269.
2. *Op. cit.*, 629 et 633.
3. Le biographe de Clément VI, parlant de la construction de la tour, s'exprime ainsi : « *Turrim in honorem Sancti Michealis erexit, illamque fecit picturis eximiis exornari.* » BALUZE, *Vitae paparum Avenionensium*, I, col. 297.
4. EHRLE, 635.
5. *Ibid.*, 638.
6. *Ibidem.*

Malgré l'importance de ces travaux, Mathieu de Viterbe ne resta pas enfermé dans les murs d'Avignon; le pape lui-même l'envoya au loin, faisant ainsi connaître à plusieurs pays de France l'art de la Renaissance italienne. Matteo présida aux embellissements du palais que Clément VI s'était fait construire à Villeneuve; et bientôt, il en fit autant pour la résidence du cardinal Napoléon Orsini. Si, en 1350, son nom ne figure pas dans les comptes du palais apostolique, c'est qu'il était entièrement absorbé par les travaux que Clément VI lui avait demandés pour sa chère abbaye de la Chaise-Dieu. Il fit pour ce monastère six tableaux qui furent peints en 1350. L'année suivante, il se rendit lui-même à la Chaise-Dieu et y dessina vingt-huit histoires pour le reliquaire de saint Robert que Clément VI devait faire exécuter à des orfèvres parisiens[1].

Ainsi, pendant près de six ans, de la mort de Memmi (1344) à 1350, Matteo fut le peintre officiel de Clément VI; dans les registres de la Chambre il porte le titre de *pictor domini papae*. Il avait sous ses ordres des élèves qui exécutaient des peintures décoratives, payées à raison de dix sous la canne carrée; ils ornèrent ainsi, en 1346, trois déambulatoires, la chambre des huissiers et le grand escalier qui, dans la tour Saint-Jean, conduisait à la chapelle Saint-Martial[2].

Plusieurs d'entre eux cependant furent chargés d'œuvres plus originales. En avril 1344, Riccio d'Arezzo peignait avec Nicolas de Florence la *camera paramenti,* contiguë à la petite salle à manger du pape; et en mai de la même année, Giovanni di Luca, de

1. FAUCON, *Documents inédits*, etc., *passim*.
2. EHRLE, 635.

Sienne, aidait Simone Memmi à achever la chapelle Saint-Jean. D'autres artistes, tels que Symonet de Lyon, Bissonus, Jean Moys, Bernard Escot, Robin de Romans et l'Allemand Henri Deboslat étaient employés dans d'autres parties du palais[1].

C'était donc une pléiade de peintres que Clément VI avait groupée à sa cour ; il y en avait d'italiens, de provençaux, de français, d'allemands, d'anglais. Mais quelle que fût la nationalité de chacun, tous n'en recevaient pas moins la direction des deux maîtres qui s'étaient imposés à eux par leur talent et par le choix du pape, Simone Memmi et Matteo de Viterbe. Cette école continua sur les bords du Rhône le mouvement inauguré en Italie par Giotto. C'était là un grand résultat. Si les efforts intelligents de Clément VI s'étaient poursuivis sous ses successeurs, Avignon serait devenu, comme Sienne et Florence, l'un des grands centres artistiques de la Renaissance. Malheureusement, détachée prématurément des écoles italiennes qui lui avaient donné la vie et livrée trop tôt à elle-même, l'école avignonnaise ne tarda pas à s'étioler.

Par son austérité vraiment monacale et ses goûts d'économie, le successeur de Clément VI, Innocent VI (1352-1362), différait trop de son prédécesseur pour continuer ses traditions artistiques ; d'ailleurs, la plupart des grandes constructions entreprises sous les pontificats précédents avaient été menées avec une telle rapidité qu'il ne restait presque plus rien à faire. Au palais d'Avignon, les comptes de la Chambre ne mentionnent que deux fois des travaux de peinture exécutés en 1355, les uns par un certain Guillaume Ribaudini, dans la petite salle à manger, les autres par un Avi-

1. EHRLE, 627, 628, 629. — *Bulletin monumental*, 1884, p. 136.

gnonnais, du nom de Rey, dans la chambre de la trésorerie. Les uns et les autres n'étaient guère importants : ils ne représentaient qu'une dépense totale de 3 florins, 56 sous[1].

Ce fut à la Chartreuse de Villeneuve qu'Innocent VI occupa les artistes qui se trouvaient encore à la cour d'Avignon. Il avait fondé ce monastère en l'honneur de saint Jean par sa bulle du 2 juin 1356, et lorsqu'il l'eut terminé, il lui donna, en 1362, le nom de Val de Bénédiction. Il assigna à sa construction et à ses embellissements de fortes sommes et lui montra une telle prédilection qu'il y fonda sa sépulture[1]. Par ses soins, la chapelle des Chartreux fut recouverte de fresques. Sur le mur de droite étaient représentées l'Annonciation à Zacharie, la Nativité et la Circoncision de saint Jean, la Visitation; sur celui de gauche, le Précurseur envoyant à Jésus ses disciples, Salomé présentant la tête du saint à Hérodiade, la Décollation et l'Ensevelissement de saint Jean; dans l'abside, les Apôtres et une Crucifixion. Matteo de Viterbe avait disparu lorsque ces fresques furent exécutées; elles sont dues à l'un de ses disciples, qui avait travaillé sous ses ordres pendant le pontificat précédent, Symonet de Lyon[2]. L'inspiration en est franchement italienne, les types des personnages rappellent l'école siennoise. Mais l'ensemble marque déjà une décadence sensible : les figures manquent d'expression et de distinction; le grand style de Simone Memmi et même de Matteo a disparu; l'artiste n'a pris à ses maîtres que leurs procédés, sans pouvoir se hausser à leur originalité et à leur talent.

1. EHRLE, 648.
2. MÜNTZ, *Fresques inédites du XIV*e *siècle à la Chartreuse de Villeneuve* (*Gazette archéologique*, 1887).

Avec Symonet de Lyon se clôt le cycle des peintres avignonnais. Leur école ne trouva pas auprès des successeurs d'Innocent VI les encouragements qui peut-être l'auraient préservée d'une décadence irrémédiable. Urbain V et Grégoire XI eurent leurs yeux tournés vers Rome où ils revinrent l'un et l'autre; ils avaient le sentiment si profond que la papauté était de passage à Avignon, qu'ils estimèrent superflu d'ajouter aux dépenses de Benoît XII et de Clément VI.

CHAPITRE III

L'HUMANISME A LA COUR D'AVIGNON. PÉTRARQUE.

Plus encore que les arts, les lettres trouvèrent à Avignon des conditions favorables à leurs progrès : les richesses de l'Église qui lui permettaient de pourvoir largement aux besoins de ses protégés, son universalité, qui la mettaient en rappòrts avec le monde entier, assuraient aux lettrés des avantages vraiment exceptionnels. Aussi n'est-il pas étonnant que, dès la première moitié du XIV[e] siècle, l'humanisme ait jeté avec Pétrarque un vif éclat à la cour des papes.

Tout d'abord, la papauté mit à la disposition des esprits cultivés une bibliothèque chaque jour enrichie de nouvelles acquisitions. Par des achats et des dons, par le droit de dépouille qui, dans certains cas, faisait du pape l'héritier des dignitaires de la curie, les manuscrits affluèrent au palais pontifical. Commencée sous Jean XXII, dès 1317, la bibliothèque comptait plus de 2.200 ouvrages lorsque, en 1369, Urbain V en fit dresser l'inventaire.

A l'origine, elle se composait presque uniquement de livres de théologie, de droit canon ou de littérature religieuse et toujours, dans la suite, les sciences sacrées

y gardèrent la plus grande place. C'était naturel en un temps où la théologie régnait encore en maîtresse incontestée et pour une bibliothèque qui était celle de l'Église. Peu à peu cependant, les papes firent dans leur collection de manuscrits une part de plus en plus considérable aux sciences profanes et à l'antiquité.

Dès 1317, Jean XXII fit copier pour sa bibliothèque les œuvres de Végèce, les Déclamations et les tragédies de Sénèque, l'Almageste de Ptolémée, l'Histoire naturelle de Pline[1]. En 1351, Clément VI apprit que Pierre de Chastellux, évêque de Valence, possédait un magnifique exemplaire d'œuvres de Cicéron ; aussitôt il lui en demanda d'urgence « une copie fidèle et exacte[2] ». L'année suivante, il fit exécuter un magnifique exemplaire en deux volumes des œuvres de Sénèque et une copie du traité des Animaux d'Aristote[3]. Les prélats avaient autant que les papes l'amour de l'antiquité classique et, eux aussi, ils en recherchaient les chefs-d'œuvre, qu'à leur mort, le droit de dépouille faisait passer dans la collection pontificale. Après la mort de Barthélemy de Grassis, évêque de Fréjus, survenue en 1341, la bibliothèque apostolique s'enrichit du *De philosophia naturali* et de trois exemplaires de l'Éthique d'Aristote, des Lettres de Sénèque, des œuvres de Priscien et de Caton le Censeur. La mort du médecin de Clément VI lui valut les Principes et le *De anima* d'Aristote; celle de Gausbert, archevêque de Narbonne, en 1346, deux exemplaires de l'Éthique et le *De generatione et corruptione* du même philosophe. Il est d'ailleurs inutile que nous poursuivions

1. EHRLE, *op. cit.*, 147.
2. *Ibid.*, 139.
3. *Ibid.*, 165.

plus loin cette analyse des *spolia :* le P. Ehrle les a publiés [1] dans son histoire.

La collection des auteurs classiques était devenue fort importante en 1369; dans l'inventaire de cette année-là [2] nous relevons plus de trente manuscrits de divers traités d'Aristote, les œuvres d'Ésope, de Josèphe, de Porphyre, de Ptolémée, plusieurs discours et plusieurs dialogues de Cicéron, plusieurs décades de Tite-Live, le Songe de Scipion, l'Histoire naturelle de Pline, plusieurs exemplaires des lettres et des tragédies de Sénèque, les poésies de Claudien, d'Ovide, les histoires de Salluste, de Suétone, de Trogue-Pompée, de Valère Maxime et le traité de Végèce.

Le successeur d'Urbain V, Grégoire XI (1370-1378), montra pour l'antiquité le même goût que son oncle Clément VI. Un manuscrit de Trogue-Pompée ayant été découvert à Verceil, il s'empressa de le demander à Jean Fieschi, évêque de cette ville, le 9 août 1374 [3]; et le même jour, il écrivit à son nonce à Paris, Bernard Cariti, pour le prier de rechercher à la bibliothèque de la Sorbonne plusieurs livres de Cicéron dont il lui envoyait la liste et qu'il voulait faire copier. Aussi la collection des auteurs classiques s'était encore enrichie lorsque, en 1375, Grégoire XI fit rédiger un nouveau catalogue [4] de sa bibliothèque. Parmi les acquisitions nouvelles faites de 1369 à 1375, nous relevons le *De officiis*, les Catilinaires et le *De senectute* de Cicéron, les œuvres de Solin, de Galien, d'Eutrope, de Jules César et un résumé de Tite-Live, enfin les poésies de Virgile.

1. EHRLE, *op. cit.*, pp. 195-250.
2. Publié par le P. EHRLE, *op. cit.*
3. EHRLE, p. 142.
4. Publié par le P. EHRLE, *op. cit.*, pp. 455-571.

Assurément, plusieurs noms importants manquent à cette énumération; les chefs-d'œuvre de la littérature grecque y sont encore en petit nombre; Homère, Hésiode, Pindare, les tragiques, Démosthène, Thucydide ne prendront place qu'au siècle suivant dans la bibliothèque apostolique; Horace, les élégiaques latins, Tacite n'ont pas pénétré dans celle d'Avignon. Il n'en est pas moins vrai qu'à la veille du grand schisme, les papes avaient réuni un nombre important de manuscrits, que la littérature latine y était bien représentée et que, tant par le nombre que par la qualité de ses volumes, la bibliothèque apostolique ne le cédait qu'aux bibliothèques plus anciennes de la Sorbonne et de Cantorbéry.

En recueillant ainsi les débris épars de l'antiquité, les papes faisaient preuve d'un goût éclairé pour les lettres ; en même temps, ils favorisaient le mouvement naissant de l'humanisme. Ce n'était pas en effet en collectionneurs égoïstes, jaloux de garder pour eux seuls les trésors amassés, qu'ils avaient réuni ces livres. Ils en faisaient profiter les esprits cultivés de leur entourage. En plusieurs passages de ses Lettres familières, Pétrarque donne à entendre que la bibliothèque apostolique était ouverte aux érudits et que lui-même s'en était déjà servi.

Cependant cela ne suffisait pas. Dans son désir d'élargir les horizons un peu étroits du moyen âge, l'humanisme ne pouvait pas se contenter de l'antiquité latine, telle que les siècles passés l'avaient connue; il fallait en retrouver les œuvres perdues ou ignorées, et surtout entrer en rapports directs avec cette littérature grecque que le moyen âge n'avait guère entrevue qu'à travers les écrivains romains ou dans des traductions latines. L'hellénisme allait vivifier la philosophie et la scolastique, en leur faisant connaître le texte même

d'Aristote et le système platonicien; la littérature, en mettant à sa disposition les modèles mêmes dont les écrivains latins n'avaient été que les imitateurs; l'esthétique enfin, en révélant aux fils du Moyen Age chrétien la sérénité et l'harmonie de la beauté grecque. Or la cour d'Avignon était toute désignée pour mettre l'occident latin en contact avec l'hellénisme oriental.

Depuis la première moitié du XIIIe siècle, des relations suivies avaient été engagées entre la papauté et le monde grec pour rétablir l'union des Églises. De part et d'autre on s'était envoyé des ambassades; des religieux mendiants étaient partis pour Nicée, Brousse et Trébizonde et ils y avaient soutenu des controverses avec les métropolites et les moines byzantins; aux deux conciles de Lyon et à la cour des papes, on avait vu les délégués des empereurs et des patriarches grecs; enfin depuis les traités de Humbert de Romans et de saint Thomas d'Aquin sur les erreurs des Grecs, l'Église romaine n'avait jamais cessé d'être en rapports avec le monde byzantin. Avec les papes d'Avignon, les négociations devinrent plus nombreuses encore entre l'Orient et l'Occident et plus nombreux aussi les Latins qui surent parler grec et les Grecs latin. C'était le temps où Marino Sanudo, après avoir visité Chypre, l'Arménie et Rhodes, venait à Avignon offrir au pape Jean XXII ce traité *De secreto fidelium Crucis* où il avait fait le récit de ses voyages (1321). Successivement, on vit à la cour d'Avignon, sous Benoît XII, les envoyés chargés par l'empereur de Constantinople, Andronic III, de demander au pape une croisade contre les Turcs; le moine Barlaam, essayant, au nom du même empereur, de renouer les négociations pour l'union des Églises; sous Clément VI, Georges Spanopoulos et Sigeros tentant de concilier à leur maître, Jean Cantacuzène,

les sympathies pontificales; sous Innocent VI, Nicolas Sigeros apportant au Saint-Siège les protestations de dévouement de Jean VI Paléologue (1356); enfin sous Urbain V (1369), l'empereur lui-même vint à Rome abjurer devant le pape les erreurs du schisme grec.

Sans doute, ces négociations et ces perpétuels échanges d'ambassadeurs avaient un caractère politico-religieux; mais, s'il est vrai que les relations commerciales entre Venise et l'Orient ont déterminé les destinées artistiques de cette ville, on peut affirmer aussi que les rapports diplomatiques entre l'Église romaine et l'Église grecque ont eu une influence considérable, quoique indirecte, sur les lettres à la cour d'Avignon. Ces religieux mendiants qui, sur l'ordre des papes, partaient pour l'Orient, devaient savoir le grec et ils l'apprenaient dans des écoles de langues orientales qui furent fondées et dirigées, à Paris et ailleurs, par des franciscains et des dominicains. Ces Grecs qui venaient de Constantinople, de Trébizonde, de l'Archipel, de Chypre et des Échelles du Levant, faisaient entendre à Avignon le langage un peu défiguré mais reconnaissable de Démosthène et de Platon. Peu à peu, à la curie et par la curie, la connaissance du grec moderne se propagea en Occident et rendit plus facile l'étude du grec ancien.

Les controverses religieuses qui se poursuivirent, pendant tout le XIVe siècle, entre Avignon et Constantinople remirent en honneur l'étude des Pères grecs; leurs œuvres figuraient en grand nombre dans la bibliothèque apostolique et on les y consultait. Or, ces auteurs s'étaient eux-mêmes inspirés de l'antiquité profane et quiconque les étudiait, pouvait être tenté de remonter jusqu'à ceux qui avaient été les maîtres de leur langue et de leur style. Enfin des relations d'amitié

se nouèrent à Avignon entre les lettrés de l'entourage des papes et les Grecs de passage; elles eurent souvent pour conséquence des échanges de manuscrits entre l'Orient et l'Occident; la vie de Pétrarque nous en fournit plusieurs exemples. A Avignon, autant qu'à Venise et à Florence, l'hellénisme de la Renaissance se serait développé si, dès 1378, les troubles du grand schisme n'étaient venus détruire la vie littéraire de la cour pontificale.

Pour donner à ses pensées de vastes horizons, la Renaissance ne se contenta pas d'imiter l'antiquité latine et grecque en lui demandant de nouvelles sources d'inspiration. Elle voulut aussi embrasser d'un seul regard le monde et la race humaine tout entière; l'*humanisme* répéta avec le poète latin que « rien de ce qui était *humain* ne lui était étranger ». Le besoin de généraliser et de simplifier, d'étudier l'homme *en soi*, plutôt que tel homme en particulier, n'a pu être reconnu dans l'esprit classique que parce qu'il était déjà dans l'esprit de la Renaissance. Ces vues générales sur le genre humain ne dateraient vraiment, d'après certains écrivains, que du jour où le cap de Bonne-Espérance ayant été doublé par Vasco de Gama et l'Amérique découverte par Christophe Colomb, la vieille Europe n'est plus apparue que comme la plus petite des parties du monde. Il nous semble que, bien avant ces grands navigateurs, l'Europe se doutait déjà de l'immensité du globe et pour le lui découvrir les missionnaires que les papes du XIVe siècle envoyèrent en Asie et en Afrique, ont fait presque autant que Vasco de Gama et Colomb. Lorsqu'on aura dépouillé la volumineuse correspondance de ces papes et en particulier les registres qui traitent « des affaires des Tartares », on sera émer-

veillé de l'impulsion que la cour d'Avignon a donnée aux grands voyages d'exploration du monde. N'oublions pas que, dès la fin du XIIIe siècle, le franciscain Jean de Montecorvino fondait des chrétientés florissantes en Chine, et qu'en 1306, Clément V érigeait pour lui l'évêché de Pékin. En 1312, ces missions étaient si prospères que de nouveaux évêchés étaient créés, formant dès lors une province ecclésiastique avec Pékin pour métropole. Les papes d'Avignon restèrent en communication avec ces Églises lointaines; ils y envoyèrent de nouveaux missionnaires et en reçurent des relations détaillées sur les mœurs des Chinois, leurs coutumes, leur gouvernement, leurs croyances et leurs sentiments à l'égard des chrétiens [1]. Nous possédons encore celles qu'écrivirent pour Clément V Jean de Montecorvino et pour Jean XXII André de Pérouse et Odoric de Pordenone. Les pays lointains de la Chine étaient presque aussi familiers à la cour d'Avignon qu'ils le furent, au XVIe siècle, après les missions des jésuites.

A la suite des disciples de saint François qui évangélisèrent, dès le XIIIe siècle, les États barbaresques, après Raymond Lull qui mourut, en 1315, à son retour de Tunisie, de nombreuses missions furent dirigées sur l'Afrique, au cours du XIVe siècle, et le continent noir s'ouvrit aux yeux étonnés de l'Europe. Si donc il est vrai que la découverte de nouveaux mondes a eu une influence considérable sur le développement de la Renaissance, la cour d'Avignon, en travaillant activement à la propagation de l'Évangile dans les pays lointains, a contribué d'une manière indirecte mais incontestable à ce grand renouveau de l'esprit humain.

1. WADDING, *Annales ordinis Minorum*, années 1289, 1305, 1312, 1326.

On s'explique dès lors que l'humanisme soit né à Avignon et à la cour pontificale avec celui que l'on s'accorde à appeler « le premier des humanistes », Pétrarque.

Dans plusieurs de ses lettres, Pétrarque s'est montré sévère pour les papes du XIVe siècle qui avaient, à ses yeux, le double tort d'être Français et de délaisser l'Italie; et cependant cette réputation littéraire et cette gloire qu'il aimait tant, il la devait en partie à leur protection. N'était-ce pas auprès d'eux que, exilé de Florence, son père était venu chercher un asile et que lui-même avait grandi dans la paix et la sécurité? Parvenu à l'âge d'homme, il trouva à la curie de puissants protecteurs ecclésiastiques, Jacques Colonna, évêque de Lombez, avec lequel, pendant onze ans, de 1330 à 1341, il devait vivre dans la plus grande intimité; le frère de Jacques, le cardinal Colonna, dont les libéralités mirent Pétrarque à l'abri du besoin et lui permirent de s'adonner tout entier aux travaux de l'esprit; plus tard, Philippe de Cabassole, le savant évêque de Cavaillon avec lequel il entretint de touchantes relations amicales et littéraires, lui prêtant et lui empruntant des manuscrits, le visitant dans son palais épiscopal ou le recevant dans sa solitude de Vaucluse, passant avec lui des nuits entières en de doctes entretiens qu'il continuait en une volumineuse correspondance; enfin le non moins savant évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, Jean Coti, qui lui demanda, au nom du pape, de rechercher des manuscrits de Cicéron.

Les papes eux-mêmes ne ménagèrent pas leurs faveurs à Pétrarque; il avait à peine trente ans qu'à la demande de Jean Colonna, Benoît XII le nommait, en 1335, chanoine de Lombez. Clément VI lui confiait,

en 1343, une ambassade solennelle à Naples, et le nommait, en 1346, protonotaire et secrétaire apostolique, puis chanoine de Parme; en 1348, archidiacre dans la même église et, en 1349, chanoine de Padoue. Dès lors, Pétrarque était riche malgré le dédain de convention qu'il affectait pour l'argent. Tout au plus minoré, il était devenu un dignitaire de l'Église.

Ces hautes relations ecclésiastiques lui fournirent les occasions de satisfaire ses goûts littéraires. Il leur dut tout d'abord les premiers éléments de cette bibliothèque qu'il chérissait comme sa fille; car c'est ainsi qu'il l'appelait. Lorsque, en 1352, il quitta pour l'Italie son ermitage de Vaucluse, il avait déjà réuni une belle collection de livres : les philosophes, les poètes, les orateurs et les historiens de l'antiquité, peuplaient et charmaient sa solitude [1]. Or la plupart de ces précieux manuscrits, il les avait achetés soit à Avignon, soit dans les missions diplomatiques et littéraires que la curie lui avait confiées. Il retournait de son ambassade à Naples lorsqu'il découvrit dans la bibliothèque capitulaire de Vérone les seize livres des lettres de Cicéron à Atticus et se mit en rapports avec plusieurs bibliophiles de Milan, de Florence et de Bergame désormais les pourvoyeurs de sa bibliothèque. Ce fut à l'un des familiers du cardinal Jean Colonna, sans doute le jurisconsulte Soranzo, qu'il acheta les œuvres de Tite-Live. Ce furent encore ses hautes relations qui lui firent restituer, en 1338, le manuscrit de Virgile qu'on lui avait volé douze ans auparavant [2]. A Avignon, il trouva de nombreux copistes qui transcrivirent pour

1. *Ep. famil.*, IX, 14; XVI, 6.
2. De Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 119, 184, 234.

lui, en se servant sans doute des exemplaires de la bibliothèque apostolique, les œuvres des auteurs anciens ; des ouvriers habiles, qui protégèrent par de riches reliures ces trésors de bibliophile; des enlumineurs qui les décorèrent. Ce fut enfin Simone Memmi qui peignit sur son Virgile les élégantes miniatures qui s'y voient encore et qui représentent Virgile et son commentateur Servius, Énée, un émondeur et un berger, personnifications de l'Énéide, des Géorgiques et des Bucoliques [1].

Les relations internationales de la cour d'Avignon permirent à Pétrarque de s'initier à l'étude du grec, en se mettant en rapports avec le moine Barlaam. Né à Seminara en Calabre, Barlaam avait passé sa jeunesse en Étolie, à Salonique et à Constantinople où il était devenu, grâce à sa culture littéraire et scientifique, le favori des empereurs Andronic le jeune et Jean Cantacuzène. Professeur de belles-lettres et de théologie, abbé du monastère du Saint-Esprit, à Constantinople, il argumenta en faveur du schisme grec contre les légats envoyés par Jean XXII, et fut choisi par Andronic, en 1339, pour aller proposer à Benoît XII la réunion des Églises. A son retour de Rome, en 1342, Pétrarque trouva Barlaam à Avignon et lui demanda des leçons de grec. Malgré l'assiduité avec laquelle son élève se rendait chaque jour auprès de lui pour recevoir son enseignement, Barlaam ne demeura pas assez longtemps à Avignon pour que l'initiation de Pétrarque fût complète [2]. Un autre envoyé byzantin, Nicolas Sigeros, la continua quelques années plus tard. Lorsque,

1. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque ambrosienne de Milan.

2. TIRABOSCHI, V, 39 et suiv. VOIGT, *Die Wiederbelebung* (trad. ital.), I, 52.

après avoir terminé ses négociations avec Clément VI, il dut retourner à Constantinople, Pétrarque lui fit promettre de rechercher les manuscrits de Cicéron qui pouvaient se dissimuler dans les bibliothèques du Bosphore. Sigeros n'en trouva aucun; mais pour montrer sa bonne volonté, il envoya à son ami d'Avignon un exemplaire des poèmes d'Homère. Pétrarque reçut ce manuscrit comme une relique précieuse et il écrivit aussitôt à Constantinople pour demander les œuvres d'Hésiode et d'Euripide. En attendant ces poètes qui ne vinrent pas, il se consacra avec ardeur à l'étude d'Homère, s'efforçant d'apprendre de mieux en mieux la langue grecque qu'il voulait pouvoir lire et, communiquant ses enthousiasmes à ses correspondants, il engagea vivement son ami Boccace à publier en latin l'Iliade et l'Odyssée. Ce fut Leontius Pilatus qui se chargea de ce travail peu de temps après; et ainsi, par cette initiative, commençait la grande entreprise des traductions d'auteurs grecs que Nicolas V devait plus tard mener à bonne fin. Avec « le prince des poètes », Pétrarque reçut bientôt de Constantinople « le prince des philosophes », Platon [1]. Il en lut plusieurs dialogues dans le texte original et s'éprit vivement de la philosophie académique qu'en plusieurs traités il opposa à celle d'Aristote, alors en faveur auprès des scolastiques. Sur ce point encore, il se montrait hardi novateur, préparant les voies à Marsile Ficin, à Bessarion et à tous les grands esprits qui devaient, au siècle suivant, demander à Platon la connaissance de la philosophie.

Il ne suffisait pas à Pétrarque de retrouver l'antiquité dans les œuvres de ses grands écrivains; il la cherchait

1. C'est ainsi qu'il appelait ui-même Homère et Platon.

aussi dans les monuments qu'elle nous a laissés. Cet amour, cette poésie des ruines que Pétrarque a si vivement ressentie, les gens d'église de la cour d'Avignon, ses premiers protecteurs, les lui avaient inspirés. La première fois qu'il vint à Rome, ce fut en 1337, sur l'invitation de son ami l'évêque de Lombez; et lorsqu'il y fut arrivé, l'illustre famille des Colonna lui offrit dans son palais une hospitalité magnifique [1]; en compagnie du vieux Jacques Colonna de Saint-Vit, oncle de l'évêque, il visita les ruines antiques encore fort importantes à Rome. Pendant plusieurs mois, il étudia avec passion les colonnes de marbre, les temples, les tombeaux, les statues funéraires, les inscriptions et tous les vestiges antiques qui jonchaient le sol romain. Ce fut pour lui une révélation : son enthousiasme pour les anciens Romains grandit encore et pénétra si profondément son âme qu'il sentit le besoin de le communiquer à ses amis dans ses lettres [2]. Plus tard, il revint plusieurs fois dans la Ville Éternelle: en 1341, lorsqu'il y fut appelé pour recevoir au Capitole la couronne des poètes; en 1343, lorsque le pape l'envoya en mission à Naples; enfin en 1350 pour les indulgences du jubilé; mais jamais il n'éprouva au même degré les sentiments qui l'avaient saisi lorsque, pour la première fois, l'antiquité lui fut révélée dans ses monuments par les Colonna. C'est vraiment de cette année 1337 que date ce patriotisme romain qui inspirera désormais tous ses écrits, en particulier l'*Africa,* et fera de lui l'ami enthousiaste de Rienzi.

Le culte qu'il professait pour l'antiquité, la prédilection qu'il avait pour les livres n'avaient pas enfermé Pétrarque dans la société exclusive des ma-

1. Koerting, *Petrarca's Leben*, 114.
2. *Ep. famil.*, II, 9.

nuscrits et des ruines; son amour pour Laure de Noves nous en est une preuve. La nature fut l'une de ses grandes passions. Les paysages tour à tour riants et sévères de la Provence, ses vallées verdoyantes et ses sommets illuminés des plus belles teintes du soleil, ses torrents desséchés et ses fleuves impétueux ont longuement parlé à son âme de poète. Dans ses lettres, il décrivait avec amour cette belle solitude de Vaucluse qu'il appelait son « Hélicon transalpin, sa Rome, son Athènes, sa patrie »; il en aimait « les monts dénudés, les grottes et la vallée toute fraîche de la Sorgue [1] ». Le 26 avril 1336, il fit l'ascension du mont Ventoux [2]; arrivé au sommet, il fut émerveillé du magnifique spectacle qui se déroula devant lui : à droite, une chaîne continue de cimes jusqu'à Lyon; à gauche, les côtes enchanteresses de la Méditerranée; devant lui, la ligne du Rhône au milieu d'une vallée verdoyante; et du côté opposé derrière les montagnes, il devinait l'Italie, la patrie de son cœur. La belle nature, il la cherchait encore lorsque, en 1338, il accompagnait le dauphin du Viennois, Humbert, dans les montagnes si pittoresques de la Sainte-Baume, ému à la fois par le souvenir de sainte Madeleine et la beauté du paysage; et lorsque, six ans plus tard, en 1344, il faisait partie de l'ambassade envoyée par Clément VI à la reine de Naples. Ce fut sans doute pour retrouver de semblables impressions qu'il entreprit l'ascension du Gargano.

Sensible à la nature grandiose, Pétrarque savait goûter aussi le charme des paysages restreints et recueillis. Il célèbre avec une note vraie la vie rustique qu'il mène à Vaucluse, faisant ses délices de raisins, de

1. *Ep. fam.*, XII, 8; XV, 3.
2. *Ibid.*, IV, 1.

figues, de noix et d'amandes, s'occupant à la pêche et taillant son verger, écoutant les bœufs mugir au loin dans les prés [1]. « Il se plaisait dans son jardin presque autant que dans sa bibliothèque. Quand il parle des gens et des choses de la campagne, son latin, souvent monotone, change de ton et prend l'accent d'un sentiment sincère. C'est ainsi qu'il a donné l'immortalité à son métayer de Vaucluse... de même pour sa vieille servante provençale au cou tanné par le soleil, âme simple, corps sans grâce, mais humble, sobre et dure au travail [2]. » Nous aimons à nous représenter le poète des sonnets et de l'*Africa,* tenant un vrai journal de jardinage, et notant avec une telle exactitude les semailles et les récoltes, les soins qu'il donnait à ses arbres et à ses vignes que M. de Nolhac a pu consacrer un chapitre à *Pétrarque jardinier* [3]. Ainsi, avec Pétrarque, les lettres ne se contentaient pas de l'imitation antique : elles demandaient des inspirations plus immédiates au sentiment de la nature; et c'était là une nouveauté presque aussi grande que la résurrection de l'hellénisme ou de la philosophie platonicienne; sur ce point encore Pétrarque était un précurseur.

Mais, où avait-il appris lui-même à aimer la nature? Sans doute, Virgile avait été son premier initiateur; les Géorgiques et les Bucoliques lui avaient montré la poésie des champs; les vers en l'honneur du Taygète et de l'Hémus lui avaient fait comprendre autant que le Ventoux et le Gargano, la majesté des hautes cimes. Cependant, il n'aurait jamais trouvé un accent personnel et ému s'il n'avait vu la nature qu'à travers la littérature. Il ne l'a vraiment aimée que le

1. *Ep. fam.*, X, 3; XVII, 5.
2. De Nolhac, *op. cit.*, 385.
3. *Ibid.*, pp. 385-393.

jour où ses protecteurs de la cour pontificale lui ayant fait des loisirs, il a pu se retirer dans son ermitage de Vaucluse; le charme lui en a été révélé par cette belle Provence, par ces bords enchanteurs du Rhône où les papes d'Avignon avaient établi leur résidence.

Il y apprenait en même temps à connaître l'immensité du monde. Il nous dit lui-même qu'il entra en relations avec plusieurs érudits « dans cette ville d'Avignon, où affluait chaque jour une foule de gens de tout pays ». Il profitait de toutes ces occasions pour satisfaire la curiosité toujours en éveil de son esprit. A chacun de ceux qu'il voyait ainsi, il ne manquait jamais de demander des renseignements sur son lieu d'origine. Il chargea Sigeros de faire des recherches érudites dans les bibliothèques de Constantinople; une autre fois, il profita de la présence à Avignon de dignitaires de l'ordre teutonique pour s'instruire sur la géographie de la Lithuanie[1]. Il est fort probable qu'il ne resta pas indifférent aux relations que les missionnaires envoyaient à la curie sur les pays jadis mystérieux de l'Arménie, de la Perse, de la Tartarie et de la Chine.

Lorsque, en 1353, Pétrarque quitta la cour d'Avignon, pour s'établir définitivement en Italie, son talent était déjà mûr et son esprit avait la physionomie qu'il devait garder jusqu'à la fin. L'influence qu'il exerça dès lors sur les origines de la Renaissance fut considérable et il n'est pas sans intérêt de voir quelles étaient, au point de vue religieux, les tendances de son humanisme.

Pétrarque a-t-il été « le premier homme moderne? » Il est difficile de l'affirmer quand on se rappelle que ce

1. De Nolhac, p. 128.

qualificatif a été tour à tour appliqué à Philippe le Bel, à Frédéric II, à Dante et à plusieurs autres politiques ou lettrés qui semblent avoir devancé, au XIIIe et au XIVe siècle, les aspirations de leur temps. Mais il est certain que, sur plusieurs points, il fut vraiment moderne.

Il le fut par son aversion pour les superstitions et les engouements irréfléchis du Moyen Age; l'astrologie, l'alchimie trouvèrent en lui un adversaire résolu; et bien qu'elles fussent enseignées comme des sciences dans plusieurs chaires universitaires, et qu'elles eussent des adeptes jusque dans les plus hautes classes de la société, il n'hésita pas à dénoncer leurs tromperies et à railler la crédulité de leurs dupes. Le même sens critique lui fit écrire ses livres d'invectives contre les médecins de son temps; le charlatanisme qu'il dénonça chez eux, il le trouva aussi chez les juristes dont il démasqua les prétentions, en montrant que « la science du droit jadis nourrie par l'éloquence était tombée d'abord dans l'étude aride du droit civil et, décadence plus grave, dans l'ignorance et le bavardage », que « la législation des siècles passés, œuvre d'une réflexion profonde et d'un génie lucide, était incomprise ou trahie », enfin que « la justice devenait une vile marchandise ». La théologie et la philosophie, telles que l'enseignaient les scolastiques de son temps, n'excita pas moins sa verve railleuse; pour lui, les docteurs en syllogisme n'étaient que des bavards « gonflés de néant... travaillant sans cesse dans le vide et s'exerçant sur des futilités ». Le respect superstitieux dont l'École environnait Aristote, l'irritait et il démontra qu'Aristote s'était souvent trompé et que, d'ailleurs, ces doctrines étaient tellement défigurées par ses traducteurs et ses commentateurs que lui-même ne s'y reconnaî-

trait pas ; à l'Aristote de la scolastique il eut l'audace d'opposer Platon. Dans ces attaques répétées on sent l'ivresse de la liberté d'examen[1].

Il est cependant une autorité devant laquelle cet esprit libre s'inclina toujours avec respect et qu'il préféra même à celle de ses maîtres, les grands génies de l'antiquité; ce fut l'Église avec sa hiérarchie, ses dogmes et sa morale : classique épris des littératures profanes, Pétrarque fut encore plus un chrétien. Lorsque, en 1337, il vint pour la première fois à Rome, ce fut avec l'enthousiasme de l'humaniste; mais ce fut encore plus avec la piété du croyant. Les souvenirs de l'antiquité ne lui firent pas oublier les apôtres et les martyrs et ce fut en pèlerin qu'il visita leurs sanctuaires et pria sur leurs tombeaux. Ces mêmes sentiments chrétiens l'y ramenèrent en 1350. Ce troisième voyage avait pour but non pas d'étudier les vestiges de l'antiquité, ni de recevoir la couronne des poètes, mais de gagner par la visite des basiliques de la Ville Éternelle les indulgences du jubilé.

Son respect pour l'idéal chrétien se retrouve dans les annotations marginales de ses manuscrits. Il y relève avec bonheur les passages des auteurs anciens qui concordent avec les enseignements de l'Évangile; et s'il trouve chez eux des opinions qui s'en écartent, il ne manque pas de le leur reprocher, souvent en des termes fort sévères. Lorsque, contredisant la doctrine chrétienne de la grâce[2], Cicéron déclare que, si tous les biens viennent des dieux, la vertu du moins appartient en propre à l'homme qui peut s'en glorifier à bon droit, *Cave, male dicis,* lui répond, d'après

1. Sur ces différentes questions cf. Koerting et Voigt, que nous n'avons fait que résumer.
2. De Nolhac, 199.

la théologie, l'annotation de Pétrarque. C'est encore le christianisme qui inspire la plupart de ses lettres, celles surtout qui furent écrites à des moments décisifs de sa vie, par exemple après la mort de son fils.

Comme le cicéronien chrétien du IVe siècle, saint Jérôme, Pétrarque crut un jour avoir à choisir entre l'antiquité et le christianisme. La première fois qu'il lut les œuvres de saint Augustin, en particulier les Confessions, — c'était vers 1342, — il se demanda s'il ne devait pas abandonner comme une occupation frivole son étude des classiques pour se consacrer tout entier à des méditations et à des lectures chrétiennes. Mais bientôt, il sut concilier ses devoirs religieux avec sa passion pour les lettres et il communiqua à son ami Nelli la décision que ses réflexions venaient de lui dicter. « Je vais te parler du penchant nouveau et déjà fort qui entraîne ma plume et mon esprit vers les saintes Écritures... mais en préférant certains auteurs, je ne rejette pas les autres. Pour mon langage, si le sujet le demande, je garderai comme modèles Cicéron et Virgile; pour la conduite de ma vie, bien que chez eux j'aie beaucoup à prendre, je leur préférerai le conseil de ces guides dont l'enseignement conduit au salut sans danger d'erreur[1]. » Exprimer des pensées chrétiennes dans le style de l'antiquité, telle était la résolution que prenait Pétrarque et qu'il allait s'efforcer d'exécuter.

Dès lors, il emprunta aux bibliothèques monastiques de Milan des traités de spiritualité; il fit parmi ses livres une place d'honneur aux saintes Écritures, à ses commentateurs et aux Pères de l'Église. Saint Augustin devint l'inspirateur de sa conscience, les

1. *Ep. fam.*, XXII, 10, cité par M. de Nolhac, p. 53.

Confessions son guide préféré. « C'est un livre plein de larmes, disait-il, où il me semble que je lis ma propre histoire. » Il le prit pour modèle lorsqu'il écrivit son *Secretum* ou *De contemptu mundi.* Ce sévère examen de conscience fut suivi d'autres ouvrages d'ascétisme ou de philosophie chrétienne : ses deux livres *De vita solitaria* où il célèbre sa solitude de Vaucluse si favorable à la contemplation de la nature et de Dieu; le *De otio religiosorum* où il félicite les chartreux de Montrieux de leurs austérités et fait l'éloge de la vie monastique; le *De sapientia* où il s'applique à démontrer que seule la foi donne la vraie sagesse. Plus tard, lorsque dans sa dernière œuvre en langue vulgaire, les *Trionfi,* il montrait la Chasteté victorieuse de l'Amour humain et la Divinité triomphant de la Renommée, il obéissait encore à une inspiration profondément chrétienne.

Dans son étude sur Pétrarque, M. Mézières [1] a fait remarquer avec raison que, loin d'être purement littéraire, la religion de ce père de l'humanisme finit par pénétrer toute son existence. « Les pratiques d'une piété scrupuleuse lui sont habituelles et tiennent une place régulière dans sa vie. Chaque nuit, il se relève pour prier Dieu; pendant les courtes nuits d'été, s'il ne se réveille pas, il est debout au point du jour et commence la journée par la prière; tous les vendredis, il se soumet à un jeûne rigoureux et ne se nourrit généralement que de pain trempé d'eau. Il professe une dévotion particulière pour la Vierge et forme le projet de lui bâtir une chapelle à Arquà. Il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur la valeur de ses actes religieux tant que la pureté de sa vie n'en atteste pas l'efficacité;

1. *Pétrarque d'après de nouveaux documents.* Paris, Didier, 1867, in-8°.

son inquiétude habituelle vient précisément de ce qu'il ne vit pas aussi chrétiennement qu'il le voudrait : il est faible, il est assailli de tentations auxquelles sa croyance lui ordonne de résister, auxquelles il succombe par faiblesse, tout en sachant bien qu'il a tort d'y céder [1]. »

Et cependant quelles qu'aient été la sincérité et la profondeur de sa foi, Pétrarque a puisé dans le commerce de l'antiquité des sentiments et des idées qui auraient effrayé la cour pontificale, si elle en avait mesuré les conséquences.

C'était tout d'abord l'amour déréglé de la gloire. Dans leurs études, devenues classiques, sur la Renaissance, Voigt et Burkhardt ont montré que les hommes de la Renaissance ont eu la passion, ou plutôt la monomanie de la gloire : s'imposer à l'attention et à l'admiration de leurs contemporains, même par des actes immoraux ou cruels, était pour eux un besoin maladif; et lorsque la louange qu'ils recevaient ne leur paraissait pas suffisante, ils n'hésitaient pas à faire eux-mêmes leur propre panégyrique. A ce point de vue encore Pétrarque a bien été leur précurseur. La fréquentation continue des auteurs anciens et surtout de Cicéron alimenta une vanité qui lui était déjà naturelle. Il déclarait lui-même dans une de ses lettres que, dès sa jeunesse, l'amour de la gloire lui enlevait le sommeil et qu'il fut le puissant stimulant de toute sa vie. Lorsqu'il eut acquis la renommée, sa grande préoccupation fut de la conserver et de l'accroître. Ce fut par une diplomatie des plus savantes qu'il obtint d'être couronné poète au Capitole. Dans plusieurs de ses œuvres poétiques il ne manqua pas de célébrer en

1. *Pétrarque d'après de nouveaux documents.*

termes lyriques la gloire qu'il avait conquise dans le monde des lettres, insérant dans son poème latin de l'*Africa* une prophétie sur le jeune toscan du nom de François, qui devait, après Ennius, chanter les nobles actions de Scipion, remettre en honneur parmi les hommes le culte des Muses et ceindre dans la ville de Rome le laurier des poètes. Aussi avec quelle jalousie voyait-il les hommages de ses contemporains aller à des rivaux au lieu de se concentrer sur lui. S'il n'eut jamais qu'un goût fort mesuré pour Dante, s'il s'éleva à plusieurs reprises contre les enthousiastes de la Divine Comédie, n'était-ce pas parce que la gloire de Dante portait ombrage à la sienne? On comprend dès lors quel était son dépit lorsque ses œuvres étaient traitées avec légèreté et qu'on lui contestait son talent. Il l'exhalait dans des lettres indignées et des invectives telles que le *De ignorantia*, dont la virulence annonçait déjà celles des humanistes du siècle suivant. Or, poussé à ces excès, l'amour de la gloire est en opposition avec les principes mêmes du christianisme : dans ses examens de conscience, Pétrarque le reconnaissait et il s'en accusait comme d'un péché, sans pouvoir toutefois s'en corriger. Mais après lui les hommes de la Renaissance proclameront la légitimité et la nécessité de cette passion, et à l'humilité chrétienne qu'ils mépriseront comme une faiblesse, ils opposeront l'amour vraiment païen de la renommée. S'il n'avait été retenu par ses scrupules chrétiens, Pétrarque aurait déjà réalisé sur ce point, dès le XIVe siècle, le type de Pogge ou de Machiavel.

Par suite de son long commerce avec Tite-Live et les grands esprits de l'antiquité romaine, Pétrarque avait l'illusion d'être leur concitoyen et en quelque sorte leur descendant. Il ressentait pour l'Italie le

même enthousiasme que le poète des Géorgiques et c'était avec une réelle indignation qu'il voyait les fils des anciens Ligures, les Génois, s'allier contre d'autres Italiens avec les barbares d'Espagne, les Aragonais. Plus encore que l'Italie, Rome était sa patrie d'élection et dans son *popolino* quelque peu dégénéré, il revoyait Cincinnatus, Fabricius, Decius, Curius Dentatus et tous ces grands Romains dont Tite-Live lui avait raconté l'histoire. Malgré ses nombreuses vicissitudes, la vraie Rome était toujours pour lui celle des glorieux temps de la République où le roc immuable du Capitole était le centre du monde. C'était celle-là qu'il fallait ressusciter avec ses mœurs, ses institutions et ses destinées pour en faire de nouveau la reine de l'univers.

Qui ne voit dès lors les conséquences politiques que Pétrarque devait tirer et tira en effet de ce patriotisme d'antiquaire? Les grandes familles féodales, comme celles des Orsini, des Colonna, des Savelli qui se disputaient l'influence à Rome, étaient étrangères et barbares par leurs origines; leur domination n'était qu'une injuste tyrannie. La puissance temporelle des papes elle-même n'était qu'une usurpation; car où était le pape lorsque le peuple-roi commandait aux nations? Partant, il fallait chasser les seigneurs, enfermer les souverains pontifes dans leur juridiction purement spirituelle, rétablir enfin à Rome le régime républicain qui, en rendant à cette cité son anciennes splendeur, devait lui faire reprendre le cours, depuis trop longtemps interrompu, de ses brillantes destinées. Aussi, lorsque Pétrarque apprit que, sous l'impulsion de Rienzi, la république romaine avait été restaurée et que l'étendard du Sénat et du peuple flottait sur le Capitole, il crut voir se réaliser son idéal. Ce fut avec en-

thousiasme qu'il salua le triomphe de Rienzi, voyant réunie en lui « la gloire des deux Brutus [1] »; et à sa louange il consacra l'un de ses plus beaux poèmes. Il sacrifia à ses sentiments républicains l'affection et la reconnaissance qui l'avait jusqu'alors attaché aux Colonna, regrettant que ces grands seigneurs ne fussent pas tous tombés entre les mains du tribun; et lorsqu'il eut reçu de Rienzi une lettre pleine d'éloges à l'adresse « du poète couronné », et que sa vanité flattée lui eût fait reconnaître dans ce père de la liberté romaine un lettré, presque un confrère, sa joie ne connut plus de bornes et il lui écrivit : « J'ai vu plus d'une personne qui ne savait ce qu'elle devait admirer davantage de vos paroles ou de vos actes; car vous agissez comme Brutus et écrivez comme Cicéron. Continuez donc à écrire comme si l'univers entier devait vous lire. » L'échec lamentable de Rienzi n'enleva pas à Pétrarque l'admiration qu'il lui avait vouée; à la cour d'Avignon, il continua à le défendre contre ses ennemis et, dans une de ses lettres, protesta en termes amers contre son jugement [2]. « On lui fait un crime d'une seule chose et s'il était condamné pour cela, non seulement il ne me paraîtrait pas infâme, mais décoré plutôt d'une gloire éternelle. Il a osé vouloir que la république fut sauvée et libre, qu'on décidât à Rome de l'empire romain et des dignités romaines. O crime digne de la croix et des vautours! un citoyen romain s'est plaint de voir sa patrie, qui de droit est maîtresse de toutes, asservie aux hommes les plus vils; voilà le résumé de l'accusation; voilà pourquoi on demande son supplice! »

1. RODOCANACHI, *Cola di Rienzo*, p. 132.
2. *Ep. fam.*, XIII, 6.

Quand Rienzi eut échoué dans sa tentative de gouvernement populaire, Pétrarque se tourna vers l'Empereur. Charles IV était un Allemand, un de ces barbares que Pétrarque avait jadis dénoncés à l'aversion des Romains; mais en même temps il était l'héritier d'Auguste et de Constantin et, à ce titre, Italien d'adoption [1]. « Vous n'êtes plus pour moi le roi de Bohême, lui écrivait le poète, mais le roi du monde, l'empereur de Rome, le vrai César. » En cette qualité, Charles IV devait intervenir en Italie pour la pacifier, s'établir à Rome et y dresser, en face de la monarchie spirituelle des papes, la monarchie temporelle des Césars. Le rêve que les traditions gibelines du Moyen Age avaient inspiré à Dante, Pétrarque le concevait à son tour d'après les traditions classiques de l'antiquité.

Malgré les exhortations du poète qui se rendit à Prague pour exciter son zèle, Charles IV réalisa cet idéal encore moins que Rienzi, et jusqu'à sa mort Pétrarque vit l'Italie déchirée par les guerres civiles et Rome désolée. Il en conçut un dépit qui se tourna en aversion contre la France qui gardait, à Avignon, les souverains spirituels de sa chère cité, contre les papes eux-mêmes qui la dédaignaient et ne s'occupaient d'elle que pour la maintenir sous le joug. De là ces critiques contre la cour d'Avignon, ses mœurs et ses abus, dont l'aigreur étonne quand on se rappelle tous les bienfaits que Pétrarque en avait reçus.

Ces idées politiques de Pétrarque, nous les retrouvons chez la plupart de ses continuateurs, les humanistes de la Renaissance. Ils élèveront les mêmes protestations contre la tyrannie que les prêtres font peser sur Rome, la reine des nations; ils feront appel

1. *Ep. fam.*, XIX, 1.

à leur tour au peuple et à l'empereur pour rétablir soit la république romaine, soit l'empire universel, soit l'unité italienne; les uns applaudiront aux tentatives de Stefano Porcari et au soulèvement de Rome contre Eugène IV, les autres adresseront leurs flatteries au César germanique ou aux princes italiens qui manifesteront l'intention de s'emparer de Rome; et en attendant le jour désiré où la papauté sera déchue de son autorité temporelle, ils la dénonceront comme l'ennemie de Rome et de l'Italie. Le pape deviendra dans leur esprit le δημόβορος βασιλεύς, le roi mangeur de peuples, que Valla et Machiavel désignèrent à la haine de leur temps. Les sentiments chrétiens de Pétrarque l'empêchèrent d'en venir à ces excès; mais déjà en lui se rencontraient les tendances variées et souvent opposées, tour à tour chrétiennes et païennes, favorables ou hostiles à l'Église, qui allaient se disputer les esprits de la Renaissance.

Le successeur de Clément VI, Innocent VI, contrastait par son austérité avec l'esprit mondain de son prédécesseur; si nous en croyons certains historiens, ce fut ce changement de règne qui détermina Pétrarque à quitter Avignon pour s'établir définitivement en Italie. Cependant, Innocent VI appela auprès de lui l'un des amis de Pétrarque, l'un des poètes les plus renommés de ce temps, Zanobi da Strada. Né à Strada, non loin de Florence, en 1312, Zanobi avait acquis par ses poésies latines et italiennes une grande réputation. En 1352, sur les conseils de Pétrarque, il s'était fixé à Naples et là, grâce à la protection du Florentin Acciaiuoli, il était devenu secrétaire royal. En 1355, pendant l'expédition pacifique que fit Charles IV en Italie, il avait reçu de l'empereur, à Pise, la couronne des poètes et, avec sa vanité toujours en éveil, Pétrarque commen-

çait à se demander si l'ami qu'il avait jusqu'alors pris sous sa protection, n'allait pas devenir un rival. Zanobi était donc au premier rang des écrivains de son temps lorsque Innocent VI le fixa à Avignon avec le titre de secrétaire apostolique. Il y resta jusqu'à sa mort, en 1361, rédigeant en beau latin les lettres pontificales, traduisant en prose toscane les *Moralia* de saint Grégoire et en vers italiens le Songe de Scipion [1].

Urbain V continua les traditions de ses prédécesseurs, en appelant parmi ses secrétaires plusieurs humanistes en vue. En 1368, il avait déjà donné ces fonctions au célèbre Coluccio Salutati, l'un des amis et des continuateurs de Pétrarque, l'un de ceux qui ont le plus fait pour répandre, à Florence et en Italie, le goût des lettres antiques et de l'hellénisme. Il accompagna le pape à Rome et ne voulut sans doute pas retourner avec lui à Avignon; car lorsque Urbain V y fut de retour, Salutati s'était déjà fixé pour toujours à Florence. Son ami, Francesco Bruni, fut, lui aussi, secrétaire d'Urbain V et garda cette place sous Grégoire XI [2]. A la curie, il prépara les voies à son neveu Léonard, dit l'Arétin, qui fut, à son tour, secrétaire apostolique pendant de longues années, et l'un des maîtres de l'humanisme au commencement du XV[e] siècle. Dès lors, la tradition était établie à la cour pontificale de réserver à des écrivains de renom ces hautes fonctions, de sorte que le collège des secrétaires apostoliques devint bientôt l'un des foyers les plus actifs de la Renaissance littéraire en Italie.

Urbain V aimait la société des gens de lettres et il le leur prouvait en les attirant à sa cour et en leur four-

1. TIRABOSCHI, V, 525.
2. *Ibid.*, 565.

nissant tout ce qui pouvait faciliter leurs études. C'était peut-être aux débutants qu'allait sa prédilection : il aida de ses subsides leurs premiers pas dans cette carrière. Les étudiants des universités reçurent de lui de précieux encouragements. Son biographe nous rapporte qu'il avait fondé mille bourses dans plusieurs grands centres d'études et ses registres de comptes mentionnent de nombreux envois de livres faits, aux frais de la cour d'Avignon, aux pauvres écoliers de l'Université de Bologne [1].

1. BALUZE, *Vitæ paparum Avenionensium*, I, 395 : « Viros litteratos valde dilexit multosque ex ipsis promovit et exaltavit; et ut daret ceteris addiscendi materiam et opportunitatem, quamdiu vixit in papatu, suis expensis tenuit mille studentes in diversis studiis; ex quibus cum aliqui jam provecti erant aut alias deficiebant, illorum loco alios continuo subrogavit. Libros necessarios tam eis quam aliis pluribus quos scivit studio esse intentos ipsisque indigere, etiam ministravit. »

CHAPITRE IV

LES ARTS A ROME AU XIVe SIÈCLE

Le transfert du Saint-Siège à Avignon ralentit le mouvement intellectuel qui s'était manifesté à Rome à la cour de Boniface VIII. C'était sur les palais et les églises d'Avignon et du Comtat que se concentrait la magnificence des papes et des cardinaux. Abandonnée le plus souvent à elle-même, déchirée par les factions et l'anarchie, pauvre depuis que les richesses de la chrétienté avaient été dérivées vers les bords du Rhône, Rome ne pouvait plus soutenir l'éclat de son passé. Tandis que dans les opulentes cités commerçantes de Florence, de Sienne, de Bologne et d'Orvieto, se formaient des centres importants de vie littéraire et artistique, Rome voyait ses monuments en ruines et son université déserte. Dans plusieurs de ses lettres adressées soit à ses amis soit aux papes eux-mêmes, Pétrarque a déploré en termes attristés l'abandon où était tombée l'antique capitale du monde païen et de la chrétienté; et sa tristesse était partagée par tous ceux qui, comme lui, avaient le culte du passé.

Il ne faudrait pas cependant prendre à la lettre ces plaintes éloquentes et s'imaginer que, pendant leur

séjour à Avignon, les papes se soient entièrement désintéressés des monuments et des sanctuaires de la Ville Éternelle. A certains moments, leur attention y était ramenée par de graves événements : un incendie qui, en précipitant les ruines, rendait plus urgentes les restaurations, le grand jubilé de 1350 qui, pendant un an, repeupla les basiliques depuis si longtemps désertes, enfin les voyages que firent Urbain V et Grégoire XI au tombeau de saint Pierre.

Sept ans à peine s'étaient écoulés depuis les solennités du jubilé de 1300 et déjà un immense incendie dévastait le Latran que Boniface VIII avait si magnifiquement embelli. Le jour de saint Jean Porte Latine (6 mai) 1307, alors que les chanoines chantaient dans la basilique l'office des vêpres, le feu prit à la charpente du toit et détruisit en grande partie l'église, le palais et les maisons des chanoines. Seule la chapelle du *Sancta Sanctorum* demeura intacte [1]. Cette catastrophe émut Clément V et, pour y remédier, il envoya aussitôt à Rome des sommes importantes. On procéda à la réparation du Latran et, pour cela, on fit appel à l'un des meilleurs élèves de Giotto, Gaddo Gaddi. Il termina la décoration en mosaïques qu'une vingtaine d'années auparavant, Torriti avait commencée dans l'abside du Latran.

Gaddi orna aussi de mosaïques plusieurs autres églises de Rome. A Saint-Pierre, dans l'abside et sur les murs de la nef, il exécuta plusieurs scènes dont nous ne connaissons pas les sujets; sur la façade, on représenta, toujours en mosaïques, « Dieu le Père et de nombreuses figures ». A Sainte-Marie Majeure, il acheva la décoration de la façade : au-dessous des

1. BALUZE, I, 31.

mosaïques qui étaient dues à Russutti, il en fit quatre autres qui existent encore [1] et racontent l'histoire de la fondation de la basilique. La première nous montre l'Apparition de la Vierge au pape Libère; la seconde, la Vision du patrice Jean; la troisième, l'Entretien du patrice Jean et de Libère; la quatrième, le pape Libère traçant sur le sol le plan de la basilique. Ces œuvres rappellent l'école toscane plutôt que celle des vieux *marmorari* romains et on y sent l'influence de Giotto. La quatrième des basiliques patriarcales, celle de Saint-Paul hors les Murs, fut embellie par Jean XXII. Ce fut lui qui fit achever par des mosaïstes byzantins la décoration qui orna, jusqu'à l'incendie de 1823, la façade principale de l'église.

Sous le pontificat suivant, quelques réparations furent faites à Saint-Pierre. La vétusté rongeait les poutres de la charpente du toit et il fallut les changer. Les biographes de Benoît XII nous disent qu'à cette occasion, il fit faire au toit des travaux « merveilleux et magnifiques ». Il envoya pour cela d'Avignon à Rome son architecte favori Pierre Poisson qui avait été occupé jusqu'alors à la construction du palais des Doms. Nous n'insisterons pas sur ces travaux inspirés par une urgente nécessité beaucoup plus que par le souci de l'art et dirigés par un continuateur des constructeurs du Moyen Age.

Vers le milieu du XIVe siècle, une succession d'événements divers attira de nouveau sur Rome l'attention de la cour d'Avignon. Ce fut tout d'abord le mouvement d'indépendance communale à la tête duquel se plaça Rienzi et qui essaya de soustraire à des papes devenus étrangers le gouvernement de la ville; puis,

1. VASARI, I, 347.

la terrible peste de 1348 qui fit à Rome d'autant plus de ravages que, délaissée, cette ville se trouvait dans une plus grande misère; enfin le jubilé de 1350 qui entraîna vers les basiliques romaines les peuples et leurs offrandes.

Tout un essaim de disciples de Giotto quitta Florence pour venir s'établir à Rome. Dans leur nombre, Vasari mentionne tout d'abord le peintre Stefano. Connu comme l'un des meilleurs élèves du maître, il fut à ce titre engagé pour la décoration de l'église Saint-Pierre. Dans l'abside, entre les fenêtres, il peignit à fresques une série d'histoires évangéliques; elles ont disparu, au XVIe siècle, avec l'ancienne basilique; mais Vasari qui les a vues, en faisait le plus grand cas, prétendant que, par le soin et l'exactitude du dessin comme par la vivacité des sujets, elles étaient peut-être supérieures à celles de Giotto lui-même. Vers le même temps, de grands travaux se faisaient dans l'église municipale de Rome, Sainte-Marie de l'Ara Cœli, au Capitole. On y construisait, avec les offrandes des pèlerins, l'escalier monumental de marbre qui conduit à l'entrée de la basilique. Ce fut sans doute alors que furent exécutés dans l'intérieur de cette église des embellissements dont plusieurs furent demandés à Stefano. Sur un pilier situé à gauche de l'abside principale, l'artiste représenta à fresque saint Louis et, comme celles de Saint-Pierre, cette peinture devait faire plus tard l'admiration de Vasari[1]. Dans ces différents travaux, Stefano fut aidé ou continué par deux autres élèves de la même école, Giottino, petit-fils de Giotto, et Pierre Laurati. Ce dernier « fit à Saint-Pierre beaucoup de choses qui depuis ont été détruites,

1. VASARI, I, 450.

lors de la construction de la nouvelle basilique[1] ». Quant à Giottino, il fit un autre saint Louis à l'Ara Cœli sur un pilier situé à droite de l'autel majeur. Il laissa aussi de ses œuvres à Saint-Jean de Latran et dans le palais des Orsini où dans une grande salle il représenta « des hommes illustres ».

D'autres fresques furent peintes, probablement vers le même temps, dans l'hôpital du Sauveur. La peste de 1348 avait fait de nombreuses victimes et déterminé de terribles misères. Pour y remédier, le cardinal Jean Colonna entreprit la construction de ce grand hôpital à côté de la basilique de Saint-Jean de Latran[2]. Ce fut sans doute pour venir en aide à une pareille entreprise que, de son côté, le pape Clément VI envoya d'Avignon au peuple romain une subvention de 14.000 florins en 1352[3]. Lorsque l'édifice eut été construit, on orna la chapelle de fresques, représentant des scènes de la Passion et de la Résurrection. Bien qu'aucun document ne nous le dise expressément, il est probable qu'elles furent demandées à l'un de ces Florentins, continuateurs de Giotto, qui étaient venus se fixer sur les bords du Tibre.

Malheureusement, cet effort ne fut pas soutenu sous l'austère Innocent VI. Absorbées par les expéditions militaires d'Albornoz, les sommes d'argent que le Saint-Siège envoyait en Italie, servaient à réduire les révoltes beaucoup plus qu'à entretenir des artistes. Les basiliques romaines retombèrent dans l'abandon d'où les grands événements de 1350 les avaient tirées un moment et, pour comble de malheur, un nouvel incendie vint ravager le Latran. Le jeudi 25 août 1361, le feu prit

1. Vasari, I, 476.
2. Rohault de Fleury, 257.
3. Baluze, I, 272.

à la charpente de la voûte et avec une rapidité effrayante, consuma la plus grande partie de la basilique, se propageant dans les oratoires avoisinants, le palais apostolique et les maisons canoniales; préservé en 1308, le *Sancta Sanctorum* fut à moitié détruit en 1361[1]. En apprenant cette catastrophe, Pétrarque éleva une fois de plus la voix pour reprocher aux papes leur indifférence à l'égard de Rome. « De quel cœur, écrivait-il à Innocent VI, pouvez-vous vous livrer au sommeil sur les bords du Rhône, sous les lambris dorés de vos palais, lorsque le Latran gît à terre et que cette mère de toutes les églises est ouverte aux vents et aux pluies, lorsque les très saintes demeures de Pierre et de Paul sont chancelantes, lorsque ce qui fut la maison des apôtres n'est plus qu'un amas de pierres qui arracheraient des soupirs à des poitrines elles-mêmes de pierre[2]? »

Cet appel désespéré fut entendu par le successeur d'Innocent VI, Urbain V. Ce pape avait le vif désir de rétablir à Rome la résidence pontificale et il l'avait manifesté en donnant le nom de Rome à l'un des quartiers de son palais d'Avignon. Dès son avènement, il fit faire aux palais apostoliques du Vatican et du Latran les réparations qui étaient nécessaires pour qu'ils pussent abriter la curie[3]. En 1367, il se mit en route pour l'Italie; mais il n'attendit pas son arrivée à Rome pour réparer le Latran. Dès 1365, il en confiait le soin à un architecte siennois Giovanni di Stefano. Bientôt, il étendit ses soins aux autres basiliques. Saint-Pierre

1. VILLANI, X, 60.
2. Cité par ROHAULT DE FLEURY.
3. M. Kirsch a publié les comptes de ces dépenses d'après les *Introitus et exitus* dans son livre *Die Rückkehr der Paepste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom*. Paderborn, Schœningh, 1898, in-8°.

et Saint-Paul hors les Murs furent l'objet de réparations « merveilleuses et somptueuses[1] ». Dès lors, changeant ses plaintes en chants d'allégresse, Pétrarque célébra, dans une lettre à son ami Salutati, la magnificence d'Urbain V. « Vous qui depuis longtemps déploriez la ruine de temples si vénérables, vous les verriez redressés; vous seriez heureux de voir réparer de toutes parts cette basilique du Latran qu'un terrible incendie avait détruite presque tout entière, et restaurer avec le même zèle qui le fit construire, ce sanctuaire de saint Paul jusqu'à maintenant si négligé. Et voilà qu'on s'empresse autour de la basilique de saint Pierre pour l'arracher à la vétusté qui la défigurait. »

Ce fut l'église du Latran qu'Urbain V traita avec prédilection. Il y transféra les chefs des saints apôtres Pierre et Paul qui avaient été jusqu'alors conservés dans la chapelle du *Sancta Sanctorum* et cette cérémonie détermina plusieurs travaux importants. Pour garder ces précieux restes, le pape fit faire des reliquaires qui excitèrent l'admiration des contemporains. Ils étaient « d'or et d'argent, merveilleusement ouvrés, ornés d'une quantité de pierres précieuses, dont plusieurs étaient assez grosses. Ils étaient estimés plus de 30.000 florins ». Pour avoir cette somme, le pape avait ouvert les trésors de l'Église et fait appel aux contributions des fidèles, aux dons des princes et des rois. Pour recevoir ces reliquaires eux-mêmes, il fit construire sur la confession de Saint-Jean de Latran un riche ciborium, porté sur quatre colonnes de marbre et finement sculpté. C'est celui qui surmonte encore de nos jours l'autel papal de la basilique[2].

1. BALUZE, I, 354.
2. *Ibid.*, I, 390.

Nous n'avons pas les noms des artistes qui exécutèrent ces ouvrages d'orfèvrerie et ces sculptures de marbre; il est probable qu'ils étaient italiens.

Malgré leur richesse, ces œuvres d'art ne valaient peut-être pas celles qui étaient sorties, un siècle auparavant, des ciseaux des Cosmati. Mais surtout, l'art n'avait pas pu se fixer à Rome; il était resté un article d'importation. Appelés par les papes, les artistes venaient de Sienne, de Florence, d'Orvieto, décidés à s'en retourner dès que les commandes leur feraient défaut. Rome n'avait pas encore son école propre; que les papes deviennent étrangers aux choses d'art ou que de graves événements détournent ailleurs leur attention, et la Renaissance se repliera vers ses pays d'origine. C'est ce qui arriva à la fin du XIVe siècle, lorsque, pendant le grand schisme, les esprits furent emportés vers d'autres préoccupations et qu'absorbés par toutes sortes de difficultés, les papes ne purent plus accorder leur protection aux arts. Toute vie artistique s'arrêta à Rome et l'on revint presque à la barbarie.

De retour à Rome, Grégoire XI avait continué au Latran les travaux d'Urbain V; mais ses visées avaient été modestes : il avait seulement consolidé le monument là où il menaçait ruines, et l'avait doté d'une façade si nue que l'arcade ogivale du portail en était le seul ornement. Après le schisme, si les architectes paraissent encore à la cour pontificale, c'est pour accomplir les travaux de fortifications qu'exigeaient ces temps troublés : Boniface IX fait ajouter de nouvelles défenses au fort Saint-Ange. Si quelque sculpteur se trouve à Rome, c'est pour exécuter des tombeaux de facture assez grossière, tel que celui du cardinal d'Alençon à Sainte-Marie du Trans-

tévère ou ceux de Boniface IX et d'Innocent VII à Saint-Pierre du Vatican.

Un seul artiste de valeur semble avoir travaillé pendant cette période, c'est le camaldule florentin Lorenzo Monaco qui, en 1402, enlumina un missel commandé par le cardinal Angelo Acciaiuoli[1].

Les chroniques romaines du commencement du XIVe siècle nous racontent que, par suite de la misère qui s'était abattue sur la ville pendant le grand schisme, les chanoines de Saint-Pierre ne purent plus entretenir les lampes qui brûlaient à la confession de l'Apôtre et les éteignirent. C'est l'image de ce qui se passa pendant cette période dans les choses de l'esprit. Cette flamme artistique et littéraire que, depuis Boniface VIII, les papes avaient si soigneusement entretenue, à Rome d'abord, à Avignon ensuite, périt d'inanition. Devenu en 1417 le chef unique et incontesté de l'Église, Martin V allait la rallumer au foyer toujours vivant de Florence.

1. VASARI, II, 27, note de Milanesi.

CHAPITRE V

MARTIN V

(1417-1431)

Né à Rome, dans l'illustre famille des Colonna, cardinal de l'obédience romaine, Martin V connaissait fort bien l'abandon où se trouvait, depuis près d'un siècle, la capitale de l'Église; et dans le projet de relèvement social et religieux de l'Église universelle et de ses États temporels qu'il se proposa, il comprit la résurrection intellectuelle et artistique de Rome. Il devint ainsi l'initiateur de ce grand programme qui mit les papes à la tête du mouvement de la Renaissance.

Plusieurs faits nous prouvent qu'il eut la conscience bien nette de l'œuvre qu'il assignait à son activité et à celle de ses successeurs. A Constance, aussitôt après son élection, l'empereur Sigismond lui proposa une résidence dans une ville d'Allemagne; les Français le supplièrent de maintenir à Avignon le siège apostolique; il refusa ces offres intéressées, alléguant que l'absence du pasteur suprême avait réduit Rome à la plus grande misère, que les basiliques et les sanctuaires y étaient en ruines et qu'il voulait remédier à

Le Vatican avait particulièrement souffert de l'absence des papes; à plusieurs reprises, la guerre civile avait ravagé le Borgo, et, quelques années avant la fin du schisme, un combat s'était livré non loin de là, dans les Prati, entre les Romains et les troupes de Ladislas, roi de Naples. Aussi, malgré les travaux qui avaient été faits dans le palais, pour l'arrivée à Rome d'Urbain V et de Grégoire XI, plusieurs parties en restaient encore difficilement habitables en 1417. Les comptes de la Chambre apostolique prouvent que Martin V s'en préoccupa. En 1420 et 1421, il fit faire plusieurs réparations au palais, construisant des logements pour ses gardes et les employés de la trésorerie; la chapelle apostolique reçut une tribune pour les chantres et de nouvelles fenêtres; la salle du consistoire fut mieux aménagée ainsi que la loge de la bénédiction.

La basilique de Saint-Pierre demandait de non moins importantes réparations. Il est probable que dès lors se posait la question de sa réfection. Martin V y fit exécuter les travaux les plus urgents. La toiture menaçant ruine en plus d'un endroit, il la refit et consacra à cette œuvre importante la somme énorme de 50.000 florins[2] (près de 3 millions de francs). Le quadriportique[3], qui s'appuyait par un de ses côtés à la façade de l'église, dut être reconstruit. Depuis Léon IV et Grégoire IX, les murs de l'atrium et de la façade étaient recouverts de mosaïques et de fresques représentant les apôtres et des scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul. D'après certains archéologues, elles étaient complètement effacées et auraient

1. MÜNTZ, I, 12-14.
2. *Ibid.*, I, 9.
3. RAPHAEL DE VOLTERRA, *Commentaires*, XXII, p. 258. CIACCONIUS, II, 818.

dû être refaites en entier; d'après d'autres, elles n'étaient qu'endommagées et auraient été simplement restaurées par Martin V. Ce qui est certain, c'est que le travail était considérable, puisque, malgré son activité, ce pontificat dut en laisser aux suivants la continuation. Pour pouvoir l'entreprendre, Martin V fit appel au concours de certains princes chrétiens, et en particulier du duc de Bretagne [1]; comment expliquer autrement que l'écusson breton ait figuré au milieu de ces fresques et de ces mosaïques, à côté de celui des Colonna? Il est à regretter que le laconisme des livres de comptes et des archéologues ne nous donnent pas les noms des artistes qui ont présidé ou pris part à ces travaux d'art.

Situé à l'extrémité de la ville, le long des murs qui la défendaient du côté de la campagne, le Latran avait été gravement endommagé par les guerres civiles et l'invasion napolitaine de Ladislas; peut-être même, la basilique portait-elle encore des traces de l'incendie qui l'avait dévastée sous Innocent VI. Urbain V avait réparé la confession et reconstruit le ciborium; mais le pavement, la voûte et l'abside restaient encore à refaire ou à orner. Martin V, qui avait été chanoine de Saint-Jean de Latran [2] et dont la famille exerçait comme un droit de patronat sur cette basilique, accorda une attention toute particulière et de fortes sommes à ces embellissements. Il renouvela entièrement la charpente qui recouvrait la basilique, fit exécuter le pavement [3] qui orne encore la nef, et qui, à l'imitation de l'*opus tessellatum* du Moyen Age, fut formé d'une mosaïque de porphyre et de marbre; les

1. MÜNTZ, *loc. cit.*
2. RASPONI, p. 31.
3. CIACCONIUS, *loc. cit.* — RAPHAEL DE VOLTERRA, *loc. cit.*

colonnes qui s'y encadrent de distance en distance sont les armes de Martin V et comme le sceau mis à cette belle œuvre par son auteur [1]. La façade fut restaurée, mais il est difficile de préciser les travaux qui y furent exécutés, des restaurations ultérieures les ayant fait disparaître. Enfin, les plus précieux embellissements dont Martin V orna sa basilique de prédilection, furent les fresques qu'il demanda aux deux grands peintres italiens de son temps, Gentile de Fabriano et Pisanello.

Lorsque Martin V l'appela à Rome, en 1426, Gentile touchait à la fin de sa carrière ; il avait déjà peint de nombreux tableaux pour les villes de la Toscane et de l'Ombrie ; à Florence, il avait été le peintre favori de l'illustre patricien Palla Strozzi, et à Venise, il avait couvert de ses fresques le palais des doges. L'un des représentants les plus autorisés de l'école ombrienne, maître de Jacques Bellini, unissant dans une heureuse harmonie le spiritualisme et le mysticisme des primitifs avec le naturalisme naissant des tendances nouvelles, il était alors l'un des chefs de la peinture italienne. Martin V l'attira par les offres les plus séduisantes : il lui assigna le traitement exceptionnel alors de trois cents florins par an (environ 15.000 francs). D'ailleurs, n'était-il pas glorieux d'avoir à peindre la vénérable basilique du Latran, la cathédrale de Rome, la mère et la reine de toutes les églises du monde ? Gentile reçut l'ordre de décorer de fresques les murs de la grande nef qui s'élevaient entre les colonnades et le toit. Il y exécuta une série de compositions représentant les principales scènes de la vie de saint Jean-Bap-

1. Cependant M. Rohault de Fleury (*Le Latran du Moyen Age*, p. 233) les croit plus anciennes.

tiste, et au-dessus, sans doute dans des médaillons, il peignit, en grisaille, les Prophètes. Ces peintures ayant disparu, il ne nous est pas possible de connaître le sujet que représentait chacune d'elles; encore moins pouvons-nous porter une appréciation sur leur valeur et leur signification artistique; mais nous savons qu'elles excitèrent l'admiration de deux illustres maîtres de la peinture, Roger van der Weyden et Michel-Ange lui-même[1].

Gentile mourut en 1427, laissant inachevée sa grande entreprise[2]. Pour la continuer, Martin V choisit Victor Pisanello, et donna ainsi une nouvelle preuve de son goût éclairé. Successeur de Gentile dans l'œuvre de décoration que celui-ci avait commencée au palais ducal de Venise, unissant comme lui à l'inspiration chrétienne le sentiment de la nature et le souci de l'exactitude, Pisanello pouvait poursuivre seul, avec le même talent et dans le même esprit, les compositions du Latran auxquelles peut-être il avait déjà collaboré. Il y travailla pendant les dernières années du pontificat de Martin V (1421-1431). Malheureusement, ses fresques ont disparu comme celles de son prédécesseur[3]; lui-même put les voir endommagées et presque effacées par l'humidité. Peut-être d'autres artistes furent-ils adjoints à Gentile et à Pisanello pour la décoration du Latran. Vasari[4] mentionne le jeune et déjà célèbre Masaccio, de Florence, qui en effet séjourna à Rome sous ce pontificat. On cite aussi Antonio de Salario, dit le Zingaro; mais aucun document contemporain ne nous donne leurs noms.

1. MÜNTZ, *Les Primitifs*, p. 650.
2. FAZIO, *De Viris illustribus*, p. 45.
3. *Ibidem*.
4. VASARI, III, 158.

Ce fut plutôt à Sainte-Marie Majeure que travailla Masaccio. Il peignit pour cette église un tableau représentant le pape Libère, traçant sur la neige le plan du monument. Libère était figuré sous les traits de Martin V, et l'empereur Constance sous ceux du roi des Romains Sigismond. Nous possédons encore cette œuvre ; elle se trouve au musée de Naples[1]. Ce tableau est précieux au point de vue historique, puisqu'il nous donne les portraits de Martin V et de Sigismond en 1422; il l'est encore plus au point de vue artistique, puisqu'il nous permet d'apprécier le talent naissant de Masaccio[2], avant ses fresques du Carmine de Florence. Ce jeune artiste travailla-t-il longuement dans la basilique de Sainte-Marie Majeure? Avec ce tableau, y exécuta-t-il une série de fresques comme celles que Pisanello et Gentile allaient peindre au Latran? Nous sommes réduits sur ce sujet à des conjectures; car aucune de ces œuvres, ni même aucun document qui leur soit relatif, n'est parvenu jusqu'à nous.

En même temps qu'il relevait ainsi les basiliques et les sanctuaires de Rome de l'abandon où on les avait laissés, méritant ainsi que sur une de ses médailles on l'en félicitât [3], Martin V donnait aussi ses soins à l'architecture civile et militaire et aux travaux d'édilité. Il se faisait aménager l'antique palais de sa famille, auprès de l'église des Saints-Apôtres, et y établissait sa résidence[4]. Les livres de comptes de la Chambre mentionnent des réparations exécutées, sur ses ordres, au Capitole, au ponte Molle et à la citadelle d'Ostie.

1. CROWE et CAVALCASELLE, II, 286; RIO, II, 15.
2. Né en 1402, Masaccio avait alors à peine vingt ans.
3. MÜNTZ, *Les Arts à la cour des papes*, I, 3.
4. CIACCONIUS, II, 818.

Enfin, pour veiller à la bonne tenue des rues, il reconstitua la charge tombée en désuétude des *magistri viarum*.

Le goût des objets d'art était traditionnel à la cour pontificale; pour les cérémonies auxquelles le pape présidait, il fallait de somptueuses pièces d'orfèvrerie, croix, aiguières, candélabres et vases sacrés de prix; le pape et ses assistants devaient être revêtus de magnifiques ornements, tiares, mitres, chasubles, chapes, dalmatiques; il fallait des tapisseries pour orner les grandes salles destinées aux réceptions solennelles des princes et des ambassadeurs. Chaque année, le dimanche de *Lætare*, le pape avait coutume de bénir une rose d'or qui était envoyée au roi, à la ville ou au seigneur qu'il voulait particulièrement honorer; le jour de Noël, c'était une épée d'honneur et un chaperon qui étaient ainsi décernés; enfin, selon les circonstances, la curie adressait des souvenirs artistiques à des souverains, à d'illustres personnages ou à des églises de la chrétienté. Tous ces objets devaient être dignes, par leur richesse, de la majesté pontificale.

Malgré l'accusation [1] d'avarice dont il a été l'objet de la part de certains chroniqueurs, Martin V voulut maintenir à la cour romaine son antique réputation de munificence. Parmi les nombreuses commandes faites à l'orfèvre Nicolas Vassalli, nous trouvons la rose d'or qui fut offerte solennellement, en 1419, à la Seigneurie de Florence, et l'épée d'honneur qui fut décernée, la même année, au Dauphin, le futur Charles VII. Mais les objets d'art les plus riches et les plus beaux furent sans aucun doute ceux que Martin V demanda, pendant son séjour à Florence, à l'illustre Ghiberti [2]. C'était tout

1. MURATORI, III, p. II, col. 859.
2. VASARI, II, 236.

d'abord un fermoir de chape; il était en or, et, au milieu, l'artiste avait ciselé en haut relief l'image du Christ bénissant; des pierres précieuses étaient enchâssées tout autour, et l'ensemble formait une œuvre de première importance. C'était ensuite une tiare d'une rare beauté; elle était tout en or ciselé, l'artiste y avait exécuté huit demi-figures également en or, qui furent trouvées fort belles; Vasari déclare que c'était une merveille [1].

Gentile de Fabriano, Pisanello, Masaccio, Ghiberti, tels furent donc les artistes favoris de Martin V : c'est à eux qu'il confia la décoration de ses basiliques, l'exécution des œuvres d'art qui devaient illustrer l'Église et son pontificat. Or, c'étaient les maîtres de la peinture et de la sculpture italienne, ceux qui représentaient le mieux les aspirations de l'art vers la nature et l'antiquité. En les choisissant, Martin V se montrait homme de goût; en les appelant à Rome, il y ramenait la Renaissance artistique.

Témoigna-t-il la même faveur à la littérature et aux humanistes? Dans son histoire devenue classique de *la Renaissance de l'antiquité classique* [2], Voigt semble le nier : « Exclusivement occupé par l'œuvre de restauration politique qu'il avait entreprise, Martin V témoigna bien peu d'intérêt aux sciences et aux lettres. » Ailleurs, il réédite le reproche d'avarice qui a été lancé par certains écrivains du XV[e] siècle contre ce pape. La sévérité, on peut dire l'injustice de ces appréciations, est démontrée par des faits que Voigt cite lui-même dans son œuvre. Si, à sa suite, nous énu-

1. VASARI. — MÜNTZ. *La tiare pontificale du VIII[e] au XVI[e] siècle.* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXVI, 290.)

2. VOIGT, II, 25. D'ailleurs, Voigt ne fait que reproduire le jugement de Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, I, 54.

mérons les personnages qui formaient l'entourage de Martin V, nous trouverons dans leur nombre les principaux humanistes, les précurseurs et les maîtres de la Renaissance littéraire.

Citons tout d'abord l'un de ceux qui contribuèrent le plus à développer dans l'Italie du XVe siècle le goût et l'étude de l'antiquité classique, Poggio Bracciolini [1].

Né à Castel Terranova, près de Florence, le 11 février 1380, Pogge avait eu des débuts difficiles; son père ayant été réduit par des usuriers à la plus profonde misère, il avait dû venir tout jeune à Florence pour y gagner sa vie, avec cinq sous dans sa poche. Tout en exerçant le métier de copiste, il avait pu faire ses études, grâce à la protection de l'illustre humaniste Coluccio Salutati. Devenu le favori du riche Niccolo Niccoli, assuré d'importantes ressources, ayant à sa disposition les nombreux manuscrits de son ami, il put se consacrer uniquement aux belles-lettres. Il se perfectionna dans la langue latine à l'école de Jean Malpaghini de Ravenne, et apprit tout seul le grec, dont il poursuivit plus tard l'étude sous la direction de Manuel Chrysoloras. Enfin, il se fit admettre à la curie apostolique où il passa cinquante ans, de 1403 à 1453. Il ne tarda pas à s'élever dans la hiérarchie de la chancellerie : il occupait le poste envié et lucratif de *scriptor* et celui d'avocat, lorsqu'il accompagna, en 1414, à Constance le pape Jean XXIII. Son séjour dans cette ville et les découvertes littéraires qu'il fit en Suisse et en Allemagne, lui acquirent à juste titre une renommée universelle.

Après avoir été les principaux centres de la culture

1. Sur la vie et l'œuvre du Pogge voir G. Shepherd, *Life of Poggio*, (trad. ital.), Florence, 1825.

littéraire au Moyen Age, de nombreux couvents étaient tombés dans l'ignorance et la barbarie. Le schisme y avait développé des germes de décadence religieuse, les guerres les avaient dépouillés de leurs richesses, et leurs écoles, si actives jadis, s'étaient fermées. Au commencement du XV[e] siècle, plusieurs d'entre eux ne se doutaient même pas des trésors qui avaient été amassés autrefois dans leurs bibliothèques. Le concile de Constance avait fait rechercher dans ces dépôts de manuscrits les ouvrages patristiques nécessaires à ses débats; Pogge, qui dut être mêlé à ces négociations, se demanda si l'on ne retrouverait pas, dans ces fonds si riches et si peu exploités, la plupart des œuvres anciennes que le Moyen Age avait connues et étudiées, mais qui, depuis plus d'un siècle, semblaient avoir complètement disparu. Pour les rechercher, il parcourut les antiques monastères de Suisse, d'Allemagne et de France, visitant en particulier les abbayes de Saint-Gall, de Fulda et de Cluny. Le succès dépassa toutes ses espérances; successivement, il mit à jour un exemplaire complet de l'Institution oratoire de Quintilien, qu'il emporta à Constance et copia lui-même en cinquante jours les Argonautiques de Valerius Flaccus, les Silves de Stace, l'Astronomie de Manilius, l'Architecture de Vitruve, l'Agriculture de Columelle, l'Art de la guerre de Végèce, les Puniques de Silius Italicus, les Histoires d'Ammien Marcellin et plusieurs discours de Cicéron. Ces découvertes excitèrent le plus grand enthousiasme dans le monde des lettrés. De Florence, Léonard Arétin les saluait avec joie, et c'était justice, puisque, élargissant le champ de l'antiquité classique, elles apportaient un nouvel aliment à la Renaissance littéraire.

Pogge était ainsi parvenu à la gloire, lorsque, aus-

sitôt après son élection, Martin V l'appela à son service; il l'y garda pendant tout son pontificat. Dans plusieurs de ses écrits, Pogge s'est élevé contre l'avarice de son maître; mais son témoignage est sujet à caution : d'une avidité insatiable, il adressait, comme la plupart des humanistes, ce reproche à quiconque n'assouvissait pas sa cupidité et ses désirs infinis de jouissance. Si nous étudions la manière dont Martin V se conduisit avec lui, nous verrons au contraire qu'il le traita, non comme un employé dont il payait les services, mais comme un lettré dont il voulait favoriser les goûts et le talent. La charge de rédacteur aurait retenu Pogge dans les bureaux de la chancellerie, ne lui permettant pas de poursuivre le cours de ses découvertes; ce fut sans doute cette considération qui décida Martin V à confier plusieurs fois à son secrétaire des missions diplomatiques dans divers pays. Vers 1428, il l'envoya en Angleterre. Nous ne savons pas quelles questions délicates Pogge allait y régler; dans ses lettres, il ne décrit son séjour en Grande-Bretagne que comme une série de festins pantagruéliques, où sa sobriété italienne faisait triste figure en face de l'appétit insatiable et de la soif inextinguible des Anglais. S'il parle avec dédain des insulaires et si ce voyage lui causa une déception, ce ne fut pas à cause des négociations qui lui avaient été confiées; comme il n'en parle jamais, il est à croire qu'elles le laissèrent indifférent. Ce fut plutôt parce que ses explorations dans les bibliothèques et les couvents n'amenèrent aucun résultat.

Mais il fut plus heureux au retour; il passa par Paris où il trouva le lexique de Nonnus Marcellus; par Cologne, où il découvrit les œuvres de Pétrone. En l'élevant, en février 1423, à la dignité de secrétaire

apostolique, qui faisait de lui une sorte de chef de service de la chancellerie pontificale, Martin V lui fournit les moyens d'étendre au monde chrétien tout entier ses recherches littéraires et archéologiques; Pogge sut en profiter. Les moines ou les clercs qui venaient de différents pays à Rome pour soutenir des procès ou solliciter quelque faveur n'avaient qu'à lui promettre un manuscrit pour gagner son appui, soit qu'ils eussent besoin de son crédit auprès de hauts personnages de la cour romaine, soit que son intermédiaire leur assurât la rapide expédition de certains actes de la chancellerie. Il eut ainsi des relations suivies avec un moine de Lubeck, qui lui fit espérer un exemplaire complet des œuvres de Tite-Live. Si les émissaires qu'il envoya à cette occasion à Lubeck et à Roskild ne lui rapportèrent pas le précieux manuscrit promis, ils le mirent du moins sur les traces des Annales de Tacite et de l'Histoire naturelle de Pline.

Pogge était archéologue; les ruines romaines qu'il devait décrire dans un de ses ouvrages, les inscriptions antiques que son maître Coluccio Salutati lui avait recommandé de recueillir pendant son séjour à Rome, les statues de marbre l'intéressaient à tel point qu'il entreprit d'en faire des collections. Ses goûts furent bientôt connus; et lorsque d'Orient venaient à la curie pour leurs affaires quelques-uns de ces Mineurs auxquels étaient confiées les missions de la Syrie et de l'Archipel, ils savaient que, pour arriver à lui, la meilleure recommandation était le présent de quelque objet antique. Par l'intermédiaire de ces religieux, et en particulier du franciscain François de Pistoie, il put constituer chez lui un vrai musée, un « gymnasiolum », où il réunit de nombreuses statues de bronze ou de marbre, des gemmes, des inscriptions et des monnaies apportées du

Latium, du Mont-Cassin, et surtout de Chio, de Rhodes, des autres îles de l'Archipel et de l'empire grec. De la sorte, grâce aux fonctions que Pogge exerçait et à l'influence qu'elles lui donnaient, Rome voyait affluer chez elle les richesses archéologiques et littéraires des divers pays, et se constituer l'un des premiers musées d'antiques que nous connaissions.

A côté de Pogge, le collège de secrétaires apostoliques comprenait les autres humanistes qui avaient exploré avec lui, en 1415, les bibliothèques d'Allemagne et publié le résultat de leurs recherches. Et tout d'abord, le Romain Agapito Cenci de Rustici[1], qui était en même temps un jurisconsulte éminent et un lettré. Il avait étudié le grec avec Chrysoloras et écrivait le latin avec élégance; c'était, de plus, un poète. Dès les premiers jours de son pontificat, le 28 novembre 1417, Martin V l'avait nommé son secrétaire, et pendant près de cinquante ans, la curie le compta parmi ses fonctionnaires, jusqu'au jour où son ami d'enfance et d'études, Pie II, lui donna les évêchés d'Ancône et de Camerino.

Barthélemy Aragazzi de Montepulciano avait été, lui aussi, le compagnon de Pogge dans ses recherches de manuscrits; il fit partie avec lui du collège des secrétaires. Parmi les découvertes qui furent faites en 1415, il se chargea d'éditer les œuvres de Lactance, de Vitruve et de Priscien. Comme Cenci, il était poète. Il aimait aussi les arts : il se fit construire dans l'église de Montepulciano un magnifique tombeau dont il confia l'exécution à l'illustre sculpteur florentin Donatello. Il y consacra vingt-quatre mille écus, et, tout en raillant une telle vanité, Léonard l'Arétin insistait sur limportance et la beauté de cette œuvre.

1. VOIGT, II, 23.

Elle est détruite aujourd'hui, mais il en reste d'intéressants fragments [1], dispersés à Montepulciano.

La poésie latine et italienne était représentée à la cour de Martin V par Antoine Loschi de Vicence [2]. Fils d'un jurisconsulte renommé, il avait étudié le droit et exercé, à Milan, les fonctions de chancelier et de secrétaire du duc Jean Galéas Visconti. Une mission que lui confia Venise à la curie, le fit passer au service du Saint-Siège en 1406. Sous Grégoire XII, il obtint de la faveur pontificale de nombreuses prébendes ; en 1412, Jean XXIII lui confia la charge de notaire et le concile de Constance celle d'abréviateur. Lorsque, aussitôt après son élection, Martin V eut réorganisé les services de la chancellerie il n'eut garde d'oublier un lettré aussi distingué et, le 12 décembre 1418, il lui donna la fonction si enviée de secrétaire apostolique. Loschi continua de l'exercer sous ce pontificat et sous celui d'Eugène IV, jusqu'à sa mort en 1441. Il jouissait de la faveur de Martin V qui lui donna à plusieurs reprises des missions importantes à Milan, auprès de Philippe-Marie Visconti, à Bude, auprès du roi de Hongrie, Sigismond. Le pape appréciait beaucoup son talent littéraire : lorsqu'on voulut desservir auprès de lui Laurent Valla, on n'eut qu'à prétendre qu'il préférait aux poésies de Loschi celles de Barthélemy Aragazzi.

Tels étaient les principaux lettrés de la cour de Martin V ; ils avaient transformé en une sorte d'académie le collège des secrétaires auquel ils appartenaient. Dans les réunions amicales qu'ils tenaient les uns chez les autres, le plus souvent au domaine que Pogge possédait vers le Latran, ils mettaient en com-

1. PERKINS, *Les sculpteurs italiens de la Renaissance*, I, 175.
2. VOIGT, II, 20. — TIRABOSCHI, VI, II, 200.

mun le fruit de leurs études et leur enthousiasme pour l'antiquité. Leur verve s'excitait dans des conversations qui fournirent à Pogge la matière de plusieurs de ses dialogues. Ce fut aussi sans doute dans ces réunions érudites que se préparèrent les commentaires de plusieurs auteurs anciens, en particulier celui que fit Loschi de onze discours de Cicéron. Lorsque, dans les bureaux de la chancellerie, ces humanistes rédigeaient les bulles pontificales, ils s'appliquaient à leur donner le tour classique et la pureté de langue qui font de ces documents des modèles de latinité [1].

Ce n'était pas un hasard si le collège des secrétaires apostoliques se composait uniquement d'humanistes et de poètes. Il est probable qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, Martin V l'avait ainsi recruté pour ramener à la cour pontificale et à Rome la vie littéraire qui s'était déjà si développée dans le reste de l'Italie. Ce qui en est un indice, c'est la tentative qu'il fit pour attirer auprès de lui l'un des humanistes les plus en vue de l'époque, Filelfe. Né en Tolentino, en 1398, il avait étudié à Padoue et enseigné tout d'abord à Venise; secrétaire de la République, il avait été chargé, en 1420, d'une mission diplomatique auprès de l'empereur Jean Paléologue; il avait profité de son séjour à Constantinople pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque sous la direction de l'illustre Chrysoloras, dont il avait épousé la fille. De retour en Italie, en 1427, il avait rapporté d'Orient de nombreux manuscrits grecs et enseigné la morale et l'éloquence dans la célèbre université de Bologne. Il ne put rester que quelques mois dans cette ville. Il y était arrivé le

1. Les registres du Vatican donnent, pour chaque bulle, le nom du secrétaire qui l'a rédigée.

17 février 1428 et, dès le mois d'août, éclatait contre le pape la révolte de cette cité turbulente . La guerre interrompait le cours des études et Filelfe devait chercher ailleurs une autre situation. Martin V voulut alors attirer dans son entourage lettré cet écrivain qui possédait à un si haut degré la science encore rare du grec. Il lui fit faire des offres par le dominicain André de Constantinople, archevêque de Rhodes. Filelfe les déclina : il venait de s'engager avec les Florentins[1].

Pour parvenir à ses fins, Martin V ne reculait pas devant les sacrifices pécuniaires. Il est à remarquer en effet que, malgré les propositions séduisantes qui leur étaient faites ailleurs, la plupart de ces humanistes restèrent de longues années au service de la curie. Pogge lui-même y passa cinquante ans, et lorsqu'il la quitta, l'ancien campagnard qui était arrivé à Florence avec cinq sous dans sa poche, avait toutes les allures d'un riche parvenu, doté de belles rentes, possédant plusieurs palais, des bibliothèques et des musées et terminant voluptueusement sa vie, comme il l'avait poursuivie, au sein de toutes les jouissances : jouissances matérielles de la table et de l'amour grossier, jouissances plus délicates de la littérature et des arts. Ce fut aussi pendant cinquante ans que Cenci exerça les mêmes fonctions de secrétaire, jusqu'au jour où un riche évêché lui fut offert comme une honorable retraite. Quant à Loschi et à Barthélemy de Montepulciano, ils restèrent au service du pape jusqu'à leur mort, et ce dernier, grâce aux libéralités de son maître, put confier à l'un des plus grands artistes de son temps le soin de sculpter son tombeau. Devant

1. LEGRAND, *Lettres inédites de Filelfe*, p. 2.

de telles vies, passées dans l'abondance et le luxe, on se demande ce qu'aurait dû faire Martin V pour éviter de la part de ses protégés l'accusation d'avarice, et l'on s'étonne que des historiens sérieux, tels que Voigt, se soient approprié de semblables calomnies.

Le Sacré-Collège entra dans les vues du pape, non seulement en réparant les titres romains, mais encore en accordant sa protection et ses libéralités aux lettrés. Parmi les cardinaux qui s'intéressèrent aux choses de l'esprit, il faut citer en première ligne le cardinal Brogni, le cardinal Branda, le cardinal Louis Alaman, le cardinal Fillastre et peut-être le cardinal Gabriel Condulmier, le futur Eugène IV.

Ancien président du concile de Constance, évêque d'Ostie, doyen du Sacré-Collège et vice-chancelier de l'Église romaine, le cardinal de Brogni, disposa par testament d'une partie de ses biens immenses pour fonder auprès de l'université d'Avignon le collège d'Annecy [1] (23 juillet 1424). Il le dota de revenus et de livres. Cette donation fut confirmée par une bulle de Martin V du 23 janvier 1427. Nous avons l'inventaire de la bibliothèque que Brogni réunit pour son collège; elle comprend presque uniquement des livres de théologie, de liturgie et de droit; le nouveau mouvement d'idées ne se fait pas sentir dans ce choix. Le cardinal d'Ostie voulait sans doute favoriser les études, mais on ne saurait sans exagération le compter parmi les promoteurs de l'humanisme.

Tout autre était Branda, cardinal de Saint-Clément, puis évêque de Porto. Le rôle important qu'il joua dans l'Église pendant sa longue vie de quatre-vingt-dix ans, les nombreuses missions qu'il remplit dans de loin-

1. FOURNIER, *Statuts des Universités françaises au Moyen Age*, II, 389-393.

tains pays, notamment en Hongrie où il séjourna trois ans (1411-1414), ne l'empêchèrent pas de cultiver son goût pour les lettres et les arts. Vespasiano da Bisticci, qui semble avoir vécu dans sa familiarité, nous dit qu'il se faisait faire la lecture pendant ses repas, pour discuter ensuite des questions de théologie, de morale ou de droit canon. Il consacrait aussi à la lecture la plus grande partie de ses veilles. Il se plaisait à réunir à sa table ou dans son entourage des hommes d'esprit ou de science [1], et mettait à leur disposition son influence et sa fortune.

Il s'efforça de favoriser les études. Légat en Hongrie [2], il conçut vainement le projet de fonder pour ce royaume une université à Vezprim. Plus heureux en Italie, il institua en Lombardie, à Castiglione d'Olona, sa patrie, un collège pour les jeunes gens pauvres qui voulaient aborder les hautes études sacrées ou profanes, et il le dota de revenus suffisants pour assurer son avenir et celui de ses étudiants. Il y réunit une bibliothèque fort importante, et avec une grande libéralité, il décida qu'elle serait à la disposition, non seulement des élèves du collège, mais encore « de tous ceux qui voudraient se donner une culture littéraire [3] ». Il avait un goût marqué pour les manuscrits, soit qu'il s'en servît lui-même, soit qu'il en fît de riches présents; il en fit exécuter plusieurs avec le plus grand soin par les meilleurs copistes et miniaturistes de son temps. La bibliothèque de Castiglione d'Olona en possédait plusieurs. M. Vaisz [4]

1. Vespasiano, *Card. Branda*, 118-120. « Fu molto volto a prestar favor agli uomini dotti. »

2. Vaisz, *Un codice dantesco in Ungheria.* (*Giornale della lett. ital.*, II, 360.)

3. Vespasiano, *loc. cit.*

4. Vaisz, *op. cit.*, p. 360 et suiv.

en a reconnu un en Bohême, dans la bibliothèque du lycée d'Eger; c'est la traduction latine de la Divine Comédie, par Jean de Serravalle, évêque de Fermo. Ce manuscrit, d'une belle exécution artistique, date de 1417, et il a dû être donné par le cardinal au roi de Hongrie, Sigismond, au cours d'une de ses missions.

Branda était aussi ami des arts. Il fit réparer un grand nombre d'églises, en particulier celles qu'il tenait en bénéfice; il les fournit de beaux ornements, acheta ou commanda pour elles des livres de chœur[1]. Nous avons un exemple de ces travaux dus à la magnificence du cardinal; c'est l'église qu'il fit bâtir à Castiglione d'Olona et qu'il dédia à Notre-Dame du Rosaire et aux deux diacres martyrs, saint Laurent et saint Étienne. Sur la façade principale, il fit placer un bas-relief de marbre qui représente la Vierge et l'Enfant Jésus, bénissant le cardinal Branda agenouillé devant eux; à leurs côtés, se trouvent un pape, saint Laurent, saint Étienne et saint Ambroise. Cette œuvre de sculpture est datée de 1428. L'intérieur de l'église fut décoré à fresques par le peintre florentin Masolino[2]. Dans le baptistère, les quatre compartiments de la voûte portent les quatre docteurs de l'Église latine, et sur les murs sont représentés des faits de la vie de saint Jean-Baptiste. Sur l'arc majeur, qui sépare la nef du chœur, l'artiste a peint la Sépulture de la Vierge, et de chaque côté des personnages debout. Le chœur, de forme octangulaire, a deux ordres de scènes : les unes, à gauche, sont tirées de la vie de saint Laurent, les autres, à droite, de celle de saint Étienne. Les fresques de la voûte sont consacrées à la vie de la sainte Vierge : on y voit le *Sposalizio,* l'Annonciation, la Nativité,

1. VESPASIANO, *loc. cit.*
2. On y lit cette inscription : MASOLINUS DE FLORENTIA PINXIT.

l'Adoration des Mages, l'Assomption et le Couronnement de la Mère de Dieu dans le ciel[1]. Ces peintures furent exécutées entre l'année 1422, date du commencement des travaux de construction, et l'année 1428, qui est mentionnée sur le bas-relief de la porte d'entrée sans doute pour faire allusion à l'achèvement de l'église [2].

Ce fut peut-être le même cardinal Branda qui appela à Rome Masolino et le chargea de décorer à fresques la chapelle de Sainte-Catherine, dans son église titulaire. Sur le mur de gauche, l'artiste représenta la jeune martyre alexandrine au milieu des savants qu'elle émerveillait par sa science, devant les juges qui la condamnèrent, et au moment où elle allait subir son supplice; sur l'autre, la Crucifixion, avec les larrons, la Madeleine, les saintes femmes soutenant la Vierge évanouie; dans les compartiments de la voûte, les quatre évangélistes et les quatre docteurs [3]. Il n'est pas tout à fait sûr que ce soit Branda qui les ait commandées. En 1420, en raison du schisme qui se terminait à peine, deux cardinaux ayant appartenu aux deux obédiences différentes, Branda et Gabriel Condulmier, portaient le titre de Saint-Clément. Lequel a ordonné, en cette année, la décoration de la chapelle Sainte-Catherine? Branda semble se désigner par le goût qu'il avait toujours témoigné pour les arts, surtout si l'on considère que l'auteur de ces peintures est le même qui,

1. Peluso, *La chiesa di Castiglione e le opere d'arte che contiene*, Milan, 1874.

2. Vasari, II, 271.

3. Crowe et Cavalcaselle, II, 283. Ces deux auteurs attribuent ces fresques à Masaccio qui les aurait exécutées au début de sa carrière. Mais les études récentes de M. Franz Wickhoff rendent cette attribution impossible et moutrent bien que Masolino est l'auteur de la décoration de cette chapelle. Franz Wickhoff, *Die Fresken in der Capelle der heil. Katharina in S. Clemente zu Rom.* (*Zeitschrift für bildende Kunst*, XXIV, 12.)

huit ans plus tard, devait décorer, à la demande du même cardinal, l'église de Castiglione. Mais devenu le pape Eugène IV, le cardinal Condulmier devait aussi se montrer un protecteur éclairé des arts, et il est possible qu'il en ait eu le goût dès son cardinalat. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces peintures excitèrent l'admiration, contribuèrent à aviver à Rome l'inspiration artistique, et que c'est à la générosité d'un cardinal que l'on en fut redevable.

Le cardinal Louis Alaman, archevêque d'Arles, fut, comme Branda, un ami du beau, sachant à merveille distinguer ceux qui pouvaient le mieux l'exprimer; il le prouva pendant sa légation à Bologne. La grande œuvre de reconstruction de la basilique San-Petronio se poursuivait toujours; il s'agissait, en 1424, d'entreprendre l'exécution de la principale porte de l'église. Pour les sculptures qui devaient l'orner, Alaman s'adressa à Jacopo della Quercia. Illustre parmi les artistes de son temps, grâce aux œuvres dont il avait décoré les églises et les villes de la Toscane, rénovateur de la sculpture qu'il avait ramenée à l'antiquité et à la nature, vrai précurseur de Donatello, Jacopo della Quercia était à l'apogée de sa gloire, lorsque, en 1425, il vint à Bologne. Le contrat entre l'artiste et le légat fut signé le 28 mars, et l'on convint du prix de 3.600 florins pour l'exécution de la porte de San-Petronio. Jacopo della Quercia y travailla douze ans, jusqu'à sa mort en 1438. C'est de lui que sont les feuillages qui encadrent l'entrée et les scènes tirées de l'Ancien Testament qui la décorent; sur le tympan, la Vierge et l'Enfant Jésus sont représentés entre saint Pétrone et un autre saint.

1. VASARI, II, 115.

Louis Alaman témoigna d'un goût aussi éclairé pour les lettres que pour les arts, puisqu'il sut attirer chez lui Filelfe. Il lui fit un accueil si honorable que Filelfe se plut à le décrire à ses amis. Parti de Venise le 13 février 1428, il était arrivé dans sa nouvelle résidence le 17; « le surlendemain, écrit-il à Aurispa, je reçus la visite du trésorier apostolique Alberti, de l'antique et illustre famille florentine des Alberti ; ce célèbre jurisconsulte, doué des plus hautes qualités, m'était envoyé par le légat Louis Alaman, cardinal d'Arles. Après m'avoir salué avec la plus aimable courtoisie, il m'invita à l'accompagner chez le cardinal, qui, m'assurait-il, était très désireux de me voir; et lorsque je me trouvai devant le légat, il m'accueillit avec une telle aménité et de tels honneurs qu'il est impossible d'imaginer une réception plus agréable et plus honorable. Puis, spontanément, il me fit les offres les plus brillantes ; je ne vous les énumère pas, de peur de paraître trop vaniteux. Bref, je suis chargé d'enseigner à Bologne l'éloquence et la philosophie morale, avec un traitement de quatre cent cinquante ducats, dont trois cents me seront payés par le trésor et cent cinquante par la cassette privée du légat. Autant qu'on en peut juger, ce début est du meilleur augure [1]. » Ces heureux présages ne devaient pas se réaliser; moins de huit mois plus tard, les troubles de Bologne déterminaient Filelfe à aller chercher une vie plus sûre à Florence.

Ce ne fut pas sans regrets que les représentants du pape apprirent cette résolution de Filelfe ; ils essayèrent même de s'opposer de force à son exécution. Dominique Capranica, qui, sous le pontificat suivant, devait être l'honneur du Sacré-Collège, commandait, à la fin de

1. FILELFE, *Epist.*, I, p. 4.

1428, les troupes pontificales qui assiégeaient Bologne révoltée. Espérant s'emparer bientôt de la ville et y garder l'illustre humaniste qui pensait à la quitter, il refusa à Filelfe le sauf-conduit qu'il avait demandé pour se rendre à Florence; ce ne fut qu'après plusieurs mois qu'il se décida à le lui donner[1].

Comme le palais du légat, le palais épiscopal de Bologne était un centre de vie intellectuelle. L'évêque Nicolas Albergati, cardinal de Sainte-Croix, avait confié la direction de sa maison à un jeune homme qu'il avait distingué parmi les étudiants de l'Université, ordonné et pris pour secrétaire, Thomas de Sarzane, celui-là même qui, trente ans plus tard, devait s'asseoir sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Nicolas V. Maître Thomas entreprit, au nom de son évêque, la reconstruction du palais épiscopal, tel que nous le voyons aujourd'hui. Il contribua aussi sans doute à constituer ce groupe d'humanistes qui vivaient dans la familiarité d'Albergati. Dans le nombre, mentionnons Filelfe qui, pendant son court séjour à Bologne, fut admis dans cette intimité; Albergati lui témoigna une telle bienveillance et lui inspira un tel respect que, quinze ans plus tard, malgré son penchant à l'ingratitude, Filelfe devait faire en termes émus son oraison funèbre. Dans ce milieu de lettrés, on distinguait aussi un jeune homme qui avait dû quitter sa ville de Sienne et sa famille ruinée pour chercher fortune à Bologne. Il avait trouvé auprès d'Albergati une paternelle hospitalité qui lui permettait de poursuivre ses études et de commencer la carrière littéraire et politique qui devait le conduire, lui aussi, au souverain pontificat. C'était Æneas Silvius Piccolomini, dans la suite

1. *Epist.*, 13 févr. 1429, 5 avril 1429, p. 8 v°.

pape sous le nom de Pie II. L'évêque de Bologne mettait à la disposition de ses protégés non seulement sa bourse et son palais, mais encore toute son influence auprès du pape et des princes. Il leur prodiguait avec ses encouragements toute sa tendresse; et ce fut toujours avec émotion que, parvenus aux plus hautes situations dans la république des lettres et dans l'Église, ils se rappelèrent leur séjour au palais épiscopal de Bologne [1].

Le cardinal Jourdain Orsini mérite de figurer au premier rang parmi les cardinaux artistes et lettrés de ce temps. Il avait joué un très grand rôle dans l'Église, en particulier pendant le concile de Constance, et s'était acquitté d'importantes légations. Sous Martin V et sous Eugène IV, il fut assurément l'un des membres les plus influents et les plus respectés du Sacré-Collège. Il mit son immense fortune à la disposition de ceux qui partageaient ses goûts délicats. Il voulut réunir en sa bibliothèque une riche collection de manuscrits, et, pour cela, se mit en rapports non seulement avec les lettrés de la cour pontificale, mais encore avec les plus illustres savants de l'Europe. Encouragé par les découvertes d'œuvres anciennes qui avaient été faites par Pogge, Aurispa, Landriano, évêque de Lodi, Capra, évêque de Crémone, et plusieurs autres humanistes, il ordonna à son tour des recherches dans les bibliothèques de France et d'Allemagne. En France, il acheta lui-même la Cosmographie de Ptolémée. Mais ce fut en Allemagne, en 1429, qu'il trouva le joyau de sa collection. Il était entré en relations avec Nicolas de Trèves, qui avait autrefois aidé Pogge dans ses belles découvertes d'auteurs an-

1. CIACCONIUS, II, 853. — VESPASIANO, *Vie de Nicolas V.*

ciens; bientôt il l'admit dans sa familiarité [1]. Envoyé en explorateur en Allemagne, Nicolas en rapporta une importante liste de manuscrits qu'il croyait possible d'acheter pour le cardinal; dans le nombre se trouvaient des œuvres de Cicéron, d'Aulu-Gelle, de Quinte-Curce, de saint Cyprien. Mise en éveil par Pogge, l'attention d'Orsini se porta sur un manuscrit qui contenait des comédies de Plaute, et il donna mission à Nicolas de le lui procurer. Vers la Noël 1428, Nicolas revint avec le précieux ouvrage. La découverte était si importante que plusieurs humanistes se refusèrent tout d'abord à y croire : on n'avait jusqu'alors que huit comédies de Plaute et le manuscrit en contenait seize, dont douze n'étaient pas encore connues [2]. Lorsque la nouvelle s'en fut répandue, ce fut dans le monde des humanistes une explosion d'enthousiasme comme celle qu'avaient déterminée, en 1415, les trouvailles de Pogge et de ses compagnons à Constance. De tous côtés, on écrivit à Orsini pour obtenir de lui la permission de copier ces œuvres inédites du comique latin. Pogge à Rome, Niccolo Niccoli à Florence, Barzizza à Milan, Guarino à Ferrare adressèrent leurs suppliques au cardinal, soit directement, soit par l'intermédiaire de leurs princes et de leurs protecteurs. Désireux de se charger lui-même de cette édition, Orsini refusa d'abord, mais bientôt, il ouvrit ses trésors littéraires à ses amis, pour les mettre après sa mort à la disposition de tous. On s'explique dès lors, malgré leurs exagérations oratoires et adulatrices, les éloges dont les humanistes l'accablèrent. « Depuis bien des années, lui écrivait Lapo da Castiglionchio, vous

1. Guarino dit que Nicolas de Trèves était le secrétaire du cardinal.
2. Voigt, I, 257. — Sabbadini, *Notizie di alcuni umanisti* (*Giornale storico della lett. ital.*, V, p. 174).

êtes le premier non seulement qui s'efforce de restaurer la langue latine, mais qui l'ait en effet restaurée en grande partie. Sur le déclin de l'âge, vous avez entrepris les voyages les plus coûteux et les plus dangereux, vers les régions les plus lointaines, pour retrouver, dans les lieux où ils étaient cachés, les trésors de l'antiquité. Vous avez arraché à l'oubli les noms de beaucoup de grands hommes du temps passé, et vous avez ramené à la lumière non seulement des œuvres inconnues d'auteurs connus, mais encore des œuvres d'auteurs dont nous n'avions pas même lu ou entendu le nom. Vous seul, par vos efforts, avez formé une collection d'écrits utiles si considérable qu'il y en a suffisamment pour donner de l'occupation aux savants de plus d'une ville[1]. »

1. Cité par PASTOR, I, 181.

CHAPITRE VI

EUGÈNE IV ET LES ARTS

(1431-1447)

Le successeur de Martin V, Eugène IV, continua ses traditions. Si le nouveau pape n'était pas un fin lettré, comme devaient l'être la plupart de ceux qui occupèrent immédiatement après lui la chaire pontificale, il se sentait du moins un goût très marqué pour l'étude. Il avait toujours des livres à son chevet, et, avant de s'endormir ou pendant ses insomnies, il s'en faisait donner un et lisait, assis sur son lit, son livre appuyé sur un pupitre, entre deux flambeaux[1]. Aussi avait-il accumulé dans son esprit de nombreuses connaissances, surtout en histoire. Il aimait la société des lettrés, nous dit Platina, et il leur fit une part de faveur dans les libéralités dont il était si prodigue. Comme Martin V, il recherchait le luxe et l'apparat; mais ce n'était pas pour satisfaire ses aises personnelles, puisque, dans la vie privée, il avait conservé ses habitudes austères de religieux et que sa simplicité

1. VESPASIANO, p. 18. — PASTOR, I, 293.

7.

et sa frugalité lui avaient fait donner par son entourage le surnom d'*Abstemius.* S'il goûtait la magnificence, c'était pour augmenter le prestige de l'Église et du Saint-Siège. Aussi devait-il, plus encore que Martin V, faire appel à tous les genres d'artistes pour embellir de leurs chefs-d'œuvre la capitale du monde chrétien, et rehausser de leur présence et de leurs travaux l'éclat de la cour pontificale. Enfin les circonstances le mirent en rapports avec le monde oriental et la civilisation grecque, lorsqu'il convoqua à Florence les représentants du byzantinisme pour sceller l'union des Églises, et ainsi, il contribua grandement à fournir aux artistes de beaux sujets d'inspiration et à ouvrir aux lettrés les trésors, encore peu explorés, de la littérature grecque.

Malheureusement, les troubles de toutes sortes qui agitèrent son pontificat, ne lui permirent pas de mettre à exécution tous ses projets. Ce n'était pas lorsque le concile de Bâle déclarait le schisme par l'élection de Félix V, et privait pour quelques années Eugène IV d'une partie de ses revenus; lorsque les Romains, toujours turbulents, forçaient le pape à prendre la fuite sous un déguisement de moine et à demander l'hospitalité à plusieurs villes italiennes; lorsque enfin les seigneurs révoltés et les condottieri, tels que François Sforza, envahissaient les États de l'Église et en occupaient la plus grande partie, enlevant au pape ses meilleures ressources et l'obligeant à des frais de guerre considérables, qu'Eugène IV pouvait donner libre cours à ses goûts artistiques, demander pour ses palais et ses églises des chefs-d'œuvre aux maîtres de la peinture ou de la sculpture, et étendre sur l'humanisme sa bienfaisante protection.

Malgré ces difficultés de toute sorte, il n'en continua

pas moins les grands travaux entrepris par Martin V; et tout d'abord au Vatican.

Il y poursuivit les réparations déjà commencées à la toiture, au portique et à la fontaine de la basilique. Il fit refaire la mosaïque de la façade, comme le prouve son écusson, qui y figura jusqu'à la reconstruction de l'église au XVI[e] siècle. Dans la Vie de Michelozzo Michelozzi, Vasari nous dit[1] que cet artiste dessina le modèle de six fenêtres que Cosme de Médicis fit refaire à ses frais sur la façade de la basilique de Saint-Pierre, sans doute pendant les réparations qu'y ordonna Eugène IV. Enfin, dans sa *Roma instaurata*[2], Blondus compare les travaux de restauration entrepris par ce pape à Saint-Pierre à ceux qu'y avait ordonnés, six cents ans auparavant, l'illustre fondateur de la cité léonine, Léon IV. Si nous ne devons pas prendre à la lettre ces exagérations d'un panégyriste, nous pouvons cependant juger de l'importance de ces travaux d'après le spécimen qui nous en reste encore, les portes de bronze de la façade principale. Le pape les commanda à deux Florentins, Antoine Averulino, dit Filarète, et à maître Simone. Le premier de ces artistes, qui a eu la plus grande part à cette œuvre, puisque c'est lui qui l'a signée[3], nous est connu. Ayant débuté à Florence comme élève de Ghiberti, sous les ordres duquel il travailla aux portes du baptistère, il devait plus tard se consacrer particulièrement à l'architecture. Quant à son collaborateur Simone, la critique n'a pas encore réussi à l'identifier; pour les uns, c'est l'orfèvre florentin Simone Ghini;

1. VASARI.

2. BLONDUS, *Roma instaurata*, I, 55.

3. Sur l'une de ces portes est gravée cette inscription : ANTONIVS PETRI DE FLORENTIA FECIT, MCCCCXLV.

pour d'autres, c'est Simone di Andrea; d'autres enfin nient son existence. Le travail n'est guère antérieur à 1439, puisque les principales scènes qui y sont retracées, rappellent le concile de Florence et l'union des Églises qui eut lieu cette année-là. Il était terminé en 1445, puisque, le 26 juin, selon les uns, le 14 août, selon les autres, de cette même année, eut lieu la mise en place de l'œuvre [1]. Les portes comprennent quatre grands sujets et quatre plus petits : les premiers représentent, assis sur leurs trônes, d'un côté le Sauveur, de l'autre la Vierge, et au-dessous saint Paul tenant le glaive, instrument de son martyre, et saint Pierre, remettant les clefs à Eugène IV agenouillé devant lui. Les seconds retracent la Décapitation de saint Paul, la Crucifixion de saint Pierre et deux scènes mémorables du pontificat d'Eugène IV : d'un côté, le couronnement de l'empereur Sigismond à Rome; de l'autre, la réception à Florence des ambassades orientales et la proclamation de l'union des Églises. Les deux battants sont bordés de volutes et de rinceaux, au milieu desquels l'artiste a sculpté des scènes épisodiques dont il a emprunté les sujets aux Fables d'Ésope et aux Métamorphoses d'Ovide, telles que le Loup et la Cigogne, Jupiter et Ganymède, Héro et Léandre, la Nymphe et le Centaure, Léda et son Cygne. Enfin, la signature de l'artiste, deux distiques en l'honneur d'Eugène IV et d'autres inscriptions plus brèves complètent la décoration de ces portes.

Lorsqu'elles furent posées, elles excitèrent l'admiration. Blondus célébrait « la magnificence et l'art exquis de ce travail » et l'humaniste Maffeo Vegio, qui était alors chanoine de Saint-Pierre, vantait de son côté

1. MÜNTZ, *Les Arts à la cour des Papes*, I, 41. — VASARI, II, 45. Note de Milanesi.

« l'exécution admirable de ce chef-d'œuvre [1] ». La critique de nos jours s'est montrée plus sévère et plus juste. On a fait remarquer que les motifs d'ornementation, tels que les bordures des portes, sont lourds, que les figures manquent d'expression et les scènes historiques de vie. On a insisté [2] sur le mauvais goût qui a fait emprunter à la mythologie la décoration de l'entrée principale de ce vénérable sanctuaire chrétien, et l'on a reproché à l'artiste d'avoir juxtaposé, dans une inconvenante promiscuité, la Vierge et Léda, saint Pierre et Ganymède, Jupiter et le Christ. Toutefois, si cette œuvre témoigne d'un tact peu délicat et d'un art médiocre, elle n'en est pas moins une preuve de l'importance des travaux qu'Eugène IV commanda pour la basilique de Saint-Pierre.

Il demanda d'autres portes, mais de bois, au sculpteur dominicain, Antoine de Viterbe. Elles représentaient la plupart des sujets que Filarète a exécutées sur les siennes : le Sauveur, la Vierge, saint Pierre, saint Paul, le couronnement de Sigismond, les Éthiopiens, les Grecs, et il est possible que l'un de ces travaux ait servi de modèle à l'autre. Nous ne pouvons cependant pas l'affirmer, car l'œuvre d'Antoine de Viterbe a disparu au XVIe siècle, avec l'ancienne basilique, et nous ne la connaissons que par les descriptions qu'en firent les archéologues Grimaldi et Torrigio [3].

Outre ces réparations faites au grand œuvre de la basilique, Eugène IV ordonna, pour l'intérieur de l'église, des constructions nouvelles ou d'importants embellissements. Il fit édifier une partie de la sacristie [4];

1. BLONDUS, *Roma instaurata*, I, 55. — MÜNTZ, *op. cit.*, I, 42.
2. PASTOR, I, 365.
3. MÜNTZ, *op. cit.*
4. BLONDUS, *loc. cit.*

mais surtout, il transforma l'une des chapelles avec le concours de son neveu, Pierre Barbo, cardinal de Saint-Marc. Avant la destruction de Saint-Pierre par Jules II, on voyait dans le bas côté du midi, un autel dédié à la Vierge et aux apôtres saint Pierre et saint Paul; c'est là que devait être mis le tombeau d'Eugène IV, comme nous le prouve l'épitaphe qu'y avait fait poser son neveu[1].

Pendant les quatorze ans de son pontificat, Martin V avait rarement habité le palais apostolique du Vatican; il lui avait préféré le palais de sa famille, près de l'église des Saints-Apôtres, ou le château fort que les Colonna avaient édifié dans les montagnes du Latium, à Genazzano. C'était sans doute l'une des conséquences de cet esprit de famille qu'il poussa jusqu'au népotisme. Mais c'était aussi parce que le Vatican, malgré les réparations les plus urgentes qu'y avaient faites les papes du grand schisme, était délabré et difficilement habitable[2]. Eugène IV le répara en commençant par la toiture; il y fit construire les bâtiments de la Monnaie pontificale, (Zeccha) sur l'emplacement de l'ancien clocher de la basilique, et, tout à côté, il fit aménager pour le palais une entrée digne de lui, avec un très beau portail[3].

Les documents financiers publiés par M. Müntz, mentionnent aussi l'érection d'une chapelle pontificale du Saint-Sacrement, et Vasari nous dit qu'elle était au Vatican « in palazzo[4] ». Elle fut édifiée, dès 1433, sous la direction de l'architecte du palais, le maître vénitien Antonio Riccio. Des vitraux y furent peints, comme dans le reste du palais, par frère Jean de Rome; un

1. LAURENTIUS DIONYSIUS, *Sacrarum Vaticanæ basilicæ cryptarum monumenta*, I, p. 95, tab. 37.
2. CIACCONIUS, II, 876.
3. BLONDUS, *op. cit.*, I, 27.
VASARI, IV, 35.

certain maître Baptiste fut chargé de l'ornementation et des dorures[1]. Enfin, pour la décoration à fresques de la chapelle, le pape s'adressa au pieux et suave fra Angelico (1445). L'illustre artiste dominicain était alors à l'apogée de son talent; âgé de cinquante-huit ans, moine depuis trente-huit ans, il avait déjà semé de ses chefs-d'œuvre les églises et les couvents de la Toscane et de l'Ombrie. Il venait de décorer les portes d'entrée, le réfectoire et les cellules de son couvent de Saint-Marc. Pendant son séjour à Florence, Eugène IV avait pu voir les œuvres si nombreuses, si belles et débordantes de piété de cet artiste à l'âme profondément chrétienne. A son appel, fra Angelico vint s'établir au Vatican avec deux de ses disciples, Jacopo da Forli, et Benozzo Gozzoli. Il est grandement regrettable qu'il ne nous reste rien des peintures qu'ils y exécutèrent. Sous Paul III, la chapelle d'Eugène IV fut entièrement détruite pour faire place au grand escalier, et l'art simple et sincère du religieux dominicain était déjà si peu goûté par la Renaissance païenne qu'on ne pensa à garder ni les originaux ni même des copies de ses fresques. Eugène IV, dont l'âme n'avait pas été pénétrée par le paganisme renaissant, semble avoir au contraire apprécié son inspiration si chrétienne. D'après le témoignage de Vasari[2], il aurait voulu élever fra Angelico au siège archiépiscopal de Florence, à la mort de Zabarella (1445), et seule l'humilité du religieux le fit renoncer à son projet[3].

1. MÜNTZ, *op. cit.*, p. 39-40.

2. Vasari attribue, il est vrai, cette pensée à Nicolas V; mais en cela il se trompe sûrement; car Angelico étant mort en 1448, ce ne fut qu'à la vacance du siège de Florence de 1445 — c'est-à-dire sous Eugène IV — qu'on put penser à Angelico pour cette dignité.

3. Il alla chercher dans le même ordre le nouvel archevêque; ce fut aussi un esprit d'élite et un saint, saint Antonin.

A Saint-Jean de Latran, comme à Saint-Pierre du Vatican, Eugène IV poursuivit les embellissements ordonnés par son prédécesseur. Il renforça les colonnes de la nef et leur fit porter des arcades, « recherchant ainsi, nous dit Panvinio[1], à la fois la solidité et la beauté de l'église ». Pisanello continua dans la nef les fresques qui lui avaient été commandées par Martin V : les registres de la Chambre mentionnent des paiements faits, le 28 février 1432, « à maître Pisano, peintre de l'église Saint-Jean de Latran » ; un autre mandat lui est délivré « pour les peintures faites ou à faire dans l'église Saint-Jean de Latran ».

Pendant que les embellissements de la nef se poursuivaient ainsi, on reconstruisait l'abside. Commencés en 1437, les travaux furent terminés en 1439 ; les matériaux de la construction furent fournis par le Colisée[2]. Eugène IV se préoccupa aussi des édifices importants qui encadraient la basilique de palais, d'églises, d'hôpitaux et de sacristies. Il fit restaurer[3] le portique qui réunissait la grande basilique au *Sancta Sanctorum*, et construisit sur les flancs de l'église une nouvelle sacristie. Le *patriarchium* qui avait servi de résidence au Saint-Siège pendant plusieurs siècles, et qui avait été définitivement délaissé pour le Vatican, dès la fin du XIIIe siècle, était en grande partie ruiné ; encore quelques années d'abandon, et il aurait été à jamais inhabitable. Eugène IV entreprit de le remettre en état[4]. Il restaura tout d'abord l'*aula*, cette grande salle de réception à l'abside décorée de mosaïques, qui avait servi aux festins donnés par le

1. *De septem ecclesiis*, p. 115.
2. Müntz, *op. cit.*, II, 48.
3. Platina, *Vie d'Eugène IV*.
4. Blondus, *op. cit.*, I, 85.

pape dans les grandes solennités et en particulier le jour du sacre des empereurs. Il consacra ensuite de grandes sommes à refaire les autres parties endommagées du palais[1].

Désireux d'assurer à la basilique du Latran un ser vice régulier, Eugène IV remplaça les chanoines séculiers, qui la desservaient mal, par des réguliers[2]. Il fallut donc construire un grand monastère. Blondus vante l'importance de cette construction[3], qui s'étendait de l'église aux murs de la ville, jusqu'à la porte de Gabies qu'il fallut fermer. L'édifice était entièrement neuf « *a fundamentis* », puisque le même auteur nous décrit les découvertes archéologiques qui furent faites, lorsqu'on creusa les fondations.

Ce fut sans doute à l'occasion de ces grands travaux entrepris au Latran qu'Eugène IV fit venir à Rome, en 1433, Donatello. D'après Vasari[4], l'illustre sculpteur florentin vint examiner le tombeau de Martin V qui venait d'être exécuté par maître Simone. Cet artiste que l'on a désigné à tort comme le frère de Donatello, pourrait plutôt être identifié avec celui qui collabora avec Filarète aux portes de bronze. Sur une dalle sculptée, il avait représenté en relief la statue couchée de Martin V revêtu de ses ornements pontificaux. Avant de la couler en bronze, il voulut avoir l'avis d'un maître[5] et ce fut lorsque Donatello eut donné à l'œuvre de Simone son approba-

1. Blondus, *op. cit.*
2. Il ne faisait d'ailleurs que reprendre une ancienne tradition, puisque dans les temps de la domination byzantine, les basiliques patriarcales de Rome, et en particulier le Latran, étaient desservies par les religieux des monastères qui leur étaient rattachés.
3. Blondus, *op. cit.*
4. Vasari.
5. Perkins, *Les sculpteurs italiens*, p. 278.

tion, qu'elle fut définitivement achevée et placée dans la confession de Saint-Jean de Latran où elle se voit encore.

Donatello arriva à Rome peu avant l'empereur Sigismond, qui venait y recevoir du pape la couronne impériale. Il fut chargé avec Simone de veiller à l'organisation artistique des fêtes qui furent données à cette occasion. Son amour de l'antiquité et l'étude détaillée qu'il entreprit de la sculpture classique, dont Rome possédait alors de nombreuses œuvres, lui firent prolonger son séjour. Il en profita pour exécuter lui-même certains travaux qui sont comme les marques de son passage. Pour la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, au baptistère du Latran, Eugène IV lui commanda une statue du Précurseur, en bois. Elle disparut lorsqu'en 1772, on en fit faire une copie par Valadier. M. Gnoli croit cependant en avoir retrouvé l'original dans la sacristie de la basilique [1]. Ce saint Jean ne rappelle en rien l'ascétisme du dernier des Prophètes; il ressemble plutôt au type de Jupiter; en le faisant, l'artiste était sous l'influence des modèles classiques qu'il étudiait. Le pape lui demanda aussi un tabernacle pour la chapelle de Sainte-Marie des Fièvres du Vatican; cette œuvre se trouve aujourd'hui à Saint-Pierre dans la chapelle des bénéficiers. Enfin, le maître florentin sculpta dans l'église de l'Ara Cœli la dalle tombale de Jean Crivelli de Milan, archidiacre d'Aquilée et abréviateur des lettres apostoliques, mort le 28 juillet 1432. L'inscription (*opus Donatelli florentini*) ne laisse aucun doute sur le nom de son auteur [2].

1. Toutefois, M. Gnoli garde encore quelques doutes sur l'authenticité de cette statue.

2. Gnoli, *Le opere di Donatello in Roma*. (*Arch. storico dell' arte*. I, 24 et 31.)

C'était dans le couvent dominicain de la Minerve qu'avait eu lieu le conclave de 1431, et dans son église que l'élection d'Eugène IV avait été proclamée; est-ce en souvenir de ces événements que le pape se détermina à faire, en 1437, quelques réparations à cette église, et à placer son portrait dans le cloître, vers 1445? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Eugène IV prouva une fois de plus la sûreté de son goût, en confiant cette œuvre à Jehan Foucquet. En effet, si l'inspiration mystique de fra Angelico convenait à merveille à la décoration d'une chapelle du Saint-Sacrement, la manière nettement réaliste de Jehan Foucquet était de mise pour un portrait. Lorsque Eugène IV le fit venir de Tours, notre vieux peintre français était à l'apogée de sa gloire; il venait apparemment de faire le beau portrait de Charles VII qui est au Louvre; « personne, disait le Florentin Florio, qui le visita à Tours, ne brossait comme lui un portrait d'homme, lui communiquant la vie et la finesse ». Eugène IV se fit représenter jusqu'à la taille, les mains croisées l'une sur l'autre. Le tableau, une fois achevé, fut envoyé au couvent de la Minerve; il disparut au XVIII[e] siècle; il ne nous en reste qu'une gravure imparfaite, dans l'ouvrage consacré par Panvinio aux pontifes romains[1].

En appelant Jehan Foucquet à Rome, Eugène IV le mit en contact avec l'antiquité classique et les représentants de la Renaissance. N'ayant eu jusqu'alors d'autres modèles que les artistes de la miniature et du vitrail, le peintre français se lia d'amitié avec celui des maîtres italiens qui poussait le culte de l'antiquité jusqu'à une idolâtrie de mauvais goût, Filarète; et,

1. *XXVII pontificum romanorum elogia et imagines.* Rome, 1568. La *Gazette des Beaux-Arts* (1890, p. 277) reproduit cette gravure.

sans le suivre dans ses exagérations, il partagea sa passion pour l'art classique. Il put surtout admirer à Saint-Jean de Latran les œuvres de Pisanello et de Gentile de Fabriano, qui marquaient une si heureuse transition entre l'esthétique du Moyen Age et celle de la Renaissance déjà consciente d'elle-même. Il vit et étudia les ruines de Rome; il contempla les beaux paysages de l'Italie qui lui inspirèrent un vif amour pour la nature. Enfin, il apprit à connaître ces Orientaux venus si nombreux au concile de Florence, et qui donnaient aux Italiens le goût de l'exotisme. Ainsi, l'inspiration de Jehan Foucquet devint plus ample et plus sûre; la Renaissance marqua de son influence le disciple de génie de nos anciens imagiers. On s'en rend bien compte, lorsqu'on compare aux premières œuvres de Foucquet, quelle que soit d'ailleurs leur valeur, celles qu'il composa après son retour d'Italie, les Heures de Michel Chevalier, la grande Chronique de France, les Antiquités judaïques de Josèphe, le portrait du chancelier Juvénal des Ursins. C'était un grand service qu'Eugène IV avait rendu à l'école française naissante en appelant à Rome le plus ancien et l'un des plus illustres de ses peintres[1].

Il ne suffisait pas, pour protéger les arts, de favoriser ou d'activer l'éclosion de belles œuvres; il fallait encore rechercher et conserver les reliques de l'antiquité. Si les humanistes étudiaient avec respect les chefs-d'œuvre des littératures classiques pour y retrouver les pensers anciens et la pureté des langues latine et grecque, les artistes n'observaient pas avec une moindre curiosité les fragments de sculpture,

1. Ces considérations sont développées dans plusieurs articles de M. Bouchot sur Jehan Foucquet (*Gazette des Beaux-Arts*, 1890).

d'architecture, de décoration, qu'on retrouvait dans les ruines de l'ancienne Rome; la découverte d'un chapiteau, d'un sarcophage, d'une statue, d'un camée, avait dans le monde artistique le même retentissement que celle d'un manuscrit dans le monde lettré. Eugène IV comprit-il cette tendance qui ramenait les esprits de son temps à l'étude de l'antique, et la favorisa-t-il?

Il ne semble pas qu'il ait eu à ce sujet les vues nettes et précises que nous avons aujourd'hui. Sous son règne, les ruines ne furent pas plus protégées qu'elles ne l'avaient été sous ses prédécesseurs et qu'elles ne devaient l'être sous ses successeurs, s'appelassent-ils Nicolas V ou Pie II. Déjà dans les derniers jours du pontificat de Martin V[1], Pogge et son ami Loschi déploraient l'abandon où se trouvaient le Capitole et le Forum; le portique qui ornait autrefois le temple de Minerve, celui qui précédait sur le Forum le temple de la Concorde, avaient été détruits pour fournir des matériaux de construction[2]. Cette dévastation se poursuivit sous Eugène IV, particulièrement pendant les temps de guerre civile ou d'anarchie. Alors que les Romains n'hésitaient pas à s'approvisionner de marbres dans la basilique même de Saint-Pierre, comment auraient-ils respecté des ruines dont ils ignoraient le prix? Aussi retrouvons-nous dans la *Roma instaurata* de Blondus un écho des plaintes de Pogge.

Non loin de Sainte-Marie in Cosmedin, sur les pentes de l'Aventin qui regardent le Tibre, il existait de belles arcades de marbre antiques; il les vit détruire jusqu'aux fondations pour être transformées en chaux.

1. Urlichs, *Codex urbis Romæ topographicus*, 235-242. —
2. Blondus, *Roma instaurata*, I, 20.

Ailleurs, il déplore le délabrement où se trouvait, sur le Palatin, le Septizonium; et cependant cette partie du palais des Sévères avait encore trois étages superposés de colonnes[1]. Eugène IV lui-même se servit des monuments antiques comme de carrières et en fit extraire les matériaux réclamés par ses constructions. Le 10 octobre 1431, il permit au marbrier Jean de Pise de prendre les marbres nécessaires à la restauration du Vatican dans les murs qui s'élevaient encore « *in loco ubi fuit secca antiqua*[2] ». Un mandat de paiement cité plus haut nous prouve que les blocs qui servirent aux constructions du Latran furent extraits en grande partie du Colisée.

Dans certains cas cependant, Eugène IV témoigna de quelque sollicitude pour les vestiges de l'ancienne Rome. Lorsque l'on creusa les fondations du monastère du Latran, on découvrit à huit pieds sous les vignes, des restes bien conservés de maisons antiques. Le pape fit faire des fouilles qui mirent à jour des chambres voûtées avec leurs dallages, leurs colonnes, leurs revêtements de marbres variés, leurs statues. Cette découverte dut avoir quelque retentissement, car Blondus la signale avec admiration dans sa *Roma instaurata*[3]. Il mentionne aussi les travaux qui furent faits, de 1446 à 1447, au monument le plus important de l'architecture ancienne à Rome, le Panthéon. La coupole avait souffert de plusieurs tremblements de terre; elle était lézardée et menaçait ruines; le pape la fit consolider et restaurer la toiture. Le beau portique de l'entrée était enlaidi et obstrué par des boutiques sordides qui s'étaient nichées entre les colonnes; il les fit

1. BLONDUS, III, 59.
2. *Archivio storico italiano*, série III, t. III, p. 212.
3. BLONDUS, I, 86.

démolir, rendant ainsi à la colonnade sa beauté majestueuse[1]. Pour isoler entièrement l'édifice, il avait même l'intention de faire enlever encore toutes les maisons qui s'étaient adossées au Panthéon, mais la mort ne lui permit pas de réaliser ce projet; toutefois, les fouilles commencées autour du monument donnèrent d'heureux résultats. On découvrit deux urnes de porphyre, deux lions de basalte en style égyptien, des objets de bronze, un fragment de roue, un autre de cheval et une tête d'homme où l'on crut reconnaître un débris de la statue d'Agrippa[2].

De tout temps, l'Église a favorisé le développement des arts industriels et décoratifs. Elle leur a demandé les objets nécessaires au culte et les ornements de ses belles cérémonies. Ce sont ces richesses entassées par les siècles qui rendent si précieux encore, malgré les actes de vandalisme des huguenots et des révolutionnaires, les trésors des cathédrales et des abbayes. Plus éminents en dignité, plus riches aussi que tous les prélats, vivant au milieu d'une pompe encore plus grande, les papes ont toujours fait appel aux arts somptuaires; mais l'influence de la Renaissance accentua la faveur qu'ils leur témoignaient, en développant à la cour pontificale, comme chez les autres princes, l'amour du luxe et de la représentation. Ami du faste en public, autant qu'il était austère en particulier, Eugène IV se distingua par le soin qu'il mit à rehausser sa majesté de l'éclat des tiares précieuses, à envoyer de riches cadeaux aux cardinaux ou aux princes et à décorer de luxueuses tapisseries les salles du Vatican.

1. BLONDUS, III, 65.
2. EROLI, *Raccolta epigrafica, storica, bibliografica del Pantheon di Agrippa*, p. 265.

De toutes les pièces d'orfèvrerie qu'il fit exécuter, la plus précieuse fut la tiare qu'à l'exemple de Martin V, il demanda au célèbre sculpteur Ghiberti, pendant son séjour à Florence, à l'occasion du concile de 1439. Elle excita l'admiration des contemporains, et Ghiberti lui-même la décrit ainsi avec complaisance, dans ses Mémoires : « Le pape vint habiter la cité de Florence; il me commanda une mitre d'or dont le métal pesait quinze livres, les pierres précieuses cinq livres et demie; tout cela fut estimé par les joailliers de notre pays trente-huit mille florins. Ce n'étaient que rubis, saphirs, émeraudes et perles; sur cette tiare, étaient posées six perles grosses comme des noisettes. Elle portait de nombreuses figures et était très ornementée. Devant, était l'image de Notre-Seigneur, sur son trône, entouré d'anges; derrière, celle de Notre-Dame, siégeant pareillement au milieu d'anges; il y avait en outre les quatre évangélistes et, sur la bordure, une troupe d'anges; c'était une œuvre de la plus rare magnificence. » Outre cette tiare et celles qu'il tenait de ses prédécesseurs, notons encore celle qu'Eugène IV avait commandée, dès 1431, à l'orfèvre romain Nardo di Pietro di Domenico[1].

Les comptes de la Chambre apostolique nous donnent quelques détails sur les roses qui furent décernées, en 1435, à l'empereur Sigismond; en 1437, à la cathédrale de Florence, Sainte-Marie des Fleurs; en 1442, à Rinaldo Orsini, comte de Tagliacozzo; en 1444, au roi d'Angleterre, Henri VI. Nous y voyons que c'étaient de vrais objets d'art exécutés par les maîtres de l'orfèvrerie florentine, le plus souvent par Rinaldo Ghini;

1. GHIBERTI, *Commentaires*, p. 50. — VASARI, II, 236. — MÜNTZ, *La tiare pontificale*, p. 291.

leur valeur intrinsèque dépassait parfois cent florins (cinq mille francs); elles étaient, de plus, artistement ciselées et décorées. Nous avons aussi la description de l'épée qui fut donnée, en 1434, à la ville de Florence. Elle avait été faite par le joaillier Angelo di Cola dont l'humaniste Ambroise le Camaldule vante le goût et le talent; la lame était d'argent doré, la poignée de fer travaillé et de cristal, la gaine de bois sculpté; le tout était estimé environ cent florins.

Des circonstances imprévues déterminaient souvent le pape à quelque nouvelle libéralité. Lorsqu'il nommait un cardinal, il lui donnait un anneau, qui, parfois, était un objet d'art. A plusieurs reprises, il fit don à des églises de beaux reliquaires; l'inventaire du trésor de Saint-Pierre du Vatican mentionnait, comme venant d'Eugène IV, un reliquaire d'argent, contenant la tête de saint Sébastien; des pierres précieuses y étaient enchâssées, et l'on y avait ciselé les images des apôtres.

L'art de la broderie et de la tapisserie se développa avec celui de l'orfèvrerie. N'était-il pas nécessaire pour embellir les mitres et les ornements pontificaux, décorer de tentures les grandes salles de réception du Vatican, pourvoir de beaux étendards les armées et les cortèges de l'Église? C'était en Flandre et en Artois, dans les riches villes de Bruges, Gand, Arras, que cet art était le plus florissant; ce fut de là que l'influence de la Flandre pénétra jusqu'à la cour pontificale. Parmi les riches tentures que mentionnait l'inventaire du Vatican, se trouvaient des tapisseries historiées envoyées aux papes par le duc de Bourgogne Philippe le Bon. Déjà, en 1423, Martin V avait reçu du généreux duc [1] « six pièces de tapisseries faites et

1. Cité par MÜNTZ, *op. cit.*, I, 26.

ouvrées bien richement de plusieurs histoires de Notre-Dame; c'est à savoir, la première de l'Annonciation, la seconde de la Nativité, la tierce de l'Apparition, la quarte de la Circoncision de Notre-Seigneur, la Ve de l'Assomption de Notre-Dame, et la VIe du Couronnement d'icelle ». En 1442[1], Philippe envoya à Eugène IV « un drap de tapisserie historié de trois histoires morales du pape, de l'empereur et de la noblesse ». Le pape ne se contenta pas de ces dons magnifiques. Il eut auprès de lui un brodeur attitré, le dominicain Jean de Naples, qui, dès 1431, faisait pour Eugène IV nouvellement élu, une mitre. La manufacture du Vatican qui jeta plus tard un éclat si vif, lorsqu'elle eut pour dessinateur Raphaël lui-même, semble avoir existé dès le temps d'Eugène IV; et ainsi, grâce à la protection pontificale, cet art jusqu'alors propriété exclusive de l'Orient ou des pays du Nord, se fixa et se développa en Italie.

1. MÜNTZ, *op. cit.*, I, 63.

CHAPITRE VII

LES LETTRES SOUS EUGÈNE IV

Dans son histoire de la Renaissance, Voigt a porté sur Eugène IV un jugement bien net : d'après lui, l'ancien moine vénitien aurait subi ce mouvement littéraire beaucoup plus qu'il ne l'aurait favorisé. « Le courant humanistique n'avait pas pénétré dans sa cellule, il n'avait cure de la gloire mondaine qui faisait battre tant de cœurs... Alors même qu'il était obligé de confier le soin de reconquérir ou d'administrer ses États à des condottieri et à des cardinaux belliqueux, il ne composait que de moines son entourage. Les mineurs Observants, intrigants et hypocrites, selon l'expression de Pogge, fourmillaient autour de son trône ; c'est seulement au milieu d'eux qu'il se sentait à l'aise et heureux... Du reste, quelque faible que fût l'intérêt qu'il porta à l'humanisme, ce pape ne put pas se soustraire à ce courant irrésistible de son temps [1]. »

Dans ces lignes, Voigt se fait l'écho de certains humanistes du XV[e] siècle, tels que Pogge, qui regardaient comme des rivaux, et par suite comme des ennemis, tous

1. VOIGT, *op. cit.*, 29.

ceux qui partageaient avec eux la faveur des princes. Il réédite les injures et les calomnies que Pogge encore et d'autres humanistes, païens et dissolus, ont lancées contre l'idéal d'austérité chrétienne prêché et défendu contre eux par les moines et en particulier par les mineurs de l'Observance. En fait, Eugène IV favorisa plus encore que son prédécesseur Martin V, et presque autant que son successeur Nicolas V, le mouvement littéraire de la Renaissance. Sans tenir compte de ses préférences intimes, il étendit une protection généreuse sur tous les humanistes, qu'ils fussent de saints religieux, tels que le Camaldule Ambroise Traversari, ou de grossiers épicuriens comme Pogge; et si ses libéralités furent souvent entravées par les troubles et les luttes de son règne, du moins dispensa-t-il également aux uns et aux autres les ressources dont il disposait. On pourrait plutôt le blâmer d'avoir, malgré son austérité chrétienne personnelle, montré trop de condescendance pour des écrivains qui étaient les ennemis du christianisme et pour des œuvres qui en étaient la négation. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à énumérer quelques-uns des humanistes qui vécurent auprès de lui ou reçurent ses subsides.

Ce fut tout d'abord Ambroise Traversari. Né en 1386 d'une humble famille, dans un village de l'Apennin des Romagnes, il était entré dès l'âge de quatorze ans dans l'ordre des Camaldules, à Sainte-Marie des Anges de Florence[1]. Dans cette ville qui méritait déjà d'être appelée l'Athènes de l'Italie, ce couvent était un important centre de vie littéraire. Là, le jeune religieux

1. Ces renseignements sur Traversari sont empruntés à sa biographie par VESPASIANO, *Vite*, p. 242 et suiv.

étudia le latin et l'hébreu, et il suivit les cours de grec de Chrysoloras et d'un autre Byzantin, Démétrius Scarani, qui, réfugié en Italie, avait pris à Sainte-Marie des Anges l'habit camaldule (1417). Jusqu'en 1431, Ambroise consacra uniquement aux lettres les loisirs de sa vie religieuse, entretenant une volumineuse correspondance avec les écrivains du temps, recherchant et recueillant des manuscrits, traduisant un certain nombre d'auteurs latins ou grecs. Il vivait dans l'intimité des lettrés florentins, tels que Niccolo Niccoli, Cosme de Médicis, ou même des autres parties de l'Italie, tels que François Barbaro et Léonard Giustiniani, qui tous considéraient le couvent de Traversari comme un sanctuaire des lettres. Bientôt sa réputation d'humaniste se répandit au loin, et tout ce que l'Italie contenait d'esprits délicats tint à honneur d'entrer en relations avec le jeune Camaldule, ou d'aller le visiter dans son humble cellule. Ces succès ne tardèrent pas à éveiller la malveillance d'humanistes déjà connus qui surveillaient avec jalousie toute gloire naissante pouvant faire concurrence à la leur. Il ne faudrait pas chercher ailleurs l'explication des attaques injustes dont Ambroise fut l'objet de la part de Pogge et de Léonard l'Arétin. Il faisait cependant une part libérale de sa science à tous, en particulier aux moines de Sainte-Marie des Anges et aux jeunes Florentins, dans les leçons qu'il donnait au couvent. C'est de lui qu'apprirent le grec des religieux tels que frère Jacques Torna Quinci et des humanistes tels que Giannozzo Manetti.

Dès son avènement, Eugène IV remarqua ce lettré, qui était en même temps un saint religieux, et il voulut mettre à profit pour la plus grande gloire de l'Église ses talents littéraires et ses vertus chrétiennes.

Le généralat des Camaldules étant devenu vacant, il le lui conféra, avec la mission de rétablir chez ses moines les antiques observances. Répondant à l'appel du pape, Ambroise fit la visite canonique et la réforme des couvents de son ordre, profitant de ces inspections pour fouiller aussi les bibliothèques et consignant les résultats de ses recherches dans son journal de voyage l'*Hodœporicon*. En 1435, alors que la lutte était le plus vive entre la papauté et le concile de Bâle, et que l'on était à la veille d'une rupture et du schisme, Eugène IV voulut envoyer à Bâle une ambassade pour tâcher de ramener à des sentiments plus conciliants les Pères du concile, ou du moins leur président, le légat Césarini, et leur protecteur, l'empereur Sigismond. Cette mission, aussi délicate que grave, fut confiée à Traversari [1] qui s'en acquitta avec sagesse et dévouement. Pendant son séjour à Bâle, il sut forcer le respect de tous par la modération de son langage, la sainteté de sa vie, la hauteur de son intelligence; il y fut tenu en grand honneur, dit Vespasiano. Il sut prendre une telle influence sur le Père le plus éminent du concile, le cardinal légat Césarini, qu'il prépara son retour au parti pontifical; grâce à ses habiles négociations, de nouvelles soumissions se succédèrent si rapidement que l'assemblée finit par perdre tout caractère œcuménique.

De retour à Florence où résidait la curie, il fut appelé à une autre mission de confiance. Au commencement de 1438, le pape le chargea d'aller recevoir en son nom, à Venise, l'empereur et le patriarche de Constantinople qui venaient assister au concile

1. Sur le rôle de Traversari à Bâle, cf. *Concilium Basiliense. Studien und Quellen zur Geschichte des Concils von Basel*, I, 94, 133, 136, 143, 149, 151.

assemblé pour la grande affaire de la réunion des Églises. Nul ne convenait mieux à ce rôle que ce religieux latin, plus versé que tout autre dans la connaissance des lettres grecques. Il servit d'interprète aux Grecs et aux Latins. Lorsque Nicolas Secondinus de Négrepont, qui était chargé officiellement de ces fonctions, était absent, Ambroise Traversari le remplaçait. Sa science de la théologie orientale, sa connaissance des Pères de l'Église grecque lui faisaient jouer, du côté des Latins, le rôle que tenait Bessarion du côté des Grecs; ils étaient l'un et l'autre un lien vivant entre les deux Églises. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il mourut, le 20 octobre 1439, après avoir été mêlé, pendant huit ans, aux affaires les plus graves et avoir bien répondu à la confiance d'Eugène IV.

Le gouvernement de son ordre et les missions importantes qu'il eut à remplir, ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses travaux littéraires. En un temps où la connaissance de la langue grecque était encore peu répandue, il mit à la portée des humanistes, par ses belles traductions, un nombre considérable d'œuvres grecques, et ainsi, il donna aux aspirations de la Renaissance un aliment nouveau. Or, il est à remarquer qu'il entreprit ses publications avec les encouragements et presque sur l'invitation d'Eugène IV.

A peine nommé général des Camaldules, il vint à Rome, en février 1432, pour y traiter des affaires de son Ordre, et aussi pour se mettre en rapports avec les humanistes de la curie et faire des recherches dans les bibliothèques de la ville pontificale. Lui-même raconte ce voyage dans son *Hodœporicon* et plusieurs de ses lettres. Dès son arrivée, il consacra plusieurs jours à visiter le pape et les cardinaux qui le reçu-

rent avec bienveillance. Puis il parcourut les bibliothèques de Rome et des environs; Eugène IV lui ouvrit celle du Vatican, qui n'était pas encore aussi riche qu'elle le devint au temps de Nicolas V. Toutefois, il y remarqua quelques manuscrits grecs, et y découvrit le Traité de la perfection de la vie religieuse d'Isaac le Syrien. Au monastère de Sainte-Cécile où il était descendu, il trouva vingt-neuf homélies d'Origène sur saint Luc, traduites par saint Jérôme. Enfin[1] il entra en relations avec les humanistes de la cour pontificale, surtout avec Pogge. Notons toutefois que lorsqu'il demanda à ce philologue jaloux la communication de son manuscrit de Frontin, il n'obtint que des promesses qui ne devaient jamais se réaliser.

Pour remercier Eugène IV[2] d'une manière digne de lui, Ambroise acheva sa traduction de la vie de saint Jean Chrysostome, la fit transcrire par un habile calligraphe et en fit hommage au pape. Ce travail fut si goûté que le général des Camaldules fut prié d'en entreprendre de semblables. Julien Césarini, cardinal de Saint-Ange, lui demanda de traduire la vie de saint Grégoire de Nazianze, et se mit entièrement à sa disposition pour lui en faciliter les moyens. Le texte de cette biographie se trouvait dans un manuscrit des œuvres de saint Grégoire, que Cenci avait emprunté à l'abbaye de Grottaferrata; les cahiers qui la contenaient, furent détachés du volume, par ordre du cardinal, et envoyés à Traversari[3]. Le pape s'intéressait vivement à ces traductions d'œuvres grecques. D'après le témoignage d'Ambroise lui-

1. *Ep.* VIII, 42, p. 406, lettre du 27 fév. 1432.
2. *Ep.* XI, 24, p. 109, lettre du 31 mars 1432.
3. *Ep.* VIII, 36, p. 396, lettre à Niccolo Niccoli.

même, il avait reçu avec joie la dédicace de la Vie de saint Jean Chrysostome et fait lire cet ouvrage à sa table; car il avait un goût marqué pour ce Père de l'Église [1]. Dans la suite, il engagea Ambroise à publier en latin les actes grecs du concile de Chalcédoine. Il en demanda le manuscrit à la bibliothèque des Prêcheurs de Florence qui le possédait, afin, disait-il, de le lire et de le faire copier. Ambroise pria son ami Alberti de veiller à ce que le vœu du pape fût promptement exécuté, car, ajoutait-il, « ce n'est pas seulement le pape qui le désire, mais nous aussi » ; preuve qu'Eugène IV n'empruntait ce volume que pour permettre au savant Camaldule de s'en servir [2].

Bientôt le pape favorisa par des subventions les traductions de Traversari. Au commencement de 1436, Ambroise préparait la publication des actes grecs du concile de Chalcédoine et du sixième concile œcuménique; il dépêcha au souverain pontife l'un de ses moines de Sainte-Marie des Anges, frère Michel, pour lui demander des subsides. En même temps, afin de mieux disposer la munificence pontificale, il se recommandait à la bienveillance de frère Placido Pavanello, l'un de ces religieux qu'Eugène IV avait admis dans son intimité [3]. Mais le trésor avait été épuisé par les troubles des années précédentes et les luttes de la curie avec le concile de Bâle; d'autre part, il fallait ménager les ressources pour parer aux frais des négociations engagées avec les Grecs. C'est ce qui explique pourquoi Traversari dut revenir à la charge pour obtenir les subventions nécessaires; il écrivait au

1. *Hodœporicon*, p. 11.
2. *Ep.* IX, 11, p. 444.
3. *Ep.* IV, 12, p. 211.

frère Placide : « Si le souverain pontife désire que je me consacre à la publication des livres grecs, il faut reconnaître que, jusqu'ici, il ne m'a pas accordé de grands secours; j'ai besoin au moins de deux copistes qui écriront sous ma dictée. Chaque jour, je dois tellement écrire, mon frère, que je crains de ne pas suffire à la tâche; car déjà je sens une douleur aux articulations et au bras droit... Je viens de traduire le discours de Grégoire de Nazianze sur la mort de son frère et j'ai entièrement terminé ses trois discours sur la Paix; je pourrais chaque jour en faire beaucoup plus, si les secours ne me manquaient pas [1]. » Une autre lettre d'Ambroise Traversari, écrite le 27 novembre 1437, nous prouve d'une manière formelle qu'une sorte d'accord était intervenu entre lui et le saint-père; l'un promettant de se consacrer à la publication et la traduction d'un certain nombre d'œuvres de la littérature grecque, l'autre s'engageant à faire les frais de cette entreprise littéraire. « Le pape m'a ordonné, écrivait Ambroise à Cosme de Médicis, de travailler à la traduction du texte grec de l'Écriture Sainte, et d'engager pour cela quatre copistes, promettant de les rémunérer lui-même. Il m'a assigné à cet effet deux cents *aurei* par an, mais jusqu'ici, il ne m'en a payé que cent. Il m'a encore demandé de traduire le Commentaire de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu. Tout le Sacré-Collège le désire ardemment, les cardinaux y ont vivement poussé le pape, et je suis décidé à exécuter ses ordres dans la mesure de mes forces [2]. »

Déjà le 11 janvier 1437 [3], il avait adressé des plaintes

1. *Ep.* IV, 31, p. 231.
2. *Ep.* VII, 9.
3. *Ep.* II, 11.

analogues au cardinal Jourdain Orsini : il n'avait reçu que cent *aurei* sur les deux cents qui lui avaient été promis, et il ne pouvait rien faire à moins de trois cents; car il lui avait fallu procurer des lits aux copistes,faire des réparations au couvent, acheter du parchemin et payer des salaires. De ces citations on peut aisément conclure que les traductions de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze, de Saint Basile, des conciles grecs, ont été faites par Ambroise Traversari, sur l'invitation, les ordres même d'Eugène IV, qui, s'il ne donna pas tout ce qu'il avait promis, fit du moins tout ce que lui permettaient les difficultés de la situation politique et la pénurie du Trésor.

Comme Traversari, Maffeo Vegio fut attiré par Eugène IV à la cour pontificale, et y représenta au plus haut degré, par sa vie et ses œuvres, l'humanisme chrétien. Né à Lodi, en 1407, il avait fait ses études à Milan, et de bonne heure avait témoigné d'un goût tout particulier pour la poésie et la littérature ancienne. Virgile était alors son auteur favori, et il composait un treizième livre de l'Énéide, un poème sur la mort d'Astyanax et quatre autres sur l'expédition des Argonautes. Toutefois, pour obéir à la volonté paternelle, il s'était consacré au droit, et y réussissait si bien qu'en 1431, il l'enseignait avec éclat à l'Université de Pavie, acquérant un renom mérité parmi les jurisconsultes; en 1432, il dédiait à Capra, archevêque de Milan, son *De significatione verborum*, lexique des termes de droit usités dans le Digeste. Mais un autre amour, de plus en plus invincible, le gagnait, substituant de jour en jour à sa passion pour les auteurs païens une vraie ferveur pour les études sacrées; c'était l'amour de saint Bernardin de Sienne

et de saint Augustin. Encore enfant, il avait entendu, en 1418, à Milan, les prédications de saint Bernardin, et il en avait gardé une telle admiration pour l'illustre franciscain qu'il devait plus tard écrire sa vie. Chrétien de plus en plus austère, il s'élevait contre les usages superstitieux et grossiers, qui déparaient trop souvent les fêtes religieuses. Dans une pièce de vers qu'il composa avant 1430, une statue équestre de Pavie, appelée Régissol, dénonçait aux théologiens ces indécences, et menaçait, si l'on n'écoutait pas ses justes plaintes, de chasser du temple, avec le fouet, les prêtres indignes et d'en appeler au concile réformateur qui allait se réunir à Bâle[1]. Enfin, il protestait contre les poètes orduriers qui s'inspiraient du naturalisme de la Renaissance, et dans les polémiques qu'il engageait contre ces écrivains grossiers, il savait garder la dignité et la décence. Ce fut à bon droit qu'on put graver sur sa tombe cette épitaphe : « Tu n'étais pas lascif comme le sont trop souvent les poètes; tu avais l'âme pure, le corps chaste. »

Un si bel éloge n'aurait certes pas convenu aux savants et aux lettrés qui formaient, à l'Université de Pavie, l'entourage de Vegio. Dans leur nombre se trouvait le maître de la littérature pornographique du temps, celui-là même qui venait de composer l'Hermaphrodite, l'une des œuvres les plus cyniques de la Renaissance, Beccadelli, dit le Panormite ; vers 1430, il enseignait les lettres à l'Université de Pavie et se trouvait être le collègue du pieux et pur chrétien qu'était Vegio. On comprend dès lors que celui-ci ait profité de la première occasion qui s'offrit à lui pour quitter ce milieu corrompu et venir dans la ville sainte de Rome.

1. Mancini, *Vita di Lorenzo Valla*, p. 38.

Quand s'attacha-t-il d'une manière définitive au service de la cour pontificale? Les documents ne donnent à cette question que des réponses contradictoires. D'après Raphaël de Volterre [1], il était déjà à Rome comme dataire pontifical, en 1430, lorsque le pape Martin V présida à la translation d'Ostie dans l'église Saint-Augustin des reliques de sainte Monique. Ce serait même Vegio qui aurait eu la première pensée de cette pieuse cérémonie et en aurait pris les frais à sa charge. Mais, d'autre part, nous savons qu'il était encore à Pavie, lorsque, le 15 mars 1432, il dédiait à l'archevêque de Milan son *De significatione verborum*. Il est possible que Raphaël de Volterre ait exagéré la part que prit Vegio à la translation de sainte Monique, et que le pieux humaniste se soit contenté, après 1432, de célébrer dans ses vers et de décorer à ses frais d'un beau monument la nouvelle sépulture de la sainte. Que Vegio ait été attiré à Rome par Martin V ou par Eugène IV, il est certain qu'il y était en 1432 et qu'il y demeura jusqu'à sa mort, en 1458. Il exerça à la chancellerie pontificale les fonctions d'abréviateur, et, en 1444, devint chanoine de Saint-Pierre. Il ne semble pas avoir été possédé par l'*auri sacra fames* et cette ambition effrénée qui faisaient commettre tant de laides actions à des humanistes tels que Pogge et Filelfe. On ne trouve dans ses œuvres aucune trace d'intrigue, et, écrivant, le 7 février 1444, à son ami Campegius, Æneas Silvius Piccolomini déclarait que la situation de Vegio était au-dessous de son mérite [2].

Désormais, il mit son talent au service de Dieu; la

1. *Commentaires*, XXI, p. 245.

2. « Vegii nostri fortuna, si ad eum spectes, aut admodum tenuis est aut nulla. »

mythologie antique, qui lui avait inspiré ses œuvres de jeunesse, céda définitivement le pas aux saints du christianisme. De plus en plus épris de saint Augustin, il compose son éloge et celui de sainte Monique. Après la canonisation de Bernardin de Sienne, il écrit la vie du nouveau saint, puis celle de l'humble religieux que fut le pape Célestin V, enfin un poème en l'honneur de saint Antoine abbé. Lorsque l'église Saint-Pierre subit les premières atteintes de la Renaissance, avec les réparations de Nicolas V, Vegio, voulant conserver aux âges suivants le souvenir de l'antique basilique constantinienne, telle que l'avaient faite mille ans de christianisme, rédige sa *Description de la basilique vaticane*[1] qui est à la fois une œuvre de poète et d'archéologue. L'ancien chantre d'Astyanax et de Jason, l'ancien disciple de Virgile pleurait sur ce monument chrétien du Moyen Age que le paganisme de la Renaissance allait méconnaître et détruire.

Comme Maffeo Vegio, le poète Grégoire Correr se soumit à l'inspiration chrétienne du jour où le pape l'eut attaché à sa personne. Arrière-neveu de Grégoire XII et par conséquent cousin d'Eugène IV, il avait été l'un des plus brillants élèves de Victorin de Feltre. Dès sa jeunesse, il avait abordé avec succès les différents genres de la littérature latine, composant en hexamètres virgiliens un poème sur l'éducation, empruntant à Juvénal son style mordant pour blâmer en six satires les vices de son temps, traduisant en latin les Fables d'Ésope, et mettant en tragédie la fable de Térée et Procné[2]. Il était au pre-

1. Publiée par les Bollandistes, *Acta SS.*, 29 juin.
2. VOIGT, *op. cit.*, II, 33.

mier rang des écrivains profanes de son temps et laissait aller son âme aux plus vastes espérances, lorsqu'il fut appelé à Rome, en 1429, par son cousin, le cardinal Gabriel Condulmier. Aussitôt, il changea d'allures; sur les conseils du pape Martin V, il reçut les ordres, et sous l'influence du cardinal, son parent, il consacra sa plume à Dieu et aux saints. Dès lors, ses œuvres poétiques, tout en conservant leur élégance classique, s'inspirèrent de la piété la plus vive, du christianisme le plus pur. Comme Maffeo Vegio, il regretta le temps où il s'était attardé aux futilités de la mythologie et à l'imitation servile de l'antiquité païenne; en 1440, il conseillait à Cécile Gonzague d'abandonner le commerce des écrivains profanes et de substituer, dans ses études, le Psautier à Virgile, l'Évangile à Cicéron[1]. Lorsque Gabriel Condulmier fut devenu le pape Eugène IV, Grégoire Correr fut l'un des personnages en vue de la cour pontificale : dès 1431, il obtint la dignité, alors fort recherchée, de protonotaire apostolique. Ce fut lui qui, en 1433, fut chargé de haranguer, au nom du concile de Bâle, l'empereur Sigismond, à son entrée à Bâle; enfin, il accompagna le pape à Florence, où il vécut dans la société des humanistes et des lettrés qui le considérèrent toujours comme l'un des leurs. Pendant ce long séjour, il entra en relations avec le libraire Vespasiano qui nous a laissé son éloge dans ses Vies des hommes illustres. « Il y a lieu d'espérer, dit en terminant ce pieux biographe, que Correr est maintenant au paradis; toute sa vie a été admirable, tant il a fait la guerre aux vices, suivant jusqu'à la fin la voie de la vertu, sans jamais s'en écarter. Il fuyait toute pompe et

1. MARTÈNE, *Ampliss. collectio*, III, 829.

tout faste mondain; ayant accepté le joug d'une très sainte humilité, il évitait toute sorte d'orgueil[1]. »

Dans le collège des secrétaires apostoliques, Eugène IV maintint Pogge, Antoine Loschi, Cenci et les autres écrivains qui y figuraient déjà sous son prédécesseur. Il s'efforça en même temps d'y attirer, de tous les points de l'Italie, les lettrés qui se distinguaient par la pureté de leur style latin ou grec. Quoique nous ayons peu de détails sur la vie de Jean Aurispa, nous savons que, dès 1426, il était en relations avec les représentants de la Renaissance littéraire, en particulier avec Guarino de Vérone et le Panormite; qu'en 1438, il était à Ferrare, précepteur de Meliaduse, bâtard du duc Nicolas d'Este; enfin qu'il était considéré, vers 1431, comme l'un des maîtres de l'hellénisme en Italie[2]. C'était assez pour qu'Eugène IV cherchât à l'attirer dans son entourage. Nous trouvons, en effet, Aurispa dans le collège des secrétaires apostoliques dès 1433; le pape comptait apparemment sur lui pour correspondre avec les prélats d'Orient, dans les négociations pour l'union des Églises. Aurispa semble avoir conservé dans la suite la faveur pontificale puisqu'il fut chargé de missions diplomatiques en Castille, à Sienne et à Venise[3].

Lapo de Castiglionchio était un helléniste, comme Aurispa. Neveu de Lapo l'ancien, l'ami de Pétrarque, il s'était mis à l'école de Filelfe, de Marsuppini et de Georges de Trébizonde et n'avait pas tardé à devenir très habile dans les deux langues latine et grec-

1. VESPASIANO, p. 238.

2. SABBADINI, *Notizie di alcuni umanisti.* (*Giorn. storico della lett. ital.*, VI, 170.) — RAPHAEL DE VOLTERRE, *op. cit.*, XXI, p. 245, v°.

3. VOIGT, II, 38. Rappelons aussi qu'Alberti fut secrétaire apostolique dès 1433.

que. Il avait été admis dans le cercle d'humanistes florentins qui se rencontraient à la bibliothèque de Niccolo Niccoli ou dans la boutique de Vespasiano et il s'était particulièrement lié d'amitié avec Léonard l'Arétin et Manetti. Pendant le long séjour que fit la cour pontificale à Florence, avant et pendant le concile, il commença ses traductions de Plutarque, Lucien, Théophraste, Josèphe, Isocrate et Démosthène. Unie à une grande pureté de mœurs, sa science de la langue grecque le fit distinguer par Eugène IV qui lui accorda l'entrée au collège des secrétaires. Vespasiano nous assure qu'il sut gagner la faveur du pape et des prélats de sa cour, et que s'il avait vécu davantage, il serait parvenu aux plus hautes dignités[1]. Nous avons pour preuve de la foi que l'on peut ajouter à ce témoignage les dédicaces de ses traductions qu'il fit agréer aux personnages les plus marquants de la curie. Il dédia à Eugène IV lui-même la Vie de Solon et le *De fletu* de Lucien; au cardinal Jourdain Orsini la Vie de Publicola; au cardinal Vitelleschi, celle de Périclès, et, par une délicate flatterie à ses talents militaires, l'histoire des Macchabées de Josèphe; au cardinal Julien Césarini, la Vie d'Aratus; enfin au cardinal Prosper Colonna l'*Oratio ad Demonicum* d'Isocrate. Le protonotaire Grégoire Correr, le parent et le favori d'Eugène IV, ne fut pas oublié. Lapo composa pour lui un parallèle des lettres et des arts avec l'art militaire.

D'habiles latinistes vinrent prendre place dans le collège des secrétaires à côté de ceux que Martin V y avait déjà réunis. Ce furent Ermolao Barbaro, parent d'Eugène IV, comme Grégoire Correr, et comme

1. VESPASIANO, *op. cit.*, p. 509.

lui élève de Guarino de Vérone[1]; le chanoine florentin Fiocco, qui dédia au cardinal Branda une savante étude sur les sacerdoces et les magistratures de l'antiquité; enfin l'historien archéologue Blondus de Forli.

Né à Forli, en 1388, il avait eu pour maître de rhétorique, de grammaire et de poésie, Jean Balistario de Crémone et il était[2] devenu « très habile dans la langue latine, non sans avoir quelque connaissance des lettres grecques ». Attiré par le grand renom littéraire de la cour de Rome, il se proposait, vers 1430, de s'y rendre lorsque Francesco Barbaro, gouverneur de Bergame, se l'attacha comme secrétaire. Mais, dès 1434, Eugène IV l'avait pris à son service, puisque cette année-là, il accompagnait Vitelleschi, envoyé par le pape à Venise et Florence pour y demander des secours. Dès lors, Blondus se fixa à la curie où il demeura, en qualité de secrétaire apostolique, jusqu'à sa mort survenue en 1463.

Ce long séjour de vingt-neuf ans à la cour des papes lui permit de composer d'importants ouvrages d'histoire et d'archéologie; car il était, dit Vespasiano « diligent investigateur des choses antiques ». A l'imitation de Tite-Live, il écrivit des Décades « commençant aux temps des Goths et racontant à la suite tous les événements dignes de mémoire jusqu'à son époque ». Pour le XV[e] siècle, cette histoire a une valeur toute particulière puisque l'auteur raconte souvent des événements auxquels il a été personnellement mêlé; c'est ainsi qu'il nous rapporte les missions de Venise et de Florence dont il fit partie en 1434, à la suite de

1. VOIGT, *op. cit.*, II, 38.
2. VESPASIANO, p. 497 et suiv.

Vitelleschi. Cette œuvre l'occupa jusqu'à ses derniers jours; l'édition princeps qui en fut faite, en 1483, à Venise, nous dit en effet que l'auteur fut empêché par la mort de la terminer. Mais ce qui fait surtout l'originalité de Blondus et lui assigne une place importante parmi les écrivains de la Renaissance, ce sont ses deux ouvrages d'archéologie, la *Roma instaurata* et l'*Italia illustrata.*

Comme Pogge, Cyriaque d'Ancône et la plupart des humanistes, Blondus déplorait les dévastations successives qui avaient fait disparaître tant de vestiges de l'antiquité romaine; il avait le culte des ruines qui lui permettaient de reconstituer l'image de la Rome antique. Prévoyant que la suite des temps leur porterait de nouvelles atteintes, il voulut en dresser en quelque sorte l'inventaire pour la postérité. C'est le but qu'il se proposa en écrivant la *Roma instaurata.* Eugène IV favorisa sans doute cette œuvre, car c'est à lui que Blondus la dédia. Encore de nos jours, elle est de la plus grande utilité aux archéologues, qui peuvent ainsi se rendre compte de l'état où se trouvaient, vers le milieu du XVe siècle, les portes, les aqueducs, les temples, les basiliques, les arcs de triomphe et les autres monuments de la Rome païenne.

En écrivant l'*Italia illustrata,* il fit à la fois œuvre d'archéologue et de géographe. Il y réunit tant de renseignements sur la topographie ancienne et moderne de la péninsule que c'est un travail indispensable à quiconque veut faire sur l'Italie du XVe siècle des études de géographie historique. Comme le précédent, cet ouvrage fut entrepris sous les auspices de la curie, ainsi que semblent l'indiquer les passages que l'auteur y a habilement insérés à la louange d'Eugène IV et de cardinaux lettrés, tels que Julien Césarini et Prosper Colonna, ses protec-

teurs. Il fut extrêmement goûté; Vespasiano termine sa notice de Blondus en disant toute la reconnaissance que méritait une pareille œuvre. Il avait raison; car l'*Italia illustrata*, comme la *Roma instaurata*, devait développer le goût de l'archéologie et accélérer par une plus grande connaissance de l'antiquité, le mouvement de la Renaissance.

Le doyen et le plus illustre des secrétaires apostoliques était Pogge. A l'avènement d'Eugène IV, il était déjà depuis vingt-huit ans au service de la curie et devait y demeurer pendant tout ce pontificat. Les découvertes de manuscrits qu'il avait faites pendant le règne de Martin V, et les écrits déjà nombreux qu'il avait composés, le plaçaient au premier rang parmi les humanistes de Rome et de l'Italie. Il ne pouvait manquer d'exercer un réel ascendant sur les nouvelles générations de lettrés que les munificences pontificales attiraient au Vatican. Cette influence était irréligieuse, car au point de vue littéraire, philosophique et moral, il représentait au plus haut degré ces goûts naturalistes et païens, épicuriens et débauchés, qui, en se développant chaque jour davantage, devaient faire de la Renaissance l'antithèse de plus en plus déclarée du christianisme [1].

« Comme homme, dit Pastor, Pogge était l'une des figures les plus repoussantes de son temps. » Un amour violent de la jouissance, une cupidité sans bornes, un orgueil démesuré, tels étaient les traits dominants de son caractère. Devenu riche, grâce aux largesses pontificales, il s'était organisé à Rome une vie d'épicurien. Dans sa villa de l'Esquilin, au milieu des manuscrits et des œuvres d'art qu'il avait entassés

1. PASTOR, I, 266 et suiv.

dans sa bibliothèque et dans son musée, il vivait largement, entouré des onze enfants que lui avait donnés sa maîtresse. A cinquante ans, il sentit le besoin d'une femme plus jeune, et renvoyant celle avec laquelle il avait jusqu'alors vécu, il épousa, en 1435, une jeune fille de dix-huit ans, Selvaggia di Ghino Manenti. Les festins animaient jusqu'à l'ivresse la maison de ce jouisseur. Lui-même raconte comment, son ennuyeuse besogne terminée à la chancellerie, il se divertissait en compagnie d'humanistes, ses amis, dans les conversations les plus légères. Cette société avait un lieu de réunion que, par une sorte d'effusion de franchise, les habitués appelaient « la forge des mensonges ». En 1438, âgé de cinquante-huit ans, Pogge eut l'idée cynique de réunir en morceaux choisis les impiétés et les obscénités qui s'étaient débitées dans ces assemblées. C'est son volume des Facéties, qu'aucune personne honnête ne saurait lire sans dégoût. « Quelques innocents badinages mis à part, c'est une collection de mots à double entente, d'histoires d'adultères, de grossièretés toutes crues; il n'est même pas besoin de chercher beaucoup pour trouver de gros blasphèmes. » Pour Pogge, ce n'était qu'un gracieux divertissement qui détendait l'esprit après de graves pensées; écrire ces Facéties, c'était un acte honnête et tout à fait nécessaire que les hommes sages ne pouvaient que louer! C'est ainsi qu'il les présenta au public dans sa préface[1]. D'ailleurs, lorsque avait paru l'Hermaphrodite, cette œuvre obscène qui scandalisa l'Italie, cependant peu prude, du XV[e] siècle, et dont Eugène IV interdisait la lecture sous peine d'excommunication, Pogge en avait félicité le Panormite. Le poème lui avait

1. *Opera*, p. 420.

semblé plein d'agrément; il avait été charmé par la variété du sujet et l'élégance des vers, par l'art et la délicatesse avec lesquels étaient présentées les choses les plus impudiques; il avait loué la science de l'auteur, son esprit, la finesse de ses plaisanteries, et, par-dessus tout, l'accent de vérité qui donnait à ces petites horreurs (*turpuiscula*) la saveur de la réalité[1].

Pour pouvoir satisfaire sa passion de jouissance, tous les moyens semblèrent bons à Pogge, et il les employa indifféremment. Il écrivit un traité *De avaritia*, contre les gens d'Église; mais Æneas Silvius Piccolomini fait remarquer qu'il aurait pu tirer grand profit pour lui-même des leçons qu'il donnait ainsi aux autres[2]. Il excellait à faire monnaie de ses écrits; sa principale préoccupation, lorsqu'il avait composé quelque livre, était de trouver le Mécène qui en paierait le plus cher la dédicace. Peu lui importait d'ailleurs que ce fût le plus odieux des tyrans, et qu'il fallût lui adresser les flatteries les plus grossières. C'est ainsi que nous le voyons tour à tour apporter ses productions littéraires à Cosme de Médicis, qui lui donne une maison entièrement organisée à Florence; à Malatesta Novello, seigneur de Césène; à Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini. Ce dernier était l'un des monstres de l'Italie; Pogge le fit pressentir par son favori, Robert Volturio, et lorsqu'il eut

1. Lettre au Panormite. *Opera*, p. 350. Il est vrai que, plus loin, Pogge engagea le Panormite à aborder des sujets plus élevés, alléguant que des chrétiens ne pouvaient pas prendre les mêmes licences que les païens. Mais, après le bel éloge qui précède de l'Hermaphrodite, il est impossible de ne pas voir dans cette restriction une précaution oratoire, une tartuferie littéraire destinées à calmer les susceptibilités d'honnêteté de Martin V et d'Eugène IV.

2. *De viris claris.*, XVI. « ... Quamvis ipse, more hominum qui aliena 'us quam sua prænoscunt vitia, nequaquam liberalis esset. »

la certitude qu'une dédicace pleine de louanges mensongères produirait les effets métalliques qu'il souhaitait, il la lui envoya [1]. Rien n'est plus comique et ne met plus en lumière la cupidité de ce déplaisant personnage que les aventures de sa traduction de la Cyropédie. Il voulait l'offrir à Alphonse le Magnanime, roi de Naples, l'un des princes qui payaient le mieux les productions littéraires. Il confia son projet à ses deux amis, Barthélemy Fazio et le Panormite, les priant de sonder la générosité du roi, et, sur leur conseil, il lui envoya un exemplaire de sa traduction, orné de belles miniatures et d'une couverture richement décorée d'or, et muni d'une dédicace pleine d'adulations. Mais rien ne vint en retour; Alphonse avait été écœuré par la bassesse des flatteries, et Valla, ennemi du Panormite et par la même occasion de Pogge, avait démontré que la traduction était libre et parfois infidèle. C'en était trop; Pogge ne put contenir sa déception : « Si l'affaire n'était pas si avancée, écrivit-il, je saurais bien obtenir une plus grasse récompense d'un protecteur moins ingrat; » et pour faire sentir au roi sa colère, il fit enlever son nom de la dédicace qu'il tint en réserve pour un plus offrant. Son indignation tomba, il est vrai, devant les six cents ducats que lui envoya enfin le roi de Naples, désireux de se concilier à tout prix un aussi venimeux écrivain : les satires qu'il préparait se changèrent en un nouveau panégyrique [2].

Alphonse n'était pas le seul à redouter les attaques de ce spadassin de lettres. Il suffisait de payer largement Pogge pour qu'il contînt ses injures, ou qu'il les mît à la disposition de n'importe qui, au service des

1. *Ep.* XIII, 12.
2. VESPASIANO, p. 423.

causes les plus diverses. Pour avoir attaqué Nicolas Niccoli, Filelfe reçut de Pogge quatre invectives de la dernière grossièreté. Eugène IV n'eut qu'à donner le prix voulu pour que son secrétaire lançât contre le concile de Bâle et Félix V les plus violentes apostrophes. Les écrits de nos pires journalistes ne donnent qu'une idée affaiblie des pamphlets de Pogge; aucune considération, aucune pudeur, ne l'arrêtait dans ses diffamations. Dans sa lutte avec Filelfe, il accumule contre lui les accusations les plus odieuses : à Constantinople, non content d'avoir volé son hôte, Jean Chrysoloras, il aurait déshonoré sa fille, pour l'épouser ensuite; à Venise, il aurait pris de l'argent à Giustiniani, et, à Florence, des joyaux à Léonard Arétin. Partout, il se serait livré à la plus grossière débauche et même à des vices contre nature, que Pogge décrit avec complaisance dans le style des Facéties; et comme si ce n'était pas assez, la femme, le père, la mère de Filelfe sont eux-mêmes en butte aux pires accusations. C'est à peine si quatre invectives successives, méditées et écrites pendant de longues années, suffisent à Pogge pour déverser sur cette seule famille le flot de sa haine et de ses injures!

Lorsque la vanité littéraire de Pogge était en jeu, les pamphlets se succédaient avec encore plus de rapidité et de virulence; c'était d'ailleurs le plus souvent pour les plus futiles motifs. Valla avait osé émettre quelques critiques sur la latinité de ses lettres : c'en fut assez pour dicter à Pogge cinq satires ou antidotes, où il lance contre le coupable les accusations les plus infâmes. Le grammairien Perotti, ayant pris la défense de Valla, il reçut, lui aussi, son invective. Guarino de Vérone eut le malheur de préférer César à Scipion : pour venger l'Africain d'un pareil dédain, Pogge écrivit contre Guarino

une autre invective [1], et bientôt, les humanistes se partagèrent en deux camps selon que leurs sympathies les rapprochaient de César ou de Scipion, de Pogge ou de Guarino. Léonard l'Arétin émit, un jour, l'opinion que le latin classique n'avait été qu'une langue de savants, le peuple ayant plutôt parlé des dialectes : Pogge riposta avec violence dans son *Historia convivalis.*

En réalité, les raisons avouées de ces polémiques n'étaient que des prétextes ; ce qui excitait le pamphlétaire, c'était le désir de ruiner dans l'opinion publique tous ceux qui jouissaient d'une certaine célébrité littéraire et pouvaient éclipser sa gloire ou simplement lui porter ombrage. Il est vrai que ses adversaires lui ressemblaient pour la plupart et que, sans effort, un Valla atteignait le ton et l'immoralité de Pogge. M. Mancini a trouvé le mot juste quand il a défini Pogge un « gladiateur littéraire [2] ». Nous verrons toutefois dans la suite de ces études qu'il fit école, et qu'à mesure que la Renaissance s'émancipa de la discipline chrétienne, le nombre de ces condottieri de la plume, de ces maîtres chanteurs littéraires ne fit qu'augmenter jusqu'au plus illustre de tous, l'Arétin.

C'est à dessein que nous avons insisté sur cette physionomie littéraire et morale. Il est intéressant de signaler, dès la première moitié du XV[e] siècle, à la cour pontificale, au sein du collège des secrétaires apostoliques, un adepte aussi déclaré du paganisme, faisant de la satisfaction de ses passions, même les plus grossières, le but unique de la vie, élevant à la dignité de divinité intangible son *moi* et excitant déjà contre la morale chrétienne et l'Église les haines

1. SABBADINI, *op. cit.* (*Giorn. st. della lett. ital.*, V, 178).
2. MANCINI, *op. cit.*, p. 71.

et les révoltes. Tout cela était notoire et cependant Eugène IV, non content de conserver Pogge à son service, le comblait de faveurs[1]. Après cela, comment Voigt a-t-il pu représenter ce pape comme un bigot à l'esprit étroit, fermé aux idées nouvelles, ne se complaisant qu'au milieu de moines fanatiques et ignorants? Ne faut-il pas plutôt dire, à la suite de Pastor, qu'introduire des humanistes tels que Pogge dans le collège des secrétaires apostoliques, « c'était payer trop cher les progrès qu'ils pouvaient faire faire à la latinité des documents pontificaux ».

Les humanistes appréciaient à sa valeur la générosité du pape. Ceux-là mêmes qui, par une haine plus ou moins déclarée du christianisme, dénigraient la papauté dans leurs conversations et leurs écrits, aimaient à vivre au Vatican. Pogge y resta pendant plus de cinquante ans et il en fut de même d'Aurispa.

Beaucoup d'autres essayèrent de s'y introduire, pensant avec Vespasiano da Bisticci « que la cour de Rome était celle où les lettrés recevaient le meilleur traitement », ou avec Filelfe, que la curie était le domicile naturel des maîtres de l'érudition et de la science[2]. Valla le croyait aussi, si nous en jugeons par les démarches répétées qu'il fit pour y obtenir une situation[3].

Il était professeur à l'Université de Pavie et collègue du Panormite, lorsqu'il apprit l'élection d'Eugène IV; il envoya aussitôt au nouveau pape une lettre de félici-

1. Dans une ses lettres, Pogge remercie Eugène IV *de beneficiis ab illo collatis*. *Op.*, p. 323.

2. Dans son invective contre Crivelli, datée de Milan, le 1er août 1465, Filelfe dit que, sous Eugène IV, il eut le vif désir de se rendre à la curie « *praesertim quod eam intuerer veluti commune quoddam domicilium ac perfugium eruditissimorum virorum omnium* ». Ep. XXVI, p. 181.

3. Mancini, *op. cit.*, p. 73.

tations ; ce qui lui valut, peu de temps après, deux bénéfices ecclésiastiques. Cela ne lui suffit pas, puisque, dès la fin de 1431, nous le voyons chercher à obtenir une chaire à l'Université nouvellement reconstituée de Rome. Malgré la puissante recommandation de son beau-frère Dardanoni, référendaire au Vatican, il échoua. Il essaya alors de se faire allouer quelque pension sur le trésor pontifical ; le 27 novembre 1434 [1], il dédiait à Eugène IV le troisième livre de son traité *De vero bono* par une lettre où il mêlait à ses flatteries les plus vives protestations de dévouement et de vertu. S'il avait écrit ce livre, disait-il, c'était pour promouvoir le bien et s'il le dédiait à Sa Sainteté, c'est qu'elle était la généreuse protectrice de l'humanisme. La lettre se terminait par cette humble supplique : « Je ne vous demande, très Saint-Père, aucune grâce particulière ; la grandeur de votre sagesse et de votre générosité vous dira ce qui me convient. Rappelez-vous seulement que les largesses les plus louables sont celles qui s'adressent à l'homme de bien, les plus agréables celles qui soulagent le dénuement, les plus douces au bienfaiteur et à l'obligé, celles qui sont le gage et la récompense de l'affection [2]. »

L'avenir allait bientôt montrer ce que valaient ces protestations de dévouement et ces effusions d'amour. L'année suivante, Valla passait au service d'Alphonse le Magnanime, roi de Naples, lui vendant avec sa science, la prétendue indépendance de son caractère et de sa plume. Lorsque, en guerre avec le pape, le roi voulut saper par des arguments philosophiques et historiques le pouvoir temporel des papes, en même temps

1. MANCINI, *op. cit.*, p. 88.
2. MANCINI, *Alcune lettere di Lorenzo Valla.* (*Giorn. stor. della lett. ital.*, XXI, 31.)

qu'il tentait de le détruire par les armes, il fit appel à Valla. Telle fut l'origine du fameux traité *de la donation de Constantin, premier titre du pouvoir temporel des papes* (1440). Que la fameuse donation de Constantin fût apocryphe, Valla n'eut pas de peine à le démontrer; on s'en doutait avant lui. Mais il alla plus loin : il institua le procès de la papauté et « de la domination brutale, barbare, tyrannique des prêtres »; dans le pape, il dénonça l'ennemi de la liberté des peuples, de Rome et de l'Italie. « Le pape va porter la guerre chez les nations qui vivent en paix, il fomente des discordes entre les villes et les princes : il a soif des biens des autres et dévore les siens, comme Achille le reproche à Agamemnon; c'est un δημόβορος βασιλεύς, un roi mangeur de son peuple. » Dès lors, Valla jetait contre lui le cri de révolte : « Pourquoi ne nous soulèverions-nous pas, si tu épuises notre pays, et tu l'as épuisé! si tu dépouilles nos églises, et tu les as dépouillées! si tu déshonores nos vierges, nos mères de famille, et tu les as déshonorées! si tu inondes la ville du sang de ses citoyens, et tu l'en as inondée!... la cruauté, la méchanceté dont tu as usé envers nous, nous pourrions en user vis-à-vis de toi par droit de représailles. Mais nous sommes chrétiens; nous ne t'imiterons pas, nous ne brandirons pas au-dessus de ta tête le glaive de la vengeance. Après t'avoir déposé et chassé, nous en prendrons un autre pour père et pour maître. » Et comme si ce n'était pas encore assez, après l'autorité temporelle, Valla niait l'autorité spirituelle des papes, leur déniant le droit de se dire « les vicaires de Pierre [1] ».

Mais bientôt tout changea : le 2 juin 1442, Alphonse le Magnanime faisait la paix avec Eugène IV et n'ayant plus besoin de la plume injurieuse de Valla, l'abandon-

1. PASTOR, I, 24-27.

nait aux inquisiteurs, effrayés de ces attaques contre le christianisme et la morale. Valla était soumis, dans le cloître des Prêcheurs de Naples, aux traitements les plus humiliants que, plus tard, Pogge devait lui rappeler méchamment dans sa seconde invective : « *Spatulas et tergum religiosi viri scopis acriter pulsant, vel potius a sordibus infectum corpus mundant, quo nitidius videretur*[1]. » Forcé de quitter Naples, Valla n'hésita pas à recourir à ce même Eugène IV qu'il avait si outrageusement trahi. Pour obtenir de lui le pardon, il écrivit des lettres suppliantes au cardinal Landriano, et au cardinal camérier Scarampi. Il demandait à rentrer à Rome avec ses trésors littéraires, ses Élégances, ses Collations et sa traduction en prose des seize premiers livres de l'Iliade. Bientôt, il s'adressa au pape lui-même, affirmant la pureté de son cœur; il avait eu toujours le vif désir de défendre l'Église, disait-il, et s'il ne l'avait pas fait dans le passé, il promettait de n'y plus manquer à l'avenir! Son ambition était d'écrire l'histoire d'Eugène IV et de la rendre plus belle encore par le charme de son style! Enfin, le 14 mars 1444, il envoyait au pape une apologie dans laquelle il protestait contre sa condamnation par l'Inquisition napolitaine.

Venant de l'auteur de *la donation de Constantin*, de celui qui dans le *De voluptate* avait glorifié la débauche, ces protestations de dévouement et de vertu chrétienne étaient sans valeur. Aussi Eugène IV refusa-t-il de recueillir Valla à Rome[2]. Cependant, il ne lui tint pas entièrement rigueur. Plein de pitié pour la misère de son insulteur, il lui fit une pension; c'est du

1. POGGE, *Invectiv. II in Vallam*, *op.*, p. 132.
2. MANCINI, *op. cit.*, p. 339.

moins Pogge qui l'affirme : « Lorsque tu errais à travers le monde, agité par les Furies comme un nouvel Oreste, lorsque, à cause de tes fameuses vertus, tu venais d'être rejeté et ignominieusement expulsé par le roi de Naples, tu es venu à la curie; et si tu n'avais pas eu les secours de la *générosité pontificale,* ou bien tu serais encore figé dans ton ordure, ou bien la misère et la mendicité t'auraient précipité aux enfers [1]. » On ne sait ce qui doit étonner le plus de la condescendance exagérée d'Eugène IV, protégeant, à cause de son talent, l'insulteur de l'Église et du christianisme, ou de la bassesse tour à tour rampante et sifflante de ce bandit des lettres.

Plusieurs écrits de Filelfe nous apprennent que le pape lui porta, à lui aussi, le plus vif intérêt, essayant même de l'attacher à sa personne. Professeur, en 1428, à Bologne, pendant la légation de Dominique Capranica et l'épiscopat d'Albergati, ce savant helléniste avait été attiré à Florence par les offres brillantes de la République. Mais bientôt son caractère personnel, sa vanité excessive lui avaient attiré de puissantes inimitiés. Après de violentes polémiques avec Niccoli, Marsuppini et Cosme de Médicis lui-même, il avait été impliqué dans un procès criminel et, pour éviter les peines les plus graves, avait dû prendre la fuite. Ce fut alors qu'Eugène IV essaya de l'attirer dans son entourage. Par l'intermédiaire de Jean Vitelleschi, évêque de Recanati, il lui offrit les fonctions de secrétaire apostolique, faisant miroiter à ses yeux des avantages si brillants qu'ils devaient largement compenser tout ce que les troubles de Florence lui avaient enlevé. Filelfe allait accepter, lorsque les Romains se soule-

1. *Invec. II in Vallam,* p. 230.

vèrent, forçant le pape à s'enfuir lui-même et à aller demander, pour plusieurs années, asile aux Médicis. Cinq ans plus tard, en 1438, Eugène IV lui fit de nouvelles avances. Transporté de Ferrare à Florence, le concile œcuménique allait tenir dans cette dernière ville ses plus importantes sessions, et pour faire faire bonne figure à l'Église latine devant les Grecs qui allaient y venir, Eugène IV cherchait à s'entourer non seulement de savants théologiens, mais encore de tous ceux qui occupaient un rang élevé dans la république des lettres. « Le pape Eugène fit venir à Florence tous les lettrés de l'Italie et du dehors, » nous dit Vespasiano. Un helléniste, tel que Filelfe, avait sa place marquée au premier rang de cette élite ; aussi le pape essaya-t-il de l'attirer, se faisant fort de le réconcilier avec les Médicis et tous ceux qui, cinq ans auparavant, l'avaient exilé. Filelfe déclina ces offres, dans sa lettre du 3 septembre 1438[1]. Après avoir protesté de sa vénération pour le souverain pontife et de son entière confiance en ses intentions, il déclara que l'animosité et la perfidie de Cosme et de sa faction lui était trop connue pour qu'il ne redoutât pas leurs embûches, malgré la bienveillance apostolique. Il demanda à Eugène IV la permission de pourvoir lui-même, comme il l'entendrait, à sa vie et à son salut. « D'ailleurs, disait-il en terminant, dans la foule de ces hommes savants et diserts qui se pressent à la curie, le pape n'a que l'embarras du choix pour désigner ceux qui serviront d'interprètes entre les Grecs et les Latins[2]. » Ce fut seulement sous Nicolas V que Filelfe fit son apparition à la cour pontificale.

Pour avoir conservé jusqu'au bout l'indépendance de

1. Filelfe raconte tout cela dans son invective contre Crivelli, *Ep.* XXVI, p. 181.

2. *Ep.*, II, p. 15.

son humeur et la liberté de sa vie nomade [1], Cyriaque d'Ancône n'en jouit pas moins de la faveur d'Eugène IV. Lorsqu'en 1421, âgé de trente ans, il entra en rapports avec lui, il avait déjà visité de nombreux pays, depuis le jour où, enfant de neuf ans, il accompagnait son aïeul à Venise. Poussé par l'amour du commerce et des aventures, il avait parcouru le royaume de Naples, les îles de l'Archipel, Rhodes, Chypre, l'Égypte, la Sicile, la Dalmatie. En 1418, âgé de vingt-sept ans, il était allé à Constantinople, et n'était rentré à Ancône qu'après avoir fait une nouvelle exploration de l'Archipel. Ce fut à son retour qu'il devint le familier du cardinal Gabriel Condulmier (Eugène IV), que Martin V venait d'envoyer à Ancône pour gouverner les Marches. Il fut chargé des travaux ordonnés par le légat pour agrandir le port. Ces occupations le fixèrent chez lui pendant deux ans; mais en 1423, Gabriel Condulmier ayant quitté sa légation et les travaux du port étant terminés, rien n'empêchait plus Cyriaque de reprendre son vol vers les pays lointains. Il s'aperçut que s'il avait vu Constantinople et Alexandrie, Venise et Naples, Palerme et Rhodes, il ne connaissait pas encore Rome. Or, pendant les travaux du port, il avait étudié de près l'arc de triomphe que Trajan avait élevé sur la jetée d'Ancône; ses goûts archéologiques s'étaient accrus et il désirait étudier les ruines de la Rome païenne. Il fut accueilli avec la plus grande bonté par Gabriel Condulmier; c'était le cheval blanc du cardinal qui le portait à travers la ville lorsqu'il en allait étudier les antiquités (1423). Instruit désormais, il voulut refaire par goût archéologique les voyages que jadis son humeur nomade et commerçante lui avait fait entreprendre. Il navigua pendant

1. Sur les voyages de Cyriaque d'Ancône, cf. son *Itinéraire*.

huit ans, recueillant partout des antiquités et des manuscrits, copiant des inscriptions latines et grecques et réunissant à bon compte une collection d'œuvres de l'art ancien. Ce fut au cours de ces tournées qu'il apprit l'exaltation du cardinal, son ami; il rentra aussitôt à Rome pour le féliciter et resta auprès de lui deux ans, jusqu'au couronnement de l'empereur Sigismond (1433). Il repartit encore pour la Lombardie et pour l'Orient en 1435, et partagea les vingt dernières années de sa vie (1435-1457) entre des voyages en Italie et la rédaction de ses récits.

Eugène IV ne fut pas sans influence sur la direction de ses recherches. Dans plusieurs de ses pérégrinations à travers l'Orient, Cyriaque recueillit des manuscrits grecs du Nouveau Testament et s'appliqua à en comparer le texte avec celui de la Vulgate[1]; or le pape lui avait donné commission de relever les divergences qui pouvaient exister entre les manuscrits grecs et la traduction de saint Jérôme, afin d'arriver un jour à l'établissement définitif des textes sacrés. Ces études avaient une grande importance puisqu'elles tendaient à soumettre aux règles de la critique et de la philologie les livres canoniques et, par là, Cyriaque d'Ancône et Eugène IV doivent figurer au nombre de ceux qui ont ressuscité, pendant la Renaissance, les études bibliques.

La connaissance de l'antiquité doit encore plus à Cyriaque. A la suite de ses voyages, il a pu composer l'un des premiers recueils épigraphiques que nous possédions, ancêtre reculé des « Corpus ». Ainsi il a permis aux humanistes de voir de plus près cette antiquité à laquelle ils demandaient leur inspiration; et aux

1. Mancini, *op. cit.*, 86.

artistes, il a fourni de nouveaux modèles à imiter en mettant sous leurs yeux les objets d'art, sculptures, statues, médailles, marbres qu'il avait recueillis. Grâce à lui, la connaissance de l'antiquité tendit à devenir une science et il peut à juste titre compter, avec Pogge, Blondus et Maffeo Vegio, parmi les fondateurs de l'archéologie. C'est à Eugène IV que Cyriaque d'Ancône a dédié l'ouvrage qui contient le récit de ses explorations scientifiques, semblant dire par là que le pape, soit par ses subsides, soit par ses conseils, a contribué à faire tourner au plus grand profit de la science des voyages accomplis tout d'abord pour un objet purement commercial.

Dès la première année de son pontificat, Eugène IV donna une preuve non équivoque de son goût pour les lettres, en reconstituant, avec toutes ses facultés, l'Université romaine dégénérée : par sa bulle du 10 octobre 1431, il lui donna une constitution définitive. D'après ce règlement, professeurs et étudiants devaient jouir de tous les droits et immunités qui avaient été accordés auparavant aux autres universités; ils étaient soustraits aux juridictions ordinaires pour être placés exclusivement sous celle du recteur; celui-ci devait être élu par leurs libres suffrages. Au risque de se rendre impopulaire, le pape accrut les droits sur l'importation des vins, à Rome, afin d'assurer les honoraires des professeurs. Enfin, il fit bâtir dans le quartier Saint-Eustache les bâtiments qui sont encore de nos jours le palais de l'Université.

Ce fut un Français de Picardie, Jean Lejeune, qui fut élu recteur et il ne quitta cette charge que pour devenir évêque de Mâcon, puis de Saint-Omer, enfin cardinal. Dans ses fonctions administratives, Lejeune fut assisté d'un conseil de quatre réformateurs, choisis dans les

grandes familles romaines. L'Université fut placée pour toujours sous la protection du cardinal camérier, ministre des finances de l'Église. Les maîtres qui furent appelés à y enseigner, reçurent le traitement le plus convenable : l'un d'eux, le professeur de droit Ives de Coppolis, voyageait, en 1432, avec une suite de vingt-cinq personnes. Dès le début, les études juridiques y jetèrent un vif éclat avec Antoine Roselli, l'auteur du traité *De monarchia*, Louis Pontano, que Blondus appelle, dans son *Italia illustrata*, « *jurisconsultorum consultissimus* », et Ives de Coppolis qui devait devenir avocat consistorial. Et cependant, l'étude du droit céda le pas à celle de l'antiquité classique. Par leurs leçons publiques, les humanistes mirent à la portée de tous la connaissance des littératures anciennes : Georges de Trébizonde y enseigna le grec du temps d'Eugène IV [1].

Comme l'Université romaine, la bibliothèque du Vatican dut à Eugène IV le commencement de sa gloire. L'ancienne bibliothèque, si riche aux temps de Boniface VIII et reconstituée à Avignon par les papes du XIVe siècle, était restée au delà des monts; il ne restait à Rome que quelques manuscrits qui avaient été oubliés lors du transfert ou que l'on avait fait venir du palais des Doms pour des recherches précises. Aussi, lorsqu'en 1432, Ambroise le Camaldule la visita, il éprouva une déception : « Dans la bibliothèque du pape, écrivait-il, j'ai noté quelques volumes grecs; je n'ai rien trouvé de nouveau si ce n'est l'ouvrage d'Isaac le Syrien sur la perfection de la vie religieuse. » Quand Eugène IV eut surmonté les difficultés politiques et financières qu'avaient accumulées la révolte des Romains et des seigneurs, les

1. Renazzi, I, 115-133.

guerres avec Sforza et le conflit avec le concile de Bâle, et qu'il fut redevenu, en 1440, le maître incontesté de ses États, il travailla à la reconstitution de sa bibliothèque. Le 20 juin 1441, il ordonna le retour à Rome de tous les livres, privilèges, ornements pontificaux, provenant du Vatican et du Latran, qui se trouvaient encore au palais d'Avignon. Le clerc de la Chambre Rosello Roselli et Barthélemy Brancacci devaient se les faire délivrer par le cardinal légat, Pierre de Foix, et les transporter à Rome. En même temps, le pape commanda à ses copistes et à ses miniaturistes de magnifiques manuscrits qu'il marqua de ses armes. Enfin, en 1443, il fit dresser un inventaire de ses livres qui est en quelque sorte l'acte de naissance de la nouvelle bibliothèque [1].

Elle contenait 340 volumes; la plupart étaient des ouvrages de théologie, de liturgie et de philosophie scolastique; les Pères de l'Église latine étaient représentés par les œuvres de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme; les scolastiques par celles de saint Bernard, saint Anselme, saint Thomas d'Aquin, d'Avicenne et d'Averroès. Remarquons la part déjà importante qui y était faite aux Pères de l'Église grecque: dans l'inventaire nous relevons la mention des œuvres d'Origène, de saint Jean Chrysostome, de saint Jean Damascène. La littérature profane y avait sa place, puisque nous y remarquons les récits de voyages de Marco Polo, les écrits de Pétrarque et de Boccace. Enfin l'humanisme y avait déjà pénétré avec les traités de Léonard l'Arétin et de Vegio, les traductions d'Ambroise le Camaldule.

Ces manuscrits étaient en parfait état, la plupart

1. FABRE et MUNTZ, *La bibliothèque du Vatican au XVe siècle.*



reliés en cuir rouge, vert, blanc ou bleu; ils étaient marqués aux armes du pape. Quelques-uns étaient richement décorés : c'étaient par exemple une Bible « recouverte de velours rouge avec des écussons et des clous d'argent doré et de beaux émaux » ; le traité *De potestate papae et concilii* du cardinal Torquemada, avec « des fermoirs d'argent ». Ce n'était pas seulement pour lui qu'Eugène IV réunissait ces livres : il permettait aux personnages de sa cour et aux lettrés de son entourage non seulement de les consulter sur place, mais encore de les emporter chez eux, soit pour les étudier, soit pour en faire faire de nouvelles copies. L'inventaire porte plusieurs mentions de prêts à domicile faits à diverses personnes, par exemple aux cardinaux Barbo et Torquemada. Ainsi commençaient ces traditions libérales qui permirent aux lettrés du XV[e] siècle d'user de la bibliothèque apostolique comme d'un dépôt public.

L'étude du pontificat d'Eugène IV nous a démontré que, plus encore que Martin V, ce pape a favorisé et accéléré le mouvement de la Renaissance. Il appela à lui les artistes les plus illustres de l'Italie et même de l'étranger et, dans le choix qu'il fit, il témoigna d'un goût aussi large que sûr. Il suffit de citer les noms de ceux qu'il employa : fra Angelico, Pisanello, Foucquet, Donatello et Ghiberti. Sa cour se peupla de lettrés; le collège de ses secrétaires fut plus que jamais une académie d'humanistes. Il ne se contenta pas de s'entourer de gens de lettres; il facilita leurs études et leurs recherches par des pensions et surtout par la reconstitution de sa bibliothèque; enfin, par la création de l'Université romaine, il voulut mettre la culture littéraire à la portée de tous. Pieux et même dévot, il distribua ses faveurs aux humanistes païens comme aux chrétiens, poussant si loin cette impar-

tialité qu'on pourrait presque l'en blâmer. L'éclat du pontificat suivant a un peu rejeté le sien dans l'ombre ; il était nécessaire de le remettre en lumière et de montrer à quel point Eugène IV a été le précurseur de Nicolas V.

CHAPITRE VIII

NICOLAS V ET LES ARTS

Ce fut la Renaissance elle-même qui prit possession du trône pontifical lorsque l'un de ses plus éminents représentants, Thomas Parentucelli, devint le pape Nicolas V. Tout dans le passé de ce successeur d'Eugène IV le désignait à l'admiration des lettrés et des savants. Fils [1] d'un pauvre médecin de Sarzane qu'il perdit tout enfant, il avait connu, dès son plus jeune âge, la misère. Il l'avait acceptée vaillamment. Ses études littéraires terminées à Bologne, en 1417, il était allé chercher à Florence le travail qui devait soutenir sa famille et lui permettre à lui-même de poursuivre sa formation intellectuelle. Ce fut une heureuse inspiration qui le conduisit dans cette cité, la plus cultivée de l'Italie de ce temps. La Providence mit le pauvre étudiant en rapports avec les représentants les plus délicats de cette haute société florentine, Palla Strozzi et Rinaldo Albizzi [2]. Précepteur de leurs fils, il ne trouva pas seulement dans leurs splendides palais une vie agréable et facile : il s'y affina au con-

1. Ces renseignements sur la vie de Thomas de Sarzane avant 1447 sont tirés de sa biographie par Vespasiano.
2. VESPASIANO, *Noferi Strozzi.*

tact des œuvres d'art et surtout, il entra en relations avec les savants et les lettrés, les latinistes et les hellénistes qui s'y rendaient non seulement de l'Italie, mais encore des villes lointaines de l'Orient. Dans leur nombre se trouvait le célèbre Manuel Chrysoloras que Palla avait fait venir de Constantinople et qui fut l'un des grands initiateurs des études helléniques en Italie. A cette école, Thomas de Sarzane reçut la culture grecque qui devait le mettre en évidence parmi les humanistes. Chez Albizzie et chez Strozzi, il trouva aussi des livres en abondance; il en copia plusieurs pour son usage personnel. Ce fut alors sans doute qu'il étudia pour la première fois les savants et les philosophes de l'Hellade, Platon, Aristote, Plutarque, Ptolémée dont les œuvres avaient été achetées à l'Orient par ces généreux Florentins. Il vécut deux ans dans ce milieu lettré. L'argent qu'il y gagna, lui permit de retourner à Bologne pour y continuer ses études (1419); mais il conserva pour ses premiers protecteurs la plus vive reconnaissance. Il le prouva plus tard lorsque, devenu pape, il vint en aide aux Strozzi et aux Albizzi que les vicissitudes politiques avaient précipités dans l'exil et la misère.

A Bologne, il fit ses études de théologie et, au bout de trois ans, il reçut le grade de maître (1422). Il conçut alors un goût très vif pour l'Écriture Sainte : « il savait par cœur la Bible tout entière, déclare Vespasiano, et il la citait toujours avec à-propos. » Il s'éprit aussi des Pères de l'Église, en particulier de saint Augustin : « Alòrs qu'il n'était qu'un pauvre maître en théologie, les œuvres de ce Père, en douze volumes soigneusement reliés, formaient déjà l'ornement de sa bibliothèque, et il commençait à collectionner, avec une ardeur infatigable, les manuscrits

des lettres de ce grand docteur [1]. » Il se familiarisait avec la scolastique, encore enseignée dans les Universités et en particulier à Bologne. Vespasiano nous dit qu'il « étudia entièrement le Maître des sentences avec tous ses commentateurs; car là où l'un manquait, l'autre le suppléait ». Enfin il se tenait au courant du mouvement des esprits de son temps : « il connaissait à merveille les savants modernes ». Il s'intéressait à toutes sortes de questions et aux sciences les plus variées, pouvant causer tour à tour de géographie et de politique, de mathématiques et d'histoire, de médecine et de littérature, de droit et de théologie. Il était à peine dans sa vingt-cinquième année et il avait déjà cette culture encyclopédique, embrassant à la fois les lettres, les sciences et les arts, qui a été, pendant la Renaissance, la marque des grands esprits. Remarquons toutefois combien elle était harmonieusement distribuée : humaniste, Thomas l'était au plus haut degré, et cependant, loin de s'enfermer dans un amour étroit de l'antiquité, il apprenait la Bible, faisait de saint Augustin son maître préféré et se mettait à l'école des scolastiques. Latiniste, il l'avait été dès sa plus tendre jeunesse et en même temps il devançait son temps dans la connaissance du grec. Son intelligence fondait ensemble l'antiquité et le christianisme, Rome et la Grèce, les lettres et les arts, les sciences profanes et les sciences sacrées.

Il offrit tout cela à Dieu en se faisant prêtre. En 1422, il reçut les ordres sacrés de Nicolas Albergati, évêque de Bologne. Aussi instruit que pieux, ce saint prélat ne tarda pas à reconnaître les mérites de Thomas et il l'attacha à sa personne comme intendant et secré-

1. Pastor, II, 20.

taire. Pendant plus de vingt ans, de 1422 à 1443, année de la mort d'Albergati, maître Thomas resta à son service, lui témoignant un dévouement sans bornes et une affection vraiment filiale, dirigeant sa maison, l'accompagnant dans ses missions diplomatiques, le soignant dans ses maladies, mais surtout profitant des exemples héroïques de vertus que ne cessait de lui donner, au milieu des souffrances, ce religieux devenu cardinal. Dans cette nouvelle situation, maître Thomas put, dans une certaine mesure, donner libre carrière à son goût pour les constructions, les livres et les hommes d'esprit. Intendant d'Albergati, il fit réédifier en son nom le palais épiscopal de Bologne et se servit des ressources dont il disposait pour réunir dans sa bibliothèque de nombreux manuscrits; « il avait des livres sur tous les sujets... tous, exécutés exprès pour lui et avec la plus grande méthode... Tout ce qu'il pouvait avoir, il le dépensait en livres ».

Comme Pogge, il profita des voyages qu'il fit à l'étranger, à la suite d'Albergati, pour entreprendre des recherches dans les bibliothèques et y découvrir des œuvres théologiques ou littéraires jusqu'alors ignorées, qu'il emportait comme un trésor en Italie. Parmi ces trouvailles, Vespasiano mentionne les sermons du pape saint Léon et les Commentaires de saint Thomas sur l'Évangile de saint Matthieu. Il oublie la plus importante de ces découvertes, celle des œuvres de Tertullien. Ces livres qu'il réunissait avec tant de soin, il ne les traitait pas en simple collectionneur; « il y en avait peu qu'il n'eût étudiés et annotés de sa main; car il avait une écriture fort belle, tenant le milieu entre l'antique et la moderne... A la bibliothèque du Saint-Esprit, se trouve un livre qu'il donna aux religieux; c'est le Traité de saint Augustin contre Julien le Pélagien et d'autres

hérétiques : il est annoté de sa main de cette écriture dont je viens de parler ».

Lorsque, à la suite de ses légations en France, Nicolas Albergati eut été nommé cardinal par Martin V, il dut faire des séjours plus nombreux et plus longs à la cour pontificale; dans ces circonstances, il se faisait toujours accompagner de son fidèle secrétaire. Ce fut ainsi qu'après une absence de quinze ans, Thomas de Sarzane revint, en 1433, à Florence [1]. Il vécut alors dans l'intimité de ces humanistes qui faisaient l'ornement de cette cité et de la cour romaine. « Soir et matin, Léonard et Charles d'Arezzo, Giannozzo Manetti, Jean Aurispa, Gaspard de Bologne, Pogge et d'autres savants en grand nombre avaient coutume de se réunir en plein air près du palais du pape, pour y causer amicalement sur des questions de littérature. Thomas Parentucelli était assidu à ces réunions. Ordinairement, il s'y rendait après avoir ramené son cardinal chez lui et on le voyait arriver à la hâte, monté sur un mulet et accompagné de deux serviteurs. A peine descendu, il entrait avec vivacité dans la discussion commencée par ces beaux esprits[2]. » Il assistait aussi aux séances qui se tenaient au couvent du Saint-Esprit et où l'on traitait plutôt des questions philosophiques et théologiques. Humaniste avec Pogge et ses autres compagnons, il était théologien au Saint-Esprit avec les religieux et le pieux Vangelista de Pise. Bientôt après, aux conciles de Ferrare et de Florence, il trouva d'excellentes occasions de mettre ses connaissances si variées au service de l'Église; possédant la langue grecque presque autant que la latine, versé dans

1. La curie résidait à Florence depuis la révolte qui avait chassé Eugène IV de Rome en 1433.
2. PASTOR, II, 13.

la connaissance des Pères grecs et de la scolastique, il fut capable d'argumenter [1] avec succès au nom des Latins contre les Grecs et d'offrir à ces derniers la lutte sur leur propre terrain. Aussi Eugène IV le mit-il au premier rang des docteurs qui avaient pour mission de proclamer et de défendre, en face des Orientaux, les droits et la doctrine du siège apostolique : « Dans toutes ces discussions, dit Vespasiano, maître Thomas se trouvait du côté des Latins... il était des plus estimés pour la connaissance universelle qu'il avait de l'Écriture sainte, des docteurs anciens et modernes. Eugène IV lui confia le soin d'argumenter contre les trois nations [2]... et deux fois par jour maître Thomas discutait avec elles. » Le pape sut récompenser une si grande science mise au service de l'Église romaine. En 1443, il le nomma sous-diacre apostolique et sous-camérier, manifestant ainsi son intention de l'attirer à la curie et de l'attacher à sa personne ; mais Thomas ne voulait pas échanger, même contre une vie brillante, la vie austère qu'il menait auprès de son évêque perclus. Après la mort d'Albergati, Eugène IV éleva rapidement Parentucelli aux plus hautes dignités : en 1444, il lui attribuait le siège vacant de Bologne ; en 1446, il lui confiait une mission difficile auprès de princes allemands et à son retour, à la fin de décembre de la même année, il lui donnait le chapeau de cardinal.

Avant même de le compter parmi ses membres, le Sacré-Collège avait témoigné à Thomas de Sarzane la plus grande estime ; il lui en donna de nouvelles preuves lorsque, après la mort d'Eugène IV, le 23 février 1447, il

1. Il se servit pourtant, pour argumenter, d'interprètes, n'osant pas parler le grec en plein concile.

2. Les Grecs, les Arméniens et les Éthiopiens qui assistaient au concile.

lui confia l'oraison funèbre du pape, et surtout lorsque après un court conclave de deux jours (4 mars-6 mars 1447), il l'appela à lui succéder. Cette élection, déclara le cardinal Colonna en la proclamant, avait eu lieu à l'unanimité et le cardinal de Portugal affirmait que l'intervention de Dieu y avait été visible. Elle fournit à l'élu une occasion unique de montrer sa modestie et sa délicatesse : voulant en quelque sorte rappeler l'humilité de son passé et glorifier une fois de plus le pieux Nicolas Albergati, il déclara prendre, en souvenir de lui, le nom de Nicolas V.

Ce fut dans le monde des humanistes une explosion de joie quand on y apprit que l'un d'eux venait de ceindre la tiare. A Venise, François Barbaro saluait les débuts d'un âge d'or où l'on verrait la sagesse s'asseoir sur les trônes des rois [1] et dans la lettre de félicitation qu'il écrivait au nouvel élu, Pogge lui disait toutes les grandes choses qu'on attendait de lui [2] : « A vous seul reviennent la charge et l'honneur de rendre à la science son antique dignité et son ancien éclat; à vous de faire revivre les arts les plus nobles. » Pour être agréable à ce pape lettré, les princes et les républiques de l'Italie composèrent d'humanistes les ambassades qui devaient le complimenter en leur nom; Milan lui envoya Guiniforte Barzizza, qui, depuis 1435, enseignait la langue latine dans la chaire de son père. Alphonse, roi de Naples, lui députa le fameux Beccadelli le Panormite : se souvenant des séjours que le nouveau pape avait faits à Florence et de la prédilection qu'il lui conservait, la République florentine lui envoya une ambassade d'élite; les noms illustres d'Acciaiuoli, d'Alessandri, de

1. PASTOR, II, 152.
2. *Opera*, p. 291.

Pierre de Médicis, de Neri, de Gino Capponi y représentaient les riches patriciens à l'esprit cultivé; l'humanisme y brillait avec Giannozzo Manetti, l'un des membres les plus assidus des Académies, Vespasiano da Bisticci, le libraire dont la boutique était le lieu de rendez-vous de toute la société lettrée et chez lequel maître Thomas avait passé lui-même tant d'heures délicieuses. Faut-il s'étonner qu'aussi bien recrutée, l'ambassade de Médicis ait reçu de Nicolas V un accueil tout particulièrement aimable et flatteur [1]?

Les audiences solennelles qui furent données pour ces réceptions furent de vraies séances académiques. Les humanistes qui portèrent la parole, firent étalage dans leurs discours de toute leur éloquence et de tout leur savoir. Giannozzo Manetti prononça une harangue qui dura cinq quarts d'heure et qu'il parsema de toutes les fleurs de la rhétorique [2]. Le pape, de son côté, se mit en frais d'éloquence et saisit l'occasion de montrer au monde la valeur littéraire de celui qui venait de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre. Il écoutait les orateurs avec un tel recueillement qu'il semblait dormir, mais lorsque le moment était venu pour lui de parler, il se levait, et, à la surprise générale, répondait point par point, en une belle improvisation, aux discours qui venaient d'être prononcés. Dès lors, on se disait « que Rome possédait un pape sans égal sous le rapport de l'esprit, de la science, de l'affabilité et de la largeur des idées; et ce furent effectivement ces qualités qui gagnèrent à Nicolas V la faveur de l'opinion publique ». Avec lui, l'Église

1. Elle fut reçue dans la salle du consistoire, jusqu'alors réservée aux empereurs et aux rois.

2. VESPASIANO, *Commentario della vita di Giannozzo Manetti*, p. 37-47.

romaine s'unissait si intimement à la Renaissance qu'il devenait impossible de les distinguer.

Lorsque, avant de devenir l'évêque des évêques, Thomas de Sarzane n'était encore « qu'un humble sonneur de cloches [1] », il avait déjà coutume de dire que si jamais il avait à sa disposition de fortes sommes d'argent, il les consacrerait à des constructions et à des livres. Devenu pape, il en eut le pouvoir. Pacifié depuis plusieurs années, l'État pontifical n'exigeait plus, pour sa défense, les sacrifices du temps d'Eugène IV; d'autre part, le jubilé de 1450, en attirant à Rome des foules « aussi innombrables que des peuples de fourmis », fit affluer dans les caisses du Vatican des sommes si considérables que Nicolas V put donner libre cours à sa générosité naturelle et à sa passion pour les arts et pour les livres.

Si nous en croyons Manetti [2] et Nicolas V lui-même[3], le nouveau pape avait la ferme intention d'ordonner à Rome et dans ses États une série de grands travaux. Il était temps d'en finir avec les rebelles et les brigands qui trop longtemps avaient été les maîtres des routes; pour rendre les communications faciles et sûres, il fallait élargir et multiplier les voies, et surtout les faire garder par tout un système de châteaux forts et de citadelles. A ses habitants et aux étrangers qui venaient la visiter Rome devait assurer la sécurité et l'hygiène; par la beauté de ses monuments et la sainteté de ses églises, elle devait satisfaire leurs goûts artistiques et leur piété.

Pour assurer à sa capitale ces avantages matériels et moraux, Nicolas V avait résolu de lui faire subir

1. C'est ainsi qu'il s'appelait lui-même.
2. MANETTI ap. MURATORI, III, II, 929.
3. Testament de Nicolas V ap. MURATORI, III, II, 949.

d'importantes transformations. Il voulait entièrement restaurer les portes et les murs de la cité, les ponts stratégiques tels que le *ponte Molle* et le pont Saint-Ange sur le Tibre, le *ponte Salaro* et le *ponte Nomentano* sur l'Anio, et surtout le fort Saint-Ange qui était la citadelle de Rome et commandait plus particulièrement le quartier apostolique du Borgo. Malgré les efforts des deux pontificats précédents, les églises stationales n'avaient pas été toutes réparées; pour éviter aux yeux des pèlerins, surtout pendant le jubilé de 1450, d'être scandalisés par l'abandon où elles se trouvaient encore, il fallait les remettre à neuf et en faciliter l'accès en réparant et élargissant les voies qui y conduisaient. Le quartier du Borgo, qui s'étendait du pont Saint-Ange au Vatican, de la rive droite du Tibre aux fortifications, devait être réservé pour la résidence du pape et des dignitaires de la curie. Entouré d'une enceinte spéciale, fermé à des heures fixes, il devait être la ville papale par excellence et comme le sanctuaire pontifical. Partant du pont Saint-Ange, trois rues bordées de portiques devaient converger sur la basilique vaticane, centre de la cité Léonine. Là se seraient succédé avec les boutiques des différents corps de métiers les palais de tout le personnel administratif. Ces rues devaient déboucher sur une grande place, servant d'immense parvis à Saint-Pierre, et devant être limitée à droite par le palais apostolique, à gauche par les habitations du clergé. En son milieu, devait se dresser un monument à la gloire de Dieu et de l'Église.

A l'extrémité de cette place aurait été élevée la basilique de Saint-Pierre, reconstruite dans des proportions gigantesques. Le palais du Vatican aurait été entièrement refait et disposé de telle sorte que le rez-de-chaussée, avec ses portiques, ses jardins, ses eaux

vives et ses vergers, fût la résidence d'été, le premier étage celle d'hiver, l'étage supérieur celle du printemps et de l'automne; que des quartiers spéciaux y fussent réservés aux cardinaux, aux services de l'administration, au conclave, aux archives, à la bibliothèque et des salles magnifiques aux réceptions solennelles. Un cimetière, placé derrière l'abside de la basilique, devait recevoir, pour leur dernier sommeil, tous les papes.

Tel fut le plan grandiose des travaux que Nicolas V voulut faire exécuter, comme il l'exposa lui-même aux cardinaux, à son lit de mort. Il excita l'enthousiasme des contemporains. Manetti, Palmieri, Silvius Piccolomini y voyaient la preuve manifeste de la largeur d'esprit et de la grandeur d'âme de son auteur [1]. Cependant, dans son histoire, saint Antonin de Florence semble le trouver démesuré lorsque, portant un jugement d'ensemble sur Nicolas V, il lui reproche de n'avoir rien terminé pour avoir trop embrassé. Reconnaissons toutefois que si, pendant son court pontificat de huit ans, Nicolas V ne parvint pas à exécuter un si vaste programme, il a du moins déployé beaucoup d'activité et laissé après lui de nombreuses preuves de ses goûts esthétiques. Il eut aussi le mérite de grouper autour de lui les artistes les plus renommés de l'Italie et de leur commander des œuvres assez considérables pour imprimer à la Renaissance un nouvel élan.

Dominant l'une des vallées qui mettent en communication le Tibre avec l'Arno, les États romains avec la Toscane, la ville d'Orvieto avait une importance stratégique; on l'avait bien vu pendant les guerres que,

1. MANETTI, *op. cit.*, *loc. cit.* — PALMIERI, (ap. TARTINI *Rerum italicarum scriptores*, I, 245). — ÆNEAS SILVIUS PICCOLOMINI, *Europa* (éd. 1571), p. 458.

sous le pontificat précédent, le cardinal Vitelleschi avait soutenues contre les préfets de Vico et François Sforza. Déjà, au XIVe siècle, le cardinal Albornoz y avait élevé la citadelle qui commande le cours du Paglia. Soit qu'elle fût en partie ruinée, soit qu'il voulût en accroître la solidité, Nicolas V y fit faire des travaux auxquels présida l'ancien gouverneur du château Saint-Ange, Antonio di Rido (1450-1451)[1]. En même temps, fut réparé le palais apostolique que les papes du XIIIe siècle avaient élevé à côté de la cathédrale et qui leur avait souvent servi de résidence. D'après le témoignage de Manetti, la citadelle était gigantesque, le palais splendide et entouré de fossés profonds; le tout formait un ensemble qui méritait d'être vu pour sa magnificence. Non loin de là, se dressait, au pied du Soracte, la ville de Civita-Castellana, commandant les routes entre la Méditerranée et le Tibre moyen : Nicolas V y fit refaire plus du tiers de l'enceinte. Narni et Spolète surveillent les passages des Apennins entre Rome et l'Ombrie : Nicolas V répara la citadelle de Narni et fit exécuter pour celle de Spolète des travaux encore plus sérieux : les salles de réception et les appartements qu'elle renfermait, furent richement décorés. A Assise, les murs du couvent fortifié de Saint-François, qui avaient subi plusieurs fois depuis le grand schisme l'assaut des factions, étaient en ruines : il les fit réparer. Pendant l'été de 1450, alors que Rome était désolée par la peste, le pape se réfugia, avec sa cour, dans les hauteurs salubres des Apennins, à Fabriano. Il en profita pour construire un mur d'enceinte, agrandir la place principale, refaire

1. MÜNTZ, *Les Arts*, etc., I, 162, auquel nous empruntons la plupart des détails qui suivent.

le palais pontifical de la ville et exécuter des réparations dans les églises Saint-Venant et Saint-François. La ville de Civita-Vecchia était le port militaire de l'état pontifical; de là partaient les routes qui, du littoral, pénétraient dans le plateau toscan : deux architectes lombards, maîtres Stefano di Giovanni et Giovanni di Giorgio, furent chargés, en 1452, d'y refaire les murailles; ils y élevèrent, dit Manetti, « des constructions grandes et magnifiques ». Quoique déjà ensablé, le port d'Ostie pouvait encore rivaliser avec celui de Civita-Vecchia; c'était la clef du Tibre et il protégeait Rome contre toute attaque maritime : de 1451 à 1454, Nicolas V en fit réparer les tours et les fossés, qui portent encore de nos jours son écusson; en même temps on remit à neuf le clocher, l'intérieur de la cathédrale et la saline.

Aux abords immédiats de Rome, son activité se fit sentir encore davantage : c'est par le *ponte Molle* que passait le Tibre pour entrer dans la ville; or, depuis Innocent VII, ce pont, d'une si réelle valeur stratégique, était formé en partie de traverses de bois. En 1454, Nicolas V les remplaça par une voûte en pierre, et il commença la tour qui devait en commander le passage. Encore de nos jours, le *ponte Nomentano*, sur l'Anio, est surmonté d'un petit château fort marqué de l'écusson de Nicolas V; c'est par cette construction que devait être protégée la route de Rome aux monts de la Sabine. Le *ponte Lucano*, non loin de Tivoli, reçut des défenses analogues.

Le pape fit faire une inspection très détaillée de l'enceinte fortifiée de Rome. Toute la partie du nord et de l'est, depuis la porte du Peuple jusqu'à celle d'Ostie près du Tibre, fut réparée; quelques ouvrages avancés y furent même ajoutés. Sur la rive gauche, les dé-

fenses du Transtévère furent renforcées de nouveaux murs, jusqu'à la porte Septimiana et le borgo San Spirito; de distance en distance les murailles portent encore l'écusson de Nicolas V. Manetti remarque que, dans la partie qui s'étend du pont Saint-Ange à la porte appelée aujourd'hui Cavalligieri, Nicolas V n'ordonna aucun travail, soit qu'en cet endroit l'enceinte fût intacte, soit plutôt qu'il se proposât de la détruire et de la refaire entièrement, lorsque le Borgo serait réédifié selon son grand projet.

Le pont et le château Saint-Ange formaient la plus forte position de Rome; celui qui en était le maître, dominait à la fois la ville de la rive gauche et le faubourg pontifical de la rive droite, soit l'ensemble de la cité. Les partisans de l'indépendance communale l'avaient bien compris quand, aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, ils avaient tenté de s'en assurer la possession. Désireux d'asseoir à jamais la domination pontificale sur Rome, Nicolas V, à l'exemple de son prédécesseur, renforça cette sorte de Bastille romaine; le pont fut réparé, et une inscription, placée sur les piles, rappela que c'était par la munificence de Nicolas V. Pendant le jubilé de 1450, un grave accident, causé par la presse de la foule, avait fait périr sur ce pont de nombreux pèlerins; pour prévenir de semblables malheurs, le pape fit élargir le passage en supprimant toutes les boutiques qui longeaient les parapets et qu'il remplaça par des trottoirs; en mémoire des victimes, il érigea aux deux extrémités deux chapelles où l'on devait prier pour le repos de leurs âmes; c'étaient deux monuments circulaires, qui furent détruits, en 1527, sous Clément VII. Le château Saint-Ange fut remis en bon état; Nicolas V y agrandit la tour de Boniface VIII. Il aménagea l'intérieur du mausolée en chambres et en salles, afin que

le pape et la cour pussent, en cas de danger, trouver un asile sûr dans cette puissante citadelle.

En même temps qu'il veillait ainsi au bon ordre de Rome et de ses États, Nicolas V n'oubliait pas le bien-être de ses sujets et il prenait d'intelligentes mesures pour les placer dans les conditions d'une bonne hygiène, A Viterbe, il agrandissait et embellissait l'établissement thermal. Il y avait là des eaux efficaces « pour toutes les indispositions et maladies humaines », dit Manetti ; mais les constructions destinées aux malades étaient « incommodes et nues ». Nicolas V les transforma si bien que, non seulement elles devinrent mieux appropriées aux besoins de ceux qui venaient y chercher la santé, mais qu'encore elles semblèrent « faites pour recevoir des princes ». A Rome, les habitants n'avaient plus ces eaux salubres et abondantes que les anciens avaient fait venir des montagnes voisines; les aqueducs avaient été détruits par les guerres, ou bien une longue négligence les avait laissé tomber en ruines. Depuis longtemps déjà, l'eau trouble du Tibre et celle des puits alimentaient seules la ville, causant souvent dans la population de funestes épidémies. Nicolas V voulut doter Rome d'une eau saine et il remit en activité les aqueducs des anciens Romains. Il commença par l'*Aqua Virgo,* qui fut entièrement restauré en 1453, comme nous le prouve l'inscription commémorative[1] placée sur l'aqueduc, et le mandat de paiement délivré, le 18 juin de la même année, à l'entrepreneur Pietro di Cholona. Au débouché de l'aqueduc à Rome, le pape fit élever une fontaine monumentale dont le dessin fut demandé à l'illustre

1. Cet aqueduc reçut cette inscription commémorative : NICOLAVS V. PON. MAX. POST. ILLVSTRATAM. INSIGNIBVS. MONVM. VET. COL. REST. 1453.

Alberti. Ce fut la fontaine de Trevi dont l'aspect devait être entièrement modifié, au XVIII[e] siècle, par Clément XII.

En développant des goûts nouveaux, la Renaissance changeait les conditions matérielles de l'existence. Aux ruelles étroites et sans lumière, hérissées de tours et de maisons fortifiées, elle voulait substituer des voies droites et larges, des places spacieuses; les résidences seigneuriales bardées de fer et percées d'étroites ouvertures, comme des citadelles, allaient être remplacées par de vastes palais, ouvrant au public leurs cours ombragées et leurs cloîtres, leurs belles salles de réception et leurs collections artistiques. Avec la centralisation du pouvoir et la ruine de la féodalité, les surprises des guerres civiles semblaient pour longtemps écartées et l'on croyait le moment venu de vivre en plein air et à la lumière. Pour cela, Nicolas V voulut « ouvrir à travers le dédale de la Ville Éternelle de nouvelles voies de communication, rectifier les anciennes, créer des quartiers modèles avec des places spacieuses, entourées de portiques et ornées de plantations, de fontaines, de cours d'eaux[1] ». Reprenant un ancien projet des papes du haut Moyen Age, il voulut réunir les basiliques patriarcales par des portiques qui, traversant la ville en sens différents, auraient permis aux habitants et aux pèlerins de la visiter à l'abri des intempéries et des ardeurs du soleil. Ainsi, sur plusieurs points furent entrepris d'importants travaux de voirie.

Le 23 février 1448, les *magistri viarum* recevaient les sommes nécessaires pour la rue de Saint-Pierre. En 1450 [2], l'entrepreneur lombard Beltramo di Martino

1. MÜNTZ, *Les Primitifs*, p. 375.
2. MÜNTZ, *Les Arts à la cour des papes*, p. 157.

construisait un grand mur entre le Tibre et la voie de Ripa; c'était sans doute un quai destiné à protéger cette rue contre les invasions du fleuve. Si nous en croyons Vasari [1], le célèbre architecte Alberti aurait fait le devis d'un portique à colonnade qui s'élevait sur le pont Saint-Ange et, à travers le Borgo, s'étendait jusqu'à la basilique du Vatican. Gregorovius [2] n'a pas eu de peine à prouver que si ce dessin a été fait, il n'a pas été exécuté. Ce qui est certain toutefois, c'est qu'après la catastrophe de 1450, le pape fit élargir le pont Saint-Ange et étendre jusqu'à l'église Saint-Celse la place qui y donnait accès. Ces travaux se continuèrent, en 1454, dans la rue Saint-Celse [3].

Les églises de Rome furent l'objet de toute la sollicitude de Nicolas V; car la restauration des stations était l'un des articles de son grand projet. Sans doute, depuis Martin V, un grand nombre d'entre elles avaient été réparées; mais il restait encore fort à faire à l'avènement de Nicolas V.

Lorsque, sous Eugène IV, Blondus [4] visita l'église de Saint-Étienne le Rond, elle était sans toit et cependant, ses colonnes de marbre et ses mosaïques prouvaient qu'elle avait été jadis l'un des sanctuaires les mieux ornés de Rome. Les travaux de réparation se poursuivirent, en 1453 et 1454, sous la direction du célèbre architecte Rossellino. L'on refit le toit et le pavement; les autels, les portes et les fenêtres reçurent une ornementation de marbre; enfin, maître Giovanni di Andrea posa des vitraux de sa composition. Le couvent contigu qui se trouvait aussi abandonné

1. VASARI, IV, 61.
2. *Storia della città di Roma*, VII, 746.
3. MANETTI ap. MURATORI, III, II, 924. — INFESSURA, *id.*, p. 158.
4. BLONDUS, *Roma instaurata*, I, ch. LXXX.

fut remis à neuf et donné aux ermites de Saint-Augustin que l'on chargea du service de l'Église.

Un autre temple rond, celui de Saint-Théodore, au pied du Palatin, fut aussi réparé [1]. Il le fut même deux fois, dit Infessura : tout d'abord, le pape s'était contenté de restaurer l'ancienne bâtisse; mais, comme bientôt après elle s'effondra, il fallut reprendre la construction à la base. Les comptes de Nicolas V témoignent, de leur côté, que l'église « fut refaite entièrement ». Nous avons aussi le total des sommes qui y furent employées tant pour le gros œuvre que pour le marbre de la porte, des fenêtres et pour les vitraux. On s'explique ainsi la présence sur les murs de l'église des armes de Nicolas V. Toutefois, il est à remarquer que le monument actuel conserve encore dans son abside une antique mosaïque du VIe siècle.

Des réparations moins importantes furent faites au Panthéon, aux Saints-Apôtres, à Saint-Celse, à Saint-Eusèbe et à Sainte-Marie du Transtévère [2]. Dans les basiliques patriarcales du Latran et de Sainte-Marie Majeure, on continua les travaux commencés sous les deux pontificats précédents. Enfin Manetti mentionne des travaux exécutés à Sainte-Praxède, Saint-Pierre ès Liens, et Saint-Paul hors les Murs; malheureusement, il ne dit pas d'une manière précise comment « le pape répara en partie, et en partie orna ces basiliques ».

Le soin que Nicolas V donna aux églises et dont il se glorifia, à son lit de mort, devant les cardinaux, ne lui fit pas perdre de vue les palais de Rome qui étaient à sa charge. Malgré les constructions que Bo-

1. MÜNTZ, *Les Arts*, etc., I, 146.
2. *Ibid.* I, 139-145. — PASTOR, II, 159, note.

niface IX avait fait élever au Capitole, ce palais, qui symbolisait la grandeur de la ville et ses libertés municipales, était en partie ruiné. Pogge et Blondus, ces deux amis de l'archéologie classique, l'avaient déploré en termes amers, le premier dans son *De varietate fortunæ,* le second dans sa *Roma instaurata.* De 1447 à 1453, Nicolas V assigna à la restauration du Capitole des milliers de ducats; ses livres de comptes mentionnent la réfection du toit, des portes, des escaliers et des croisées de marbre. Un nouveau palais fut construit pour les Conservateurs; des sculpteurs et des peintres furent chargés de le décorer; le marbrier Jacques de Petrasancta y sculpta une porte de marbre et d'autres artistes y exécutèrent les madones qui ornaient le tympan de plusieurs portes et les écussons qui décoraient les murs. Enfin, des peintres dont quelques-uns étaient déjà célèbres, tels que Paul Romain, peignirent les frises et les fresques des grandes salles [1].

Nicolas IV avait construit contre l'église de Sainte-Marie Majeure un palais destiné à la résidence des papes et des chanoines qui devaient la desservir. Nicolas V voulut le refaire dans de plus amples proportions. En 1452, toutes les anciennes constructions avaient déjà disparu et à leur place s'élevait le palais nouveau qu'Albertini appelait « une œuvre très riche, *opus sumptuosissimum* [2] ». A la mort de Nicolas V, il était inachevé et devait le demeurer encore de nombreuses années; sous Jules II, les portes et les fenêtres n'étaient pas encore posées. Quelques réparations furent aussi faites aux palais du Latran, de Saint-Pierre ès Liens et de la Monnaie. Mais ce fut au Vatican que

1. Les comptes des réparations ont été publiés par MÜNTZ, *op. cit.*, I, 147-150.

2. ALBERTINI, *Opusculum de mirabilibus,* f° 25.

le pape fit faire les travaux les plus considérables. Si, là non plus, il ne réussit pas à réaliser le plan gigantesque qu'il avait conçu et si la cité papale qu'il avait rêvée, resta imaginaire, il n'en est pas moins vrai que la forme du palais apostolique et de l'église Saint-Pierre fut profondément changée.

L'ordonnance et l'exécution de ces entreprises furent confiées à deux illustres architectes. L'un d'eux est souvent mentionné dans les registres de la Chambre apostolique sous le nom de *maestro Bernardo di Matteo,* de Florence, et avec le titre d'ingénieur du palais. C'est le sculpteur et architecte florentin Bernard Gambarelli, dit Rossellino[1]. Quoique un autre architecte, maître Antoine de Florence, figure à côté de lui dans les comptes, c'est lui qui fut chargé de la plupart des constructions de ce pontificat, telles que les bains de Viterbe, les palais d'Orvieto, de Fabriano et de Sainte-Marie Majeure, et qui présida à la restauration de Saint-Étienne le Rond et des citadelles d'Ostie de Spolète[2]. Agé d'environ quarante ans, il était dans la plénitude de son talent lorsque le pape lui donna la surveillance des travaux du Vatican.

Cependant la plupart des auteurs du XVe siècle et plus tard Vasari attribuent à un autre, à Leo-Battista Alberti, l'inspiration de la plupart de ces constructions. Rossellino n'aurait fait qu'exécuter les plans imaginés par la science profonde de son maître Alberti. Cette hypothèse soulève une difficulté : tandis que Rossellino figure à plusieurs reprises dans les comptes de la Chambre, Alberti n'y est jamais mentionné. M. Müntz a répondu à cette objection en faisant remarquer qu'engagé depuis plusieurs années

1. Sur cette identification, cf. MÜNTZ, *Les Arts*, I, 79-80.
2. PERKINS, I, 239.

dans la cléricature, ce célèbre architecte fut payé non en sommes d'argent portées sur les comptes, mais en pensions et bénéfices ecclésiastiques.

Leo-Battista Alberti appartenait à une famille qui avait figuré au premier rang dans l'histoire de Florence. Né en 1404, il passa dans l'exil les années de sa jeunesse jusqu'au jour où, en 1428, des changements politiques rappelèrent sa famille dans sa patrie. Cette activité passionnée que ses ancêtres avaient montrée dans les luttes communales, Leo-Battista la déploya dans les choses de l'esprit. Littérateur et juriste, philosophe et poète, mathématicien et artiste, il voulut embrasser d'un seul regard l'ensemble des connaissances humaines, tout en s'exerçant d'ailleurs à la lutte, à l'équitation, à l'escrime, au jeu de paume et à d'autres exercices physiques. Donner à son intelligence une portée immense par des goûts et des connaissances encyclopédiques, multiplier à l'infini les énergies de son être en développant harmonieusement les forces de l'esprit et celles du corps, tel fut le but qu'Alberti assigna à sa vie. C'était l'idéal antique et naturaliste que la Renaissance contemplait de plus en plus dans ses modèles et que ses fidèles allaient substituer, d'une manière plus ou moins consciente, aux aspirations surnaturelles du christianisme. Ce fut cette incarnation en Leo-Battista Alberti des aspirations de son temps qui donna à cet artiste un réel ascendant sur ses contemporains, heureux de voir vivre en lui ce qui s'agitait confusément dans leurs âmes. Avec lui, comme plus tard avec Léonard de Vinci, la Renaissance prenait conscience d'elle-même. Aussi nous paraît-il utile de nous arrêter devant cette figure pour mesurer la portée de sa rencontre avec Nicolas V, le chef de l'Église et de la chrétienté.

Nous remarquons d'abord chez Leo-Battista un goût exclusif et une sorte de culte pour l'antiquité profane. Dès sa jeunesse, il a une vraie passion pour le grec; c'est en grec qu'il écrit son traité de la République florentine. A l'âge de vingt ans, pour charmer les loisirs forcés d'une convalescence, il écrit une comédie latine, le *Philodoxios;* il la calque sur le modèle antique et pour compléter l'illusion, la publie sous le pseudonyme de Lepidus. L'imitation était si réussie que plus tard l'imprimeur de l'humanisme, Alde Manuce, qui était cependant un connaisseur dans la matière, devait la publier sous ce titre : *Lepidi* COMICI VETERIS *Philodoxios fabula* EX ANTIQUITATE ERUTA [1]. On a dit que devant un passage obscur d'un auteur antique, Alberti avait l'embarras d'un croyant devant un texte difficile de la Bible. C'est avec le même respect religieux qu'il décrivait les ruines. Lorsque, en 1432, il vint s'établir à la curie, « il étudia la topographie et les mesures des murailles de Rome, il les calcula avec le plus grand soin, grâce à des instruments mathématiques; car il était à la fois très habile en architecture et amateur d'antiquités [2] ». Il fit également des recherches sur les aqueducs. C'est encore aux anciens qu'il demanda les règles de l'art : dans son traité de sculpture, il remit en honneur le canon de Polyclète et, dans son traité d'architecture, il prit pour maître Vitruve.

Cette imitation étroite de l'antiquité classique lui donna au plus haut degré le culte de la forme. Les lettres et les arts exercent l'esprit et activent la vie; c'est, d'après lui, leur unique raison d'être. Puis-

1. POPELIN, *Leo-Battista.* (*Gazette des Beaux-Arts,* 1868, p. 403-421.)
2. RUCCELLAI, *De urbe,* 1099.

qu'ils sont faits pour une contemplation subjective et non pour un but objectif, qu'importe le choix du sujet? l'essentiel est que la manière dont il est traité donne à l'esprit les plus vives jouissances. Aussi est-ce sur des questions futiles qu'Alberti exerça le plus souvent son talent littéraire. Il écrivit des comédies badines comme le *Philodoxios*, et la *Vidua et defunctus*, prélude de la fameuse *Calandra* de Bibbiena et de l'immorale *Mandragola* de Machiavel. Pour calmer un accès de fièvre, il composa une dissertation sur la Mouche, à l'imitation de celles de Lucien et des autres rhéteurs de l'époque impériale; une autre fois, il écrivit l'éloge de son chien. Dans ses *Uxoria*, il agita la question de savoir s'il vaut mieux pour un mari fermer les yeux sur les déportements de sa femme que d'occuper toute une vie à la surveiller[1].

Un autre trait de son caractère, c'était l'amour de la raison pure. Pendant le séjour de la curie à Bologne, en 1437, il revint aux études juridiques qui avaient passionné sa jeunesse et il écrivit un traité de droit. Il y proclamait ce principe grave « que le juge doit juger d'après les inspirations de sa raison et non d'après la lettre de la loi » et il en tirait des conclusions qui marquaient un progrès sensible sur les théories des criminalistes de son temps : « La peine, disait-il, est un bien parce qu'elle venge l'offense portée à la société, un mal parce qu'elle afflige un individu. Mais en tout châtiment il faut se rappeler qu'il ne doit être ni plus fort ni plus faible qu'il n'est besoin. Dans le traitement des condamnés, il faut viser leur correction et non leur perte. » Mais du même principe, il

1. MANCINI, *op. cit.*, p. 309 et suiv.

tirait aussi d'autres conclusions qui auraient pu effrayer le pape et l'Église : « Je pense, disait-il, qu'à Dieu doit être laissé le soin des choses divines et que les humaines seules sont de la compétence du juge. » Prononcée avec toute la solennité d'un article de foi, cette phrase proclamait le divorce de la société civile et de la société religieuse, puisqu'elle déclarait que les gouvernements ne doivent poursuivre que des fins temporelles et rester indifférents aux spirituelles, défendre les intérêts matériels et laisser de côté les lois surnaturelles de la morale, qu'ils sont incompétents en matière religieuse et que, pour tout dire en un mot, ils ne connaissent pas Dieu. Ces théories, dont se réclament nos modernes « défenseurs de la société laïque », sont contenues implicitement dans cette déclaration que faisait, à la cour pontificale, le clerc, qui se nommait Alberti. Ce rationalisme devait facilement le conduire au libre examen. Dans son *Momus*, écrit vers 1443, il s'élevait contre le principe d'autorité en matière de pensée et terminait par cet aphorisme dont on peut tirer les plus graves conséquences : « Rien ne rejette plus la vérité dans l'ombre que l'autorité[1] ! »

En même temps qu'il réduisait ainsi le domaine de Dieu et de l'autorité dans les choses humaines, Alberti ouvrait à la science les plus vastes horizons. Il lui faisait surtout la part large dans les arts, soumettant à ses lois absolues leur inspiration et leur fantaisie ailée. Dans son traité de sculpture, il demandait à la géométrie et au calcul les règles des proportions et de la symétrie; dissertant de la peinture (1435), il faisait la théorie physique des couleurs dont il défi-

1. MANCINI, p. 296.



nissait les combinaisons. C'était d'après des démonstrations géométriques qu'il traitait de la perspective; c'étaient des raisons d'ordre scientifique qui lui dictaient son traité d'architecture. A ses yeux, l'inspiration individuelle et cet idéal esthétique que chaque artiste porte en soi, sont choses secondaires; l'art n'est guère qu'une application de la science et de la raison.

Alberti ne s'en tint pas à la théorie. Pendant son séjour à Florence, de 1433 à 1443, il s'exerça dans la peinture et, pendant sa longue carrière d'architecte, il construisit, à Rome, à Rimini et dans plusieurs autres villes de l'Italie, d'importants monuments. Mais ce qui manqua à toutes ses œuvres, ce fut une inspiration personnelle et vraiment originale. En pouvait-il être autrement d'un artiste qui enchaînait l'art, d'un côté, à l'imitation servile de l'antiquité et, de l'autre, aux règles absolues de la science ?

Ainsi, curiosité toujours inassouvie, imitation superstitieuse des anciens, rationalisme et fanatisme de la science, tels sont les principaux traits de la physionomie intellectuelle d'Alberti. Nous comprenons dès lors le peu de place qu'ont dans ses pensées les préoccupations d'ordre moral. De mœurs correctes, surtout si on le compare à des humanistes tels que Pogge et Valla, il acceptait sans répugnance du Panormite la dédicace publique de l'Hermaphrodite, non qu'il fût tenté de se vautrer lui-même dans cette fange, mais parce que le caractère immoral du livre était pour lui sans conséquence. Ce clerc, qui fut peut-être prêtre, ce dignitaire de la curie, cet ami de Nicolas V était un « intellectuel ».

Nous comprenons dès lors pourquoi il ne parlait des prêtres qu'avec mépris, lançant contre eux les accusations d'hypocrisie, d'ignorance et d'orgueil que l'on

retrouve chez la plupart des humanistes. En 1437, il écrivit un dialogue sur le Pape et la Religion dans lequel il montra ses deux cousins Paul Alberti, évêque d'Ascoli, et Alberto Alberti, évêque de Camerino, causant des devoirs du sacerdoce et de l'épiscopat. Or, dans leur conversation nous relevons des attaques contre le clergé d'autant plus vives que la violence des expressions est rare dans les œuvres de notre auteur. « J'ai en dégoût le luxe et les dérèglements de ces hommes aux barettes rouges et noires et aux blancs vêtements, qui font profession de sainteté. J'ai honte, oui, j'ai honte et je m'afflige de voir au centre même de la république chrétienne, là où se doivent au moins trouver quelques prêtres excellents, promouvoir journellement aux hautes dignités des personnes qui ne devraient être sur la voie des honneurs que si Héliogabale retournait des enfers pour régner de nouveau. » « Les prêtres, ajoutait-t-il plus loin, sont la cupidité même; ils cherchent à s'éclipser les uns les autres non par la vertu ou le talent (rares sont les prêtres lettrés ou simplement honnêtes), mais par la pompe et l'ostentation. Ils veulent monter des chevaux richement équipés, paraître en public avec une armée de mangeurs... ils sont l'incontinence même, ne cherchant qu'à satisfaire leurs violents appétits [1]. »

Il est bon d'ajouter que l'auteur de ces violentes invectives n'était pas, plus que Pogge et les autres détracteurs de l'Église, exempt d'ambition et de cupidité. Après avoir fait ses études à Bologne, il avait embrassé la carrière ecclésiastique pour obtenir quelque bénéfice plutôt que pour exercer le ministère sacerdotal [2]. A vingt-neuf ans, il figurait déjà dans le

1. Alberti, *Opere volgari*. II, 403.
2. Il semble qu'il n'ait pas reçu la prêtrise. Parlant de son départ de

collège des secrétaires apostoliques (1433), et bientôt après, il accompagnait Eugène IV dans ses pérégrinations à Florence, Ferrare et Bologne. Il pénétrait si bien dans sa faveur qu'il obtenait de lui plusieurs bénéfices. En 1447, il avait l'importante cure de Saint-Laurent, à Borgo-San-Sepolcro, celle de Saint-Martin à Gangalandi, les abbayes de Saint-Savin, Saint-Séverin et Saint-Hermès, enfin un canonicat à la cathédrale de Florence.

Ce fut alors que, dès son avènement, Nicolas V le distingua au milieu de ses secrétaires et le choisit comme son principal conseiller en matière artistique. « Blondus, qui a fait l'éloge d'Alberti dans son *Italia illustrata,* le présenta à Nicolas V; Nicolas V entreprit de le fixer à Rome [1]. » Cette phrase de M. Popelin renferme une double erreur. Alberti n'avait pas besoin d'être fixé à Rome puisqu'il était, depuis quatorze ans, fonctionnaire de la curie, et Blondus ne pouvait présenter au pape un homme qui lui était connu depuis plus de vingt ans. C'est en effet à Bologne [2], dans l'entourage d'Albergati, que, dès 1425, Thomas de Sarzane s'était lié d'amitié avec Alberti. Pendant les premières années du pontificat de Nicolas V, Alberti composa celui de tous ses écrits qui devait exercer une influence considérable sur le développement ultérieur de la Renaissance, son traité de l'architecture publié à la demande de Lionel d'Este.

Bologne, il dit en termes vagues qu'il était alors *aureo annulo et flamine donatus.* Il est difficile de conclure de ce texte qu'Alberti était prêtre. Les bénéfices qu'il obtint, n'exigeaient pas qu'il eût reçu le sacerdoce, comme semble le croire M. Müntz (*les Primitifs,* 462); il pouvait les avoir en commende.

1. Alberti, *De la statue et de la peinture* (trad. Popelin). Préface, p. 69.

2. Mancini, p. 339.

Avec sa science encyclopédique, il y parlait de toutes sortes de constructions, villes, forteresses, palais, hôpitaux, phares, aqueducs, églises. S'appuyant sur Vitruve, il condamnait l'arc aigu et les voûtes à croisées d'ogive du Moyen Age, lançant contre elles cette injuste accusation de barbarie qui devait persister jusqu'à notre siècle. Il remettait en honneur la ligne droite, pour l'ensemble du monument, les portes et les fenêtres, les cinq ordres classiques pour les chapiteaux et les colonnes. Ce livre était donc un arrêt de mort contre l'architecture religieuse et civile du Moyen Age et il ramenait l'art à l'imitation des modèles antiques. La réputation dont jouissait Alberti dans le monde des princes et des humanistes, donna beaucoup de vogue à ces théories, qui répondaient d'ailleurs à merveille au goût de l'époque pour l'antiquité. Le traité *De re ædificatoria* devint le manuel de tous les architectes de la Renaissance et bientôt, sur tout le sol italien, s'élevèrent des monument civils et religieux construits selon ce nouvel idéal.

Plus que personne Nicolas V favorisa cette révolution artistique lorsque, en prenant Alberti pour architecte du Vatican et de Saint-Pierre, il lui ouvrit le plus vaste champ d'application qui se pouvait rêver.

Jusqu'au pontificat de Nicolas V, le Vatican n'eut qu'une importance médiocre; les papes du Moyen Age lui avaient préféré soit le Latran, soit les palais de Viterbe, d'Orvieto et de plusieurs autres villes de la Tuscie ou de la Campanie. Lorsque, en 1277, Nicolas III avait voulu y établir sa résidence, il avait fait faire de nouvelles constructions pour remplacer par un palais ce qui n'avait guère été jusqu'alors qu'un logement à côté du sanctuaire de Saint-Pierre. C'étaient ces bâtiments qui formaient encore, au milieu

du XVe siècle, la résidence pontificale du Vatican. Martin V et Eugène IV s'étaient contentés d'y faire exécuter les réparations les plus urgentes. Il entrait dans le vaste plan de Nicolas V de reconstruire en entier ce palais, dans des proportions immenses, pour réunir sous un même toit non seulement les diverses résidences du pape, mais encore tous les services importants de son gouvernement. Sous la direction d'Alberti et de Rossellino, des entrepreneurs, des maçons et des artisans de toutes sortes se mirent à l'œuvre dès 1447. Ils y étaient encore à la fin de 1453; les dépenses [1] qui y furent faites dépassèrent, en six ans, 120.000 florins (près de 6 millions de francs).

« Nicolas V fit faire en grand nombre, au Vatican, des chambres, et des salles de réception, » dit Panvinio [2]. On peut les y retrouver. Lorsque par l'escalier de Pie IX on arrive à la cour Saint-Damase, on voit à droite les bâtiments que construisit Sixte-Quint, à la fin du XVIe siècle, et qui renferment de nos jours les appartements privés du pape, et à gauche, les loges de Bramante, derrière lesquelles s'étendent les chambres de Raphaël et l'appartement Borgia. C'est tout ce côté gauche de la cour Saint-Damase qui nous représente le Vatican de Nicolas V. Si le premier étage a été retouché sous Alexandre VI, le second est encore, dans ses grandes lignes, tel qu'il apparut vers 1453. Les clefs de voûte des *Stanze* portent l'écusson de Nicolas V; on le retrouve encore sur les montants et les linteaux de plusieurs portes [3]. Les fenêtres de marbre de la chambre actuelle de la *Vigna*

1. MÜNTZ, *Les Arts*, etc., p. 111 et suiv.
2. MAI, *Spicilège*, IX, 375.
3. Par exemple sur la porte qui, aux appartements Borgia, met en communication la salle des pontifes avec celle des mystères.

sont celles dont M. Müntz a publié les mandats de paiement par Nicolas V [1]. Les tuiles qui couvrent encore le toit, sont marquées des deux clefs croisées en sautoir qui étaient les armes de ce pape, et qu'on voit aussi sur le pavement en mosaïques, à côté de celles de Jules II et de Léon X [2]. D'ailleurs, le style de ces constructions, avec leurs voûtes en arête et leurs fenêtres croisées, rappelle tout à fait le milieu du XVe siècle et nous permet d'en reporter la date à ce pontificat.

Nicolas V y fit aménager une chapelle qu'il dédia à son patron; elle a disparu dans des remaniements ultérieurs. On a, au contraire, conservé la chapelle Saint-Laurent qui, avant d'être consacrée, servait de *studio* ou cabinet de travail au pape. Pour décorer ces nouveaux bâtiments, Nicolas V fit appel aux artistes les plus en vue, et il fit preuve d'un goût aussi large qu'éclairé, en demandant en même temps le concours du plus célèbre des peintres mystiques, fra Angelico, et celui de réalistes tel que Andrea del Castagno et Pier della Francesca.

En 1447, fra Angelico était occupé à peindre dans la chapelle du Saint-Sacrement, au Vatican, les fresques que lui avait commandées Eugène IV; le nouveau pape les lui laissa continuer, puis lui confia la décoration de son *studio*. Malgré les restaurations parfois fâcheuses que ces peintures murales ont subies au XVIe et au XVIIIe siècle, sous Grégoire XIII et Clément XI, elles sont encore assez intactes et assez importantes pour que l'on se fasse, en les considérant, une idée précise du talent d'Angelico. En une suite de

1. MÜNTZ, *op. cit.*, I, 116, 122.
2. EHRLE et STEVENSON, *Gli affreschi del Pinturicchio nell'appartamento Borgia*, p. 31, 32, 34, 61.

belles compositions, l'artiste a raconté la vie et la passion des deux diacres martyrs saint Étienne et saint Laurent [1]. Quand il les peignait, il avait dépassé sa soixantième année et cependant il gardait cette candeur, cette paix et cette fraîcheur de l'âme qui lui avaient inspiré les œuvres de sa jeunesse. Là encore, comme dans ses tableaux et dans ses fresques florentines, il excelle à représenter les sentiments délicats et doux, pieux et mystiques; mais en même temps, il a acquis à un si haut degré l'art du dessin et de l'exécution que Crowe et Cavalcaselle n'hésitent pas à l'égaler, à ce point de vue, à Raphaël et à Michel-Ange eux-mêmes. Pour se convaincre qu'un pareil jugement n'a rien d'exagéré, on n'a qu'à se rappeler les merveilleuses scènes de la Prédication de saint Étienne aux femmes de Jérusalem et des Aumônes de saint Laurent. « Il n'a pas craint d'introduire des portraits dans ses compositions et il l'a fait avec un tact et une discrétion que les champions de la Renaissance seront loin d'imiter. Sixte II, sous les traits de Nicolas V, remet à saint

1. « Le soubassement imite une draperie... Au-dessus, est représentée la vie de saint Laurent : 1° il est ordonné par le pape saint Sixte; 2° le pape lui confie les trésors de l'Église; 3° il les distribue aux pauvres; 4° il comparait devant Decius; 5° il est mis en prison et convertit son geôlier saint Hippolyte; 6° il est retourné sur son gril par ses bourreaux avec des fourches de fer.

« Plus haut est reproduite la vie de saint Étienne : 1° il est ordonné par l'apôtre saint Pierre; 2° il distribue des aumônes aux fidèles; 3° il prêche au peuple en dehors de la ville; 4° il comparait devant le sanhédrin; 5° il est conduit hors des portes de Jérusalem pour être lapidé; 6° sa lapidation.

« Les arcs-doubleaux représentent en pied et abrités par un dais les docteurs de l'Église. En avant, saint Thomas d'Aquin et saint Ambroise, saint Bonaventure et saint Augustin; au fond, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire, saint Athanase et saint Léon; à la voûte, sont figurés les quatre Évangélistes avec leurs animaux symboliques. »

BARBIER DE MONTAULT, *Œuvres complètes*, t. II, *Rome*, vol. II, *le Vatican*, p. 49.

Laurent le calice et la patène et ce visage bien reconnaissable du pape humaniste respire une telle bonté qu'on laisse avec plaisir à Nicolas V l'auréole de Sixte II[1]. »

Devant de pareils chefs-d'œuvre, comme on regrette qu'au siècle suivant, le pape Paul III ait sacrifié au tracé d'un escalier la chapelle du Saint Sacrement avec les fresques qu'Angelico y avait peintes! Elles ont si complètement disparu que sur les sujets même qu'elles représentaient, nous en sommes réduits aux plus vagues conjectures. Nous savons seulement que pendant que l'artiste y travaillait, l'empereur Frédéric III vint à Rome avec sa fiancée et que ce fut pour le peintre une occasion de faire les portraits de l'empereur, du pape et de plusieurs autres personnages[2].

Si Nicolas V goûtait le talent d'Angelico, il admirait encore plus ses vertus et sa sainteté[3]. Dans l'inscription métrique qu'il composa pour son tombeau, il le vanta d'avoir égalé Apelle; mais le loua surtout d'avoir donné « tous ses gains aux serviteurs du Christ; car si le talent donne la gloire humaine, la charité assure l'éternelle ».

La prédilection qu'il marqua pour l'inspiration délicate et mystique de fra Angelico ne l'empêcha pas de faire appel à des artistes d'un talent plus réaliste. Le peintre Andreino de Florence que les livres de comptes nous mentionnent parmi ceux qui décoraient,

1. GOYAU, PERATÉ et FABRE, *Le Vatican*, p. 480-481.

2. BLANC, *Histoire de la Renaissance en Italie*, I, 359.

3. Voici en quels termes il le louait dans l'épitaphe qu'il composa pour son tombeau (aujourd'hui conservé à Rome, dans l'église de la Minerve) :

Non mihi sit laudi quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam;
Altera nam terris opera extant, altera cœlo.
Urbs me Johannem Flos tulit Etruriæ.

en 1454, les chambres du Vatican, est Andrea del Castagno[1]. D'autre part, Vasari[2] nous apprend que Pier della Francesca a été associé à ces mêmes travaux.

Dans toutes ses œuvres Andrea avait donné la plus grande attention à l'anatomie et à la perspective; il avait même si peu reculé devant les scènes brutales ou horribles, qu'on lui avait déjà donné à Florence le surnom significatif d'*Andreino degli Impiccati* (André des pendus). Devant les personnages fortement découpés et souvent vulgaires dont il avait décoré les cloîtres de Sainte-Marie Nouvelle, Sainte-Marie des Fleurs et Sainte-Croix, on se sentait bien loin d'Angelico. Beaucoup plus élégant qu'Andrea, Pier della Francesca avait eu pour maître le peintre naturaliste Paolo Uccello; dans ses compositions de Borgo-San-Sepolcro, d'Arezzo et de Rimini, il avait montré ses qualités de vigueur et de précision dans le dessin, d'exactitude dans l'observation, ce soin minutieux de la perspective, cette richesse dans le coloris qui devaient faire de lui l'un des maîtres du portrait. Il est vrai que l'on ne trouvait pas dans ces œuvres cette émotion communicative, et cette inspiration religieuse qui caractérisaient Angelico.

Nous n'avons plus les fresques qu'Andrea del Castagno et Pier della Francesca peignirent dans les appartements de Nicolas V: elles furent détruites par ordre de Jules II, pour faire place au Miracle de Bolsène et à la Prison de Saint-Pierre par Raphaël. Ce que Vasari nous en dit nous prouve qu'en connaisseur délicat,

1. MÜNTZ, *Les Arts*, I, 94, *les Primitifs*, 623. CROWE et CAVALCASELLE, V, 93.

2. VASARI, II, 492. Il parle aussi de la collaboration d'un certain Bramante de Milan. Mais il semble avoir commis, sur ce point, une confusion de personnes.

le pape avait proposé à ces deux peintres réalistes des sujets en parfaite harmonie avec la nature de leur talent; c'étaient des scènes contemporaines où devait surtout se manifester l'exactitude du portrait et de l'histoire. Avant de les faire disparaître, Raphaël fit dessiner plusieurs des personnages qui y figuraient, tels que les condottieri Fortebraccio, Carmignola, François Spinola et Battista da Canneto, Antoine Colonna, prince de Salerne, les cardinaux Jean Vitelleschi et Bessarion, le roi de France Charles VII[1].

A côté de ces maîtres, d'autres artistes de plusieurs villes italiennes et même d'outre-monts, collaborèrent à la décoration du Vatican. Dans la liste qu'en a dressée M. Müntz, relevons les noms de Benedetto de Pérouse qui a été identifié avec Bonfigli, l'un des plus illustres représentants de l'école ombrienne et l'un des précurseurs du Pérugin; de maître Bartolommeo di Tommaso, l'un des chefs de l'école de Foligno, le maître de Nicolas Alunno; de l'Espagnol Salvador, de Valence; de l'Allemand Lucas.

Maffeo Vegio célèbre la beauté des vitraux que Nicolas V fit placer dans son palais; les livres des comptes nous en indiquent les auteurs. C'étaient surtout des religieux : fra Giovanni de Rome, qui avait été employé à de pareils travaux au début du pontificat d'Eugène IV, don François Barone, bénédictin de Saint-Pierre de Pérouse qui, après avoir exécuté les vitraux du dôme d'Orvieto, passa au service du pape, les maîtres florentins Giovanni d'Andrea et Carlo di Niccolo[2].

Les travaux de sculpture furent beaucoup moins im-

1. VASARI, *Ibid.*, Ces dessins furent donnés par Raphaël à son disciple Jules Romain; celui-ci les céda à Paul Jove qui les plaça dans son musée de Côme.

2. MÜNTZ, *op. cit.*, p. 134 et suiv.

portants. Le pape les réservait pour la basilique de Saint-Pierre, après sa reconstruction, et la mort ne lui laissa pas le temps de les commander. Dans son palais, il ne fit faire que des œuvres d'ornementation secondaires. C'étaient ces encadrements de portes en marbres sculptés, ces linteaux surmontés de l'image de la Madone et marqués de ses armes, ces croisées de fenêtres que l'on peut voir encore aux appartements Borgia. Ils étaient dus à des artistes de valeur moyenne, tels que Paolo Romano, Pietro di Giovanni, maître Varron, ce religieux dominicain Antoine de Viterbe qui, après avoir fait, sous Eugène IV, les portes de bois de Saint-Pierre, resta au service de Nicolas V, enfin maître Valentin de Viterbe qui, en 1450, décora les portes du palais du Vatican[1].

En même temps qu'il transformait par ses agrandissements l'ancien palais des papes, Nicolas V voulut se créer, à proximité de Saint-Pierre, une agréable résidence d'été. A cet effet, il fit construire sur les hauteurs du Vatican, au milieu des jardins, un palais isolé qui dominait non seulement le Borgo et la ville, mais les campagnes avoisinantes. A l'étage supérieur, on jouissait d'un air salubre et d'une fort belle vue. Ce fut le Belvédère qui, dans la suite, devait être rattaché par deux ailes au reste du Vatican. Les peintures dont Nicolas V l'avait fait décorer, ont été détruites par des transformations ultérieures. Cependant on y trouve encore les deux clefs en sautoir, armes du pape qui le fit élever.

Près de 120.000 florins furent dépensés au Vatican, de 1447 à 1453 et cependant, comme, à la mort de Nicolas V, on était loin d'avoir réalisé le plan gigan-

1. Müntz, *op. cit.*, 87.

tesque qu'il avait rêvé! Un palais, magnifique sans doute et artistement décoré, un Belvédère, ce n'était pas encore là cette résidence immense, cette cité papale que Nicolas V avait voulu édifier pour lui et les grandes administrations de l'Église. Au Vatican, son œuvre restait inachevée.

Il en fut de même à Saint-Pierre. Au commencement de son pontificat, il se contenta de poursuivre les réparations que ses deux prédécesseurs avaient faites à l'atrium et à la basilique, achevant de restaurer la façade et plaçant son écusson sur les mosaïques à côté de celui d'Eugène IV. Il renouvela la toiture et le pavement du portique; enfin il fit refaire en marbre et en bois les portes qui donnaient accès dans l'atrium. Ces travaux étaient terminés en 1449, comme le prouve l'inscription NICOLAVS. PP. V. MCCCCXLIX[1] qu'il fit placer. Il semble donc n'avoir pensé tout d'abord, comme ses prédécesseurs, qu'à remettre en état l'ancienne basilique.

Mais, en 1450, tous ces plans furent changés. Renonçant à ses projets de restauration, Nicolas V donna l'ordre de reconstruire entièrement l'église de Saint-Pierre; et pour commencer, il fit jeter à terre l'abside et plusieurs oratoires voisins. Dans le monde religieux, et chez ceux des humanistes dont les sentiments chrétiens n'avaient pas été affaiblis par le culte de l'antiquité, on apprit avec tristesse cette grave détermination; ce ne fut pas sans une peine profonde que Maffeo Vegio vit tomber sous les coups des démolisseurs ces murs vénérables, témoins pendant plus de mille ans des grandes scènes de la vie de l'Église[2]. Détruire un monument qui

1. CANCELLIERI, *De secretariis*, III, 1345.
2. *Acta Sanctorum*, juin, t. VII, p. 80.

avait été élevé par le premier empereur chrétien pour commémorer le triomphe du christianisme et le remplacer par un temple entièrement neuf, n'était-ce pas faire disparaître l'un des plus vénérables sanctuaires de la chrétienté, témoignage authentique de mille ans de traditions, symbole éclatant de la continuité de l'Église? n'était-ce pas dans cette basilique que, pendant dix siècles, des millions de pèlerins étaient venus de tout le monde chrétien s'agenouiller au tombeau de l'Apôtre? n'était-ce pas sur ces dalles et ces « roues » de porphyre que, depuis Charlemagne, les empereurs avaient reçu la couronne et l'onction sainte? « Si la démolition de l'ancienne basilique n'était pas indispensable, c'était l'acte le plus sacrilège des temps modernes[1] ».

Nicolas V avait-il fait toutes ces réflexions lorsqu'il livrait aux démolisseurs l'abside de Saint-Pierre? M. Müntz le croit. D'après lui, la démolition s'imposait parce que la basilique menaçait ruines, et il appuie cette affirmation sur le témoignage d'architectes et d'archéologues tels qu'Alberti, au XV[e] siècle, Grimaldi, au XVII[e]. Dans son traité d'architecture[2], le premier écrivait, en 1452, que la paroi méridionale de l'église penchait vers l'extérieur, inclinant sur le vide de plus de trois brasses ($1^m,75$), et il tirait de cette constatation cette conclusion bien nette : « pour moi, il n'est pas douteux que, dans peu de temps, un léger coup ou un léger mouvement provoquera la chute ». « Comme la basilique de Saint-Pierre du Vatican, construite par Constantin le Grand, menaçait ruines, dit Grimaldi, le souverain pontife Nicolas V

1. Müntz, *op. cit.*, p. 118.
2. *De re ædificatoria*, I, 10.

avait projeté de la reconstruire entièrement... du côté du midi, elle s'élevait sur trois murs du cirque de Néron et de Caius qui ne pouvaient plus supporter le poids du toit et des colonnes. Les autres murs s'élevaient non sur un sol ferme, mais sur une terre meuble, comme on le vit bien, quand on construisit le clocher du côté sud. Aussi les murs qui étaient construits sur la grande colonnade du midi, avaient du haut en bas une inclinaison de 5 palmes (1^{m},11) et de tous côtés menaçaient de tomber. » Celui du côté du nord n'était pas moins ébranlé : « Sur la paroi septentrionale, dit encore Grimaldi, étaient peintes des scènes du Nouveau Testament ; mais comme, à cause de l'inclinaison du mur, la poussière s'y arrêtait facilement, les peintures étaient entièrement cachées[1]. » Enfin, Nicolas V lui-même déclarait dans une bulle de 1451 que « la basilique du prince des Apôtres était tellement dégradée qu'elle menaçait ruines[2] ».

Malgré ces affirmations catégoriques, qui ont suffi à MM. Müntz, Pastor et Geymüller[3], on peut se demander si l'on ne s'est pas trop pressé de substituer au vieux Saint-Pierre un monument entièrement nouveau. Remarquons tout d'abord que, quoique ayant traversé des vicissitudes encore plus graves, la basilique de Saint-Paul hors les Murs, presque aussi ancienne que celle de Saint-Pierre, a duré jusqu'à l'incendie de 1823. D'autre part, si Grimaldi et Alberti s'accordent à parler de l'inclinaison du mur, ils se contredisent sur l'évaluation qu'ils en font. Alberti se contredit lui-même à ce sujet : dans ce même traité d'architecture[4], il loue la solidité

1. Cité par Müntz.
2. *Bullarium Vaticanum*, II, 138.
3. Pastor, II, 165. — Geymuller, *Entwürf für S. Peter*, p. 135.
4. *De re ædif.*, I, 8.

des murs de Saint-Pierre et il l'attribue aux nombreuses chapelles latérales qui leur servaient en quelque sorte de contreforts. Dans tous les cas, les dégradations de la basilique ne nécessitaient pas l'entière destruction des antiques oratoires qui en étaient indépendants, tels que le temple de Probus et la chapelle de Sainte-Marie des Fièvres ; ils étaient encore en bon état et, par les souvenirs qui s'y rattachaient, ils étaient, eux aussi, de précieuses reliques d'un passé vénérable. En réalité, la reconstruction de Saint-Pierre nous apparaît comme une fâcheuse concession faite par un pape humaniste à l'esprit nouveau de la Renaissance, sans doute sous l'influence d'Alberti. Nicolas V avait en lui une confiance de plus en plus grande, il venait de lui demander le plan d'ensemble de la transformation de Rome ; d'autre part, Alberti écrivait alors son traité d'architecture dans lequel il témoignait un extrême mépris pour l'art du Moyen Age ; la réédification de Saint-Pierre d'après les idées classiques lui semblait le couronnement indispensable de son vaste projet. Une pareille entreprise lui fournissait d'ailleurs une occasion unique de mettre en pratique aux yeux du monde entier ses théories esthétiques. Qu'importaient à cet architecte rationaliste les souvenirs chrétiens les plus sacrés, s'ils avaient le tort de prendre corps en un monument condamné par Vitruve ?

Les travaux commencèrent vers 1451 puisque, dès juin 1452, les comptes[1] de la Chambre mentionnent la réfection de la voûte de Sainte-Marie des Fièvres ; or plusieurs témoignages contemporains nous disent que cet oratoire ne fut pas seulement réparé, mais entièrement refait : « *totum a Nicolao V restitutum* ». Le

1. Ces comptes sont publiés par MÜNTZ, *les Arts*, p. 121 et suiv.

temple de Probus fut jeté à terre : « Il fut démoli tout d'abord, dit Vegio; c'était un édifice imposant, de grandes dimensions, porté sur de nombreuses colonnes de marbre; mais il était abandonné et personne n'y pénétrait; la foule ignorante, je ne sais par suite de quelle imagination, croyait qu'il avait été la confession de saint Pierre et, de son vivant, sa demeure[1]. » Ce fut ensuite le tour de l'abside de la basilique. En 1453, le pape donnait à François Orsini, préfet de Rome, la somme de 400 florins et l'oratoire de sainte Apollonie, situé à côté de Saint-Pierre, en compensation de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste qui venait de disparaître. Or, réparée depuis peu de temps par la famille Orsini, cette magnifique chapelle se trouvait dans l'abside[2]. On commença aussitôt la reconstruction du chevet en lui donnant des dimensions de beaucoup supérieures à celles de l'ancien. Ce fut maître Beltramo di Martino, de Varèse, qui prit l'entreprise de ces travaux sous la surveillance de Rossellino et d'Alberti. Il reçut pour cela 4.500 ducats en 1452, 10.500 l'année suivante ; en 1453, on était encore occupé aux fondations du monument. En les creusant, on trouva des sépultures chrétiennes, vestiges des anciennes catacombes qui longeaient la Via Aurelia. Le 2 octobre 1454, les fondations n'étaient pas encore terminées.

En même temps, on avait préparé les matériaux qui devaient servir à la construction. Pour faire venir de Tivoli à Rome des blocs de travertin, Nicolas V ordonna de creuser le lit de l'Anio. Il chargea l'architecte Ridolfo Fioravante Alberti de transporter au Vatican quatre énormes colonnes monolithes qui provenaient des

1. *Acta Sanctorum*, *loc. cit.*, p. 78.

2. *Bull. Vatic.*, II, 140. Cette chapelle était *sumptuoso et magnifico opere*.

thermes d'Agrippa, près du Panthéon, et qu'il destinait au chevet de l'église. Beltramo abusa de la permission qu'il avait reçue de s'approvisionner de matériaux dans les monuments antiques : il les exploita avec un vandalisme que des amis de l'antiquité tels que Nicolas V et Alberti n'auraient pas dû tolérer ; de nombreux blocs de marbre furent extraits du cirque Maxime, du temple de la Paix et de la basilique de Constantin ; et, en une seule année, plus de 2.500 voitures amenèrent au Vatican le travertin du Colisée [1].

Nicolas V montra, il est vrai, plus de soin pour les vestiges chrétiens de Saint-Pierre. Il conserva, dans la démolition du temple de Probus, le sarcophage des Anicii, qui se trouve aujourd'hui dans une chapelle de la basilique ; il garda les marches et les « roues » de porphyre qui ornaient le dallage de l'ancienne abside ; il fit réparer le tombeau d'Innocent VII ; enfin, il ordonna de recueillir avec respect les ornements d'or qui se trouvèrent dans les tombes chrétiennes mises à jour par les fouilles des fondations. Et cependant que de vénérables débris ont disparu au cours de ces travaux [2] !

Malgré l'activité qui fut ainsi déployée, Nicolas V vit à peine sortir du sol le grand monument qu'il avait projeté. Lorsqu'il mourut, dit Matteo Palmieri, les murs de la nouvelle abside ne s'élevaient qu'à une hauteur de treize aunes [3]. Il fallut attendre le pontificat de Pie II et surtout celui de Jules II pour que la reconstruction fût reprise, d'ailleurs sur un tout autre plan, celui d'Alberti et de Rossellino ayant été écarté par Bramante. Là encore, plus même qu'au palais du

1. Pastor, I, 169 et suiv.

2. *Ibid.*, I, 162.

3. Müntz, *Recherches sur les manuscrits archéologiques de Jacques Grimaldi*, p. 265.

Vatican, les efforts de Nicolas V ébauchèrent à peine l'ombre fugitive de son projet.

Il continuait d'ailleurs à réparer l'ancienne basilique. Les comptes mentionnent des travaux faits dans la nef. Comme les murs de l'abside ne s'élevèrent pas assez haut pour recevoir des fenêtres, ce fut évidemment dans la nef ou les anciennes chapelles que furent placées les verrières dont il est question dans les mêmes documents. Comme ceux du palais apostolique, elles furent exécutées par le bénédictin François Barone et le dominicain Jean de Rome.

Les arts industriels reçurent un grand développement sous Nicolas V. Ce pape aimait le luxe et la magnificence plus encore que ses deux prédécesseurs. Il s'entoura d'orfèvres, joailliers, brodeurs, auxquels il donna d'importantes commandes. Malheureusement, la plupart des objets précieux au milieu desquels il vivait ont disparu, les uns sous Calixte III, qui les vendit ou les fit fondre pour subvenir à la guerre contre les Turcs, les autres pendant le sac de Rome de 1527. Nous savons toutefois qu'il avait doté la basilique vaticane de magnifiques reliquaires; celui de l'apôtre saint André était un vase de cristal supporté par six lions et orné de l'image de saint Pierre. Il fit exécuter pour le Latran une belle croix processionnelle qui y est conservée encore de nos jours [1]. Pour son usage personnel, il avait commandé des croix, des calices ornés d'émaux, des instruments de paix, des encensoirs, des tiares, des anneaux, un tabernacle d'argent doré pesant 34 livres et orné des figures du Sauveur et de saint Thomas [2]. L'in-

1. Elle est reproduite dans le livre de M. ROHAULT DE FLEURY, *le Latran au Moyen Age* (pl. XXX) et dans celui de Labarte, *l'Histoire des arts industriels*, II, 108.

2. VESPASIANO, *Nicolas V*.

ventaire de sa vaisselle énumère des aiguières, des bocaux, des couverts, des tasses, des bassins, des plats, des salières, un grand vase à pied, « pour faire rafraîchir le vin en été », des amphores, des brides et des éperons dorés pour ses chevauchées de gala. Tous ces objets étaient en or, en argent ou en cristal.

Les roses d'or et les épées que, selon l'usage, il envoyait chaque année aux personnages de marque qu'il voulait honorer, avaient une valeur artistique. On peut s'en convaincre par l'épée richement ciselée qui fut envoyée, en 1455, à Louis Bentivoglio et qui se conserve encore de nos jours à Bologne. Pour ces objets, Nicolas V aimait à collectionner les perles et les pierres précieuses : « il en avait réuni beaucoup, d'un grand prix, représentant de fortes sommes d'argent ». Il en faisait des cadeaux aux personnages de sa cour : en janvier 1450, le cardinal de Cusa reçut de lui un beau saphir. Le joaillier pontifical était le Florentin Simone di Giovanni; mais le pape s'adressait aussi à ceux qui, soit à Rome, soit dans le reste de l'Italie, se signalaient à son attention par leur renommée, aux Romains Martino di Niccolo et Paolo Giordano, à Giovanni dell' Aquila, à Niccolo di Guardia Grelis, au prêtre Francesco de Albertis de Carpineto, domicilié à Venise, enfin au Français maître Orlando.

Fort au courant des goûts de Nicolas V, Vespasiano da Bisticci nous dit qu'il aimait beaucoup les vêtements richement décorés « *vestes ornatae* ». Il commanda à des brodeurs de magnifiques ornements. Il donna à l'église de Sainte-Marie Majeure un parement d'autel brodé d'or : entre des guirlandes de feuillage, l'artiste avait placé onze images de saints. La chape qu'il offrit à la même basilique, était de velours broché; sur les bords, étaient représentés, d'un côté, la Sainte-

Trinité, saint Paul et d'autres saints ; de l'autre, la Vierge tenant l'enfant Jésus, saint Pierre et plusieurs autres personnages ; au dos étaient figurés l'Assomption et saint Thomas. Les comptes mentionnent aussi des étendards, des chapes, des chasubles et des mitres pour la chapelle pontificale ; toutes ces pièces étaient commandées à des brodeurs de tous pays, romains « français d'Allemagne », c'est-à-dire sans doute flamands, brabançons, vénitiens [1]. Plusieurs étaient décorées de personnages et enrichies de perles et de pierreries.

Comme ses deux prédécesseurs, Nicolas V montra une prédilection toute particulière pour les tapisseries flamandes dont les plus renommées, les *arazzi*, provenaient d'Arras. En 1451, il en commanda une à un artiste de cette ville, établi à Sienne, maître Jacquet. Elle représentait des scènes de la vie de saint Pierre et coûta plus de cinq cents ducats. Il en fit venir d'autres directement de Flandre. L'exemple donné par le pape ne tarda pas à être imité et, bientôt, de nombreux artisans et artistes accoururent du Brabant, de l'Artois, des Flandres, d'Allemagne, de France s'établir à Rome et dans plusieurs autres cités italiennes. C'est ainsi que, par la tapisserie, l'art réaliste du Nord entra en contact avec l'art italien. Parmi les brodeurs qu'employa Nicolas V, à côté de noms d'Italiens, nous relevons les noms étrangers de Gautier le Français, Just d'Anvers en Brabant, Denis Roscals, Jean d'Allemagne, Gautier Limelet de Brabant. C'est à ces artistes qu'il commanda plusieurs tapisseries qui figuraient, en 1518, dans les appartements de Léon X et

1. Ces divers renseignements sont empruntés aux documents publiés par M. Müntz, *les Arts*, p. 166-189, *passim*.

qui avaient été achetées « *tempore domini Nicolai V*[ti] ».

Il fit plus encore : il eut au Vatican même une manufacture de tapisserie; quatre ouvriers, sans doute français, y travaillèrent sous la direction du parisien Rainaud de Maincourt. Les comptes de la Chambre mentionnent les salaires qui leur furent payés à dater de 1452, à raison de quatre florins par mois pour Rainaud, trois pour ses collaborateurs. Ils tissèrent une tenture qui fit l'admiration des connaisseurs; l'historien Corio de Milan déclarait que c'était la plus belle pièce que l'on pût trouver en pays chrétien; elle représentait la Création du monde. Le souvenir de cette magnificence ne fut pas éclipsé par les pontificats suivants : écrivant, sous Sixte IV, la vie de Nicolas V, Platina le louait en ces termes : « de nos jours encore, on peut voir les vases d'or et d'argent, les croix ornés de gemmes, les riches ornements sacerdotaux, les précieuses tapisseries tissées d'or et d'argent, la mître pontificale, témoignages permanents de sa libéralité [1] ».

1. PLATINA, *Vie de Nicolas V*, I, 421.

CHAPITRE IX

NICOLAS V ET L'HUMANISME

L'avènement de Nicolas V fut salué avec enthousiasme par le monde des humanistes; c'était l'un d'eux qui ceignait la tiare et de cet heureux événement ils attendaient toutes sortes d'avantages. Ils manifestèrent leur joie par des harangues et des lettres où de nombreuses demandes se mêlaient aux félicitations. En lui apportant, le 1er mai 1447, les vœux des lettrés, leur doyen, le vieux Pogge, lui disait : « Je vous en supplie, Saint-Père, n'effacez pas de votre mémoire le souvenir de vos anciens amis; au milieu des soucis de toutes sortes qui vont peser sur vous, ne négligez pas celui de penser à eux... On attend de vous seul ce que tant d'autres ont oublié de faire; à vous le soin et la gloire de rendre aux études leur ancienne splendeur, la vie aux arts les plus nobles. » Dans les différents États italiens, les humanistes briguaient l'honneur de porter au pape en des ambassades

solennelles les hommages de leurs princes ou de leurs républiques et, dans leurs harangues, ils ne se faisaient pas faute de vanter leurs propres talents ni de poser leur candidature à quelque faveur. « Je vous en prie, recevez-moi et comptez-moi dans votre troupe d'élite, » disait à Nicolas V l'ambassadeur milanais Guiniforte Barzizza. Ceux d'entre eux qui étaient engagés au service de souverains étrangers, semblaient le regretter et ils aspiraient après le jour où ils pourraient venir à Rome prendre leur place dans l'entourage du pape : « J'irais bien à Rome, écrivait, dès le 1er septembre 1447, au secrétaire apostolique Jean Aurispa, l'illustre Filelfe, si je pouvais obtenir mon congé [1]; » et ce vœu il l'exprimait encore, le 11 septembre, à Albert Zancarius, le 8 octobre 1452, à son fils Xénophon [2]. En même temps, les humanistes présentaient au pape leurs dédicaces intéressées. De Naples, Barthélemy Fazio lui apportait à la hâte son livre *De hominis excellentia* [3]. « Tous les savants du monde, dit Vespasiano, vinrent à Rome sous le pontificat de Nicolas, soit de leur propre mouvement, soit pour répondre à son appel. »

Comme le fait remarquer le libraire florentin, « Nicolas V lui-même avait le plus grand désir de les voir à sa cour »; il se piquait « d'accueillir et de récompenser même les talents médiocres ». Lorsqu'il se trouvait en présence d'un humaniste de marque, surtout si à la connaissance de l'antiquité s'unissait en lui la pratique de la langue grecque, il mettait tout en œuvre, libéralités, aimables flatteries, causeries familières,

1. *Ep.* V, p. 40 v°. Filelfe était alors au service de François Sforza, duc de Milan.
2. *Ibid.*, XI, p. 80.
3. VOIGT, II, 71.

pour se l'attacher. En 1453, Filelfe se rendit de Milan à Naples pour offrir un de ses livres de poésie au roi Alphonse; Nicolas V fut étonné de ne pas le voir se présenter au Vatican, dès son arrivée à Rome, et il lui dépêcha successivement deux de ses familiers, Blondus et Pierre de Noceto, pour l'engager à s'y rendre. Lorsque, gagné par tant de prévenances, Filelfe fut devant lui, le pape se fit prêter le manuscrit qu'il emportait à Naples, demandant à le garder quelques jours pour le lire en entier; et, au bout de neuf jours, il le lui rendit avec beaucoup d'éloges. Dans cette seconde audience, il employa toutes sortes de séductions pour garder Filelfe auprès de lui. Rappelant leur ancienne amitié de Bologne, lorsqu'ils vivaient ensemble auprès d'Albergati, il lui proposa la charge si enviée de secrétaire apostolique, lui promettant en outre un traitement de 600 ducats pour la traduction de chefs-d'œuvre de la littérature grecque; et comme Filelfe alléguait les obligations qui le rappelaient à Milan, auprès de François Sforza : « Bon gré, mal gré, lui dit Nicolas V, vous resterez ici ! » Puis, prenant un air enjoué, il lui tendit une bourse de soie qu'il portait sous ses vêtements en lui disant : « Il y a là 500 ducats; acceptez-les en souvenir de ce jour qui a ravivé notre amitié. Ayez confiance et faites le plus grand fond sur notre affection. Avant trois ans, nous aurons pourvu à vos affaires de telle manière que ni vous ni vos descendants ne connaissiez la pauvreté. [1] » « Voilà de la générosité ! » s'écrie Vespasiano, après avoir rapporté ce trait; et avec lui tous les humanistes le répétaient, lorsque l'un d'eux recevait de Nicolas V l'accueil fait à Filelfe.

1. Filelfe donne lui-même tous les détails de ces audiences dans son Invective contre Crivelli, XXVI, p. 181 v°.

En même temps qu'il attirait à sa cour les humanistes les plus en vue, Nicolas V réunissait dans sa bibliothèque des manuscrits précieux. Élu pape, il put enfin réaliser le vœu qu'il émettait déjà, dans sa jeunesse, à Florence et consacrer de fortes sommes aux livres comme aux constructions. A l'exemple de Pogge qui, dès le début du pontificat de Martin V, avait fait les plus belles découvertes dans les bibliothèques, Nicolas V organisa dans toute l'Europe de vraies battues scientifiques pour retrouver les œuvres antiques qui avaient échappé aux investigations de ses devanciers[1].

L'un de ces explorateurs fut Enoch d'Ascoli. D'après Pogge[2] suivi par Voigt, il n'aurait pas eu les qualités nécessaires à la mission qui lui avait été confiée; mais nous savons déjà le cas qu'il faut faire des appréciations de Pogge, presque toujours dictées par la malveillance, et de celles de Voigt, souvent déterminées par son parti pris contre l'Église. Platina et Filelfe parlent au contraire d'Enoch avec plus de considération. Il partit vers le mois d'avril 1451, muni de plusieurs lettres apostoliques de recommandation, dont l'une était adressée à Louis de Erlichshausen, grand maître de l'ordre teutonique à Kœnigsberg[3]; Nicolas V y déclarait que, pour retrouver les nombreux écrits des anciens, qui par la faute des temps avaient été perdus, il chargeait son familier, « versé dans les lettres grecques et latines », de faire des recherches à travers les monastères; il priait le grand maître de faire montrer à Enoch tous les livres qui se trouvaient sur son territoire et de lui permettre d'en faire exécuter

1. PLATINA, I, 421.
2. POGGE, *Ep.* X, 17, du 22 janvier 1452, VOIGT, II, 193.
3. Publiée par VOIGT, *ibid.*

des copies aux frais du Saint-Siège. Pour le rassurer ainsi que tous ceux auxquels de pareilles lettres étaient adressées, il spécifiait qu'il s'agissait non de prendre par subterfuge des manuscrits, mais de les faire simplement copier. Enoch alla sur les bords de la Vistule et de la Pregel et il poussa jusqu'en Danemark et en Scandinavie. Ses découvertes furent de peu d'importance et mirent en lumière des curiosités plutôt que des œuvres vraiment intéressantes. Il revint en 1455 avec un traité d'art culinaire attribué à Apicius et les œuvres de Porphyrin, « excellent commentateur d'Horace [1] ».

Tandis que se faisaient ces recherches, de nombreux copistes transcrivaient pour la bibliothèque apostolique les œuvres qu'elle ne possédait pas. Nicolas V intervenait personnellement auprès des princes et des bibliophiles pour emprunter les manuscrits dont il désirait des copies. L'exemplaire de Plutarque que Filelfe réclama plus tard avec tant d'insistance à Calixte III et à Pie II [2], avait sans doute été prêté ainsi à Nicolas V. Beaucoup de ces copistes étaient ultramontains, Français ou Allemands et, avec les tisseurs de Paris ou d'Arras, ils contribuèrent à initier l'Italie à l'art du Nord. Les registres de dépenses nous ont conservé les noms de deux d'entre eux : Simon Honorat « Français », qui fit les miniatures de deux missels destinés à la chapelle du pont Saint-Ange, et ser Giuliano di Giacomo de Terni [3]. Un exemplaire des œuvres de saint Augustin décoré de splendides initiales

1. Au lieu de l'exemplaire complet de Tite-Live à la recherche duquel il était parti. PLATINA, *Vie de Nicolas V.*

2. LEGRAND, p. 97.

3. MÜNTZ et FABRE, *La bibliothèque du Vatican du XVe siècle*, p. 7.

porte la signature du copiste qui l'a exécuté : « *Bartholomeus de Medemblic scripsit* [1] ».

La chute de l'empire byzantin et la prise de Constantinople fournirent au pape une occasion unique de faire entrer dans sa bibliothèque des ouvrages grecs. Si, au dire du cardinal Isidore, plus de 120.000 volumes furent détruits par les Turcs, il en resta cependant encore assez pour enrichir le Vatican. Nicolas V envoya à Constantinople et dans l'Archipel des hommes de confiance pour en négocier l'achat. Ils rapportèrent un si grand nombre de manuscrits qu'on disait couramment à Rome que la Grèce n'avait pas été détruite, mais transférée en Italie[2]. Ces achats et ces copies coûtèrent au pape plus de quarante mille écus, mais ils firent de la bibliothèque du Vatican l'une des premières du monde.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire le compte des manuscrits qu'elle contenait en 1455. Tortelli qui en avait l'administration, l'estimait à 9.000, Vespasiano réduisait ce nombre à 5.000; Pie II et saint Antonin de Florence l'abaissaient encore, le premier à 3.000, le second à 1.000. MM. Müntz et Fabre [3] ont découvert et publié l'inventaire de la bibliothèque que fit l'évêque de Vich, Cosme de Montserrat, le 16 avril 1455, entre la mort de Nicolas V et le couronnement de son successeur Calixte III. Il comprend 824 numéros. Au premier abord, on peut trouver inexplicable l'écart qui existe entre ces différentes évaluations. On en trouve déjà une raison dans ce fait que l'inventaire mentionne seulement les manuscrits latins. Or, dans les dernières années de son pontificat,

1. MUNTZ-FABRE, p. 57.
2. Lettre de Filelfe à Calixte III du 19 février 1456. *Ep.* XIII, 91.
3. *Op. cit.*, p. 48.

Nicolas V avait acheté beaucoup de manuscrits grecs et il est probable qu'il en possédait aussi un certain nombre en langue vulgaire, puisqu'il s'en trouvait déjà quelques-uns dans la bibliothèque, cependant beaucoup moins riche, d'Eugène IV; enfin, nous savons que sous ce pontificat, comme d'ailleurs sous le précédent, avaient été achetées plusieurs bibles hébraïques. D'autre part, quoique faisant partie intégrante de la bibliothèque, les volumes des archives pontificales et en particulier les registres, ne figurent pas dans l'inventaire de 1455. En ajoutant ainsi ces différentes collections aux 824 numéros inventoriés par l'évêque de Vich, on arrive facilement au total donné par Pie II, peut-être même à celui de Vespasiano. On peut affirmer en tout cas que la bibliothèque de Nicolas V était plus riche que les autres bibliothèques du XVe siècle, puisque celle de Visconti à Pavie ne dépassait pas le total de 988 volumes; celle de Bessarion, 900; celle de Frédéric d'Urbin, 778; celle du Louvre en 1424, 843 [1].

Les livres étaient rangés dans des armoires. La plupart étaient richement calligraphiés; car ayant été copiste dans sa jeunesse, le pape avait l'expérience du métier et surveillait de près l'exécution de ses manuscrits. Plusieurs avaient de belles enluminures : une bible provenant de la bibliothèque du duc de Berry portait sur sa première page la figure de saint Jérôme avec le lion, une tiare, les armes du roi de France et du duc de Berry ; une autre bible était marquée

1. *Op. cit.*, p. 40. Mentionnons aussi, parmi les grandes bibliothèques d'alors, celle du cardinal Orsini avec 254 volumes, des princes d'Este en 1480 avec 300 vol., des Médicis en 1456, avec 158 vol., du duc de Berry, en 1416, avec 297, du roi René et de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, avec 200 chacune, enfin du riche Florentin Niccolo Niccoli avec 300 vol.

comme ayant des lettres d'or et « des histoires ». Les volumes étaient reliés les uns en simple parchemin, la plupart en cuir rouge ou noir avec des couvertures de bois simple ou recouvert de velours bleu, vert ou cramoisi. Certaines reliures étaient richement ornées; sur les plats étaient peints ou ciselés en argent l'écusson pontifical, des médaillons d'argent ou de cuivre; des émaux les décoraient; elles étaient munies de fermoirs finement travaillés.

Il serait intéressant de voir comment se composait la bibliothèque de Nicolas V ; grâce à l'inventaire de 1455, nous pouvons nous en rendre compte pour le fonds latin. Parmi ses huit armoires, quatre contenaient la littérature religieuse, bibles, Pères de l'Église, commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, œuvres de saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, Duns Scot, Alexandre de Hales et autres scolastiques du Moyen Age. Dans la sixième il y avait encore près de cent volumes de théologie ou de droit canon. Les trois autres enfermaient à la fois de la littérature religieuse et de la littérature profane. Dans la cinquième par exemple, à côté de traités scolastiques tels que la Somme des cas de conscience du franciscain Monaldus, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, les Constitutions de Jean XXII, d'histoires ecclésiastiques telles que les *Gesta paparum,* l'histoire d'Eusèbe, le *Liber pontificalis* , de vies de saints telles que la Vie de saint Bernard, par Guillaume de Saint-Thierry, nous relevons plusieurs œuvres de la littérature latine et plusieurs traductions d'auteurs grecs : le *De vita philosophorum* de Diogène Laerce, l'Histoire d'Auguste, les œuvres de Josèphe, la Vie de César par Plutarque, les Douze Césars de Suétone, les traductions de Thucydide par Laurent Valla, de plusieurs

vies de Plutarque par Léonard l'Arétin, les histoires de Diodore, Appien, Florus, Quinte-Curce. La septième et la huitième armoire comprenaient les œuvres traduites en latin d'Aristote, d'Euclide, de Ptolémée, celles de Tite-Live, de Cicéron, Virgile, Boèce, Térence, Végèce, Macrobe, Apulée, Pline, Horace, Ovide, Columelle, Sénèque, Quintilien; des traductions d'Homère, de Proclus, de Plutarque. Nous y relevons aussi les œuvres latines de Dante, de Pétrarque, de Boccace. L'humanisme du XVe siècle y était représenté par les traductions de Valla, de Léonard Arétin et par plusieurs commentaires tels que celui de Lactance par le frère mineur Antoine de Rho.

En somme, une grande partie de l'antiquité classique, surtout latine, figurait dans cet inventaire; mais se rappelant que la bibliothèque d'un pape devait être avant tout ecclésiastique, Nicolas V y avait donné la place d'honneur aux ouvrages religieux. Remarquons toutefois que, même dans le choix de ces derniers, il avait suivi les aspirations et les goûts de son temps. Sans négliger la scolastique, il s'était attaché surtout aux Pères et en particulier à saint Augustin. Il avait fait aussi une part assez large aux Pères orientaux, trop négligés au moyen âge.

Il suffit de voir comment étaient composées les bibliothèques des princes italiens, même les plus lettrés, pour admirer le discernement avec lequel Nicolas V avait formé la sienne. A Pavie chez les Visconti et les Sforza, à Florence chez les Médicis, à Naples chez Alphonse le Magnanime, les romans, les traités de jeux et d'astrologie occupaient la plupart des rayons; au Vatican, rien de tout cela, « c'est le sanctuaire des hautes et sévères études[1] ».

1. MÜNTZ-FABRE, p. 45.

Nicolas V en confia la garde à Jean Tortelli. Né à Arezzo, Tortelli avait débuté sous les auspices de son parent Charles Marsuppini. Jeune encore, il s'attacha à la personne du cardinal Julien Césarini qui l'envoya à l'Université de Bologne suivre les cours de théologie et de morale, pour le prendre ensuite avec lui au concile du Bâle. En 1435, il fit ce voyage de Constantiple qu'entreprenait quiconque voulait approfondir la langue grecque; il y eut pour maître Jean Eugenicos, le frère du célèbre Marc d'Éphèse [1]. Il resta trois ans en Orient, étudiant les monuments et les manuscrits, travaillant aussi sans doute à négocier l'adhésion des Grecs au concile qui devait amener l'union des Églises; car c'est avec leurs prélats qu'il rentra en Italie, en février 1438. Clerc de la Chambre, élevé bientôt par Eugène IV à la dignité de sous-diacre apostolique, il demeura dans l'entourage du cardinal Césarini qu'il suivit à Florence en 1439, puis dans sa légation de Hongrie [2]; il habitait à Bologne le palais de son protecteur lorsqu'il apprit sa mort sur le champ de bataille de Varna (1444). Il se plaça alors sous le patronage du cardinal Antonio Martinez, dit le cardinal de Portugal; et ce fut à la mort de ce dernier (11 juillet 1447) que Nicolas V le prit à son service. Vespasiano qui l'a beaucoup fréquenté, fait le plus grand éloge de sa science et de ses vertus : « C'était, dit-il, un homme excellent; son extérieur était grave et il jouissait de beaucoup d'autorité auprès de tous ceux qui le fréquentaient. » Bien différent de la plupart des humanistes, « il recherchait l'honneur plutôt que l'argent et se contentait de peu ». C'était un homme d'études, fort versé dans la connaissance du

1. LEGRAND, *op. cit.*, p. 140.
2. RAPHAEL DE VOLTERRE, XXI, p. 245.

latin et du grec; il composa un savant ouvrage, l'*Orthographie*, qui renfermait une foule de renseignements géographiques et historiques[1]. Mêlé, en sa qualité de bibliothécaire, à tout le mouvement littéraire de la cour de Nicolas V, intermédiaire entre le pape et les humanistes, auxquels il demandait des traductions ou prêtait des manuscrits, jouissant d'un grand crédit auprès de son maître, il se tint modestement au second plan, confiné dans sa bibliothèque et ses études.

« Si le pape avait pu réaliser ce qu'il s'était proposé, dit Vespasiano[2], la bibliothèque qu'il fonda au Vatican pour l'usage de toute la curie, aurait été une merveille. » Dans la lettre qu'il écrivit au grand maître de l'ordre teutonique pour lui recommander Enoch d'Ascoli, Nicolas V déclarait que ses manuscrits n'étaient pas seulement pour sa cour, mais pour le bien commun de tous les savants : « *pro communi doctorum virorum commodo*[3] ». C'était donc pour favoriser les études sacrées et profanes, et accélérer la Renaissance des lettres que Nicolas V avait réuni sa bibliothèque. Il ne fut pas déçu : déjà sous son pontificat et dès lors jusqu'à nos jours, le Vatican a été un centre important de recherches scientifiques et littéraires.

L'Université de Rome contribua de son côté à étendre l'action de la Renaissance. En quelques pages sévères pour Nicolas V et marquées d'une certaine partialité, Voigt prétend que ce pape n'a porté qu'un médiocre intérêt à la Sapience. Il reconnaît toutefois que, sous ce pontificat, elle vit ses privilèges confirmés et sa dotation accrue. Il remarque que les professeurs qui y enseignèrent, avaient une grande va-

1. VESPASIANO, *Giov. Tortello.*
2. *Vie de Nicolas V.*
3. VOIGT, II, 193 et 198.

leur; mais il lui *semble* qu'ils étaient indifférents à Nicolas V, parce qu'il suivait avec plus d'attention les traductions qu'il demandait à ses littérateurs à gages [1]. C'est un injuste procès de tendance; il est facile de constater au contraire que la renommée de l'Université ne fit que s'accroître sous ce pontificat.

La langue latine y était enseignée par Enoch d'Ascoli. S'il est vrai, comme le fait remarquer Voigt, que ses leçons durent être intermittentes, en raison de ses missions, il est juste aussi de remarquer que le même enseignement fut donné régulièrement par un humaniste d'une plus grande valeur, Laurent Valla. Dans sa carrière déjà longue et agitée, Valla avait beaucoup professé; jeune encore, il avait enseigné l'éloquence et la langue latine à Pavie puis à Naples, où il avait été du nombre de ceux qui avaient commenté à Alphonse plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature latine, en particulier les Décades de Tite-Live; cela ne l'avait pas empêché d'ailleurs d'ouvrir une école publique pour la jeunesse napolitaine. Venu à Rome, à l'avènement de Nicolas V, il enseigna, en dehors de l'Université, la littérature latine. C'est à ces leçons, sans doute privées, qu'il faisait allusion quand il racontait, dans sa quatrième réplique à Pogge, qu'il commença ses cours à l'insu de Nicolas V, qui aurait voulu le voir se consacrer tout entier à la traduction de Thucydide [2]. Quand ce travail fut terminé, en 1452, le pape lui donna une chaire à la Sapience, oubliant tous les griefs légitimes que l'Église avait contre lui, et fermant les oreilles aux attaques répétées de Pogge.

1. VOIGT, II, 200 et 202.

2. VOIGT (II, 89) a cru qu'il s'agissait de son enseignement à l'Université et il en a pris prétexte pour dire que Nicolas V se désintéressait de l'enseignement public.

L'enseignement de Valla eut un certain retentissement; nous en avons pour preuves deux polémiques qu'il souleva. La première éclata, dès les premières leçons, entre Valla et Georges de Trébizonde, professeur lui aussi d'éloquence et de littérature ancienne. Il s'agissait de mérites comparés des ouvrages de rhétorique de Cicéron et de Quintilien, Valla célébrant ces derniers, Georges les premiers. Violent comme toute discussion entre érudits de la Renaissance, ce débat se termina au détriment de Georges qui dut quitter sa chaire. Une autre leçon de Valla le mit plus tard aux prises avec un jurisconsulte de Bologne, Benoît Morand; le point en litige était de savoir si Lucius et Aruns étaient les neveux ou les fils de Tarquin l'Ancien. Sur cette question d'un intérêt bien faible, les deux adversaires lancèrent les uns contre les autres des pamphlets de la dernière violence [1]. Valla avait coutume d'inaugurer chaque année ses cours par une grande leçon d'ouverture. Tiraboschi a vu à la bibliothèque Viani de Venise celle qui fut prononcée en 1455, « *in principio sui studii* [2] ».

Les lettres étaient encore enseignées par Pier Oddone de Montopoli. C'était un orateur et un poète distingué. Ses qualités de professeur ne durent pas être médiocres, puisque l'un de ses élèves fut Pomponius Letus.

Avec sa prédilection si marquée pour l'hellénisme, Nicolas V devait tenir à lui donner une place d'honneur

1. TIRABOSCHI, VI, II, p. 350-353.

2. Cette expression a beaucoup embarrassé Tiraboschi parce qu'il croyait qu'elle désignait l'inauguration de l'enseignement, qui eut lieu en effet avant 1455. Elle s'explique au contraire fort bien, si l'on n'y voit que l'inauguration d'un cours annuel.

à l'Université romaine. Il chargea Théodore Gaza d'y enseigner la langue et la philosophie grecque. Né dans les premières années du XV[e] siècle à Salonique, Gaza quitta sa patrie en 1430, lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Turcs. Il chercha tout d'abord à apprendre le latin qu'il ignorait entièrement, et suivit pendant trois ans les cours que le célèbre Victorin de Feltre faisait à Mantoue. Il profita à merveille de ces leçons et fut bientôt aussi versé dans la connaissance du latin que dans celle du grec. Il le prouva dans la suite par les traductions qu'il entreprit. Sorti des écoles de Victorin, il devint maître à son tour à Sienne et à Ferrare. Dans cette dernière ville, il jouit de la faveur du duc Lionel qui le nomma recteur de l'Université reconstituée. Théodore Gaza y enseignait depuis dix ans (1441-1450) lorsqu'il fut désigné à l'attention de Nicolas V par celui qui était déjà, au Vatican, le protecteur attitré des Grecs, le cardinal Bessarion[1]. Nommé, en 1451, professeur à la Sapience, il contribua plus que personne à y répandre la connaissance du grec, et fut aussi, avec son rival Georges de Trébizonde, l'un des initiateurs de l'hellénisme à Rome. Il enseigna plus particulièrement la philosophie : il était disciple d'Aristote, comme les scolastiques; mais à la différence des philosophes du Moyen Age, qui le plus souvent ne connaissaient Aristote que par ses commentateurs ou ses traducteurs, latins ou arabes, Gaza devait à son origine et à sa science de pouvoir le lire et le faire lire dans le texte original. Il enseignait donc et remettait en honneur la philosophie aristotélicienne.

1. C'est par erreur que dans la *Grande Encyclopédie* (art. *Gaza*) M. Victor Brochard ne fait venir Gaza à Rome qu'en 1455. Dès 1451, Nicolas V se servait de lui, le 11 octobre, pour écrire en grec à l'empereur Constantin XII.

Georges de Trébizonde, Valla, Théodore Gaza, certes voilà des noms illustres dont la réunion suffit à nous montrer l'importance qu'avaient, à la Sapience, les études latines et grecques, littéraires et philosophiques.

Les deux autres universités de l'État pontifical, celles de Pérouse et de Bologne, suivirent l'exemple que leur donnait celle de Rome. Rétablie et confirmée dans ses anciens privilèges par Nicolas V, l'Université de Pérouse fit appel à l'un des plus illustres Grecs qui fussent venus chercher un asile dans l'Italie du XV[e] siècle, Démétrius Chalcondyle. Né à Athènes, les désastres de sa patrie l'avaient fait émigrer; en 1447, il était à Rome. Ce fut apparemment Bessarion qui le désigna au choix des Pérugins, vers 1450. Voici en effet ce qu'écrivait, cette année-là, à un de ses amis, Jean-Antoine Campano, alors étudiant à Pérouse : « Nous possédons ici, à l'Académie récemment reconstituée, un Grec arrivé depuis peu; je t'écrirais à quel point il est versé dans les littératures latine et grecque, combien il est en même temps homme sage et distingué, si tu ne devais bientôt l'apprendre de beaucoup d'autres. Il a commencé ses leçons; je l'écoute avec un incroyable plaisir, parce qu'il est Grec et Athénien et même parce qu'il s'appelle Démétrius. Il me semble qu'il personnifie en lui les manières élégantes des anciens Grecs[1]. » Pendant plus de dix ans, Chalcondyle professa à Pérouse, faisant de cette université rajeunie un nouveau centre d'hellénisme en Italie.

Sous l'action de Bessarion, qui eut la légation des Romagnes pendant le pontificat de Nicolas V, l'université de Bologne se laissa pénétrer par l'action de la Renaissance et la répandit à son tour. Les savants

1. TIRABOSCHI, VI, II, p. 144.

tels que Guarino de Vérone, Aurispa, Filelfe qui y avaient professé sous Martin V, avaient été dispersés par la révolte de 1428. Reconstituée le 24 octobre 1430, elle n'avait pas repris sa splendeur passée. Cependant, dès l'avènement d'Eugène IV, elle donnait à son enseignement des méthodes nouvelles et plus scientifiques. En 1440, la première dissection y était faite, au cours d'anatomie. Aussitôt après son arrivée, Bessarion reconstruisit les bâtiments. Il appela en même temps un professeur chez lequel étaient grandement développés le goût et la connaissance de l'antiquité ainsi que toutes les autres aspirations de la Renaissance, son secrétaire Nicolas Perotti, qui y professa de 1450 à 1458.

Né en 1420 à Sassoferrato, Perotti[1] était alors au début de sa brillante carrière littéraire. Bessarion, qui l'avait pris sous sa protection, l'avait emmené avec lui à Bologne et l'avait fait son homme de confiance, lui abandonnant la gestion de ses affaires. En même temps qu'il administrait ainsi les finances et la bibliothèque du légat apostolique, Perotti faisait un cours à l'Université. Qu'y enseignait-il? On peut le conjecturer d'après les écrits qu'il composa pendant cette période de sa vie. Il était professeur d'éloquence. Élève de Victorin de Feltre et de Guarino de Vérone, il excellait à faire ces grands discours d'apparat dans lesquels les hommes de la Renaissance étalaient leurs connaissances de toute sorte, et montraient leur habileté dans la langue latine. Il en composa plusieurs pendant son séjour à Bologne. Ce fut lui qui fut chargé de saluer, au nom de la cité, l'empereur Frédéric III, lorsqu'il traversa cette ville en allant à Rome recevoir la couronne im-

1. Sur Perotti, voir sa *Vie* par VESPASIANO.

périale (1452). Perotti était poète et, en même temps, il faisait la théorie de son art. En 1453, il publia une métrique latine qu'il dédia au pape. Enfin, il était aussi versé dans la connaissance du grec que dans celle du latin. Il compta parmi ses disciples, à Bologne, celui de tous les humanistes du XVe siècle qui eut au plus haut degré l'âme grecque, Marsile Ficin. Ce lettré, ce philosophe qui devait être l'oracle si respecté de l'Académie platonicienne de Florence, puisa aux leçons de Perotti le goût du grec et de la philosophie.

Non content de traiter les humanistes avec faveur, de mettre à leur disposition sa bibliothèque et de les appeler dans ses universités, Nicolas V voulut activer et diriger vers une entreprise commune, leur travail. Il conçut un grand plan littéraire dont la réalisation devait marcher de pair avec son vaste projet artistique. Pour mettre à la portée de tous la littérature grecque que son goût délicat estimait plus que la latine, il voulait éditer et faire traduire en latin par des maîtres de l'humanisme les chefs-d'œuvre de la Grèce antique. Écrites dans un latin pur et en un style élégant, ces traductions, par leur charme, devaient faire aimer la civilisation hellénique et engager les lettrés à entrer en contact plus intime avec elle. Pour cette grande entreprise collective, Nicolas V fit appel à tous les humanistes en renom en Italie, à ceux qui venaient auprès des princes étrangers comme à ceux qui s'étaient fixés à sa cour. Il assigna à chacun sa tâche, selon les études qu'il avait déjà entreprises ou les qualités propres à son style latin. Pour obtenir une traduction, il mit parfois en œuvre toute son activité diplomatique, sans oublier d'ouvrir largement sa bourse. Il ne tenait compte pour cela que du mérite littéraire des auteurs ; peu lui importait qu'ils

eussent déjà profané leur talent dans des écrits obscènes ou immoraux ou qu'ils l'eussent auparavant vendu aux ennemis de l'Église. Chrétiens aux mœurs graves et austères, libres-penseurs ennemis plus ou moins déclarés de cette foi qu'ils cherchaient à remplacer par la philosophie antique, jouisseurs effrénés, « pourceaux du troupeau d'Épicure », accusés parfois, et non sans raison, de ces vices grossiers dont l'élégance attique s'est si souvent souillée, tous furent également conviés par ce pape à cette apothéose de l'hellénisme.

Avant Nicolas V, l'on n'avait eu que des traductions partielles d'Homère. Léonard Arétin avait mis en prose les discours d'Ulysse, de Phénix et d'Achille que contient le 9e livre de l'Iliade; à la demande du roi de Castille, Jean II (1440), Decembrio avait traduit cinq ou six livres de ce poème, et Valla seize, d'une manière trop libre. Dans son désir de coordonner des efforts jusqu'alors isolés et partiels, Nicolas V voulut provoquer une traduction en hexamètres latins de toute l'œuvre homérique. Il jeta les yeux sur Charles Marsuppini dont il avait apprécié le talent pendant ses séjours à Florence. Élève de Jean de Ravenne et peut-être de Manuel Chrysoloras[1], Marsuppini n'avait pas tardé à devenir lui-même l'un des maîtres des langues anciennes; à Florence, il fut le rival heureux de Filelfe et l'un des professeurs les plus suivis de l'Université. Les riches Florentins et, bientôt après, les princes de l'Italie admirent dans leur intimité ce lettré qui s'exprimait avec autant de facilité en grec qu'en latin, et maniait avec la même habileté les vers

1. RAPHAEL DE VOLTERRE l'affirme dans ses *Commentaires*, XXI. TIRABOSCHI, VI, II, p. 374, oppose à cette affirmation des difficultés chronologiques.

et la prose [1]. Favori de Niccolo Niccoli, de Cosme et de Laurent de Médicis, il reçut du pape Eugène IV le titre de secrétaire apostolique et fut admis par le duc de Milan, François Sforza, au nombre de ses familiers. Les Florentins montrèrent dans deux occasions solennelles le cas qu'ils faisaient de ses talents : en 1444, à la mort de Léonard l'Arétin, ils lui donnèrent la charge aussi honorable que lucrative de secrétaire de la République, et lorsque, neuf ans plus tard, sa vie se termina d'une manière prématurée, ils déposèrent sur son corps la couronne des poètes. Dans la biographie qu'il lui a consacrée, Vespasiano fait ainsi son éloge : « C'était un homme très modeste et mesuré, quelque peu mélancolique et pensif, parlant peu ; il n'y avait rien de déréglé dans sa vie et ses conversations. Il lui répugnait de tenir des propos déshonnêtes ou même de les entendre. » Un autre de ses contemporains, Niccolo Ridolfi, complète cette physionomie d'un trait qui a son importance, en terminant par ces mots le récit de ses funérailles : « Qu'il reçoive aussi des honneurs dans le ciel, s'il les a mérités. On n'ose guère l'espérer ; car il est mort sans confession et sans viatique, comme un mauvais chrétien ! » C'était sans doute un homme délicat, mais la littérature semble avoir oblitéré en son âme le sens religieux.

Nicolas V ne voulut se rappeler que les succès que Marsuppini avait obtenus dans sa chaire de professeur et l'habileté avec laquelle il avait traduit en hexamètres latins la Batrachomyomachie et il mit tout en œuvre pour lui faire entreprendre la traduction d'Homère. Marsuppini répondit avec empressement à cette

1. Ces renseignements sont empruntés à la *Vie de Marsuppini*, par VESPASIANO.

2. TIRABOSCHI, *ibid.*, p. 375.

offre. Dès 1452, il envoyait au pape comme prémices de son œuvre le premier chant et les discours du neuvième; il y joignait une longue dédicace en vers des plus flatteuses [1]. Nicolas V montra pour cet envoi un réel enthousiasme; le 24 octobre 1452, il en exprima toute sa satisfaction à l'auteur par un bref dans lequel il louait chez le traducteur la douceur des vers, la sincérité de l'interprétation, l'élégance du style. Mis ainsi en goût, il voulait voir le plus tôt possible l'achèvement d'une pareille œuvre et demandait à Marsuppini de s'y consacrer tout entier, en abandonnant toute autre occupation; et, pour cela, de venir, avec la permission de la République florentine, résider au Vatican. Il lui faisait entrevoir le traitement le plus honorable. Il écrivait [2] en même temps aux prieurs des arts et au gonfalonier de Florence pour solliciter de leur déférence pour le Saint-Siège et de leur amour des lettres le congé qui devait permettre à leur secrétaire de terminer une si belle entreprise. La mort de Marsuppini, qui survint inopinément au mois de mars suivant, vint arrêter ces négociations et ces projets.

Nicolas V ne se découragea pas; après une tentative qui n'eut pas de suite auprès d'un jeune poète romain d'une renommée d'ailleurs médiocre, Orazio, il s'adressa, pour la continuation de la traduction d'Homère, à l'ennemi acharné de Marsuppini, François Filelfe. Nous avons déjà plusieurs fois rencontré le nom de cet humaniste; dans sa longue carrière littéraire, protégé le plus souvent par l'Église, il a exercé sur la Renaissance une grande influence. Sa personnalité encombrante comme aussi les nombreuses œuvres sorties de

1. *Giorn. storic. della lett. ital.*, XVI, 217.

2. Ces brefs ont été publiés par M. Bartoli dans son édition des Vies de Vespasiano, p. 411.

sa plume féconde le distinguent entre les lettrés italiens du XVe siècle. Non moins que Pogge et Alberti, c'est un type bien vivant de l'humanisme et en cette qualité, sa physionomie mérite de nous arrêter.

Avant d'être recherché par Nicolas V, il l'avait été par le pieux cardinal Albergati, qui l'avait admis dans sa familiarité, et par Eugène IV. Et cependant que de bruits fâcheux circulaient sur sa vie et ses mœurs! Dès sa jeunesse, il était chassé, pour cause d'immoralité, de l'Université de Padoue où il étudiait les lettres; chargé à dix-neuf ans de l'éducation de jeunes patriciens vénitiens, il les corrompait; envoyé en ambassade à Constantinople auprès de l'empereur Jean Paléologue, il captait la confiance de Chrysoloras, volait sa fortune et subornait sa fille. A Florence, où il vint s'établir après avoir quitté Bologne, il fit preuve de la susceptibilité la plus vive et du caractère le plus violent; il suffit que Charles Marsuppini lui disputât la faveur du public florentin pour qu'il lui vouât une haine implacable, le poursuivant de ses sarcasmes, de ses imputations calomnieuses et de ses pamphlets. On raconta même qu'il avait soudoyé contre son rival et les Médicis qui le protégeaient, le bras d'un sicaire, poussant la jalousie jusqu'à l'assassinat. N'oublions pas que, lancées contre lui par des ennemis irréconciliables et sans scrupules, ces accusations ne sont pas absolument prouvées; mais ce qui est certain, parce que nous le tenons de deux hommes au caractère sérieux et en général bienveillant, Vespasiano et Ambroise Traversari, c'est qu'à Florence, Filelfe fit preuve d'une vanité insupportable et d'une avidité sans bornes; c'est qu'appelé dans cette ville par la faveur de Niccoli, il le trahit odieusement non seulement en rompant cette amitié, quand elle lui sembla inutile, mais encore

en lançant contre son ancien protecteur les pamphlets les plus injurieux. Ce qui est encore certain parce que les poésies de Filelfe en témoignent elles-mêmes, c'est qu'il poursuivit Cosme de Médicis de ses injures et de ses calomnies, l'accusant ouvertement d'avoir armé des assassins contre lui et de lui avoir préparé du poison. Après avoir quelque temps enseigné à Sienne, il fut engagé, en 1439, par les Bolonais pour enseigner dans leur université, avec un traitement annuel de 450 ducats. Mais au bout de trois mois, il rompit par une fuite déloyale à Plaisance le contrat qu'il venait de signer. Il passa alors au service de Visconti, duc de Milan. En même temps qu'il enseignait l'éloquence à Pavie, il écrivait un recueil de cent satires de cent vers chacune. Beaucoup d'entre elles sont des pièces diffamatoires contre ses ennemis ou contre ceux qui n'avaient pas répondu selon son gré à ses incessantes demandes d'argent, l'art des vers n'étant plus pour lui qu'un moyen de chantage. Beaucoup d'autres sont immorales et obscènes et d'autant plus révoltantes qu'elles proviennent d'un homme de cinquante ans, marié pour la troisième fois, père d'une nombreuse famille et qui avait eu un moment la velléité d'entrer dans le clergé pour y faire carrière. Les événements qui se succédèrent à Milan après la mort de Philippe-Marie Visconti, fournirent à Filelfe l'occasion de palinodies. Il se distingua tout d'abord parmi ceux qui, comme Pier-Candido Decembrio, voulaient mettre à profit l'extinction des Visconti pour rétablir la République ; mais son enthousiasme ne survécut pas aux premiers succès de François Sforza. Lorsque, vainqueur des Vénitiens, ce condottiere éleva ses prétentions sur le trône ducal, Filelfe abandonna les républicains et sut si bien faire oublier son passage parmi eux qu'à l'entrée de Sforza à Milan, ce fut lui-

même qui lui adressa, en un discours de bienvenue, l'hommage de la cité. Il reçut d'ailleurs de son nouveau maître de fortes pensions qui lui inspirèrent un poème épique, la Sfortiade. Réunis, ces différents traits ne nous donnent pas une physionomie bien attachante.

Assurément, Filelfe possédait une connaissance approfondie des lettres grecques et latines; il put écrire dix mille vers satiriques, des odes grecques formant un total de 2.400 vers, un poème épique; il répandit beaucoup de virulentes invectives et un plus grand nombre de lettres; professeur distingué, il excellait à traduire et à expliquer les auteurs anciens. Mais ces mérites littéraires incontestables devaient-ils faire oublier la bassesse de son caractère et le dévergondage de sa vie? Nicolas V semble l'avoir cru, puisqu'il mit en œuvre toutes sortes de promesses pour attirer à sa cour un homme tel que Filelfe.

Nous avons vu plus haut comment il échoua une première fois dans cette entreprise. Ce qui avait ramené Filelfe auprès de François Sforza, ce n'était pas un sentiment de fidélité; jusqu'alors, il ne s'était fait aucun scrupule de passer d'un Mécène à un autre et le duc de Milan n'avait rien fait de particulier pour avoir un autre sort. C'était plutôt afin de faire monter, si l'on peut s'exprimer ainsi, les surenchères pontificales. Ce qui le prouve, c'est que, sachant les desseins qu'avait le pape sur lui, il lui envoya comme échantillon de son talent la traduction des Apophthegmes de Plutarque. Il y avait joint une dédicace des plus adulatrices. « Les hommes de mérite recourent à vous, lui disait-il; tout ce que signale l'esprit et l'éloquence afflue à vos pieds et vous, dans votre magnificence et votre générosité, vous n'en oubliez aucun. Vous les accueillez tous

avec bienveillance, vous êtes généreux envers tous [1]. »

Nicolas V ne put résister davantage au désir d'attirer auprès de lui un lettré si flatteur ; par l'entremise du bibliothécaire du Vatican, Tortelli, il lui fit les plus séduisantes propositions. Si Filelfe voulait venir à Rome travailler à la traduction d'Homère, on lui garantirait, outre son traitement de secrétaire apostolique, qui se montait à six cents ducats, un riche domaine et une maison bien fournie ; l'œuvre terminée, il toucherait une somme de dix mille zecchini qui, par une précaution qui devait rassurer toute méfiance, serait déposée, dès le commencement de l'entreprise, chez un banquier [2]. « Ces offres témoignaient chez le pape d'une passion maladive, » dit avec raison Voigt ; et l'on ne s'étonne pas que plus tard, les ennemis de Filelfe les aient révoquées en doute [3]. On s'explique aussi que celui qui en était l'objet, se soit attribué une grande importance. Le 21 septembre 1454, il se faisait auprès du pape le protecteur de Tolentino, sa patrie, que persécutaient les gens de San Severino [4]. Dans ses rêves, il voyait passer le chapeau de cardinal pour le jour, où, veuf une troisième fois, il pourrait mettre à exécution les velléités qu'il avait manifestées à son second veuvage, d'entrer dans l'Église. La mort de Nicolas V, survenue quelques mois plus tard, renvoya à d'autres temps la traduction d'Homère et ajourna à jamais les ambitions ecclésiastiques de Filelfe.

Le pape avait un goût particulier pour la philosophie, et, parmi tous les philosophes grecs, pour Aristote. Il avait la ferme intention de faire traduire l'ensemble de

1. VOIGT, II, 97.
2. *Ibid.*, p. 189.
3. Filelfe en prouve l'authenticité dans ses invectives contre Crivelli en faisant appel au témoignage de Pierre de Noceto.
4. *Ep.*, XI. p. 80, v°.

ses œuvres [1]. Le travail était immense : aussi dut-il le répartir entre plusieurs. Bessarion lui-même se chargea des quatorze livres de la Métaphysique : disciple de Platon, il étudiait sans exclusivisme les autres écoles de philosophie; il venait de défendre Aristote contre les attaques de son propre maître Gémiste Pléthon et des partisans fanatiques de l'Académie, de même que plus tard il devait s'élever contre « les calomniateurs de Platon ». A l'un comme à l'autre il demandait les vérités philosophiques qui concordaient avec la vérité évangélique. Commencée sans doute au début du pontificat de Nicolas V, la traduction de la Métaphysique fut terminée entre 1450 et 1455; Bessarion y travailla pendant sa légation à Bologne [2]. Son protégé, Théodore Gaza, mit, de son côté, en latin le traité des Animaux : cette traduction devait remplacer celle qu'avait déjà faite Georges de Trébizonde et dont on n'avait pas tardé à voir les graves défauts. Ce dernier ne fut pas toutefois exclu de cette grande eutreprise : on lui demanda la Rhétorique, sans doute parce qu'il avait composé lui-même un traité sur ce sujet. Enfin, Nicolas V fit venir de Milan, où il enseignait le grec, un jeune humaniste originaire de Città di Castello (en latin *Tifernum*), Grégoire dit le Tifernate, auquel il fit traduire la Morale à Nicomaque et la Morale à Eudème.

De même que Bessarion, Nicolas V ne montra en philosophie aucune étroitesse d'esprit. Son goût pour Aristote ne le détourna ni de Platon ni d'Épictète. Toujours prêt à entreprendre des travaux lucratifs, Georges de Trébizonde se chargea, à sa demande, de mettre en latin les douze livres des Lois de Platon.

1. Préface de la traduction de la *Métaphysique* par BESSARION.
2. VAST, *Le cardinal Bessarion*, p. 333.

Pier-Candido Decembrio travailla de son côté sur la République. Il était fils de Hubert Decembrio qui avait été secrétaire apostolique sous Alexandre V. Né en 1399, il jouit, à Milan, comme son père, de beaucoup de considération, y professant le grec et le latin avec distinction; il y fut le favori de Philippe-Marie Visconti dont il écrivit la vie. Ce fut alors qu'il fit ses traductions italiennes des œuvres de Quinte-Curce et de Jules César. Cette dernière figure en effet dans un manuscrit de 1442[1]. En 1444, l'illustre Pisanello grava sa médaille en saluant en lui la gloire de l'humanisme : *Petrus Candidus studiorum humanitatis decus*[2]. Ce fut assez pour qu'il se trouvât en butte aux attaques de Filelfe, toujours prêt à lancer l'injure contre quiconque s'élevait à ses côtés. Les années qui suivirent la mort du dernier Visconti, furent les plus brillantes de Decembrio. Désireux de rétablir chez eux les libertés républicaines, les Milanais se tournèrent vers cet humaniste tout pénétré de l'esprit des républiques antiques et ils lui confièrent la direction des affaires. Le gouvernement populaire ne résista pas aux victoires de François Sforza, mais, plus fier que son rival Filelfe, Decembrio refusa de s'incliner devant le succès. Ce fut alors que Nicolas V l'appela auprès de lui, le nommant secrétaire apostolique et, bientôt après, le plaçant à la tête du collège des abréviateurs.

Tout en laissant Nicolas Perotti à Bologne, auprès de Bessarion, le pape l'associa à son entreprise de traductions en lui demandant celle du Manuel d'Épictète.

Les historiens grecs furent confiés à ceux qui écrivaient le mieux le latin; Nicolas V espérait ainsi trans-

1. Tiraboschi, VI, 11, 74.
2. Hess, *Les médailleurs de la Renaissance*, p. 16.

former la prose grecque d'Hérodote, Thucydide et Xénophon en celle de Tite-Live, Salluste et César. C'étaient des œuvres littéraires qu'il leur demandait autant que des traductions.

Sur les conseils de Bessarion, son protecteur, Valla se chargea des Histoires de Thucydide; dès 1452, il put présenter son travail au pape et recevoir pour cela une récompense de cinq cents ducats. Aussitôt après, il aborda Hérodote. Cette nouvelle traduction fut faite avec plus de lenteur et plus de conscience que la précédente. Quand elle fut terminée, le pape était mort; Laurent Valla, qui avait reçu pour la faire de forts subsides, la dédia à Alphonse le Magnanime; c'était pour lui un moyen de se la faire payer deux fois.

A la veille de quitter la cour pontificale où il vivait depuis un demi-siècle, Pogge publia sa traduction de la Cyropédie; il imita le procédé de Valla en dédiant au roi de Naples cette œuvre commandée par le pape. On venait de découvrir les Histoires de Diodore et, toujours avide de nouveautés, Nicolas V désirait les faire connaître. Pogge entreprit la traduction des cinq premiers livres; mais faits à la hâte, comme ceux de Valla, ces travaux ne plurent pas au souverain pontife, qui les fit recommencer par Georges de Trébizonde. Nous connaissons assez la vanité littéraire de Pogge pour nous faire une idée de l'irritation qu'il en éprouva[1]. Decembrio se chargea des seize autres livres de Diodore; mais il était loin de les avoir terminés en 1455. Interrompue par la mort de Nicolas V, cette œuvre resta inachevée. Il en fut de même des histoires d'Ap-

1. Pour se venger de Georges, il imagina une lettre apocryphe de Mahomet II à Nicolas V, contenant les allégations les plus odieuses à l'égard de Georges de Trébizonde. A ce propos, un échange d'invectives eut lieu entre les deux rivaux. LEGRAND, p. 317.

pien que Decembrio devait aussi traduire[1]. Il commença ce travail sur un manuscrit incomplet que le pape avait emprunté au couvent de Saint-Marc de Florence, par l'entremise de Cosme de Médicis. En 1453, il fit paraître les quatre premiers livres sur la Libye, la Syrie, les Parthes et Mithridate et il commença les deux livres des guerres civiles; Nicolas V n'en devait pas voir la fin.

Par son esprit philosophique, Polybe plaisait tout particulièrement à ce pape. Nicolas Perotti reçut l'ordre de le traduire. Il s'en acquitta de telle manière qu'il reçut en récompense une bourse de six cents ducats, et que son ennemi Pogge ne put pas s'empêcher de l'en féliciter publiquement. Cette traduction conserva longtemps le bon renom qu'elle avait eu dès son apparition. Elle fut éditée dès les premières années de l'imprimerie, en 1473, et, pendant longtemps, elle supplanta si bien l'original qu'on s'obstinait à ne vouloir connaître Polybe qu'à travers la prose latine de Perotti. Ce fut en 1530 que parut l'édition princeps du texte grec. Ce succès fit la fortune de Perotti; car non content de lui donner une forte gratification, le pape le nomma bientôt après évêque de Siponto. Heureux temps pour les lettres où une bonne version élevait à l'épiscopat[2]! Cette promotion changea son train de maison, mais non ses occupations. Il continua de rester auprès de Bessarion et de traduire : il publia bientôt en latin le traité de Plutarque *De fortuna populi Romani.*

La géographie et la cosmographie ne furent pas plus négligées que l'histoire. On avait déjà une traduction latine de Ptolémée. Nicolas V voulut mettre sur le mé-

1. Raphael de Volterre, *Comment.*, XXI, 246.
2. On verra plus bas que ce succès ne fut pas tout à fait mérité.

tier celle de Strabon. Ce n'était certes pas une entreprise de peu d'importance que de faire paraître en latin, avec la rapidité qu'exigeait l'impatience de Nicolas V, les dix-sept livres de cette grande œuvre géographique. Aussi la partagea-t-on entre plusieurs humanistes. On s'adressa tout d'abord à Guarino de Vérone qui enseignait depuis plus de trente ans la rhétorique et comptait au nombre de ses élèves la plupart des esprits cultivés du temps. Agé de quatre-vingts ans, il semblait à la fin de sa carrière; il répondit cependant aux ouvertures qui lui furent faites. Elles étaient, il est vrai, des plus séduisantes : « le grand ouvrage de Strabon *De situ orbis* étant divisé en trois parties, sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, on lui offrait cinq cents florins pour la traduction de chacune d'elles [1] ». Il se mit à l'œuvre avec ardeur; avant la mort de Nicolas V, il put lui présenter dix livres de Strabon pour lesquels il toucha mille florins. « Je brûle d'un vif désir ou plutôt d'une soif inimaginable de satisfaire entièrement sur ce point Sa Sainteté [2], » écrivait-il, le 7 mars 1453, à Tortelli. Les sept autres livres furent traduits par Grégoire le Tifernate.

Nous pourrions citer encore d'autres traductions entreprises par ordre de Nicolas V ou sur ses encouragements, telles que celles de Dion Chrysostome et

1. Vespasiano, 497.
2. Legrand, *op. cit.*, p. 58.
Les florins du pape contribuaient dans une large part à allumer cette soif. « Chargé de plus d'enfants que de fortune, dit Vespasiano, il avait besoin de s'industrier beaucoup. » Après la mort de Nicolas V, il continua sa traduction de Strabon et s'ingénia à trouver le riche protecteur qui, à défaut du pape disparu, la lui paierait généreusement. Il l'envoya à un gentilhomme vénitien Giacomo-Antonio Marcello, qui ne trompa point son attente. De la sorte, les sept derniers livres de Strabon eurent le privilège d'avoir deux traducteurs, Grégoire de Tifernum et Guarino.

de Philon le juif, par Grégoire le Tifernate, d'Hippocrate, par Rinucci, des Économiques de Xénophon, par Lapo da Castiglionchio. Il nous suffit d'avoir insisté sur celles qui furent les principales, soit par la célébrité du traducteur, soit par la beauté du texte traduit, soit par les incidents auxquels elles donnèrent lieu.

Au milieu de toutes ces préoccupations littéraires, Nicolas V ne perdit pas de vue sa qualité de chef de l'Église. Il se rappela qu'elle possédait des œuvres littéraires, philosophiques et morales, inférieures peut-être par la forme à celles de l'antiquité classique, mais de beaucoup supérieures par l'élévation des sentiments et de l'inspiration. Au milieu de ces traductions, il voulut faire une part au texte sacré du Nouveau Testament et aux écrits si longtemps négligés des Pères grecs.

De tous les humanistes qui méritèrent à la Florence du XVe siècle le surnom d'Athènes de l'Italie, l'un de ceux qui eurent la plus large culture fut sans contredit Giannozzo Manetti. Dès son adolescence, il s'était perfectionné dans la connaissance de sa langue maternelle; il avait ensuite suivi les cours du couvent du Saint-Esprit, l'un de ces monastères savants qui furent, à Florence, des foyers si intenses de vie littéraire et artistique. Là, maître Vangelista de Pise enseignait les lettres et la philosophie; Jérôme de Naples, la métaphysique. Manetti se mit ensuite à l'école d'Ambroise le Camaldule qui professait avec éclat le grec dans son couvent de Notre-Dame des Anges; il profita si bien de ses leçons que ce fut pour lui un jeu de traduire couramment l'Éthique d'Aristote. Il avait dès lors la « culture humaine », qui distinguait les lettrés du XVe siècle. Cela ne lui suffit pas : il demanda à un Juif du nom de Manuel des leçons d'hébreu et s'y adonna avec une

telle passion qu'il y consacrait cinq heures par jour. Il imagina même de prendre chez lui des Grecs et un Juif afin de pouvoir causer avec eux dans leur langue. Habile hébraïsant, il fit des études philologiques sur la Bible, soutenant de savantes discussions avec des rabbins. Il était en outre doué du don de l'éloquence et il excellait à prononcer ces discours d'apparat, constellés de citations classiques, tels que les goûtaient les lettrés du temps. Sensibles aux choses de l'esprit, les Florentins l'élevèrent aux plus hautes dignités, le chargeant d'ambassades auprès des princes de l'Italie et des papes, le plaçant à la tête de leur université, lui donnant même des commandements militaires. Lorsqu'il n'était encore que le dévoué serviteur d'Albergati, Thomas de Sarzane, pendant ses séjours à Florence, s'était lié d'amitié avec Manetti; ils faisaient partie tous deux de ces réunions en plein air qui se tenaient sur la place publique, à l'angle du palais de la Seigneurie et dans ces doctes discussions, maître Thomas avait pu apprécier l'esprit et la science de Giannozzo. Ce qui devait le plus les unir dans une mutuelle sympathie, c'est que l'un et l'autre enveloppaient dans un même amour les études sacrées et les études profanes, le respect de l'antiquité et le culte des traditions chrétiennes. Comme maître Thomas, Manetti avait une admiration toute particulière pour saint Augustin[1]. « Il avait coutume de dire qu'il savait par cœur trois livres à cause du fréquent usage qu'il en faisait : l'un était les Épîtres de Paul, l'autre la Cité de Dieu de saint Augustin, le troisième l'Éthique d'Aristote. » S'il était illustre philosophe, dit ailleurs de lui Vespa-

1. La plupart de ces renseignements sont tirés de la *Vie de Manetti* par VESPASIANO.

siano, fort versé dans les sciences naturelles et morales, il n'était pas moins théologien. A la différence d'un certain nombre d'humanistes, auxquels l'amour de l'antiquité avait fait mépriser le christianisme, « il était très pieux et parlait de notre religion avec un parfait respect. Il avait coutume de dire que notre foi devrait plutôt se nommer certitude parce que tous les dogmes qu'elle comprend et qui ont été approuvés par l'Église, sont aussi vrais qu'un triangle est un triangle ». Aussi n'est-il pas étonnant que Thomas de Sarzane l'ait choisi dans la foule des lettrés pour faire de lui son meilleur ami, et que, devenu pape, il se soit efforcé de l'attirer auprès de lui. Les Florentins connaissaient cette amitié quand ils chargèrent Manetti de porter à Nicolas V les félicitations de leur république, à l'occasion de son avènement. Lorsque, en 1451, Giannozzo s'arrêta à Rome au retour de son ambassade à Naples, il reçut l'accueil le plus gracieux du pape qui lui donna des lettres de secrétaire apostolique honoraire. Enfin, de basses calomnies l'ayant forcé à quitter sa patrie, les avances réitérées de Nicolas V le décidèrent à venir se fixer à Rome (1453). Il y retrouva sa dignité de secrétaire et reçut une pension de six cents florins. En réalité, la chancellerie pontificale ne devait guère l'occuper; il garda tous ses loisirs pour les travaux littéraires qui lui furent demandés.

Nicolas V fit appel à sa science d'hébraïsant et, sur son désir, Manetti commença une traduction complète de la Bible. En y travaillant, il avait sous les yeux les deux traductions des Septante et de saint Jérôme; mais, comme il la fit directement sur le texte, il nota soigneusement les divergences qui existaient entre ses interprétations et les leurs. Il publia son travail en trois colonnes dont la première donnait sa version,

la seconde celle des Septante, la troisième celle de la Vulgate. Ce fut dans le même esprit qu'il aborda le texte grec du Nouveau Testament, confrontant sans cesse son travail avec celui de saint Jérôme. Ces œuvres de Manetti dénotent un esprit critique développé, non seulement chez leur auteur, mais encore chez Nicolas V qui en était l'inspirateur. La Vulgate n'avait pas encore cette autorité presque indiscutable que le concile de Trente lui a conférée. Bien qu'elle en fît un usage officiel, l'Église supportait sans difficulté qu'on lui fît subir l'examen de la science. L'étude du texte sacré dans l'original et la critique biblique n'ont donc pas attendu, pour se produire, les docteurs protestants; il est plus vrai de dire que ce sont les négations téméraires de ces derniers qui, en inspirant aux catholiques une juste méfiance, ont limité, parfois à l'excès, les études d'exégèse.

Les Pères grecs furent aussi traduits : toujours avide de pensions, Georges de Trébizonde se chargea à lui seul des œuvres de saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille et Eusèbe, et, en collaboration avec Jean Tortelli, de celles de saint Grégoire de Nazianze. De son côté, Théodore Gaza entreprit la traduction de quatre-vingts homélies de saint Jean Chrysostome.

Jusqu'alors latine, la Renaissance devenait grecque. Fécondée par les deux grandes civilisations de l'antiquité, elle allait s'épanouir en une magnifique floraison. Nicolas V le croyait et avec lui tous ceux qui saluaient en lui le père des lettres et des arts et gardèrent à sa mémoire un vrai culte, même après que la mort eût mis fin à ses générosités.

Cependant, examinée à la distance de plusieurs siècles, l'œuvre qu'il avait entreprise ne laisse pas de

soulever de graves critiques. Elle eut le sort du grand projet artistique : à la mort de Nicolas V de nombreux travaux épars représentaient le plan d'Alberti; des murs dépassant à peine le sol de quelques coudées indiquaient le temple gigantesque qui devait remplacer la vénérable basilique de Saint-Pierre, et les pontificats suivants, en imaginant de nouveaux plans, traitèrent comme des ruines des constructions à peine ébauchées. Il en fut de même des traductions. Parfois, elles n'arrivèrent pas à la vie. Filelfe put à peine aborder Homère et Decembrio abandonna Appien à la mort du pape. Parfois aussi, dans son désir fiévreux d'aller vite, Nicolas V dut confier un même travail à la collaboration de plusieurs personnes, et ainsi, une même œuvre apparaissait avec une valeur inégale et en un style bigarré. Le plus grave défaut de ces travaux provenait souvent du manque de conscience de leurs auteurs. Ils y voyaient une entreprise en quelque sorte industrielle, destinée à leur assurer pensions et bénéfices, beaucoup plus qu'une œuvre chargée de mettre à la portée de tous les beautés de la littérature grecque.

Le plus impudent de ces manœuvres à gages fut Georges de Trébizonde; en huit ans, il traduisit à lui seul le traité des Animaux, la Rhétorique, les Problèmes et plusieurs autres œuvres d'Aristote, les douze livres des Lois de Platon, la Cyropédie de Xénophon, un grand nombre d'homélies et de traités de saint Basile, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nysse, la Préparation évangélique d'Eusèbe et en collaboration, les œuvres de saint Grégoire de Nazianze et de Diodore de Sicile. Notons d'ailleurs que ces traductions ne l'empêchaient pas d'enseigner à l'Université jusqu'en 1450, ni d'écrire un assez grand nombre de commentaires et encore plus de polémiques.

Une telle précipitation explique les erreurs que renferment ces traductions. Bessarion en releva beaucoup dans les Lois de Platon. La traduction du traité des Animaux fut si mal faite par Georges de Trébizonde que Théodore Gaza dut la recommencer. Valla ne fut guère plus consciencieux avec Thucydide : « Son travail, dit Voigt, présentait beaucoup d'inégalités et oscillait entre la fidélité et l'élégance. » Pogge traita aussi avec quelque légèreté les auteurs anciens qui lui furent confiés : sa traduction de Diodore fut revisée par Georges de Trébizonde, sur l'ordre de Nicolas V, et sa Cyropédie fut justement critiquée par Valla et refondue par Georges. La traduction de Polybe par Perotti eut les vicissitudes les plus bizarres. Elle obtint d'abord un tel succès qu'elle rejeta pour longtemps dans l'ombre l'original ; mais quand le texte grec eut été publié, vers 1530, par Vincent Opsopeus, on découvrit que l'œuvre de Perotti n'était qu'une belle infidèle. D'importants passages, des pages entières avaient été omises par le traducteur, qui cependant avait travaillé sur un manuscrit complet, et Isaac Casaubon, lorsqu'il fit, en 1609, son édition de Polybe, n'eut pas de peine à montrer que la traduction de Perotti était un recueil de contresens. Théodore Gaza fit preuve de plus de conscience. Bessarion et les hellénistes du XVe siècle tinrent en haute estime ses travaux ; au siècle suivant, Paul Jove déclarait qu'ils étaient une nouvelle richesse ajoutée à la langue latine et Jules-César Scaliger, malgré sa sévérité hargneuse, ne trouvait à y reprendre qu'un style parfois trop orné, ne convenant pas toujours à la gravité d'Aristote.

Remarquons enfin que ces entreprises littéraires manquaient d'originalité, ne demandant aucun travail de critique. Si encore elles avaient fourni à ces hu-

manistes l'occasion d'apprécier et de faire goûter le mérite littéraire de tel auteur et la valeur scientifique de tel historien; si on avait étudié, comparé et discuté les systèmes des philosophes anciens; si même, partant des connaissances antiques, on s'était élevé à des vues originales, ces traductions auraient pu être l'occasion de travaux personnels et d'œuvres importantes, capables de prendre place à leur tour parmi les manifestations de l'esprit humain. Malheureusement il n'en fut pas ainsi; l'on se traîna dans des copies ou des imitations serviles de l'antiquité. L'essentiel fut de pasticher tel auteur, d'affecter un mode de langage antique, de se livrer, à propos des anciens, à des dissertations et des polémiques d'un pédantisme aussi choquant que banal, et ainsi la Renaissance, « parlant grec et latin », rompit les traditions nationales des pays qu'elle visita, sans pouvoir rien mettre d'original à la place de ce qu'elle avait renversé. L'orientation que Nicolas V donna aux lettrés de sa cour, en ne leur commandant que des traductions, ne fut peut-être pas étrangère à cette stérilité littéraire de la Renaissance au XV[e] siècle.

CHAPITRE X

CARDINAUX, ARTISTES ET HUMANISTES AU MILIEU DU XVe SIÈCLE

A la suite des papes, le Sacré-Collège témoigna le plus vif intérêt au mouvement de la Renaissance. Il compta une majorité d'esprits délicats et cultivés et, s'il se trouva dans son sein des cardinaux n'ayant pour les lettres et les arts qu'un goût médiocre, l'exemple de leurs confrères et des papes leur fit comme un devoir de s'y intéresser. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les promotions cardinalices de la première moitié du XVe siècle.

En trois consistoires tenus le 23 juin 1420, le 24 mai 1426 et dans les premiers jours de novembre 1430, Martin V créa 17 cardinaux. Dans ce nombre nous laisserons de côté les noms de Balthasar Cossa, l'ancien pape Jean XXIII, que le concile de Constance avait déposé, et de plusieurs cardinaux, évêques français, espagnols et anglais, que leurs fonctions retinrent dans leur pays, loin du mouvement de la Renaissance. Les autres étaient tous des lettrés : c'étaient Louis Alaman, qui, quoique archevêque d'Arles, fut chargé de plusieurs légations et passa un certain nombre d'an-

nées en Italie; Antoine Casini, évêque de Sienne; Nicolas Albergati, évêque de Bologne; Ardicino della Porta, Hugues de Lusignan, Prosper Colonna, Dominique Capranica et Julien Césarini.

« Les cardinaux, dit Vespasiano du Sacré-Collège de son temps, furent tous des hommes de valeur[1]. » Gregorovius, de son côté, ne fait aucune difficulté de reconnaître que Martin V « eut le réel mérite d'introduire dans le collège des cardinaux des hommes que leur science et leur vertu ne tardèrent pas à élever dans l'Église au plus haut degré d'estime ». De ce nombre fut assurément le pieux Alaman et le bienheureux Albergati dont nous avons parlé plus haut.

Né en 1389, cardinal de Saint-Ange en 1430, président du concile de Bâle, mort en combattant les Turcs à la bataille de Varna (1444), Julien Cesarini eut une influence considérable sur les destinées de l'Église. Les emplois qu'il occupa pendant une vie relativement courte, ne lui permirent pas d'écrire; mais les nombreux humanistes qu'il attira autour de lui, attestaient ses goûts littéraires. Issu d'une humble famille, il avait une tendresse particulière pour les étudiants pauvres, et quand il en découvrait un, il subvenait libéralement à ses besoins. Malgré son modeste train de maison, il avait pour commensaux des humanistes : ce fut dans sa familiarité que grandirent plusieurs personnages appelés à devenir la gloire de l'Église et des lettres. C'étaient l'Allemand Nicolas de Cusa qui avait suivi ses leçons de droit canon à l'Université de Padoue et qui conserva toujours la plus grande vénération pour celui qu'il appelait « son maître respecté »; il lui dédia ses traités *De docta ignorantia* et *De conjecturis;* Lapo da Castiglionchio qui lui envoyait sa traduction

1. *Opera*, p. 185.

de la vie de Pélopidas par Plutarque; et surtout Bessarion, qui, dès son arrivée en Italie avec les autres Pères grecs des conciles de Ferrare et de Florence, fut accueilli avec une faveur marquée par Cesarini et dut à ses instances le chapeau de cardinal. Si l'illustre métropolite de Nicée demeura en Italie, y fixant en quelque sorte avec lui l'hellénisme, on le dut au cardinal de Saint-Ange qui avait su discerner la valeur morale et la culture intellectuelle de Bessarion. Dans son invective contre Filelfe, Pogge parle de ces nombreux lettrés qui vivaient dans la familiarité de Cesarini, « cet homme du plus haut mérite ». Il ajoute même que c'était un titre d'honneur d'y être admis et que Filelfe fit tous ses efforts pour y arriver. Il écrivit souvent au cardinal sans pouvoir obtenir de lui une réponse; « en prêtre vertueux et saint, Cesarini pensait que rien de loyal, d'honorable et de pieux ne pouvait venir d'un homme perdu de vices [1] ».

C'est dans la compagnie d'esprits délicats que Cesarini se reposait de ses occupations et de ses austérités. Avec eux, il lisait et étudiait les belles œuvres littéraires; car, dit M. Voigt, [2] « il était passionné pour les études classiques..., il y puisait cette souplesse d'esprit et de langage qui ajoutaient un charme si pénétrant à tous les avantages de sa beauté physique ». Il unissait dans une même admiration les grands esprits des antiquités païenne et chrétienne, ses auteurs préférés étant, d'une part, Cicéron, de l'autre, saint Augustin et Lactance.

Promu cardinal dans le même consistoire, Dominique Capranica était, comme Cesarini, la providence des

1. *Vie de Martin V.*
2. ENEA SILVIO, I, 216.

étudiants, des artistes et des lettrés, un esprit cultivé et élevé. Né en 1400, il avait suivi à Padoue les leçons de droit de Julien Cesarini et, en même temps, s'était familiarisé avec les lettres sacrées et profanes. Dès sa jeunesse, saint Augustin, saint Jérôme et Sénèque faisaient les délices de ses loisirs. Il n'avait pas encore atteint sa trentième année quand Martin V lui conféra le chapeau qu'il lui avait déjà auparavant réservé. Il fut dès lors et pendant trente ans l'un des membres les plus respectés du Sacré-Collège. Pour favoriser les études théologiques et littéraires aux jeunes gens pauvres, il fit construire pour eux un palais à Rome, non loin du Corso; il existe encore aujourd'hui tel qu'il sortit, vers 1460, des plans de l'architecte. « C'est le monument le plus ancien de la Renaissance romaine, et son architecture montre clairement la transition du style gothique au style gréco-latin (Gregorovius). » Il assigna des rentes suffisantes à l'entretien de trente étudiants. Il aimait à vivre au milieu d'eux, les considérant comme des membres de sa famille et rédigeant à leur usage un règlement de vie marqué au coin de la sagesse.

Il réunit aussi dans son palais une riche bibliothèque; elle se composait, dit Ciacconius, de manuscrits de toute nature, sur toutes les sciences; et elle atteignit deux mille volumes, total presque aussi considérable que celui de la bibliothèque du Vatican. Comme Nicolas V, Capranica l'ouvrait libéralement à ceux qui pouvaient tirer parti de ses richesses « *ad communem doctorum hominum utilitatem* [1] ». Lui-même en usait largement; en dehors des quatre heures qu'il consacrait au sommeil, ses journées étaient par-

1. CIACCONIUS, II, 840.

tagées entre la piété, les devoirs de sa charge et l'étude. Avant ses audiences quotidiennes, il se livrait pendant des heures entières à la lecture des Pères; après ses repas, il réunissait dans sa bibliothèque les lettrés de son entourage et engageait avec eux de doctes conversations sur des questions théologiques, philosophiques et littéraires. « Il lut ainsi tous les poètes, les orateurs et les philosophes[1]. » Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il retournait à l'étude des Pères de l'Église ou de moralistes païens tels que Sénèque. Il conserva jusqu'à sa mort ces habitudes studieuses, ne passant aucun jour sans écrire ni lire. Aussi laissa-t-il plusieurs écrits qu'énumère Ciacconius. Outre une nombreuse correspondance échangée soit avec des humanistes, comme Filelfe, soit avec des religieux tels que le général de l'Observance franciscaine, saint Jean de Capistran, outre plusieurs discours prononcés en d'importantes circonstances, il a laissé des mémoires sur plusieurs questions politiques, ses traités sur « le mépris du monde » et sur « l'art de bien mourir ». Ce dernier était écrit dans cette langue italienne qu'il maniait aussi bien que la latine.

Les humanistes les plus éminents se groupaient autour de lui comme autour de leur maître. Dans son entourage nous retrouvons à la fois des écrivains déjà illustres dans la république des lettres et de jeunes débutants qui aspiraient à s'y faire une place au premier rang. Le secrétaire apostolique Blondus de Forli se consolait auprès de lui de la défaveur qu'il trouvait auprès de Nicolas V. A peine âgé de vingt-huit ans, le cardinal avait fait la connaissance de Filelfe,

1. Ciacconius, II.

lorsque, en 1428, il conduisait contre Bologne révoltée les troupes pontificales. Il avait mis tout en œuvre pour maintenir le célèbre professeur dans cette ville d'où la guerre civile le chassait. Il n'y avait pas réussi, mais dès lors des relations amicales et une correspondance littéraire s'étaient établies entre eux. Selon son habitude, Filelfe battit monnaie avec cette amitié : le 5 novembre 1454, il remerciait Capranica de tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui depuis leur première rencontre sous les murs de Bologne [1].

Le palais Capranica, dit Ciacconius, était comme une pépinière où grandissaient dans l'amour de l'étude de jeunes intelligences appelées à jeter un vif éclat sur la seconde moitié du siècle. Citons au premier rang Æneas Silvius Piccolomini, le futur pape Pie II ; en 1432, il fit, sous la protection de Capranica, ses premiers pas dans cette brillante carrière qui devait le conduire au trône apostolique. Cette année-là, en effet, le cardinal passait par Sienne, se rendant au concile de Bâle, lorsqu'on lui signala un jeune homme de vingt-six ans, pauvre mais intelligent et énergique, comme ces étudiants auxquels sa protection était toujours acquise. C'était Æneas Silvius Piccolomini qui, après avoir suivi à Florence les leçons de Filelfe et s'être adonné avec passion aux littératures antiques, étudiait, par ordre de son père, le droit. Capranica fit de ce jeune lettré son secrétaire et, l'emmenant avec lui au concile de Bâle, lui donna l'occasion de produire sur un grand théâtre les talents d'orateur et de diplomate dont il était si brillamment doué.

Ce fut sans doute auprès de Capranica qu'Æneas fit la connaissance d'un autre humaniste que, devenu

1. *Ep.*, XII, p. 88.

pape, il devait faire entrer dans le Sacré-Collège, et même, par une sorte d'adoption, dans sa propre famille, le Lucquois Jacques Ammanati, plus tard cardinal évêque de Pavie. Amico Agnili d'Aquila fut aussi le commensal du cardinal de Fermo. Lorsque Eugène IV voulut donner un précepteur à son neveu, le futur Paul II, il s'adressa à Capranica et celui-ci lui proposa Agnili [1]. On pourrait allonger cette énumération; mais les noms d'Æneas, d'Ammanati, d'Agnili et de Blondus nous disent assez l'influence qu'exerça Capranica sur la vie littéraire de Rome au XV[e] siècle.

Il en fut de même de son collègue de promotion Prosper Colonna, cardinal diacre de Saint-Georges au Vélabre et neveu de Martin V. Dans ses Commentaires, Pie II le désigne comme un « amateur des lettres, *litterarum cultor* [2] »; et dans sa *Roma instaurata*, Blondus de Forli nous décrit en ces termes la résidence que le cardinal s'était aménagée sur les pentes de l'Esquilin, à l'emplacement des jardins de Mécène. « Incolit ea hortorum Mæcenatis ædificia et quantum opes suppetunt, instaurat alter *summus nostri sæculi Mæcenas, summæ humanitatis liberalitatisque vir et studiorum humanitatisque apprime doctus, cultorumque amantissimus,* Prosper Columnensis, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalis, adeoque in purgando et instaurando illis in ædibus profecit, ut subjectæ montis Exquiliarum radicibus areæ et incipientis ab ea in summam ædium partem ascensus pavimenta marmoreis varii coloris texellis compacti visuntur [3]. » C'est dans cette résidence de patricien ou dans ses villas d'Ardée, de Nettuno et de Nemi que Prosper Colonna vivait au

1. Paul II devait nommer cardinal son ancien précepteur.
2. Cité par CIACCONIUS, II, 863.
3. *Roma instaur.*, I, 100.

milieu d'un cercle de lettrés. Tous les humanistes qui habitaient Rome ou même qui y étaient de passage y recevaient, au dire de Blondus, l'accueil le plus gracieux, et bientôt ils célébrèrent à l'envi les louanges de ce nouveau Mécène. Toujours empressé à envoyer ses écrits aux princes généreux, Filelfe lui fit hommage de plusieurs de ses œuvres : le 1er juillet 1459 de ses odes grecques, le 23 mai 1461 de ses *Florentinæ commentationes*[1]. Pogge lui dédia ses propos de table sur l'avarice, *historia convivalis tripartita,* « preuve infaillible, constate Pastor après Voigt, que parmi les gens de lettres, ce cardinal n'était point suspect de ce vice[2] ».

Il semble avoir eu un goût assez marqué pour les recherches archéologiques. Il avait admis dans sa familiarité le secrétaire apostolique Blondus, celui qui représentait le mieux, avec Pogge et Cyriaque d'Ancône, la science archéologique naissante; et avec lui, il faisait des explorations et des fouilles dans ses domaines, pour y retrouver des ruines ou des débris artistiques de l'antiquité[3]. Une fantaisie le mit en rapports avec Alberti. Dans les domaines de Prosper Colonna figuraient le château et le lac de Nemi; à l'instigation peut-être de l'architecte florentin, il conçut le projet de faire rechercher, dans le fond du lac, la barque de l'empereur romain Tibère qui s'y était perdue dans les premières années de notre ère. Pour cette opération, on fit venir de Gênes d'habiles plongeurs, Alberti construisit des machines spéciales et l'on employa à toutes sortes de travaux préparatoires les paysans des alentours. Les découvertes qui furent

1. *Ep.*, XV, p. 107 ; XVII, p. I.
2. PASTOR, I, 279.
3. *Italia illust.*, p. 91 v°.

faites mirent à jour un fragment de la fameuse barque; de Rome tous les beaux esprits vinrent le voir et Alberti écrivit de savantes dissertations sur la manière dont les anciens construisaient leurs vaisseaux. Quant au cardinal, il ne retira rien de tout cela, sinon la réputation d'un prince « épris des belles-lettres et des histoires antiques [1] ».

Comme Capranica et Jourdain Orsini, Prosper Colonna avait réuni une belle bibliothèque, qu'à leur exemple, il mettait à la disposition des lettrés. Vers 1444, Campegius fit pour Æneas Silvius Piccolomini une copie de la politique d'Aristote d'après un manuscrit que le cardinal de Saint-Georges lui prêta.

Plus encore que son prédécesseur, Eugène IV se préoccupa d'appeler dans le Sacré-Collège des hommes renommés par leur savoir, leurs goûts littéraires et artistiques. En six promotions, il créa vingt-six cardinaux [2]. Laissons de côté ceux qui, comme Regnaud de Chartres, archevêque de Reims; Jean Kemp, archevêque de Cantorbéry; Louis de Luxembourg, archevêque de Rouen; le Polonais Sbigneus, évêque de Cracovie, vécurent presque toujours loin de Rome. Les autres étaient, presque tous, au premier rang parmi les protecteurs de la Renaissance.

C'étaient tout d'abord les deux neveux d'Eugène IV, François Condulmier, cardinal de Saint-Clément, puis de Porto et camérier de l'Église, et Pierre Barbo, cardinal diacre de Sainte-Marie la Neuve, plus tard pape sous le nom de Paul II.

1. *Italia illust.*, p. 110.

2. Dominique Capranica qui figure dans la liste de Platina (Vie d'Eugène IV, *in fine*) serait le vingt-septième; mais on sait qu'il avait été créé par Martin V et qu'Eugène IV ne fit que lui rendre, en 1434, une dignité que Capranica tenait en réalité du pontificat précédent.

Ami du luxe, François Condulmier avait le goût des arts. Il se fit construire un beau palais non loin du Campo di Fiore, sur les ruines du théâtre de Pompée. Ses hautes fonctions lui permettaient de rendre des services appréciés aux humanistes : neveu d'Eugène IV, il leur servait d'intermédiaire auprès de lui; camérier, c'était par lui que passaient toutes les libéralités qui leur étaient faites. Il eut le mérite de s'intéresser à Thomas de Sarzane et de travailler avec ardeur à son élévation. Si, dans l'espace de trois ans, l'humble secrétaire de Nicolas Albergati devint successivement sous-diacre apostolique, évêque de Bologne, légat en Germanie et enfin cardinal, ce fut sur les instances de Condulmier[1]. Remarquons aussi que le cardinal de Saint-Clément avait pris pour secrétaire un jeune poète qui devait dans la suite figurer avec éclat à la cour littéraire de Pie II, Léonard Dati[2].

Pierre Barbo était encore bien jeune quand Eugène IV fut élu souverain pontife. Son oncle veilla avec soin à son éducation; car il le destinait aux plus hautes dignités de l'Église. Il lui donna des maîtres aussi remarquables par leur science que par leur vertu : Amico Agnili d'Aquila, le Florentin Antonio degli Agli, Jacques Ricconi[3]. Le jeune homme ne semble pas avoir beaucoup profité de leurs leçons; Platina nous l'affirme, et si l'on récuse son témoignage, l'on peut en tout cas ajouter foi à Raphaël de Volterre nous disant lui aussi que Pierre Barbo n'était pas *litteratura probatus*, et à Paris de Grassis nous rapportant que, dans les consistoires secrets, Paul II s'exprimait en langue vulgaire, parce que l'usage du

1. S. ANTONIN, *Chronic.*, p. 206.
2. TIRABOSCHI, VI, II, 228.
3. PLATINA, *Vie de Paul II.* — *Giorn. stor. della lett. ital.*, XVI, 28.

latin ne lui était pas facile. Ses panégyristes eux-mêmes, tels que Gaspard del Verme, nous apprennent que la littérature ne lui plaisait guère et qu'il faisait ses lectures soit dans l'Écriture Sainte, soit dans les livres d'histoire et de droit pontifical[1].

Toutefois le neveu d'un pape, un cardinal de l'Église romaine ne pouvait pas se désintéresser du mouvement littéraire de son temps; en raison de sa qualité beaucoup plus peut-être que par goût, Pierre Barbo, devenu cardinal en 1440, se fit lui aussi le protecteur de l'humanisme. Il eut sa bibliothèque fournie de précieux manuscrits qu'il prêtait aux gens de lettres. Riche et doté de beaux bénéfices, il voulut être généreux et dès qu'ils connurent cette disposition de son esprit, les humanistes lui firent une cour aussi assidue qu'intéressée. Pouvaient-ils faire moins pour un cardinal leur déclarant « qu'ils pouvaient tout espérer de lui[2] ». Filelfe qui recueillit cette parole ne l'oublia jamais : soit par ses lettres, soit par son fils Xénophon, qu'il avait établi à Rome, pour lui servir en quelque sorte de représentant de commerce, il mit largement à contribution la générosité du cardinal.

C'était plutôt aux arts que Barbo portait un réel intérêt : ils flattaient mieux l'amour du faste qui fut toujours la principale passion de ce patricien de Venise. Il avait un goût très vif pour les pierreries, les camées et les médailles et, toute sa vie, il travailla à en réunir. « Il a collectionné depuis son adolescence jusqu'à nos jours, » disait de lui, sous son pontificat, le cardinal Ammanati. Dès 1450, il avait dans toute l'Italie des correspondants qui lui signalaient

1. MÜNTZ, *Les Arts*, II, 3.
2. *Ep.* XI, 83.

tout ce qui pouvait tenter sa curiosité d'amateur. Il profitait de sa situation officielle pour entrer en rapports avec les collectionneurs de tous pays, par l'intermédiaire des prélats, des nonces et de tous les personnages qui étaient en relations suivies avec la curie. Ses investigations fouillaient non seulement l'Italie, mais encore la Grèce et l'Asie Mineure. Lorsqu'il avait découvert quelque pièce rare, il mettait tout en œuvre pour la posséder. Voulant, en 1451, acquérir les médailles que Pisanello laissait dans sa succession, il n'hésita pas à enchérir sur les Médicis eux-mêmes; pour accroître le nombre de ses icones byzantins, il ne craignit pas de dépouiller des églises de leurs images miraculeuses; pour amener sur la place de son palais de Saint-Marc le lourd et immense sarcophage de porphyre qui avait reçu le corps de Constance, il fit à ses frais élargir des rues et abattre des maisons.

Dès lors, son palais de Saint-Marc devint un musée où se rencontraient des spécimens parfois vraiment beaux, toujours curieux de l'art gréco-romain, et de l'art byzantin. Nous en avons l'inventaire dressé en 1457 et complété par des adjonctions ultérieures, quoique antérieures à l'avènement de Barbo à la papauté. Cette collection se composait de 47 bronzes, de statuettes, camées ou pierres de couleur taillées, au nombre de 227 pièces, de 136 bustes en sardoine, onyx, améthyste, jaspe, cristal de roche et autres pierres de prix, représentant des divinités, des portraits d'empereurs ou d'impératrices et autres personnages de la Rome antique; de 120 autres pièces du même genre, représentant des fleurs ou des animaux; de médailles dont 97 en or et un millier en argent; enfin de deux ivoires. L'art chrétien du Moyen Age n'était pas oublié;

l'inventaire de 1457 signale des camées, portant des images du Christ, de la Vierge et de différents saints, vingt-cinq mosaïques, deux vitraux et des tableaux de vieux maîtres byzantins et primitifs, des ivoires et des broderies; enfin la Renaissance avait porté à cette collection sa contribution d'œuvres d'art récentes. La chapelle du cardinal, sa vaisselle d'or et d'argent pouvaient rivaliser avec celles des princes les plus luxueux du XVe siècle. On y remarquait un crucifix couvert de pierreries et flanqué des deux statuettes de la Vierge et de saint Jean, des instruments de paix niellés, des monstrances, des calices en argent massif, des crosses ciselées et émaillées; enfin une collection de joyaux et de perles qui dépassait tout ce qu'on pouvait alors imaginer. Les salles du parloir étaient tendues de tapisseries et de portières, les meubles recouverts de dosserets, formant un total de 115 pièces. Sur ce nombre « 25 étaient ornés de figures de saints et de saintes, 32 représentaient des scènes profanes. Le nombre des verdures était de 18; enfin celui des portières et des couvertures de mulets, de vingt environ ».

M. Müntz a comparé la collection du cardinal de Saint-Marc à celles des autres riches amateurs de l'Italie du XVe siècle et il arrive à cette conclusion : « La part qui revient au cardinal Barbo dans ce grand tournoi pacifique où les champions s'appelaient Lionel d'Este, Cosme et Laurent de Médicis, Alphonse d'Aragon, n'est certes pas la moins brillante. Par la richesse de certaines de ses sections, par son étendue, sa variété, le musée de Saint-Marc éclipsait sans contredit n'importe laquelle des collections rivales. Un esprit vraiment scientifique, du moins si l'on tient compte de l'état de la science à cette époque, avait présidé à l'arrangement

de toutes ces merveilles. Le cardinal avait établi une classification fort nette et qui, aujourd'hui encore, paraîtrait satisfaisante : bronzes, camées, entailles et médailles. Son programme ne se distinguait pas moins par une large tolérance; aux chefs-d'œuvre de l'art antique il avait joint ceux de l'art byzantin, à coup sûr faiblement représenté dans les collections de Naples, de Florence et de Ferrare [1]. »

Pour abriter cette belle collection, le cardinal Barbo se fit construire un palais digne d'elle, lorsqu'il échangea, après la mort d'Eugène IV, la diaconie de Sainte-Marie la Neuve contre le titre presbytéral de Saint-Marc. Au pied du Capitole, à l'extrémité du Corso, touchant à l'église Saint-Marc, il fit jeter les fondations d'un immense palais. Ce fut apparemment en 1455; car, cette année-là, il fit frapper une médaille qui mentionnait l'inauguration de ces constructions et qui devait sans doute être placée dans les fondations de l'édifice. Barbo consacra de fortes sommes à ces travaux; de 1455 à son élection, en 1464, il y dépensa 15.000 ducats. Il est vrai qu'au bout de ces neuf années, la construction du palais était assez avancée pour qu'élu pape, Paul II pût s'y rendre pendant les fêtes du Carnaval [2]. Peut-être même n'avait-il pas attendu jusqu'alors pour y installer ses collections [3].

Le cardinal Barbo garda une sincère vénération pour la mémoire d'Eugène IV, cet oncle duquel il tenait sa fortune et sa haute situation dans l'Église. Il en donna

1. MÜNTZ, *op. cit.*, 152, qui a publié l'inventaire du musée du palais de Saint-Marc.

2. MURATORI, *R. I. S.*, III, II, 1140.

3. Le palais du cardinal Barbo est aujourd'hui le palais de Venise, résidence de l'ambassade d'Autriche-Hongrie auprès du Saint-Siège. C'est l'un des plus beaux palais de la première Renaissance.

une preuve lorsqu'il lui fit ériger, après 1447, le tombeau qui, après plusieurs vicissitudes, se trouve aujourd'hui à Rome, dans l'église de San-Salvatore in Lauro. Il en confia l'exécution à un sculpteur toscan qui avait déjà collaboré, à Naples, à l'arc de triomphe d'Alphonse le Magnanime, Isaïe de Pise. Le tombeau qu'exécuta Isaïe, servit de modèle à la plupart de ceux qui furent faits de 1447 à 1470 environ et que l'on a ainsi définis : « Une niche profonde, avec le sarcophage au-dessus duquel est un relief et une peinture, généralement Marie à laquelle le donateur est présenté; des piliers avec niches, contenant des figures en haut relief; un socle énergique avec une grande inscription et les armes à côté; la terminaison tantôt à entablement droit, tantôt en demi-cercle ou en forme de conque [1] ». Attiré à Rome en cette circonstance par le cardinal Barbo, Isaïe de Pise s'y fixa et se trouva bientôt à la tête d'un groupe de disciples. C'est ainsi qu'indirectement, le cardinal de Saint-Marc contribua à créer à Rome une école de sculpture. Elle ne produisit, il est vrai, que des œuvres médiocres, comme le talent d'Isaïe de Pise, et ce fut à des étrangers que le Saint-Siège continua à demander des chefs-d'œuvre.

Opulent lui aussi, grâce aux revenus considérables de sa famille qui était apparentée au roi de France, grâce aussi aux riches et nombreux bénéfices qu'il possédait, Guillaume d'Estouteville, cardinal de Saint-Martin des Monts, rivalisa avec Pierre Barbo de luxe et de libéralité [2]. Ce fut surtout sous les pontificats de Pie II, de

1. BURKHARDT, *Le Cicerone*, II, 157.

2. Il devait surtout ses immenses richesses aux nombreux bénéfices qu'il cumulait, le prieuré de Saint-Martin des Champs, à Paris, l'abbaye du Mont Saint-Michel, les évêchés de Digne, Angers, Lodève, Porto, l'archevêché de Rouen.

Paul II et de Sixte IV qu'il déploya une magnificence inouïe; toutefois, dès le temps d'Eugène IV et de Nicolas V, il était déjà considéré comme un protecteur, aussi généreux que compétent, des lettres et des arts.

Avant d'être nommé cardinal de Sainte-Marie du Transtévère, Gérard Landriano, évêque de Lodi, s'était acquis dans le monde des lettrés un certain renom par une brillante découverte. Dans les archives de sa cathédrale, il avait trouvé un manuscrit en mauvais état, d'une écriture si ancienne qu'on pouvait à peine le lire; et après l'examen le plus minutieux, il y avait reconnu le texte de plusieurs traités de rhétorique de Cicéron, que l'on croyait à jamais perdus, les deux Rhétoriques, le *Brutus*, l'*Orator* et le *De oratore*. Landriano avait fait part de cette découverte aux humanistes et aux paléographes qui pouvaient le mieux lire ces antiques caractères, Cosme de Crémone, Guarino de Vérone, le Vénitien Léonard Giustiniani. Il avait fait copier le manuscrit par Gasparino Barzizza et profité de la présence à Milan de Blondus de Forli pour le soumettre à son examen. Les conclusions de ces érudits s'étaient trouvées d'accord avec les siennes. Dès lors, Landriano [1] resta en correspondance et en d'étroites relations avec les humanistes [2]; il devint l'ami du Panormite qui professait alors à Pavie, et de Léonard l'Arétin qui lui adressa, à l'occasion de son cardinalat, une dissertation érudite. Envoyé plusieurs fois à Florence, comme ambassadeur du duc de Milan auprès du pape, il entra en rapports avec les gens de lettres de cette cité, Charles Marsuppini, Niccoli, Pogge et Thomas de Sarzane. Les huma-

1. *Italia illust.*, 138.
2. On a des lettres de Landriano à Léonard l'Arétin, Filelfe, Laurent, Valla, etc.

nistes le regardèrent bientôt comme un de leurs protecteurs, surtout lorsque, en 1439, Eugène IV l'eut fait entrer dans le Sacré-Collège. Maffeo Vegio lui dédia son traité *De felicitate et miseria*, Pogge son *De nobilitate*. Lorsque, rejeté de la cour de Naples, Valla voulut s'établir à Rome et rentrer en grâce auprès du pape, ce fut la protection du cardinal de Côme qu'il implora. S'il avait plus longtemps vécu à la curie, Landriano aurait, comme Nicolas V, stimulé le travail des humanistes : il insista en effet auprès de Filelfe pour lui faire traduire du grec la Vie de Moïse par Philon; malheureusement, il mourut encore jeune, six ans à peine après avoir reçu le chapeau de cardinal (1445)[1].

Plus encore que Gérard Landriano, le dominicain Torquemada, cardinal de Saint-Sixte puis de Sainte-Sabine, représentait la science dans le Sacré-Collège; mais au lieu de s'appliquer à l'antiquité classique et aux littératures profanes, il se consacra de préférence aux questions religieuses. « En fait de théologie, dit Pastor, Torquemada était incontestablement le membre le plus savant du Sacré-Collège; un écrivain protestant (Voigt) l'appelle le plus grand théologien de son temps. La science, disait-il, est le seul trésor impérissable pendant cette vie; la sagesse acquise par l'étude est seule capable de consoler l'homme de la brièveté de sa vie, en lui ouvrant une vue sur une vie immortelle... Ce fut lui qui donna le signal de la réaction scientifique en faveur de la papauté[2]. » Dans la préface de sa Somme contre les ennemis de l'Église et de la papauté, composée en 1450, il déclare

1. MANCINI, p. 171.
2. PASTOR, II, 6.

expressément que l'Église a besoin d'être défendue par les armes de la science contre les attaques multiples auxquelles elle est exposée, et c'est parce qu'il est « poussé par une juste sollicitude pour la foi et pour l'honneur de l'Épouse du Christ », qu'il compose son ouvrage contre les adversaires de l'Église[1]. La même pensée inspira ses traités contre le concile de Bâle, ses polémiques pour la suprématie pontificale et les nombreux livres qu'il écrivit et dont Fabricius nous donne la longue énumération dans sa Bibliothèque[2]. Il aborda successivement la Bible avec son Exposition des psaumes; le Nouveau Testament avec ses Méditations sur la vie du Christ et son Commentaire des Épîtres de saint Paul; la théologie avec ses traités sur la Conception de la Vierge, l'autorité du souverain pontife, le Corps et le Sang du Christ; le droit canon avec son Commentaire du Décret. Successivement, il défendit l'intégrité de la foi romaine contre le concile de Bâle et les gallicans, les hussites de Bohême, les Grecs, les Musulmans. On comprend dès lors qu'Eugène IV l'ait nommé son théologien en quelque sorte officiel lorsque, en 1435, il lui donna la charge de maître du sacré palais et que plus tard, il l'ait récompensé de son zèle par le chapeau de cardinal (1439).

Si par son amour de la scolastique et son ardeur contre l'hérésie, Torquemada se rattachait au Moyen Age, il savait aussi comprendre les aspirations de son temps. Autant que Bessarion[3], il aimait et recherchait la compagnie des humanistes et leur savait gré des

1. Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, V, 47.
2. *Ibid.*, IV, 162.
3. Pastor, IV, 119.

visites qu'ils lui faisaient. Il voulait, lui aussi, être dans le Sacré-Collège un ami des lettres. Le service qu'il leur rendit, service inestimable et qui le place au premier rang des promoteurs de la Renaissance, fut d'importer à Rome la grande invention du XV[e] siècle, l'imprimerie. Il établit des imprimeurs allemands, les premiers que l'Italie ait vus, dans l'abbaye de Subiaco dont il était abbé commendataire, et bientôt après, les appela à Rome.

Avec le métropolite de Kiew, Isidore, et le métropolite de Nicée, Bessarion, qui reçurent, en 1439, le premier le titre des saints Pierre et Marcellin, le second, celui des saints Apôtres, l'hellénisme fit son entrée officielle dans le collège des cardinaux. Nés dans le monde byzantin, se servant du grec comme de leur langue maternelle, familiarisés dès leur jeunesse avec les chefs-d'œuvre chrétiens ou profanes du génie hellénique, ces deux cardinaux montraient, par leur seule présence à la curie, que la civilisation byzantine avait, en quelque sorte, émigré des rives du Bosphore sur celles du Tibre.

Avant de venir en Occident, lorsqu'il était encore abbé du monastère de Saint-Démétrius de Constantinople, Isidore jouissait auprès des siens d'un renom littéraire. Il avait un goût marqué pour « l'harmonie des phrases, la justesse de la composition, la puissance du ton, la vivacité de la pensée[1] ». Son esprit s'était affiné jusqu'à la prétention dans l'étude des poètes de l'antiquité, surtout des alexandrins. Il était en relations avec les humanistes de l'empire byzantin et de l'Italie. Il envoyait à son ami Guarino de Vérone quelques œuvres de Xénophon,

1. PASTOR, IV, 66.

lui promettant celles de Lucien et d'Athénée et lui demandant d'autres livres en échange[1]. Pendant les conciles de Ferrare et de Florence, il se délassait au milieu de lettrés et dans leurs conversations érudites des discussions théologiques et des affaires politiques. Métropolite de Kiew et l'un des chefs de l'Église orientale, il conserva à Guarino de Vérone l'affection que, simple abbé, il lui avait vouée. Il se lia aussi d'amitié avec le secrétaire apostolique Jean Aurispa, qui avait traduit en latin, devant les Pères de Bâle, le discours qu'Isidore leur avait tenu en grec. Enfin, lorsque les services rendus à la cause de l'union des Églises lui eurent mérité le chapeau de cardinal, et que les persécutions de la Moscovie l'eurent obligé à abandonner sa métropole pour se fixer à Rome, lorsque, sous Nicolas V, Calixte III et Pie II, il fut devenu successivement cardinal-évêque de Sabine, évêque de Nicosie, patriarche de Constantinophe, enfin doyen du Sacré-Collège, il consacra à la littérature tout le temps que lui laissèrent ses légations en Allemagne et en Orient. S'il n'a pas laissé un renom de magnificence et de libéralité, c'est que, chassé de Constantinople par les victoires des Turcs, de Kiev par la haine schismatique des Russes, doté de bénéfices, qui pour la plupart étaient aux mains des infidèles, il était le moins riche des cardinaux. Rien dans ses allures ne pouvait rappeler le faste d'un Barbo et d'un Estouteville. Aussi les humanistes intéressés, tels que Filelfe, se contentaient-ils d'envoyer de loin leurs hommages à ce cardinal savant mais pauvre[2]. Quant à Isidore, il aimait la société des moines grecs de

1. P. PIERLING, *La Russie et le Saint-Siège*, I, 7 et 8.

2. Filelfe, si empressé auprès des autres cardinaux, ne lui a adressé qu'une ode. LEGRAND, *op. cit.*, p. 208, 294.

Grottaferrata qui unissaient au goût des littératures antiques une vive piété. Il allait souvent se reposer à la Palazzuola, non loin de leur abbaye, sur les pentes pittoresques des monts Albains. S'il n'avait pas, comme jadis le cardinal Orsini, ou comme son ami Bessarion, les moyens de se constituer une riche collection de manuscrits, il obtenait du pape Calixte III la jouissance, sa vie durant, d'une partie de la bibliothèque apostolique, et il emportait chez lui, pour les étudier à loisir, soixante-deux volumes du Vatican. « Le choix qu'il fit, dit le P. Pierling, témoigne en faveur d'un esprit large et varié. A côté des Évangiles, des Pères et des docteurs de l'Église, il y a des canonistes, des philosophes, des historiens, des géographes, des orateurs et des poètes, des géomètres et des médecins. Les meilleurs noms y sont représentés, et pour n'en citer que quelques-uns, nous y trouvons [1] Grégoire de Nazianze, Chrysostome, Thomas d'Aquin, Platon, Hérodote, Plutarque, Thucydide, Manassé, Zonaras, Diodore, Polybe, Démosthène, Isocrate, Homère, Euclide, Archimède, Galien et Hippocrate. »

Quelle que fût la renommée du cardinal Isidore, elle fut éclipsée par celle de son ami, Bessarion, métropolite de Nicée, cardinal des Saints-Apôtres. Leurs existences eurent beaucoup de traits communs [2]. Nés dans le monde grec, ils furent des moines aussi savants que pieux; métropolites, ils travaillèrent avec la même ardeur à l'union des Églises et lorsqu'ils eurent réussi à la faire proclamer, ils reçurent dans le même consistoire la pourpre romaine. Forcés par les circonstances de s'établir auprès du pape, ils furent chargés

1. PIERLING, *op. cit.*, I, 93.
2. VAST, *Le cardinal Bessarion*, p. 347.

d'importantes ambassades et se consacrèrent plus spécialement aux affaires d'Orient et à la préparation de la croisade qui devait reprendre Constantinople à l'Islam. Dans ces diverses situations, c'est toujours Bessarion qui occupait le premier rang, Isidore le second. A Florence, l'acte d'Union fut lu par Bessarion, au nom des Grecs; dans le Sacré-Collège, ce fut le métropolite de Nicée qui porta le nom de « cardinal grec », et, aux yeux des lettrés, ce fut encore lui qui représenta au plus haut degré la culture byzantine; car son génie fut plus vaste que celui d'Isidore, son intelligence plus haute, ses talents plus variés. Le cardinal ruthène était plutôt un homme d'action : un discours, quelques lettres, voilà les seules œuvres littéraires qu'il ait laissées. Bessarion, au contraire, tout en jouant sur la scène politique un rôle encore plus étendu, était en même temps un écrivain fécond et puissant. Aux conciles de Ferrare et de Florence, il composa plusieurs discours d'une théologie savante, en faveur de l'Union; et quand elle fut proclamée, il la défendit contre les schismatiques par une série de traités tels que l'Apologie de Veccos, la Réfutation de Marc d'Éphèse, la Réfutation de Planude, et son étude sur l'Eucharistie. Plus tard, après la prise de Constantinople par les Turcs, il essaya de soulever l'Europe entière en faveur de sa patrie, visitant, au nom du pape, les princes chrétiens et adressant aux peuples des appels pressants en des lettres de la plus haute éloquence. Fixé désormais en Italie, légat à Pérouse, enfin doyen du Sacré-Collège, il prit part aux combats philosophiques que se livrèrent les partisans de Platon et ceux d'Aristote. Platonicien éclairé, il ne craignit pas d'entrer dans la mêlée pour faire entendre une parole autorisée. Si des platoniciens exaltés et exclusifs, tels que Gémiste Pléthon et Ar-

gyropoulos, attaquaient la philosophie d'Aristote, il la défendait et, pour mieux la défendre, travaillait à la faire connaître en traduisant lui-même la Métaphysique. Mais si, poussés par l'ardeur de la lutte, des péripatéticiens, tels que Georges de Trébizonde, écrivaient des pamphlets injurieux contre le divin Platon, le cardinal intervenait encore et écrivait ses traités *De natura et arte*, et *In calumniatorem Platonis*. « Préférer Aristote à Platon, écrivait-il, c'estchose permise ; mais accuser ce dernier d'ignorance en toutes choses, c'est faire un réquisitoire et non un parallèle. »

Les œuvres philosophiques de Bessarion eurent une influence capitale sur le mouvement des esprits. D'une part, elles dégagèrent Aristote des commentateurs arabes ou scolastiques qui, pour avoir voulu trop expliquer sa pensée, l'avaient altérée et obscurcie, et elles apprirent aux humanistes à aller chercher dans le texte même d'Aristote la vraie philosophie péripatéticienne. D'un autre côté, par sa défense si érudite et si chaleureuse de Platon, il montra que les hardies spéculations de l'Académie ne méritaient pas toujours les méfiances du Moyen Age et qu'à la suite des Pères les plus illustres, on pouvait s'élever de la philosophie platonicienne aux vérités de la révélation. Il remit ainsi en honneur l'étude de Platon, ouvrant aux spéculations philosophiques de nouveaux horizons. Enfin, il enseigna par son exemple que, dans le domaine de la raison, il faut éviter tout exclusivisme et que l'amour que l'on a pour un grand esprit ne doit pas fermer les yeux sur les mérites et l'importance de tel autre : « J'honore et vénère Aristote, disait-il lui-même, et j'aime Platon. » En substituant à la scolastique vieillie les œuvres des génies de la Grèce, et en ramenant

ainsi les esprits aux sources antiques, il a été le principal auteur de la Renaissance philosophique.

Comme Nicolas V, Bessarion eut la passion des livres. Une sorte de patriotisme lui inspira le projet de réunir en une vaste collection tous les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Au milieu des auteurs qui avaient fait, dans tous les temps, la gloire du monde hellénique, Bessarion espérait retrouver comme une seconde patrie. Il importait d'ailleurs de mettre en lieu sûr ces productions de l'esprit humain que le vandalisme turc n'aurait pas manqué de détruire.

Il consacra à cette œuvre les ressources dont il disposait. Elles étaient considérables; car la faveur des papes qui se succédèrent depuis Eugène IV jusqu'à Sixte IV, lui assura de nombreux bénéfices et de beaux revenus. Comme Nicolas V, il eut à son service de nombreux copistes qui passèrent leur vie à exécuter pour lui des manuscrits grecs. Abbé commendataire de Grottaferrata, il réorganisa la bibliothèque de ce couvent et y fit faire pour la sienne des copies. Protecteur de tout l'ordre basilien, il ordonna des recherches dans les bibliothèques des couvents grecs de l'Italie méridionale et de la Sicile et chaque fois que dans ces dépôts, il trouvait quelque œuvre importante, il lui était loisible soit de l'acheter, soit d'en demander copie. En sa qualité de patriarche de Constantinople, il possédait de vastes domaines en Crète; or, devant les progrès des Turcs, beaucoup de moines et de savants avaient afflué de la Morée, de l'Égypte et de l'Empire grec tout entier dans cette île, emportant avec eux les trésors de leurs bibliothèques. Bessarion y envoya l'un de ses familiers les plus dévoués et les plus instruits, Michel Apostolios, pour acquérir, en son nom, ces précieuses épaves de Constantinople. Lui-même profita

des voyages qu'il fit en France ou en Allemagne, comme légat, pour augmenter par des achats et des transcriptions sa collection. Enfin, comme le cardinal Barbo, il eut dans la plupart des principales villes d'Europe et de l'Orient des correspondants qui lui signalaient les découvertes littéraires, et lui procuraient tout ce qui devait flatter sa passion de bibliophile éclairé. Il mit ainsi à profit ses richesses, ses dignités, ses missions diplomatiques pour réunir l'une des plus riches bibliothèques de la Renaissance et la mieux fournie de toutes en ouvrages grecs ; elle contenait plus de neuf cents numéros, presque autant que celle de Nicolas V.

Composée avec discernement, elle rendit d'importants services à l'humanisme et à la diffusion des études grecques. Bessarion en ouvrit l'accès à tous les lettrés avec cette libéralité qui était de tradition dans l'Église romaine; et lorsque, le 31 mai 1468, il la donna par testament à la République de Venise, ce fut à la condition qu'elle demeurerait à la libre disposition des Vénitiens et de tous ceux qui désireraient y travailler. Devenue dès lors le principal fond de la bibliothèque de Saint-Marc, la collection de Bessarion fut mise à contribution par les humanistes du monde entier. « Laurent de Médicis, le cardinal Ximénès, François I[er], Wolsey y ont fait prendre de nombreuses copies. Tous les Vénitiens illustres l'ont fréquentée. Jean Lascaris, Marc Musurus, Érasme, Thomas Campeggi, Pierre Bembo en étaient les hôtes habituels et assidus [1]. » Enfin lorsque le célèbre imprimeur de la Renaissance, Alde Manuce, voudra reproduire les textes de la littérature antique, c'est auprès de la bibliothèque de Saint-

1. Vast, *op. cit.*, p. 377.

Marc qu'il établira ses presses; il lui demandera les manuscrits d'Aristote et de Platon, de Sophocle et d'Euripide, d'Hérodote et de Thucydide, de Xénophon et de Lucien, d'Hésiode et de Théocrite qui lui serviront à établir ses savantes éditions princeps. Ainsi la collection de Bessarion fut comme un foyer littéraire d'où les études grecques rayonnèrent sur l'Italie d'abord et, de là, sur le monde entier.

Le palais Colonna où résidait le cardinal de Nicée, à côté de son titre des saints Apôtres, et celui de Bologne qu'il occupa pendant cinq ans, comme légat du Saint-Siège, les évêchés et les abbayes dont il était le titulaire et le protecteur, offrirent l'hospitalité la plus large aux humanistes qui se groupèrent en grand nombre autour de Bessarion. C'étaient d'abord ses secrétaires, Nicolas Perotti qui n'avait que vingt ans quand lui fut confiée la chaire d'éloquence de l'université de Bologne, et vingt-huit quand Pie II le nomma évêque de Siponto (1458) ; Pierleoni de Rimini qui enseigna avec succès à Venise et fut l'un des correspondants littéraires de Filelfe; les deux jeunes patriciens de Venise, Gualterio Giustiniani et Eugenio Mauroceno.

C'étaient aussi des Grecs exilés. Bessarion avait pour eux une vraie prédilection; ils pouvaient user de son influence et de son hospitalité et compter en toute circonstance sur sa protection. Dans leur nombre, citons Jacques Sava, grec de Chypre, recteur de l'Université de Padoue et majordome du cardinal; Michel Apostolios qui devait prononcer l'oraison funèbre de son bienfaiteur; le Candiote Jean Rhosos; Jean Plusiadenos qui copia pour Bessarion les Histoires d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon; Démétrius Sguropoulos, l'historien du concile de Florence; Jean

Argyropoulos, l'illustre professeur de grec de Florence, que le cardinal devait appeler et fixer définitivement à Rome, en 1471, et son fils Barthélemy; l'historien byzantin Phrantzès qui échappa à la captivité des Turcs, après avoir vu périr sous ses yeux sa femme et ses enfants, et trouva dans les encouragements de son protecteur une consolation à ses malheurs; Démétrius Chalcondyle et son jeune élève, Janus Lascaris, dont Bessarion paya les frais d'études à l'Université de Padoue[1]; enfin Georges de Trébizonde qui, peu reconnaissant des faveurs qu'il reçut, écrivit de perfides pamphlets contre son ancien bienfaiteur; et l'honnête Théodore Gaza, dont les travaux furent souvent commandés et même revus par son maître.

Les savants italiens ne trouvèrent pas moins de bienveillance auprès de Bessarion. Laurent Valla, Pogge et Blondus furent ses familiers, sous Eugène IV et Nicolas V. Dès le 20 février 1452, Filelfe mettait à contribution sa bibliothèque, chargeant son fils Xénophon de lui emprunter le manuscrit de Sextus Empiricus[2]. Dans la suite, il obtenait de sa générosité de nombreux services et d'importants subsides. Enfin, sous Paul II, les académiciens qui s'étaient groupés autour de Pomponius Letus, tels que Platina, Philippe Buonaccorsi, Marso Demetrio et Campani lui demandaient d'apaiser la colère du pape.

Plusieurs travaux furent accomplis dans ce milieu érudit. Bessarion et ses amis donnèrent une large collaboration aux traductions entreprises sous l'inspiration de Nicolas V. Avant d'entrer dans la familiarité de Pie II et de devenir, en 1465, évêque d'Osimo, Gas-

1. LEGRAND, *Bibliothèque hellénique*, I, CXXXI.
2. *Ep.*, X, 71.

pard Zacchi, de Volterre, vécut dans l'intimité de Bessarion qui lui demanda de traduire en latin un sermon de saint Basile[1]. Ce fut enfin dans cette sorte d'académie que furent composés les traités de Théodore Gaza et de Michel Apostolios sur Aristote et Platon.

On s'explique dès lors le culte que les humanistes vouèrent au savant et généreux Bessarion, et qu'ils conservèrent à sa mémoire. « L'évêque d'Aléria, Jean-André de Bussi, déclare qu'aucune grande chose ne se fait sans que Bessarion y prenne sa part. Filelfe, l'évêque de Pavie, Ammanati, Campani font de lui une sorte de Providence visible, le prélat juste, courageux, magnifique... Nicolas Capranica, Michel Apostolios, Platina qui ont si longtemps vécu de sa vie, prononcent sur sa tombe à peine fermée des éloges tout attendris de ses vertus... C'est un concours universel de louanges des contemporains et de la postérité [2]. »

Sans être des collectionneurs comme Pierre Barbo, des savants comme Torquemada, des humanistes comme Landriano, des hellénistes comme Bessarion, les autres cardinaux d'Eugène IV avaient en général le goût des lettres et des arts, et ils trouvaient moyen de le satisfaire, même quand ils semblaient absorbés par les affaires qui leur étaient confiés. « Antoine Casini, cardinal de Saint-Marcel, était un juriste et un canoniste de valeur, nous dit Vespasiano. Il était

1. Fabricius, *op. cit.*, III, 22.

2. Vast, *op. cit.*, p. 325.

Bessarion semble avoir eu moins de goût pour les arts ; on ne trouve guère d'artistes dans son entourage. Il n'a pas fait construire d'importants monuments, ni commandé des œuvres de sculpture ou de peinture. C'est à peine si l'on peut mettre à son actif quelques embellissements exécutés sur ses ordres, soit à Bologne pendant sa légation, soit à l'abbaye de Grottaferrata, soit à son titre cardinalice des saints-Apôtres. Le tombeau que, de son vivant (1466), il se fit ériger dans cette dernière basilique, était d'une extrême simplicité.

aussi entendu dans les belles-lettres que dans les choses de Dieu [1]. » Il en était de même du cardinal des saints Quatre Couronnés, l'Espagnol Alphonse Borgia, celui qui devait succéder, en 1455, à Nicolas V sous le nom de Calixte III. Le Hongrois Denis Széchy, cardinal de Saint-Cyriaque et archevêque de Strigonie, se faisait construire à Rome un beau palais à côté de l'église de Sainte-Marie in Via Lata [2]. Le cardinal portugais de Clavibus, du titre de Saint-Chrysogone, faisait placer à ses frais des orgues dans la basilique du Latran [3].

Jean Vitelleschi, cardinal de Saint-Laurent in Lucina, patriarche d'Alexandrie et archevêque de Florence, passa une bonne partie de sa vie à guerroyer contre les tyrans de la campagne romaine ou de l'Ombrie ; il avait les mœurs brutales d'un condottiere plutôt que les goûts affinés de l'esprit. Et cependant il a laissé une belle œuvre d'art, le palais qu'il se fit édifier à Corneto, sa patrie. C'est un type achevé de cette architecture gothique du XV[e] siècle que pénétraient déjà les influences antiques. Vitelleschi aimait les hommages des humanistes et recevait avec plaisir les dédicaces qu'ils lui faisaient de leurs ouvrages.

Son rival Scarampi, patriarche d'Aquilée et cardinal de Saint-Laurent in Damaso, se piquait, lui aussi, de faire preuve, au milieu de ses occupations administratives et militaires, de goûts intellectuels. Cet ancien médecin avait réuni une immense fortune ; il en consacra une partie à de somptueuses constructions. Il répara son église d'Aquilée, veilla à la conservation des arènes romaines de Padoue, qui étaient sa propriété. Il

1. VASARI, *Vite*, p. 167.
2. CIACCONIUS, II, 913.
3. RASPONI, liv. II.

fit construire des aqueducs. A Rome même, il ordonna des travaux au Campo di Fiori, la place qui s'étendait devant son titre cardinalice de Saint-Laurent. Abandonnée depuis longtemps, elle était envahie par les herbes qui servaient de pâture aux chevaux ; il la fit daller à ses frais. Le palais cardinalice de Saint-Laurent fut réparé ainsi que l'église. De son vivant, il commanda, pour cette basilique, son propre tombeau au sculpteur Paul Romain, disciple d'Isaïe de Pise. Comme Pierre Barbo, il aimait le luxe ; ses vêtements étaient riches, son ameublement magnifique. Il réunit dans son palais une précieuse collection artistique dont les principales pièces lui avaient été fournies par son ami l'explorateur Cyriaque d'Ancône, et qu'il compléta par de nombreux achats. Le plus beau morceau en était l'Enlèvement du Palladium, qui venait de Niccolo Niccoli et qui passa plus tard aux musées de Paul II et de Laurent le Magnifique. Scarampi semble avoir recherché la société des artistes et su discerner ceux qui avaient de la valeur. A l'un d'eux, il commanda la belle médaille qui nous a conservé ses traits, avec son nez atrophié, sa bouche rongée et son expression de dureté indéfinissable. Son illustre compatriote Mantegna peignit son portrait.

Dans le nombre de ses familiers figuraient aussi des humanistes. Après avoir vécu dans l'entourage des cardinaux Jourdain Orsini et François Condulmier, le poète Léonard Dati passa dans celui de Scarampi [1]. Filelfe avait part à ses libéralités ; le 23 juin 1454, il lui demandait hardiment un supplément de dot pour sa fille [2]. Enfin Ciacconius nous rapporte que certaines bibliothèques possédaient des lettres de Scarampi

1. *Giorn. stor. della lett. ital.*, XVI, 19.
2. *Ep.* XI, p. 79.

« pleines d'érudition », notamment celles qu'il envoya à son compatriote François Barbo [1].

Lorsque, en 1447, les cardinaux donnèrent pour successeur à Eugène IV celui d'entre eux qui avait été créé le dernier, mais qui, plus qu'aucun d'eux, réalisait l'idéal chrétien de la Renaissance, Thomas de Sarzane, ils exaltèrent instinctivement cette culture dont ils étaient tous, à un degré plus ou moins haut, les représentants.

Humaniste lui-même, Nicolas V tint à honneur de conserver au Sacré-Collège son renom. « Il créa huit cardinaux; tous furent des hommes de valeur, sauf son frère Philippe (Calandrini), qui s'appela dans la suite le cardinal de Bologne [2]. » Alain Coetivy, cardinal-évêque d'Avignon, était « savant » et sa science était « universelle ». Vespasiano fait le même éloge de Jean Rolin, cardinal-évêque d'Autun. L'Espagnol Antoine de la Cerda, évêque de Lérida et cardinal de Saint-Chrysogone, jouissait de la même réputation de science; Pie II l'appelle dans ses Commentaires « le prince des théologiens [3] »; et Vespasiano déclare qu' « il était un très grand philosophe et théologien, comme il y en avait peu de son temps ». C'est à lui que Giannozzo Manetti dédia la vie de Nicolas V qu'il composa aussitôt après la mort de ce pape. Æneas Silvius lui fit hommage de son traité *De statu Europae sub Frederico III* [4]. Antoine de la Cerda avait aussi des goûts artistiques. Sous Nicolas V il fit réparer l'une des chapelles de la basilique vaticane [5]; les travaux qui y

1. CIACCONIUS, II, 921.
2. VESPASIANO, *Vite*, p. 37.
3. CANCELLIERI, *De secretariis*, p. 874.
4. FABRICIUS, *op. cit.*, II, 24; I, 27.
5. Ce fut dans cette chapelle qu'il plaça son tombeau et fut enseveli, en septembre 1459. CANCELLIERI, *ibid.*

furent entrepris eurent sans doute une certaine importance; car cet oratoire était l'un des principaux de l'église et servait de chœur d'hiver au chapitre.

De tous les cardinaux de Nicolas V, le plus illustre et le plus savant fut assurément Nicolas de Cusa, du titre de Saint-Pierre-ès-Liens. « Savoir et penser, disait-il, voir des yeux de l'esprit la vérité, voilà le vrai bonheur. Plus on avance en âge, plus ce bonheur grandit et plus on s'applique à chercher la vérité, plus on se sent enflammé du désir de la posséder. » Animé de cet amour de la vérité, il s'adonna à la philosophie, non seulement à cette scolastique du moyen âge qui semblait alors démodée, mais encore à la philosophie grecque d'Aristote et de Platon. Pour mieux comprendre la vraie pensée de ces grands esprits, il la demanda au texte original de leurs œuvres et, pour cela, apprit si bien le grec qu'il devint l'un des meilleurs hellénistes de son temps. Bientôt, ce fut la littérature tout entière qui l'attira et, comme Bessarion, il chercha à en propager la connaissance en en mettant les chefs-d'œuvre à la portée de tous. « Trithème nous apprend qu'une riche collection de manuscrits grecs que Nicolas avait réunie dans un voyage à Constantinople, devait être publiée par ses soins et mise à la disposition du public l'année où il termina sa laborieuse et féconde carrière (1467). » Il usa de l'influence que lui donnaient la pourpre romaine et ses fonctions de légat pour répandre dans le peuple allemand la culture classique, multipliant pour cela les écoles des Frères de la vie commune de Deventer[1]. Les sciences lui étaient aussi familières que les lettres et la philosophie : mathématicien, physicien, as-

1. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, I, p. 2-6.

tronome, il favorisa les savants, en particulier les cosmographes et les géographes et le plus illustre d'entre eux, l'Allemand Regiomontanus, qui vint enseigner à Viterbe. A Rome, il jouit d'un aussi grand prestige que dans sa patrie. L'éloge que Vespasiano fait de son esprit nous en est l'indice[1]. « C'était, dit-il, un très illustre philosophe et théologien, un maître de l'école de Platon... il était tout adonné aux lettres, très savant en grec... Ses ouvrages eurent beaucoup de renom. » Il parcourut la France et l'Allemagne et réunit beaucoup de livres sur toutes sortes de matières. A Rome, comme en Allemagne, il eut ses familiers auxquels il donnait largement ce qui était nécessaire à leurs études. Parmi eux, il faut mentionner Jean-André de Bussi qui devint dans la suite évêque d'Aléria et bibliothécaire du Vatican. Il débuta sous les auspices du cardinal de Cusa.

Tel fut le Sacré-Collège dans la première moitié du XVe siècle; il ne fut ni moins lettré ni moins ami des arts que les papes eux-mêmes et les esprits cultivés qui le composèrent, travaillèrent avec zèle à la diffusion des idées nouvelles à Rome, en Italie et même au delà des monts.

1. *Vite*, p. 169.

CHAPITRE XI

CHRISTIANISME ET PAGANISME AU MILIEU DU XVe SIÈCLE

Que pendant la première moitié du XVe siècle, l'Église romaine ait accordé à la Renaissance sa faveur et sa protection, qu'elle ait attiré à Rome les représentants attitrés de ce mouvement artistique et littéraire en leur prodiguant ses commandes, ses dignités et ses pensions, et que sa cour soit devenue peut-être la plus intellectuelle du monde civilisé, c'est ce que nous croyons avoir suffisamment montré.

Mais, de son côté, la Renaissance a-t-elle exercé une action sur l'Église romaine? L'a-t-elle fait sentir à ces papes, à ces cardinaux, à ce monde ecclésiastique qui s'était montré si accueillant pour elle? Cette influence est-elle restée en harmonie avec l'idéal chrétien dont l'Église romaine avait la garde, ou bien y a-t-il eu divorce entre les traditions catholiques et les tendances de l'humanisme? Et si ce divorce s'est produit, à quel parti se sont arrêtés ces pontifes et ces prélats dont le christianisme était l'unique raison d'être, mais qui étaient entraînés par leurs goûts personnels et les aspirations de leur siècle vers les idées nouvelles? Ces questions méritent d'être examinées par quiconque veut envisager sous tous ses aspects le grave

problème des rapports de l'Église et de la Renaissance. Aussi bien, les réponses qu'on y peut faire, expliqueront la décadence morale que subit la papauté, à la fin du XV[e] siècle.

Remarquons, tout d'abord, que l'on se ferait de la Renaissance une idée incomplète et partant inexacte si on la réduisait à une révolution purement littéraire et artistique. Aux auteurs grecs et latins retrouvés et remis en honneur, aux chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture antiques de plus en plus étudiés on demanda, avec de nouvelles formules esthétiques, un nouvel idéal philosophique et moral. Aussi rechercherons-nous quelle influence la Renaissance a exercée sur l'Église au triple point de vue artistique, littéraire et moral.

En se détournant de la nature physique et humaine, le moyen âge vieilli avait tari les sources de l'inspiration artistique; l'abus du symbolisme avait fini par donner à son art un caractère froid, convenu et souvent obscur; l'abus de l'idéalisme et le mépris de la forme l'avait figé dans l'hiératisme et la laideur. Si les mosaïques du XII[e] siècle, les peintures antérieures à Giotto, les sculptures de l'art roman sont grossières; si même, malgré leur expression parfois si heureuse, les sculptures de nos cathédrales gothiques ou les œuvres des primitifs italiens sont gauches et disproportionnées, c'est que la nature n'était pas suffisamment étudiée par un art qui donnait à l'idéal chrétien une importance non seulement prépondérante, mais exclusive.

Lorsqu'elle retrouvait la nature à travers l'antiquité, la Renaissance n'entrait pas fatalement en conflit avec l'inspiration chrétienne. Bien avant que Pie II dans ses Commentaires ne vantât les paysages des monts Albains et de l'Amiata, les livres saints avaient célébré en

termes magnifiques les merveilles de la nature physique. Quant à la nature humaine et à tous les problèmes psychologiques, métaphysiques et moraux qu'elle soulève, les Pères de l'Église l'avaient étudiée avec une précision et une délicatesse que la Renaissance d'Érasme, de Machiavel et de Guichardin n'a pu dépasser. Toutefois le christianisme exigeait que l'on admît dans la nature cette hiérarchie que Pascal a si éloquemment définie lorsqu'il a décrit les grandeurs charnelles, les grandeurs spirituelles et les mouvements « infiniment plus élevés » de la charité [1]. Tant que, dans ses conceptions, la Renaissance soumit la nature physique, quelque belle qu'elle fût par elle-même, aux aspirations de l'esprit, pour s'élever ensuite au sublime de la charité et au surnaturel de la foi, il y eut harmonie entre ces tendances et les enseignements de l'Église; la papauté et la Renaissance exercèrent l'une sur l'autre une action salutaire. Mais lorsque la nature fut prônée aux dépens de l'esprit par un art et une philosophie matérialistes, lorsque même des esprits supérieurs prétendirent supprimer tout surnaturel et trouver dans l'homme sa propre raison d'être, l'Église dut rompre avec cet humanisme tour à tour charnel et intellectuel; et quand, par faiblesse ou par complaisance, elle ne le fit pas, elle perdit de vue les intérêts vitaux dont elle avait la garde et se laissa pénétrer

1. « De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une seule pensée, cela est impossible et d'un autre ordre; de tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité, cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela et soi, et les corps rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. » PASCAL, *Pensées* (éd. class., HAVET), p. 269.

elle-même par ce qui était la pure négation du christianisme et la résurrection du paganisme.

Dans la première moitié du XV[e] siècle, la Renaissance italienne n'a pas encore trouvé sa voie définitive; les tendances les plus diverses se disputent les esprits et l'on conçoit que le christianisme d'artistes tels que fra Angelico, d'écrivains tels que Traversari, Vegio et Bessarion ait pu faire oublier à la papauté le paganisme sensuel et brutal de Pogge, de Beccadelli et de Valla. Mais quand, dans la suite, le matérialisme et l'intellectualisme finirent par l'emporter, déchaînant le désir de la jouissance et l'orgueil de l'esprit, la papauté s'exposa à l'immoralité en maintenant son intimité avec la Renaissance, malgré les avertissements, aussi pressants que justes, des prédicateurs franciscains et de Savonarole. Ce fut sans aucun doute cette union contre nature qui donna naissance à la papauté hybride d'Alexandre VI et de Léon X.

Jusqu'au milieu du XV[e] siècle, l'Église s'efforça de conserver un caractère chrétien aux arts qu'elle protégeait. Le peintre préféré de Nicolas V fut ce pieux dominicain, fra Angelico, dont les œuvres respirent la foi la plus vive, le mysticisme le plus tendre. On est pénétré d'une impression religieuse lorsqu'on visite, au Vatican, cette chapelle de Saint-Laurent dont le pape lui avait confié la décoration. Quelle scène évangélique que celle où saint Étienne, sous les traits d'un jeune homme candide et pur, prêche la nouvelle doctrine aux gens de Jérusalem! Les hommes debout, les femmes assises reçoivent l'enseignement divin avec la douceur, l'humilité, la simplicité qui ouvrent le cœur aux clartés de la grâce; les brebis fidèles écoutent la voix du Bon Pasteur. Ce sont encore des pensées chrétiennes que suggère, dans l'ordina-

tion de saint Laurent, la gravité avec laquelle le pape Sixte présente au diacre le calice et la patène, et la piété suave du jeune ordinand recevant ces insignes de son ordre. La plupart des autres peintures commandées par Martin V, Eugène IV et Nicolas V ont disparu et il nous est difficile d'en préciser le caractère. Remarquons cependant qu'elles représentaient le plus souvent des scènes tirées de la Bible et des vies de saints, celles de saint Jean-Baptiste au Latran, de sainte Catherine à Saint-Clément, du pape Libère à Sainte-Marie Majeure. C'étaient encore des sujets de piété qui figuraient sur les tapisseries envoyées en cadeaux à Martin V et à Eugène IV et sur celles que Nicolas V fit exécuter au Vatican.

La sculpture demande encore au christianisme son inspiration. Couchée sur sa dalle de bronze dans la confession du Latran, revêtue des ornements pontificaux, la statue de Martin V, par l'humilité de sa pose, le recueillement et la gravité de son expression, donne un caractère bien chrétien au tombeau de ce pape, et ainsi, dans la plupart de ces œuvres d'art, la forme, quelque belle qu'elle soit, est moins traitée pour elle-même que pour l'effet qu'il faut produire. On y chercherait en vain ces saint Sébastien, ces saint Jean-Baptiste, ces Madeleine que, plus tard, les artistes ne travaillèrent avec une prédilection marquée que pour prouver leur science du nu et de la beauté du corps.

Dans la première moitié du siècle au contraire, les formes humaines sont traitées avec la plus scrupuleuse chasteté et bien qu'étudiées d'après la nature, exécutées avec une précision et un soin toujours plus minutieux, elles ne doivent pas retenir sur elles-mêmes l'admiration du spectateur, mais la reporter

vers la pensée que le sujet cherche à inspirer et qui est le plus souvent d'ordre religieux.

Toutefois, plusieurs indices nous prouvent que, dès cette époque, des inspirations nouvelles essayaient de disputer au christianisme son influence sur les arts plastiques. Sur les portes de bronze de Saint-Pierre s'étalaient des sujets empruntés à la mythologie païenne : Jupiter et Ganymède, Héro et Léandre, la Nymphe et le Centaure, Léda et le Cygne y figuraient à côté de la Vierge, de saint Pierre et de saint Paul. N'était-ce pas le paganisme même qui, avec ses fables immorales et son culte de la chair, se dressait déjà en face du christianisme et pour rendre sa manifestation plus insolente, s'affichait à l'entrée même du temple le plus saint de la chrétienté? Sans aller jusque-là, plusieurs artistes n'en considéraient pas moins les chefs-d'œuvre païens comme des modèles qu'il fallait copier, même lorsqu'il s'agissait de sujets chrétiens. Désormais les statues de saint Pierre, de saint Sébastien, ne seront que des Jupiters et des Apollons démarqués, conservant la forme impeccable et un peu froide de l'art antique, mais ne sachant pas s'élever au surnaturel du christianisme. On peut faire déjà cette constatation à propos du saint Jean-Baptiste qu'Eugène IV demanda, pour le Latran, à Donatello.

Mais ce fut surtout l'architecture qui subit l'influence de l'esprit païen ressuscité. Tant que Martin V et Eugène IV ne firent que réparer les monuments religieux tombés dans l'abandon et le délabrement, on fut tenu de respecter, dans ses grandes lignes, l'architecture de ces vieux édifices. Mais lorsque Nicolas V voulut ordonner, pour Saint-Pierre, une construction entièrement nouvelle, on vit bien la révolution qui s'était opérée dans les idées artistiques. Celui qui présidait

à ce grand travail, Leo-Battista Alberti, rejeta l'architecture traditionnelle telle que mille ans de christianisme l'avaient peu à peu formée. Malgré les raisons si touchantes qu'on pouvait alléguer, il refusa avec mépris d'utiliser l'antique basilique : c'était sur un sol redevenu vierge qu'il voulait élever le monument architectural de l'humanité régénérée. Il en demanda la conception à l'antiquité profane ; Vitruve remplace désormais les vieux maîtres du moyen âge. Sans doute, lorsqu'il écrivait son fameux traité *De re ædificatoria*, à l'usage de ceux qui construisaient les basiliques civiles, les amphithéâtres, les cirques et les palais de la Rome impériale, le grand architecte du siècle d'Auguste n'avait pas pu prévoir la construction des églises chrétiennes ; l'expression mystique de pareilles œuvres ne pouvait pas se trouver dans son traité. Aussi ne la lui demandait-on pas. Pour Alberti, une église n'est qu'un grand monument, soumis aux lois générales de l'architecture, et parfait s'il réalise les conditions nécessaires de solidité, de mesure et de proportion. L'idée religieuse est absente d'une œuvre qui doit, selon lui, contenter avant tout l'esprit, puisque l'architecture est une science. Cet art est en quelque sorte laïcisé par l'intellectualisme d'Alberti et il se trouve que le premier monument qui devait réaliser ces aspirations purement humaines était précisément l'un des plus vénérables sanctuaires de la chrétienté !

Plus encore que la Renaissance artistique, la Renaissance littéraire fit pénétrer le paganisme à la cour pontificale. Assurément, il y eut dans l'entourage des papes des humanistes chrétiens qui essayèrent de mettre dans des formules littéraires antiques les pensées et les sentiments du christianisme : tels furent, à la cour d'Eugène IV, le pieux général des Camaldules,

Ambroise Traversari, qui, aussi saint religieux que savant écrivain, travailla avec la même ardeur à la réforme de son Ordre et à la publication d'auteurs anciens; le chanoine Augustin Maffeo Vegio, qui appliquait aux louanges de sainte Monique et de saint Augustin son talent de versificateur et conservait à la postérité la description de l'antique basilique de Saint-Pierre qu'avec douleur il voyait disparaître; le pieux Ange Correr dont la vie fut admirable, au dire de Vespasiano, et qui, parent du pape, poète renommé, voulut vivre « sous le joug d'une très sainte humilité »; enfin, Thomas de Sarzane, le futur Nicolas V, qui unit sa passion pour les livres et l'antiquité à un amour encore plus grand de l'Église, de la théologie et des Pères. C'étaient, à la cour de Nicolas V, l'illustre cardinal Bessarion et son protégé Théodore Gaza, le savant cardinal Nicolas de Cusa et Giannozzo Manetti. Tout en demandant à l'antiquité les règles de leur art, ils ne se faisaient pas faute d'emprunter aux Pères de l'Église, à la scolastique et à ses illustres représentants, saint Bonaventure, Albert le Grand et saint Thomas, leurs hautes spéculations philosophiques et théologiques. Dans l'entourage d'Eugène IV et de Nicolas V les études scolastiques et patristiques étaient en honneur. Ambroise Traversari, Théodore Gaza, Manetti avaient reçu de chacun de ces papes la mission de traduire en latin la Bible et les Pères grecs, pour les mettre ainsi à la portée de tous. C'était sous le patronage et avec les encouragements de la papauté que le savant cardinal Torquemada avait renouvelé le Commentaire de la Somme de saint Thomas, et écrit lui-même plusieurs traités de théologie.

Mais, à côté de ces écrivains chrétiens, s'était de plus en plus développé un autre humanisme, négation

radicale du christianisme. Il avait grandi, lui aussi, à la cour des papes; car, soit par une excessive largeur d'esprit, soit par insouciance, soit par un naïf aveuglement, aucun d'eux n'avait prévu le mal immense qu'allaient subir la morale et la religion. Dès le commencement du XVe siècle, le maître de Pogge, Coluccio Salutati [1], avait écrit dans ses Travaux d'Hercule que « le ciel appartient de droit aux hommes énergiques qui ont soutenu de grandes luttes et accompli de beaux travaux sur la terre », proclamant ainsi que l'homme tirait de lui seul et de ses efforts individuels sa fin dernière et sa perfection. Ceux de ses disciples qui peuplèrent le collège des secrétaires apostoliques, demandèrent à cette affirmation toutes ses conséquences. La plus importante, c'est que la nature humaine est bonne. Plus tard, Rabelais devait partager cet optimisme lorsque, parlant des habitants de Thélème, il disait : « En leur règle, n'était que cette clause : « *Fais ce que voudras* », parce que gens bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, *ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux.* » Il les y pousse, en effet, d'une manière d'autant plus impérieuse que la morale, dans cette théorie, consiste dans la satisfaction de tous les instincts. Élever au plus haut degré d'intensité l'humanité que l'on porte en soi, la *virtù*, telle est la loi morale. « L'homme universel » développant harmonieusement toutes les heureuses dispositions de son corps, toutes les facultés de son intelligence, tel est l'idéal que cet humanisme s'est assigné et qu'il a contemplé dans Alberti, Léonard de

1. BURKHARDT, *Histoire de la civilisation pendant la Renaissance*, t. II, p. 213.

Vinci, Michel-Ange. Qui ne voit maintenant combien ces théories étaient à l'opposé du christianisme? Tandis que l'Église prêchait la déchéance de l'homme, son incurable faiblesse naturelle et la nécessité d'un secours divin, l'humanisme, devenu païen, proclamait la bonté de la nature et déifiait l'homme. Tandis que l'Église assignait à la vie humaine une raison et un but surnaturels, plaçant en Dieu le terme même de notre destinée, l'humanisme devenu païen limitait à ce monde et à l'homme lui-même l'idéal de la vie.

La divergence nous apparaît plus grande encore si nous opposons les conséquences contraires qui découlent de ces principes opposés. Déjà les philosophies anciennes avaient résumé dans le court précepte : *sequere naturam,* toute la morale; mais elles avaient cessé de s'entendre quand il s'était agi de définir cette nature qu'il fallait suivre. Pour les uns, c'étaient les belles aspirations communes à l'humanité, les lois de la conscience universelle; pour d'autres, les nobles instincts individuels qui tirent hors de pair les âmes d'élite; pour d'autres enfin, tous les instincts, quels qu'ils soient, d'autant plus respectables qu'ils sont impérieux. La Renaissance s'est trouvée, elle aussi, en présence de ces définitions variées et même contradictoires, et il faut reconnaître qu'elle s'est arrêtée de préférence à cette dernière, la moins noble de toutes : la jouissance sous toutes ses formes devint son idéal.

Avant de figurer parmi les favoris de Nicolas V, Laurent Valla avait formulé le principe de cette morale tout épicurienne. En 1431, il avait publié à Pavie, sous forme de dialogues entre des secrétaires apostoliques, son traité *De voluptate,* dont il avait conçu le projet parmi les employés de la curie romaine. Il y affirmait hardiment « que le plaisir était le vrai bien et qu'il n'y

avait d'autre bien que le plaisir[1] », et ce plaisir, Valla ne dissimulait pas que c'était pour lui la volupté. Ces propositions firent un tel scandale qu'il crut nécessaire d'en atténuer le cynisme, dans un nouveau traité intitulé *De vero bono,* dédié à Eugène IV lui-même. Mais, malgré quelques légères modifications, le fond de la doctrine restait le même. Voilà donc un humaniste qui osait dédier au chef de la chrétienté, au vicaire du Crucifié, un ouvrage assignant comme but à la vie les jouissances de toute sorte, même les plus grossières!

C'est cette théorie de la jouissance effrénée qui explique le développement parmi les humanistes de cette littérature obscène dont nous trouvons d'illustres représentants à la cour des papes. L'historien Lampride raconte que l'empereur Héliogabale réunit un jour les courtisanes de Rome et discuta avec elles sur les différentes sortes de volupté. Le secrétaire apostolique Léonard Bruni, l'Arétin, s'appliqua à composer le discours d'Héliogabale. Lorsque le Panormite publia son livre infâme de l'Hermaphrodite, les secrétaires apostoliques en firent leur régal, malgré la sentence d'Eugène IV qui frappait d'excommunication quiconque le lirait, et l'un d'eux, Pogge, se chargea de notifier en ces termes à l'auteur le plaisir qu'ils en avaient éprouvé : « Jean Lamola, jeune homme aussi savant que curieux, nous a apporté votre livre de poésies que vous avez intitulé l'Hermaphrodite; c'est une œuvre badine et pleine d'agrément. Antoine Loschi l'a lue tout d'abord; il a loué votre esprit et votre facilité, puis il me l'a envoyée à lire; je m'en suis délecté

1. « Voluptatem esse verum bonum ego vero aio atque affirmo, et ita affirmo ut nihil aliud præter hanc bonum esse contendam. »

moi aussi[1]. » Cet ouvrage eut un grand succès à la curie. Vespasiano raconte que le pieux cardinal Cesarini le surprit entre les mains d'un de ses jeunes protégés qui en faisait son livre de chevet[2]. Pogge lui-même fit paraître un recueil de plaisanteries ordurières, les Facéties. Il en commença la rédaction à l'âge de cinquante-huit ans et y mit la dernière main à soixante-dix. Si nous l'en croyons, elles n'étaient pas toutes de lui : c'était la collection des jeux de mots les plus piquants, des anecdotes les plus obscènes qui avaient, pendant douze ans, défrayé ses conversations avec ses amis. Nous avons ainsi un échantillon authentique et peu recommandable des propos qui se tenaient dans cette société de jouisseurs qu'étaient pour la plupart les secrétaires de l'austère Eugène IV. Sous Nicolas V, certains indices nous prouvent que l'imagination de ces lettrés n'était pas moins dévergondée. Nous en avons une preuve dans la correspondance qui fut échangée sur le mariage et l'union libre entre deux dignitaires de la curie, fort goûtés du pape à cause de la distinction de leur esprit, Æneas Silvius Piccolomini et Pierre de Noceto.

Ce dévergondage passait naturellement dans la vie pratique et ainsi s'expliquent ces mœurs dépravées qui corrompaient de plus en plus l'entourage littéraire du Saint-Siège, sous l'œil trop tolérant des papes les plus vertueux. Engagé dans la cléricature, sans avoir toutefois reçu les ordres majeurs, Pogge avait, de la même personne, quatorze bâtards reconnus, sans compter

1. Dans la suite de la lettre, il fait bien quelques réserves sur un livre qui prônait les mœurs de Sodome, déclarant que des chrétiens ne devaient pas écrire comme des païens. Mais c'est là une pure précaution destinée à prévenir les légitimes susceptibilités de son maître Eugène IV. Tout le reste de la lettre n'est qu'un dithyrambe (éd. Bâle, 1538, p. 350).

2. Vespasiano da Bisticci : *Vite*, éd. Barbera, p. 135.

ceux qui provinrent d'aventures passagères. Lorsqu'on lui reprochait d'être père sans s'être marié, il disait cyniquement qu'il avait des enfants, comme il convient à un laïque, et se passait de femme, pour se conformer à son caractère clérical [1]. Nous avons encore la lettre par laquelle Æneas Silvius annonça à sa famille la naissance d'un fils illégitime; elle ne témoigne pas du moindre repentir; son ami Noceto était dans le même cas. Les amours infâmes que les prédicateurs appellent le péché de Sodome et de Gomorrhe étaient fréquents dans le monde des lettrés; les humanistes se le reprochent les uns aux autres, Filelfe à Porcello, Pogge à Valla, Valla à Pogge, Pogge à Filelfe. Lorsqu'il en fut accusé, Pomponius Letus se contenta d'alléguer l'exemple de Socrate [2].

L'amour du luxe est une autre forme de jouissance que l'humanisme a prônée et pratiquée. Oublieux de son humble origine, Pogge voulut avoir toutes les commodités de la vie, une maison à la ville, une villa non loin de Saint-Jean de Latran pour y recevoir ses amis, une autre dans les montagnes d'Arezzo pour y respirer, pendant les vacances de la curie, l'air pur du pays natal. Il lui fallut une collection de manuscrits et d'œuvres d'art, et pour la recevoir dignement, il s'organisa une bibliothèque et un musée. D'autres humanistes, tels que le secrétaire apostolique Decembrio, sentaient le besoin de faire graver leur effigie sur des médailles par l'illustre Pisanello. D'autres, enfin, commandaient de leur vivant de magnifiques tombeaux dont ils confiaient l'ornementation aux sculpteurs les plus renommés. Ce fut le cas d'un secrétaire de Mar-

1. VOIGT, *La Renaissance de l'antiquité classique* (éd. ital.), II, p. 456.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 457.

tin V, Barthélemy Aragazzi, qui commanda à Donatello un tombeau monumental pour la somme de 24.000 écus, excitant par ce luxe insensé les railleries de Léonard l'Arétin [1].

Pour payer ces plaisirs ou ces fantaisies coûteuses, il fallait beaucoup d'argent. De là la cupidité qu'ont montrée la plupart des humanistes. Filelfe, Pogge et et Georges de Trébizonde ont mendié la faveur des princes de la façon la plus éhontée et ils n'ont pas épargné les plus grossières insultes à ceux dont l'économie trompait leur attente. La même avidité les détermina souvent à vendre au plus haut prix leur talent littéraire, offrant leurs louanges intéressées à qui pouvait les bien payer et exécutant les pamphlets les plus violents sur commande. Pogge fut le type le plus accompli de ces spadassins littéraires qui, par la flatterie la plus éhontée, la diffamation et le chantage, purent donner ample satisfaction à leur soif immodérée de richesses.

Il était une autre sorte de plaisir auquel ces écrivains de la Renaissance étaient particulièrement sensibles : c'était celui de la gloire; et comment en aurait-il été autrement? La gloire n'était-elle pas le signe extérieur et tangible de l'homme supérieur; n'était-elle pas la preuve que celui qui en était revêtu avait réalisé en lui cet idéal d'humanité, cette *virtù* qui était la fin suprême? Unie à la vanité littéraire, cette passion de la renommée fut poussée par les humanistes jusqu'à la maladie, jusqu'au paroxysme. Ne cherchons pas ailleurs la raison de ces susceptibilités qui nous semblent à bon droit puériles et qui firent souvent éclater à la cour des papes les plus violentes rivalités.

A côté de ces vanités individuelles se développa un

1. PERKINS, *Les Sculpteurs italiens*, I, 175.

orgueil collectif de corporation. Les découvertes littéraires qui remirent au jour l'antiquité en partie oubliée, l'ivresse du savoir qui s'empara de toute la société, la faveur que les princes et les grands témoignèrent aux humanistes, tout cela finit par leur persuader que la gloire la plus enviable, devant laquelle toutes les autres doivent s'incliner, est celle que donne l'étude. Par suite de cet intellectualisme outré, l'homme d'esprit se considéra comme le maître du monde, supérieur à toutes les conventions, à toutes les obligations humaines, à tous les préjugés du vulgaire. D'après Ghiberti, celui qui a tout appris plane au-dessus des frontières et des patries; « il n'est étranger nulle part, il est citoyen de toutes les villes ». Il peut appliquer son esprit à toutes les spéculations, sans s'inquiéter des conséquences pratiques qu'elles pourront avoir. Lorsque Léonard l'Arétin et le Pogge traînèrent leur plume dans l'obscénité, ils déclarèrent que c'était un délassement fort légitime pour des hommes d'esprit; seules des âmes faibles pouvaient s'en étonner, et Nicolas V semblait donner raison à cette théorie lorsqu'il recevait avec reconnaissance le manuscrit des Satires de Filelfe et passait huit jours à les savourer malgré leur grossièreté, l'élégance de la forme lui inspirant la plus grande indulgence pour l'immoralité de la pensée. Enfin, d'après l'humanisme, l'écrivain par ses panégyriques ou ses invectives est le justicier de ce monde, distribuant à chacun, même aux puissants du moment, aux princes et aux papes, l'éloge ou le blâme, la gloire ou la honte pour l'éternité.

Puisque l'esprit était la grande puissance du monde, la Raison devait régner sans partage. Dès lors, elle devait approfondir avec une autorité souveraine tous les problèmes de la philosophie et des sciences, de la

morale et de la politique; le libre examen de toutes choses, aux seules lumières de l'intelligence, tel fut le dernier terme de cet intellectualisme; et bientôt à la cour des Médicis autour de Marsile Ficin, à la cour des papes autour de Pomponius Letus, se grouperont des humanistes qui saperont hardiment les fondements de la morale et de la religion, niant, au nom de la Raison, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'opposition absolue qu'il y avait entre ces nouvelles tendances et les enseignements de l'Évangile. Tandis que les humanistes païens déifiaient tour à tour la chair et la raison, légitimaient la jouissance, l'orgueil et l'égoïsme, et réduisaient à cette vie les aspirations de l'homme, le christianisme continuait à élever les âmes de la terre au ciel, des choses visibles aux invisibles, à faire de Dieu et de l'éternité le but unique de la vie, à soumettre à un idéal de mortification et de renoncement toutes les activités humaines, à subordonner la chair à l'esprit, et l'une et l'autre à la seule chose nécessaire, l'amour de Dieu et du prochain, la charité.

Aussi, dès la première moitié du XVe siècle, les humanistes commencèrent-ils à attaquer le christianisme. Les uns le traitaient par le dédain, le passant sous silence. Théodore Gaza le constatait quand il écrivait au Panormite : « Les lettrés de notre temps ne mentionnent presque jamais le nom de Jésus-Christ dans leurs écrits. » Plus hardis et plus passionnés, les autres tournaient en ridicule, dans leurs conversations et leurs correspondances, et dénonçaient à l'indignation de l'humanité régénérée les dogmes désormais surannés. Ils s'en prenaient surtout à ce qui est l'essence même du catholicisme et qui contredisait le plus leur orgueil, le principe d'autorité et la mortification des sens. Sans doute,

les humanistes de la cour pontificale ne pouvaient pas heurter de front les doctrines fondamentales de cette Église dont ils étaient les pensionnés; malgré leur indulgence, les papes n'auraient pu le tolérer et des hommes tels que Pogge n'avaient aucune vocation pour le martyre. Mais, pour être déguisées, leurs attaques n'en étaient pas moins dangereuses. Ce qu'ils poursuivaient de leurs sarcasmes dans la philosophie scolastique, ce n'était pas seulement une méthode vieillie, un enseignement dégénéré; c'étaient aussi les dogmes et la théologie catholiques, qui, pendant les siècles du moyen âge, s'étaient confondus avec la scolastique. Lorsque, pendant le concile de Constance, Pogge écrivit la fameuse lettre où il exaltait Jérôme de Prague mourant sur le bûcher par attachement à Jean Huss, il admirait sans doute l'homme énergique qui mourait pour ses convictions, mais en même temps, il glorifiait celui qui avait osé braver en face l'autorité traditionnelle de l'Église. Et lorsque, dans son traité De l'Avarice, qu'il adressait à l'archevêque de Saragosse [1], il opposait à la cupidité du prêtre le désintéressement du philosophe, il faisait plus que de signaler quelques travers individuels, il tendait à placer la morale purement humaine au-dessus des enseignements de la religion.

Le clergé qui, par son magistère et ses vœux, représentait le principe d'autorité et l'idéal de renoncement, fut en butte aux attaques passionnées de l'humanisme. Précurseur de Voltaire, Pogge ne voit dans les prêtres que des fourbes. « Que visent-ils, que cherchent-ils sous le voile de la foi sinon à devenir riches sans travailler? S'ils feignent hypocritement de

1. *Ép.*, éd. 1538, Bâle, p. 310.

mépriser l'argent et les honneurs, c'est pour paraître les devoir au mérite et à la vertu [1]. » Ce sont des prêtres qu'il donne pour héros aux anecdotes les plus scabreuses de ses Facéties, voulant par là faire croire que ces professeurs de continence étaient les plus dissolus des hommes. Quoique clerc lui-même, Alberti fait écho à ces violentes attaques. « Les prêtres, dit-il, sont les hommes les plus cupides du monde. Ils rivalisent à qui aura le plus, non de ce qu'ils devraient avoir, de la vertu et des lettres, mais ils veulent surpasser les autres par la pompe et par l'ostentation. Ils veulent de belles montures grasses et ornées; ils veulent se montrer en public avec une armée de mangeurs, et de jour en jour, à cause de leur paresse et de leur manque de vertu, leurs penchants se font plus lascifs, plus téméraires et plus inconsidérés. » Oubliant qu'ils vivaient eux-mêmes des abus de la chancellerie pontificale, les secrétaires apostoliques les dénonçaient en les exagérant et haineusement ils livraient au mépris cette cour romaine qui les employait. « Dans la curie, dit Pogge, tout est tourné au siècle et peu de choses sont rapportées à la religion. Les vices de l'univers viennent y affluer de telle sorte qu'elle en est le miroir »; et Lapo de Castiglionchio ajoute : « On y trouve seulement la superbe, l'insolence, l'avarice, la simulation, la jactance, la gourmandise, la luxure, la perfidie, la lâcheté, la fraude et la fausseté [2]. » Voilà les déclamations qu'on ne cessait de faire entendre

1. *Opera*, éd. 1538, p. 12.
2. Citations empruntées aux *Quattrocento* de M. Philippe MONNIER, I, p. 97. Quand il parle de l'Église au XV[e] siècle, ce livre est partial, superficiel et sans critique. Il accepte, sans en discuter la sincérité, les attaques des humanistes contre la papauté, attribuant aux témoignages les plus suspects une valeur indiscutable.

dans le monde des humanistes, qui n'exploitaient l'Église que pour la diffamer.

Plus encore que le clergé séculier les moines étaient l'objet de leurs attaques parce que, à un plus haut degré, ils représentaient l'idéal chrétien du renoncement. Les humanistes poussaient l'individualisme jusqu'à l'égoïsme; par leur vœu d'obéissance et de stabilité les moines le combattaient et le supprimaient. Les humanistes exaltaient l'orgueil de l'esprit; les moines le remplaçaient par l'humilité et l'abjection volontaires. Les humanistes glorifiaient la richesse; les moines faisaient vœu de pauvreté. Les humanistes, enfin, légitimaient le plaisir sensuel; les moines mortifiaient leur chair par la pénitence et la chasteté. La Renaissance païenne sentit si bien cette opposition qu'elle s'acharna contre les Ordres religieux avec autant de haine que nos sectaires modernes. Parmi ses écrivains, les uns s'attachèrent à montrer l'utopie de l'idéal monastique : ce n'était qu'un trompe-l'œil imaginé pour en imposer aux âmes naïves et crédules, une apparence destinée à cacher les vices des couvents, une enseigne ayant pour objet d'achalander la boutique qui l'arborait. Voilà la thèse que développent Pogge dans ses pamphlets *De avaritia* et *De miseria humanæ condicionis;* Léonard l'Arétin, dans son discours *Contra hypocritas;* Filelfe, dans plusieurs de ses satires et dans son traité *De seriis et jocis.*

Plus radicaux encore dans leur opposition, d'autres niaient que l'idéal monastique fût moral : le moine qui l'aurait réalisé dans toute sa perfection n'aurait gagné que leur mépris. Obéissance, abnégation, pauvreté, humilité, chasteté, étaient pour eux des vices résultant des plus dangereuses aberrations de l'esprit. Ils n'admettaient pas qu'on pût les comprendre, encore

moins les approuver et les admirer. La chasteté surtout, cette vertu plus particulièrement chrétienne et monacale, soulevait leur violente indignation. Laurent Valla écrivit un traité sur la profession religieuse qui aboutissait à ces conclusions cyniques : « Les filles perdues sont plus utiles à l'humanité que les Sœurs et les vierges... Ceux qui tiennent en honneur les ordres de femmes sont ou biens fous ou bien intéressés. »

Plus une observance religieuse était rigoureuse, plus elle excitait les colères de l'humanisme. « Fait digne d'être remarqué, dit Burkhardt [1], les ordres considérables, tels que les Bénédictins avec leurs ramifications, étaient moins détestés que les ordres mendiants, malgré leurs grandes richesses et leur sensualité. Sur dix nouvelles qui parlent des *frati*, il y en a tout au au plus une qui prend pour objet ou pour victime un *monaco* [2]. » Si ces ordres étaient épargnés, ce n'est pas, comme le prétend Burkhardt, « parce qu'ils étaient plus anciens et qu'ils ne s'immisçaient pas dans la vie privée des gens », c'était parce que, en raison même de leurs grandes richesses et de la sensualité de quelques-uns de leurs membres, ils tendaient à se séculariser et à affaiblir la règle de mortification et de pauvreté monastique à laquelle la réforme de saint Bernardin de Sienne venait de rendre un si vif éclat et une nouvelle popularité.

Ce qui le prouve, c'est que c'étaient précisément saint Bernardin et ses disciples, les Franciscains de l'Observance, qui excitaient le plus la haine de l'humanisme païen. Quoique saint Bernardin fût l'ami des lettres et qu'il entretînt des relations amicales avec

1. *Op. cit.*, I, p. 231.

2. Le *frate* est le religieux mendiant, le *monaco* le moine bénédictin, vivant des revenus de l'ordre dans son monastère.

plusieurs écrivains, tels que Guarino, François Barbaro et Ambroise le Camaldule, quoique plusieurs de ses religieux fussent eux-mêmes des écrivains distingués, tels que Frère Albert de Sartiano, Pogge dirigea contre lui et son ordre les plus violents pamphlets, l'*Historia convivalis de avaritia*, son dialogue *Adversus hypocrisim* et son autre dialogue *De miseria humanæ condicionis,* les plaisanteries les plus grossières de ses Facéties, les traits les plus acérés de sa correspondance. « Ces Frères mendiants réduiront à la mendicité par leur paresse tous ceux qui vivent de la sueur de leur front. Ils s'appellent eux-mêmes *Mineurs*, ils se nomment *Religieux de l'Observance* et que sont-ils en réalité? d'anciens travailleurs de la campagne, des ouvriers paresseux qui, en revêtant l'habit religieux, n'ont eu qu'un désir, éviter le travail, une foule enflée d'orgueil, adonnée au faste et à la vanité plutôt qu'à la vraie vertu [1]. » Il ne tarit pas contre « ces vagabonds, *hos circulatores*, qu'on voit partout sordides et la tête penchée », contre « ces fâcheux aboyeurs, *hos molestos latratores* ». A l'entendre, ce sont des bouffons, grossiers, ignorants, dont le succès n'est dû qu'à une mimique de singes et à des poumons infatigables. Ce sont des hypocrites avides de gain qui poursuivent non la conversion des pécheurs, mais la faveur de la populace. Il les accuse de semer les scandales et de former moins « une congrégation de religieux qu'une officine de crimes ». Sa pudeur — et par ses autres écrits on sait ce qu'elle est — « l'empêche de raconter plus explicitement leurs actes déshonnêtes [2] ».

1. POGGE, *Opera*, éd. Bâle, 1538, p. 102.
2. THUREAU-DANGIN, *Saint Bernardin de Sienne*, p. 273.

En même temps qu'il les insultait ainsi, il s'appliquait, dans la mesure de ses forces, à arrêter leurs progrès. En 1429, il apprit qu'ils allaient fonder un couvent dans son propre pays à Terranova, là où il se proposait de se retirer plus tard. « Qu'un tel endroit fût désormais le séjour de misérables *frati*, il s'en indignait comme d'une profanation, faisait des pieds et des mains à Rome pour obtenir une interdiction et invectivait avec colère les moines coupables de choisir pour s'y installer des lieux aussi délicieux [1]. » Léonard l'Arétin parlait avec la même haine des Observantins, raillait « leur aspect calme, leurs yeux baissés, leur visage pâle, leur manteau grossier, leur ample capuchon, leur regard fuyant, leur cou tordu quand ils prêchent à leurs auditoires de petites femmes et d'ignorants, leur contant des songes et des visions ». Lui aussi a tenté de s'opposer au développement de leur ordre; il a défendu contre eux les Conventuels qui, malgré leur habit, devenaient sympathiques à l'humanisme à cause de leur relâchement.

Les papes semblaient ne pas s'apercevoir de cette résurrection du paganisme ou, s'ils la constataient, ils ne la prenaient pas au sérieux. Pendant plus de cinquante ans, Pogge a été tour à tour le secrétaire de sept papes; Léonard l'Arétin, Aurispa, Loschi, Cenci, Valla ont fait partie du collège des secrétaires apostoliques, Alberti a été en quelque sorte le ministre des Beaux-Arts de Nicolas V, Filelfe son favori; le Panormite a été agréé comme ambassadeur de la cour de Naples auprès du Saint-Siège. Bien plus, les humanistes offraient aux papes les ouvrages où la morale chrétienne et les ordres religieux étaient atta-

1. THUREAU-DANGIN, *ibid.*, p. 276.

qués, tantôt sournoisement et tantôt violemment, et les papes en agréaient l'hommage, récompensant même leurs auteurs par des libéralités. Ne nous étonnons donc pas si la Renaissance païenne fit à la cour pontificale de tels progrès qu'elle finit par y régner en maîtresse avec Alexandre VI et Léon X.

Dans la première moitié du siècle, l'esprit chrétien continue cependant d'y dominer. Si le personnel des littérateurs qui vivent au Vatican a déjà l'intelligence et l'âme perverties, la contagion n'a pas encore pénétré plus haut. Sauf de rares exceptions, les dignitaires ecclésiastiques et les cardinaux sont restés fidèles aux idées et aux vertus chrétiennes; plusieurs d'entre eux arrivent même à la sainteté.

Quoique sévère pour les papes dont il a écrit la vie, Platina fait un bel éloge de Martin V. Il nous le montre, unissant, dès sa jeunesse, l'étude des lettres et la pratique des bonnes mœurs et témoignant, dans tout le cours d'une vie intègre, d'un goût constant pour la justice et la charité[1]. Muratori ratifie cet éloge de Platina, en célébrant dans ses Annales le caractère et l'intelligence de Martin V[2]. Les humanistes de la curie qui se rencontraient chez Pogge, n'ont rien trouvé à dire sur les mœurs de ce pape et cependant ils ne reculaient ni devant la médisance ni devant la calomnie, dans ces réunions qu'ils appelaient eux-mêmes « le marché des mensonges ». Sa dévotion était grande et il en donna des preuves éclatantes à plusieurs reprises, surtout lorsqu'il ramena d'Ostie à Rome les reliques de sainte Monique. Il témoigna d'une vraie soumission à la volonté divine en supportant avec

1. PLATINA, *Vie de Martin V*, au début.
2. MURATORI, *Annali d'Italia*, an 1417.

une résignation chrétienne les deuils qui vinrent le frapper coup sur coup dans ses plus chères affections[1]. « Tous les auteurs conviennent, dit le continuateur de Fleury[2], que ce pape avait beaucoup de vertus », et c'est à la même conclusion qu'aboutit un contemporain de Martin V, bon juge en cette matière, l'archevêque de Florence, saint Antonin[3].

Inférieur à son prédécesseur comme politique, Eugène IV le surpassa comme chrétien. C'est avec raison que Vespasiano[4] célèbre la sainteté de sa vie et de ses mœurs. Noble et riche, Gabriel Condulmier avait distribué, dès sa jeunesse, la plupart de ses biens aux pauvres; « il avait renoncé au monde et à ses pompes pour se placer sous le joug de l'obéissance » et entrer comme moine célestin à Saint-Georges in Alga, à Venise. La vie monastique la plus sévère resta désormais son idéal et, pour la restaurer, il réforma, dans la suite, nombre de couvents, en y rétablissant les observances primitives. Devenu pape, il continua à vivre au milieu de moines choisis parmi les plus austères, Célestins, Observantins, Dominicains, de telle sorte que sa résidence semblait un couvent, sa chambre une cellule. Ami du luxe et de l'apparat dans les solennités publiques, quand il se montrait dans tout l'éclat de sa dignité pontificale, il menait en son particulier la vie la plus simple. Son abstinence absolue de vin et de toute liqueur fermentée lui avait valu le surnom d'*Abstemius*. Son régime de nourriture ne comportait à chaque repas qu'une assiette de soupe avec des légumes et des fruits. Il était si détaché des

1. PLATINA, *op. cit.*
2. *Histoire ecclésiastique*, t. XXI, p. 627.
3. *Chronic.*, XXII, VIII, 5.
4. *Vie d'Eugène IV*, p. 6.

richesses que, devenu pape, il les prodigua en aumônes, au risque de nuire au bon état des finances. Il dormait tout habillé et se faisait éveiller au milieu de la nuit pour dire les matines à l'heure où les moines les chantaient. Les conversations qu'il engageait avec les religieux de son entourage, roulaient presque toujours sur des sujets de piété. C'étaient aussi dans des traités de théologie et de spiritualité qu'il faisait ses lectures pendant les loisirs de ses journées ou les insomnies de ses nuits. La plus légère médisance n'effleura jamais la sainteté de ses mœurs. Partout où il passait, la gravité de son maintien et ce que l'on savait de l'austérité de sa vie, imposaient à tous la vénération pour sa personne. Vespasiano raconte ainsi l'impression religieuse qu'il produisit sur le peuple de Florence au cours d'une solennité en plein air : « La foule qui remplissait la place et les rues voisines, avait les yeux fixés sur lui ; on n'entendait pas un souffle ; tout à coup, lorsque le pape entonna l'*Adjutorium nostrum,* il y eut une explosion de sanglots ; tant était émouvante l'impression produite par sa majesté et sa piété. Il semblait qu'on fût en présence non plus du vicaire de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ lui-même. » On peut adresser de graves critiques au gouvernement d'Eugène IV, faire même quelques réserves sur certaines petitesses de son caractère ; mais il est impossible de contester la haute valeur morale et la grande piété de ce pape-moine que Voigt a accusé de bigoterie, parce qu'il mena presque la vie d'un saint.

Nicolas V n'avait pas les vertus monacales d'Eugène IV. Humaniste, il avait subi l'influence de la Renaissance dont il avait « la vivacité, la fougue, l'impatience [1] ». Mais les aspirations nouvelles n'avaient

1. PASTOR, II, p. 16.

pu ternir l'éclat de son idéal chrétien. Comme ses prédécesseurs, si, dans ses fonctions pontificales et dans son gouvernement, il aimait le luxe et la parade, en son particulier, il était simple et modeste. Vespasiano, qui l'a souvent approché, loue la sobriété de sa table et l'affabilité de ses manières. La fortune inespérée qui, en quelques années, avait élevé l'humble professeur de grammaire à la plus haute dignité de ce monde, ne l'avait pas enivré ; son sens chrétien l'avait préservé de la morgue des parvenus. C'était avec la même simplicité qu'il accueillait les amis du temps passé et qu'il rappelait devant eux la mémoire de son protecteur Albergati. Il donna une preuve de sa charité et de son amour des pauvres lorsque, à côté du Vatican, il fonda la grande aumônerie[1]. Ses mœurs étaient pures ; nous en avons pour garant le saint cardinal Albergati qui, pendant plus de vingt ans, fit de Thomas de Sarzane le confident de ses héroïques vertus et lui témoigna jusqu'à sa mort une estime sans restrictions. L'intensité de sa foi lui inspira cet amour de l'Écriture sainte, ce goût des Pères de l'Église et de saint Augustin, en particulier, qu'il conserva toujours vivace au milieu de ses études profanes ; ce dévouement à l'Église qui lui dicta, au milieu des souffrances de sa dernière maladie, sa belle exhortation aux cardinaux. S'il appela dans son entourage les humanistes, même les plus païens, il voulut avoir dans son intimité le spectacle continu des vertus monastiques, et pour cela il garda auprès de lui Nicolas de Cortone et Laurent de Mantoue, deux Chartreux qui lui rappelaient le cardinal chartreux Albergati et avec lesquels il s'entretint des choses du ciel au mi-

1. PASTOR, II, 17.

lieu des tortures de sa dernière maladie. Enfin, lorsque, au cours des fêtes du jubilé de 1450, il canonisa saint Bernardin de Sienne, il proclama sa dévotion toute particulière pour ce restaurateur de la vie religieuse, que l'humanisme avait tant calomniée.

Et cependant, ce chrétien était déjà un dilettante. Les belles formes artistiques ou littéraires exerçaient sur son goût raffiné une telle séduction qu'elles lui faisaient parfois oublier la nature de l'inspiration et le fond même de la pensée. Comment expliquer autrement qu'un pape aussi vertueux ait pu, comme nous l'avons dit plus haut, faire ses délices d'ouvrages aussi risqués que les satires de Filelfe? Comme les humanistes ses amis, il était possédé, lui aussi, de l'amour de la gloire, non seulement de celle que Dieu réserve à ses élus et que les chrétiens font profession de rechercher, mais de celle qui, sur la terre, procure la considération et les honneurs. Beaucoup plus que ses prédécesseurs, presque autant que les plus profanes de ses successeurs, il a multiplié les témoignages épigraphiques de son activité. Encore de nos jours, on rencontre souvent sur les murs, les ponts, les églises de Rome, l'inscription NIC. PP. V ou l'écusson aux deux clefs croisées en sautoir qui étaient ses armes. Il les fit imprimer même sur les briques et les tuiles qui furent employées pour ses constructions. S'il réserva ses préférences à l'architecture, c'est que, plus encore que la peinture et la sculpture, cet art glorifie celui qui le protège. S'il consentit à la destruction de Saint-Pierre, ce fut assurément pour de multiples raisons; mais dans leur nombre figurait son désir d'attacher son nom à la réédification de l'un des temples les plus vénérables de la chrétienté. Si, malgré son austérité privée et la profondeur de ses sentiments religieux, il a admis dans son

entourage des libertins d'esprit et de mœurs tels que Pogge, Beccadelli et Valla, n'était-ce pas pour obtenir leurs éloges et leurs flatteries? N'était-ce pas aussi pour acquérir aux yeux de ses contemporains et de la postérité ce renom de Mécène éclairé qui séduisait sa vanité? Enfin, s'il se lança dans des projets d'ordre littéraire et artistique dont l'accomplissement dépassait, d'une manière évidente, ses forces et ses ressources et aurait demandé l'effort de plusieurs pontificats, peut-être même de plusieurs siècles, n'était-ce pas encore pour attacher à son nom une gloire immortelle? Cette mégalomanie, saint Antonin l'a signalée et blâmée lorsque, avec beaucoup d'à-propos, il a appliqué à Nicolas V le passage de l'Évangile tournant en dérision ceux qui ne mesurent pas leurs entreprises à leurs forces : *Hic hoc cepit ædificare et non potuit consummare* [1]. A son lit de mort, Nicolas V semble avoir eu conscience qu'il avait trop sacrifié à la gloire humaine. Ce qui le prouve, c'est le soin qu'il prit, à ce moment suprême, de justifier son œuvre, ses constructions, ses achats de manuscrits et d'objets précieux, alléguant qu'il avait agi non pour lui, mais pour la plus grande gloire du pontificat romain et de la sainte Église, et cherchant ainsi à réfuter devant la postérité les reproches qu'on avait dû lui faire de son vivant et que lui adressait sans doute la délicatesse de sa conscience [2].

Le Sacré-Collège était façonné à l'image des papes. Pendant la première moitié du XVe siècle, la plupart de ses membres étaient des esprits distingués, connaisseurs des choses d'art, littérateurs et savants, mais en

1. *Chronic.*, XXII, 12.
2. Gregorovius, VII, p. 164.

même temps des chrétiens, à la foi profonde, aux mœurs sévères, à l'âme noble et élevée. Parmi eux, plusieurs reçurent de l'Église les honneurs de la béatification. Louis Alaman, cardinal d'Arles, passa une partie de sa vie dans le schisme du concile de Bâle; mais ses vertus étaient si grandes qu'elles imposaient à tous la vénération et que cette même Église romaine, qu'il avait si énergiquement combattue pendant plusieurs années, n'hésita pas, un siècle après, à le mettre au rang des saints.

Nicolas Albergati, cardinal-évêque de Bologne, pratiqua dans ces éminentes dignités, auprès des papes et à la cour des princes avec lesquels il négociait, les vertus ascétiques. Sous sa pourpre de cardinal il portait le froc des Chartreux, et sous ce froc, le plus cruel des cilices. Il observa jusqu'à sa mort la règle de vie austère, les jeûnes et les mortifications de son Ordre, couchant sur la paille, se levant à minuit pour réciter l'office et pratiquant avec une telle rigueur l'abstinence perpétuelle qu'à son lit de mort, il refusa la viande ordonnée par les médecins, mais interdite par saint Bruno à ses moines. Torturée par les plus douloureuses infirmités, sa vie ne fut qu'un long martyre; il n'en conserva pas moins une parfaite égalité d'humeur que rien ne pouvait ébranler, une absolue confiance en Dieu dont il acceptait toutes les volontés avec la plus chrétienne résignation. Sa sévérité pour lui-même n'avait d'égale que sa bonté pour les autres. Thomas de Sarzane l'éprouva plus que personne pendant les vingt années qu'il passa dans son intimité. Le souvenir ému que, même pape, il conserva toujours à la mémoire de son maître, la vénération qu'il professa pour ses héroïques vertus, sont le plus bel éloge que l'histoire puisse faire d'Albergati et nous explique assez que

l'Église ait décerné à ce cardinal chartreux les honneurs des autels [1].

Neveu de Grégoire XII, cousin d'Eugène IV, le cardinal Antoine Correr rivalisa de vertu avec ces deux papes. Vespasiano proclamait sa sainteté. « Messire Antoine et tous ceux qui faisaient partie de sa maison, menèrent une vie entièrement vertueuse, parfait modèle pour autrui. » Correr se dépouilla lui-même de ses richesses, abandonnant aux religieux les revenus de ses commendes. Pendant les dernières années de sa longue vie, il quitta les dignités de la cour d'Eugène IV et se retira dans une abbaye de Padoue pour y attendre la mort dans la paix et le recueillement, « dans la piété et l'exercice de la sainteté ». « De pareils prélats, dit en terminant Vespasiano, méritent que leur mémoire soit conservée à jamais [2]. »

Le même éloge peut s'adresser à l'un de ceux qui ont le plus illustré le Sacré-Collège sous Martin V, Branda [3] de Castiglione, cardinal de Plaisance. Riche et puissant, légat de plusieurs papes, doyen du Sacré-Collège, il mena la vie la plus simple. Sa table était frugale ; c'est à pied qu'il se rendait au palais apostolique, même à l'âge de 90 ans Son palais ne dénotait aucun luxe. Sa gravité était telle que son neveu ayant lancé, en sa présence, une plaisanterie de mauvais goût, il lui fit administrer aussitôt, sous ses yeux, une sévère correction corporelle; et cependant il était en général doux et humble. C'est à des charités distribuées aux indigents, aux pauvres étudiants, aux églises qu'il dépensait son immense fortune. Sa piété était aussi active que profonde; pendant ses repas, on lui lisait

1. Cf. les Vies d'Albergati et de Nicolas V par VESPASIANO DA BISTICCI.
2. VESPASIANO, *Cardinale Antonio de Correri*, p. 122.
3. ID., *Card. Branda*, p. 118-120.

l'Écriture Sainte, comme dans les couvents. Il aimait à s'entretenir avec ses familiers de questions de théologie et d'ascétisme. Enfin, au cours de ses légations, il se plaisait à porter la parole devant les peuples, soit dans les églises, soit sur les places publiques, afin de combattre l'erreur et de faire passer dans l'âme de chacun son zèle pour la vérité et la morale. Ces solides vertus lui valurent, auprès des papes et de ses collègues, cet ascendant tout particulier et cette vénération qui grandissaient sans cesse.

Il avait lui-même la plus vive admiration pour l'un de ses protégés qui illustra à son tour l'Église romaine par son esprit et ses vertus, jusqu'au jour où il mourut en combattant pour elle les infidèles dans les champs de Varna, Julien Cesarini, cardinal de Saint-Ange [1]. On disait que si jamais l'Église venait à se corrompre, Cesarini, à lui seul, serait capable de la réformer et Vespasiano rendait de son côté ce témoignage : « J'ai connu beaucoup de saints hommes, mais pas un qui fût comparable au cardinal Cesarini. Depuis cinq cents ans, l'Église n'a pas vu son pareil. » M. Voigt [2], que personne n'accusera de partialité pour le catholicisme, a décrit à merveille cette distinction naturelle, cette vertu aimable et aisée qui donnaient tant d'agrément à la physionomie morale du cardinal de Saint-Ange : « Sa figure intelligente, la beauté de ses traits, sa noble prestance exerçaient un charme irrésistible; autant vis-à-vis des princes il observait une attitude grave et imposante, autant il se montrait affable et doux avec les petits. Dans l'intimité, le cardinal semblait s'effacer pour laisser voir l'homme; dans les devoirs de sa charge,

1. VESPASIANO, *Giuliano Cesarini, card. di Santo Agnolo.*
2. *Enea Silvio,* I, 50, cité par PASTOR, *op. cit.*, I, 274.

l'homme du monde disparaissait pour faire place à la plus noble figure de prélat. En lui, tout respirait le naturel, aussi bien son zèle ardent pour la foi et pour l'Église que la distinction de ses manières, aussi bien sa vaste et profonde érudition que l'élégance de son style, comparable à celui des fins humanistes, aussi bien les entraînements sublimes d'une éloquence enflammée que la facilité de son commerce familier. »

Cette vertu agréable n'était que l'épanouissement d'une intense vie chrétienne. Aimable et indulgent envers tous, Cesarini était d'une extrême sévérité pour lui-même. Il ne quittait jamais la haire, la portant même dans son lit; non content d'observer les jeûnes et les abstinences de l'Église, il les aggravait en se condamnant tous les vendredis au pain et à l'eau. Chaque matin, avant de dire la messe, il soumettait sa conscience à un rigoureux examen et se confessait. Sa maison avait l'austérité et la discipline d'un couvent; le luxe de l'ameublement, la richesse de la table, l'éclat des réceptions et des fêtes en étaient proscrits; car, en refusant les bénéfices ecclésiastiques qui lui avaient été offerts et en se contentant des maigres revenus de son évêché de Grosseto, Cesarini s'était réduit à la pauvreté. Ceux qu'il avait admis dans sa familiarité devaient mener une vie régulière; et lorsque l'*Angelus* du soir avait sonné, au coucher du soleil, il fallait que tous fussent rentrés; car le cardinal faisait fermer les portes et en gardait les clefs jusqu'au lendemain. Cette crainte et cet amour de Dieu expliquent la charité sans bornes que le cardinal de Saint-Ange avait pour le prochain. Se souvenant de ses humbles origines et des difficultés de ses débuts, il payait des pensions à des étudiants intelligents mais pauvres. Il s'inclinait avec amour vers les humbles : si un de ses domestiques

était malade, il ne manquait pas de le visiter, de l'exhorter et de le soigner lui-même. Ce double amour de Dieu et du prochain firent de sa vie un long apostolat jusqu'au jour où il la couronna presque par le martyre. Apôtre, il l'était dans son palais par le soin qu'il prenait de l'intelligence et des mœurs de ses familiers, corrigeant leurs écarts avec une sévérité pleine de bienveillance [1]; il l'était à la cour de Rome et au concile de Bâle qu'il présida, par le zèle qu'il y montrait pour la réforme de l'Église : il l'était encore dans ses légations par l'ardeur qu'il déploya en Bohême contre l'hérésie de Jean Huss, dans l'empire grec contre les progrès des Turcs. Ce cardinal humaniste était en même temps un grand chrétien, presque un saint.

La même piété aimable, la même simplicité, la même douceur se trouvaient chez un autre cardinal qui était à la fois une des gloires de la curie et l'un des protecteurs de l'humanisme, Dominique Capranica, cardinal de Fermo [2]. Lui aussi, il vivait comme un moine, portant un cilice, réduisant son train de maison aux dernières limites de la simplicité et étendant si loin sa charité qu'il s'exposait parfois à des embarras d'argent. Son austérité se manifestait par la gravité de son extérieur, la brièveté de sa conversation, son horreur pour le mensonge, les bouffonneries et la flatterie, et la modestie avec laquelle il faisait jurer à ses protégés et à ses pauvres de ne révéler à personne ses bienfaits. Son dévouement absolu à l'Église lui inspira son zèle pour la réforme et surtout ce testament admirable par lequel il légua toute sa fortune aux œuvres de charité

1. Voir, dans la vie du cardinal par Vespasiano, l'anecdote du jeune page surpris par Cesarini lisant l'Hermaphrodite.

2. Vespasiano, *op. cit.*, p. 110.

et de piété. « L'Église m'a donné cette fortune, je la lui restitue; car je n'en étais pas le propriétaire, mais simplement l'administrateur; tant de nuits passées à l'étude des lois religieuses seraient du temps perdu, si je laissais à mes parents les biens de l'Église, qui appartiennent aux pauvres [1]. »

La plupart des cardinaux ressemblaient à ces illustres modèles. C'étaient le dominicain Torquemada dont la vie, éloignée de tout faste, fut consacrée à l'étude, la science et le service de Dieu, dont les mœurs furent austères et aussi modestes que saintes [2]; Bessarion en qui s'est incarné le patriotisme chrétien dans ce qu'il a de plus élevé, la vie monastique dans ce qu'elle a de plus pur, la science dans ce qu'elle a de plus large ; le métropolite de Kiew, Isidore, qui eut le courage d'aller proclamer, au milieu de schismatiques fanatisés, la foi de Florence, subissant pour elle les injures, les mauvais traitements, la prison et l'exil; Alphonse Borgia, celui-là même qui devait devenir, en 1455, le pape Calixte III, et que plusieurs ambassadeurs [3] déclaraient « un homme d'honneur et de vertu, d'excellente réputation... un homme hors ligne par la sainteté de sa vie et de sa science, d'un naturel pacifique et doux » ; enfin le cardinal Jean de Carvajal, celui que ses contemporains appelaient déjà « l'infatigable, l'incorruptible Carvajal » et qui a inspiré à l'historien protestant Voigt ce magnifique éloge : « On ne voyait pas les étoffes grossières qu'il portait sous la pourpre; on ignorait ses jeûnes et ses mortifications. La notion stricte du devoir et l'obéissance étaient le principe de

1. PASTOR, *op. cit.*, II, 458.
2. VESPASIANO, *op. cit.*, p. 160.
3. Lettres du procureur de l'Ordre teutonique et de l'ambassadeur de Sienne citées par PASTOR, II, 306.

la dignité de ses mœurs et ce principe était inébranlable comme le roc. Rien n'eût pu le détourner de la pensée qu'il était tenu de consacrer sa vie à l'Église et particulièrement à la grandeur et à la puissance du vicaire de Jésus-Christ [1]. »

Ce n'est pas Nicolas V, avec sa vertu et sa piété, qui devait rompre les traditions de ses prédécesseurs. Il s'attacha lui aussi à n'introduire dans le Sacré-Collège que des hommes aussi respectables par leurs qualités morales que distingués par leur esprit. Le plus illustre de tous fut sans aucun doute Nicolas de Cusa [2]. Sa haute intelligence et l'influence qu'il exerça sur le mouvement théologique, philosophique, littéraire et scientifique du XVe siècle, furent les moindres mérites d'un homme qui était avant tout un grand chrétien, un serviteur en toutes choses de Dieu et de l'Église. Sorti d'une humble famille, il s'était mis hors de pair par la force de son travail et l'énergie de son caractère; élevé par les Frères de la Vie commune, il avait conservé la foi vive et agissante que lui avait donnée cette éducation éminemment chrétienne. Parvenu aux honneurs, il consacra ses efforts à la réforme de l'Église, en particulier en Allemagne. Mais, pour y réussir, dit Janssen, « il commença par se réformer lui-même et bientôt ses contemporains purent dire de lui « qu'il était le miroir de toutes les vertus sacerdotales ». Il annonçait la parole de Dieu au clergé comme au peuple; mais ce qu'il enseignait, il ne manquait pas de le pratiquer lui-même et son exemple prêchait encore plus éloquemment que sa parole. Simple et sans faste, in-

1. VOIGT, *Enea Silvio*, I, 261. — PASTOR, II, 5.
2. JANSSEN, *L'Allemagne et la Réforme*, I, 2.

fatigable au travail, enseignant et châtiant, consolant et relevant, véritable père des pauvres, il parcourut l'Allemagne d'une extrémité à l'autre durant un bon nombre d'années... C'était un homme de foi et de charité, un véritable apôtre de piété et de science. »

Cette dernière phrase ne caractérise pas seulement Nicolas de Cusa, elle peut s'appliquer à la plupart des cardinaux pendant la première moitié du XV[e] siècle. Rarement, le Sacré-Collège a présenté une élite aussi admirable par la réunion d'éminentes qualités intellectuelles et des vertus les plus chrétiennes. Lorsqu'on parlait devant le pieux Vespasiano de Bisticci des prélats qui, au temps de sa vieillesse, menaient une vie peu austère, il rappelait avec orgueil les noms de ceux qui avaient sanctifié l'âge précédent : « Voilà les prélats qu'avait alors l'Église de Dieu, disait-il en terminant la vie d'Antoine Correr ; ils méritent une mémoire éternelle... Je conseille à ceux qui blâment les prélats d'aujourd'hui, écrivait-il encore à la fin de la biographie d'Albergati, de considérer les hommes vénérables, bons et justes que l'Église a possédés. »

Cependant il faut reconnaître que la Renaissance païenne avait marqué de son influence, dès la première moitié du siècle, le caractère de quelques cardinaux. Le luxe et une magnificence exagérée transformaient en vrais princes temporels des cardinaux tels que Prosper Colonna, Pierre Barbo, d'Estouteville, Scarampi. Ces biens qu'ils tenaient de l'Église et qui, selon la belle pensée de Capranica, étaient le patrimoine des pauvres, ils les dépensaient à profusion en des œuvres d'art, des bibelots et des livres. Ils entretenaient autour d'eux une cour de lettrés. Ils donnaient les fêtes les plus brillantes et les plus mondaines et, en apparence, rien ne les distinguait de ces tyrans

italiens qui, à Ferrare, à Rimini, à Urbin se faisaient les protecteurs des arts et de l'humanisme. Ils leur ressemblaient même par leurs mœurs faciles. Scarampi, que l'on appelait le Lucullus de l'Église, et d'Estouteville, dont la vie privée donnait prise à la médisance, préludaient déjà aux scandales des Riario et des Borgia, le cardinal condottiere Vitelleschi, aux allures guerrières de Jules II. Enfin les uns et les autres étaient déjà possédés par ce désir morbide de la gloire et de la renommée, par ces goûts sensuels et terrestres qui allaient prendre dans la suite une si grande extention.

Au milieu du Sacré-Collège qui, malgré tout, inspirait, à juste titre, la plus grande vénération, c'étaient déjà de fâcheux symptômes. Les Frères Mineurs de l'Observance s'en préoccupèrent et de bonne heure ils dénoncèrent à l'Église romaine les graves dangers que lui faisaient courir son commerce, ses coquetteries avec l'humanisme. Dès 1434, l'un des meilleurs disciples de saint Bernardin de Sienne, Albert de Sartiano [1], s'élevait contre l'orgueil, la morale épicurienne et sensuelle de la Renaissance et il insistait sur la contradiction de plus en plus grande qui se manifestait entre ses tendances et le christianisme. « Ces gens-là, disait-il en parlant des humanistes, ignorent que l'étude et le plaisir sont deux choses opposées : on ne saurait les faire marcher de front, surtout chez les chrétiens que Dieu a appelés, comme le dit le saint héraut de l'Évangile, saint Paul, non à l'impudicité, mais à la sanctification [2]. »

C'est qu'en effet il fallait de plus en plus choisir :

1. Il mourut, en 1450, vicaire général de l'Ordre des Mineurs. C'était à la fois un fin lettré et un saint religieux.

2. WADDING, *Annales Minorum*, X, 227.

D'une part, il y avait l'humanisme qu'une force chaque jour plus irrésistible entraînait au paganisme, à l'épicuréisme, à la superbe de l'esprit, au dévergondage des mœurs. Il dominait déjà dans le monde des scribes, des employés de la chancellerie pontificale, des secrétaires apostoliques qui, tout en vendant à l'Église l'élégance de leur style, la détestaient de toutes les forces de leur esprit devenu païen, de leurs passions devenues immorales.

D'autre part, le christianisme avec son idéal de foi et de charité, de mortification spirituelle et corporelle. Il régnait encore dans les hauts conseils de l'Église : papes, cardinaux, dignitaires de la curie et des principaux ordres religieux mettaient leur gloire à le réaliser.

Ces deux mondes avec leurs doctrines si opposées, leurs conceptions si différentes de la vie, leurs aspirations contradictoires, n'étaient pas séparés par des murailles et des fossés. Chaque jour, ils se pénétraient l'un l'autre. L'un des deux allait-il s'imposer définitivement à l'autre? Le christianisme allait-il arrêter la marche ascendante du naturalisme païen et ramener à lui ce monde artistique et lettré qui paraissait lui échapper? Ou bien, poursuivant ses conquêtes, le flot montant de la Renaissance allait-il pénétrer au sein même de l'Église, corrompre ses papes et ses cardinaux et porter sur le trône même de Saint-Pierre ses passions et ses vices?

Tel est le problème qui se posait, à Rome, vers 1450, problème grave entre tous et que la seconde moitié du XVe siècle allait résoudre.

BIBLIOGRAPHIE

I

Documents d'archives.

ARCHIVES DU VATICAN. — Registres des papes d'Avignon.
Registres de Martin V, Eugène IV et Nicolas V.
Collection des *Cameralia.*
Collection des *Introitus et exitus* (dépouillés pour l'histoire de la bibliothèque apostolique et du palais d'Avignon par le P. EHRLE, *Historia bibliothecæ pontificum romanorum*).
ARCHIVES D'ÉTAT A ROME. — Mandats de la Chambre apostolique sous Martin V, Eugène IV et Nicolas V (extraits concernant les arts publiés par M. MÜNTZ, *Les Arts à la Cour des papes*).
Bullarium Vaticanum seu Collectio bullarum S. Basilicæ Vaticanæ. Rome, 1747-1752, 3 vol. in-f°.

II

Sources originales [1].

ALBERTI (L.-B.). — *Opere.* Bologne, 1782, in-f°.
— *De la statue et de la peinture, traités d'Alberti, traduits par Claudius* POPELIN, Paris, 1869, in-8°.

1. Nous n'avons pas la prétention de faire la bibliographie de l'humanisme à la cour des papes, mais seulement d'indiquer, parmi les écrits du XIVe et du XVe siècle, ceux qui peuvent faire le mieux comprendre le mouvement de la Renaissance littéraire et artistique, à Avignon et à Rome.

ALBERTINI. — *Opusculum de mirabilibus Urbis*. Rome, 1515.
ANTONIN (S.) DE FLORENCE. — *Chronicon. Opera*, t. I. Florence, 1741, in-f°.
BLONDUS. — *Italia illustrata*, lib. X. Vérone, 1482, in-f°.
— *Roma instaurata*, lib. III. Venise, 1511, in-f°.
BRUNI (Leonardus Aretinus). — *Epistolae*, lib. VIII (éd. Mehus). Florence, 1741, 5 vol. in-8°.
— *Libellus de temporibus suis* (ap. MURATORI, *R. I. S.*, XIX, 913-942).
FILELFE. — *Epistolae*, éd. 1502, in-f°.
— *Lettres grecques publiées par* E. LEGRAND.
— *Cent dix lettres latines de Filelfe publiées par* E. LEGRAND.
GHIBERTI. — *Commentarii* (éd. Frey). Berlin, 1886, in-8°.
INFESSURA. — *Diarium urbis Romae* (ap. MURATORI, *R. I. S.* III, II, 1111-1252).
MANETTI. — *Vita Nicolai V*, lib. IV (ap. MURATORI, *R. I. S.* III, II, 907-961).
PALMIERI. — *Chronicon Florentinum* (ap. TARTINI, *R. I. S.* I, 241).
PLATINA. — *Liber de vita Christi ac de vitis summorum pontificum* avec les additions d'ONUPHRIUS PANVINIUS. Cologne, 1626, in-4°.
PÉTRARQUE. — *Epistolae de rebus familiaribus et variae familiarium scilicet libri XXIV, variarum liber unicus*. Florence, 1859-1863, 3 vol. in-8°.
— *Epistolae seniles*, Bâle, 1554, in-f°.
— *Opera*, Bâle, 1554, in-f°.
PIE II. — *Commentaires*, 1614, in-4°.
POGGE. — *Opera*, Bâle, 1538, in-4°.
TRAVERSARI (Ambrosius). — *Epistolae* (éd. Mehus). Florence, 1759 2 vol., in-f°.
— *Hodæporicon*. Florence, 1681, in-4°.
VALLA (Laurentius). — *Opera*, Bâle, 1504, in-f°.
— *Alcune lettere di Lorenzo Valla*, publiées par MANCINI (*Giorn. storico della letteratura italiana*, XXI).
VEGIO (Maffeo). — *Descriptio basilicae Vaticanae* (ap. BOLLANDISTES, *Acta Sanctorum*, 29 juin).
VESPASIANO DA BISTICCI. — *Virorum illustrium CIII qui sæculo XV existerunt vitae* (éd. Barbera). Florence, 1863, in-12.
— *Commentario delle vita di Mes. Gianozzo Manetti*. Turin, 1862, in-12.
Vitae paparum Avenionensium, éditées par BALUZE. Paris, 1693, 2 vol. in-4°.

III

Ouvrages modernes.

BAROZZI et REMIGIO SABBADINI. — *Studî sul Panormita e sul Valla*. Florence, 1891, in-4°.

BERTOLOTTI. — *Artisti francesi in Roma nei secoli XV, XVI e XVII*, in-8°.

BLANC (Ch.). — *Histoire de la Renaissance en Italie*. Paris, 1889, 2 vol. in-8°.

BOUCHOT. — *Jehan Foucquet* (Gazette des Beaux-Arts, 1890).

BURKHARDT. — *Le Cicerone*, 2e vol. *Moyen âge et temps modernes* (trad. Gérard). Paris, 1893, in-8°.

— *Histoire de la civilisation de la Renaissance* (trad. Schmitt). Paris, 1885, 2 vol. in-8°.

CANCELLIERI. — *De secretariis Basilicae Vaticanae*. Rome, 1791, 4 vol. in-4°.

CHRISTOPHE. — *Histoire de la papauté pendant le XIVe siècle*. Paris, 1852, 3 vol. in-8°.

— *Histoire de la papauté pendant le XVe siècle*. Lyon, 1863, 2 vol. in-8°.

CIACCONIO. — *Vitae et res gestae pontificum romanorum*. Rome, 1677, 4 vol. in-f°.

Concilium Basiliense. Bâle, 1896, gr. in-8°.

COURAJOD. — *Leçons professées à l'École du Louvre*. II. *Origines de la Renaissance*. Paris, 1900, in-8°.

CROWE et CAVALCASELLE. — *Geschichte der italienischen Malerei*, (trad. all. de l'anglais). Leipzig, 1876, 6 vol. in-8°.

DIONYSIUS (Laurentius). *Sacrarum Basilicae Vaticanae cryptarum monumenta*. Rome, 1828, 2 vol. in-f°.

DUHAMEL. — *Les origines du palais des papes d'Avignon* (Compte rendu du Congrès archéologique de France, 1882).

EHRLE. — *Historia bibliothecae pontificum romanorum*. Rome, 1890, in-4°.

— et STEVENSON. — *Gli affreschi del Pinturicchio nel l'appartamento Borgia*. Rome, 1897, in-f°.

EROLI. — *Raccolta epigrafica, storica, bibliografica del Pantheon di Agrippa*. Narni, 1895, in-8°.

FABRE et MÜNTZ. — *La bibliothèque du Vatican au XVe siècle, d'après des documents inédits*. Paris, 1887, in-8°.

FABRICIUS. — *Bibliotheca latina mediae et infimae ætatis* (éd. Mansi). Padoue, 1754, 6 tomes in-8°.

FAUCON. — *Les arts à la cour d'Avignon sous Clément V et Jean XXII* (Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome, 1884).

— *Documents inédits sur l'église de la Chaise-Dieu* (Bulletin archéologique du Comité des travaux scientifiques et historiques, 1884).

FAUCON. — *La librairie des papes d'Avignon* (Bibl. des Écoles d'Athènes et de Rome, fasc. 43).

FAZIO. — *De Viris illustribus* (éd. Mehus). Florence, 1745, in-8°.

FOURNIER. — *Statuts des universités françaises au moyen âge*. Paris, 1890-1894, 4 vol. in-4°.

GIORGI. — *Vita Nicolai papae V*. Rome, 1742, in-4°.

GNOLI. — *Le opere di Donatello in Roma* (Archivio storico del' arte, t. I).

GOYAU, PÉRATÉ et FABRE. — *Le Vatican*. Paris, 1895, in-4°.

GREGOROVIUS. — *Storia della città di Roma* (trad. de l'all.). Venise, 8 vol. in-12.

HEISS. — *Les médailleurs de la Renaissance*. Paris, 1881, f°.

JANSSEN. — *L'Allemagne et la Réforme*, t. I (trad. de l'allem.). Paris, 1885, in-8°.

KIRSCH (P.). — *Die Rückkehr der Paepste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rom*. Paderborn, Schœningh, 1898, in-8°.

KOERTING. — *Petrarca's Leben*. Leipzig, 1878, in-8°.

LAFENESTRE. — *La peinture italienne*. Paris, 1891, 2 vol. in-12.

LE CLERC et RENAN. — *Discours sur l'état des lettres et des arts au XIVe siècle*. Paris, 1865, 2 vol. in-8°.

LETAROUILLY. — *Le Vatican et la basilique Saint-Pierre*, in-f°.

LEGRAND. — *Bibliothèque hellénique*. Paris, 1894-1895, 4 vol. in-8°.

MANCINI. — *Vita di Lorenzo Valla*. Florence, 1891, in-8°.

MARCHESE. — *Memorie dei piu insigni pittori, scultori ed architetti domenicani*. Florence, 1878-1870, 2 vol. in-8°.

MASIUS. — *Flavio Biondo. Sein Leben und seine Werke*. Leipzig, 1879, in-8°.

MÉZIÈRES. — *Pétrarque d'après de nouveaux documents*. Paris, 1868, in-8°.

MILANESI. — *Documenti per la storia dell'arte Sanese*. Sienne, 1854-1826, 3 vol. in-8°.

MOLINIER. — *Inventaire du trésor de Boniface VIII* (Bibl. de l'École des Chartes, 1882-1884).

MONNIER (Ph.). — *Le Quattrocento*. Paris, 1901, 2 vol. in-8°.
MÜNTZ. — *Boniface VIII et Giotto* (Mélanges d'arch. et d'histoire de l'École de Rome, t. I).
— *Les tombeaux des papes en France* (Gazette des Beaux-Arts, 1887).
— *Fresques inédites du palais des papes à Avignon* (Gazette archéologique 1886).
— *Fresques inédites du XIVe siècle à la Chartreuse de Villeneuve* (Gazette archéologique, 1887).
— *Les Arts à la Cour des papes pendant le XVe et le XVIe siècle, recueil de documents inédits*. Paris, 1878-1879, 2 vol. in-8°.
— *La tiare pontificale du VIIIe au XVIe siècle* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXXVI).
— *Recherches sur les manuscrits archéologiques de Jacques Grimaldi*. Paris, 1877, in-8°.
— *Un document sur les fresques du palais d'Avignon* (Bulletin monumental, 1882).
— *Histoire de l'art pendant la Renaissance*. Paris, 1891, in-4°.
MÜNTZ et FROTHINGHAM. — *Il tesoro della basilica di S. Pietro* (Archiv. della Societa Romana di storia patria, 1883).
MURATORI. — *Annali d'Italia*. Milan, 1744, 12 vol. in-4°.
NAVONE. — *Di un musaico di Pietro Cavallini* (Arch. della società Romana di storia patria, 1878).
NOLHAC (DE). — *Pétrarque et l'humanisme*. Paris, 1892, in-8°.
NOVATI. — *Gli scolari romani nei sec. XIV et XV* (Giornale storico della lett. italiana, 11).
PALUSTRE. — *Les peintures du palais des papes à Avignon* (Bulletin monumental, 1874).
PANVINIO. — *De praecipuis Urbis Romae sanctioribusque basilicis quas* septem ecclesias *vulgo vocant*. Rome, 1570, in-4°.
PASTOR. — *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age* (trad. fr.). Paris, 1895-1898, 6 vol. in-8°.
PELUSO. — *La chiesa di Castiglione e le opere d'arte che contiene*. Milan, 1874, in-8°.
PÉRATÉ. — Article *Giotto* dans la *Grande Encyclopédie*.
PERKINS. — *Les sculpteurs italiens* (trad. de l'anglais). Paris, 1869, 2 vol. in-8°.
PIERLING (R.-P.). — *La Russie et le Saint-Siège*. Paris, 3 vol. in-8°.
POPELIN. — *Leo-Battista Alberti* (Gazette des Beaux-Arts, 1868).
RASPONI. — *De basilica et patriarchio Lateranensi*. Rome, 1656. in-f°.

Renazzi. — *Storia dell'Università degli studi di Roma.* Rome, 1803-1806, 4 vol. in-4°.

Ricci (Amico). — *Storia dell'architettura in Italia.* Modène, 1857-1860, 3 vol. in-8°.

Rio. — *De l'Art chrétien.* Paris, 1857, 4 vol. in-8°.

Rodocanachi. — *Cola di Rienzo.* Paris, 1887, in-8°.

Rohault de Fleury. — *Le Latran au Moyen Age.* Paris, 1867, in-8. Atlas in-f°.

De Rossi. — *Musaici cristiani e saggi di pavimenti delle chiese di Roma, anteriori al secolo XV.* Rome, in-f°, 1872 et suiv.

Rosmini. — *Vita di Filelfo.* Milan, 1805, 3 vol. in-8°.

Sabbadini. — *Notizie di alcuni umanisti* (Giornale storico della lett. ital., t. V).

Shepherd. — *Life of Poggio.* Florence, 1825 (trad.).

Tiraboschi. — *Storia della letteratura italiana.* Modène, 1787-1794, 9 tomes en 16 vol. in-4°.

Thureau-Dangin. — *Saint Bernardin de Sienne.* Paris, 1895, in-12.

Urlichs. — *Codex urbis Romae topographicus.* Wurzbourg, 1871, in-8°.

Vaisz. — *Un codice dantesco in Ungheria* (Giorn. storic. della lett. ital., t. II).

Vasari. — *Le vite de'più eccellenti pittori, scultori ed architettori* (éd. Milanesi). Florence, 1878-1885, 10 vol. in-8°.

Vast. — *Le cardinal Bessarion.* Paris, 1878, in-8°.

Voigt. — *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums.* Berlin, 2e édition, 2 vol. in-8°.

— *Enea Silvio de Piccolomini.* Berlin, 1856, in-8°.

Volaterranus (Raphael Maffeus). — *Commentarii de Urbe.* Bâle, 1544, in-f°.

Wickhoff. — *Die Fresken in der Capelle der heil. Katharina in S. Clemente zu Rom.* (Zeitschrift für bildend. Kunst, XXIV).

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES

A

B

C

D

H

I

J

K

L

P

Q

R

S

T

TABLE DES MATIÈRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

